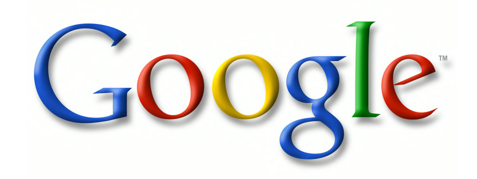





BIBLIOTEKA
KOMENDORYI


PECZARA
SCUTUM
OPPONEBAT
SCUTIS

Z Mnisz[...] [handwritten ownership inscription]

DEFENSE DU SYSTEME LEIBNITIEN

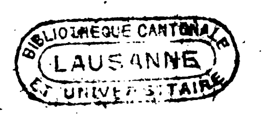
CONTRE LES OBJECTIONS
ET LES IMPUTATIONS
DE
MR. DE CROUSAZ,
CONTENUES
Dans l'Examen de l'Essai sur l'homme
de Mr. Pope. Ou l'on a joint la
Réponse aux Objections de
MR. ROQUES.
Contenues dans le Journal Helvétique

PAR MR. EMER [sic] DE VATTEL.

Vitio malignitatis humanæ, vetera semper
in laude, præsentia in fastidio esse.
Tacit. seu Quinct. Dial. de Oratoribus.



A LEIDE.
Chez JEAN LUZAC,
MDCCXLI.




SCUTUM OPPONEBAT SCUTIS

A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

IRE,

LE Livre, que je prens la liberté d'offrir à VOTRE MAJESTÉ,

aura de si violentes Contradictions à soutenir, qu'il a été naturel à l'Auteur de chercher à le mettre sous la Protection la plus respectable. Quelle Protection plus respectable, & plus glorieuse, auroit-il jamais pu trouver, que celle d'un Monarque, que tous les vrais Savans, & les Philosophes, de quelque Païs qu'ils soient, regardent maintenant comme leur Roi? Et, puisque l'on attaque la Philosophie *Leibnitienne* par des Préjugés, il est permis sans doute, outre les raisonnemens solides, que

l'on

l'on peut emploïer à sa défense, de repousser les attaques de ses Adversaires, avec des Armes de même genre, que les leurs. Mais, s'il est un Préjugé raisonnable, un Préjugé, qui doive tenir lieu de Raison, & de Preuve, à un Esprit bien-fait, c'est, sans contredit, celui que forme l'Approbation d'un Prince, plus Grand encore par l'excellence de ses Lumiéres, l'élévation & l'étendue de son Génie, la justesse de son Esprit, & la délicatesse de son Discernement, que par la Couronne,

qu'il porte. Ne doit-on pas espérer de confondre tout d'un coup les impuissantes Criailleries des Ennemis de *Leibnitz*, & *de Wolff*, en aprenant à toute la Terre; l'estime si glorieuse, dont VOTRE MAJESTÉ honore ces deux grands Philosophes de l'Allemagne? Plusieurs ont osé avancer, que la Philosophie, que j'entreprens de défendre, renverse toute Religion, & toute bonne Morale: Mais que diront-ils, quand ils sauront, que cette même Philosophie est goûtée, & approuvée d'un Monarque, qui

qui met tout son plaisir, & ses soins, à remplir, dans la plus parfaite exactitude, les Devoirs d'un bon Roi?

Je sentois, SIRE, les glorieux avantages, que le Nom Auguste de VOTRE MAJESTE' pouvoit procurer à la Cause, que je défens. Mais je n'osois d'abord lever les yeux jusqu'à mon Roi, pour lui présenter un Ouvrage, de la bonté duquel je devois me défier, puisqu'il est ma prémière Production.

Cette Bonté Roïale, qui ac-

compagne toutes les Actions de VOTRE MAJESTE', depuis son glorieux avènement au Trone, & dont elle donne en particulier des Marques si éclatantes à ceux qui s'appliquent aux sciences, m'a fait espérer, qu'elle voudroit bien encourager un jeune homme, à qui l'Amour du Vrai a mis seul la plume à la main, & permettre à un fidèle Sujet de rendre publiquement ses hommages à son Auguste Souverain. C'est la très-humble demande, que j'ai osé faire à VOTRE MAJESTE', & qu'Elle a daigné

m'ac-

m'accorder si gracieusement.

Que ne m'est-il permis, SIRE, de donner un libre cours aux sentimens de mon Cœur, & de repeter ici ce que toute la Terre publie des Vertus Roïales de VOTRE MAJESTE'! Mais ce n'est point à une main novice, qu'il appartient de toucher à un pareil Tableau: Il faudroit être un second *Pline*, pour bien peindre un nouveau TRAJAN. Laissons en le soin glorieux aux seules louanges dignes de VOTRE MAJESTE', seules capables de lui plaire, à ces

louanges, que l'on n'a jamais profanées, en les donnant à de mauvais Princes; je veux parler de l'Amour des Peuples, & des acclamations sincères, par lesquelles ils ne se lassent point de célébrer la bonté, & les autres vertus Roïales de leur Auguste Monarque.

Quelle satisfaction, SIRE, pour tous les amateurs des belles Connoissances, de voir aujourd'hui confondue l'orgueilleuse Ignorance de certaines Gens, qui croient le savoir incompatible avec le Sceptre! L'heureuse expérience des Peuples, sou-

ſoumis à VOTRE MAJESTÉ, prouve, d'une manière bien ſenſible, la Vérité de cette belle ſentence du Divin *Platon* : HEUREUX LES PEUPLES, DONT LES ROIS SONT PHILOSOPHES!

Veuille le Ciel, de la bonté duquel nous tenons un ſi grand & ſi bon Maitre, nous conſerver longtems ce bienfait précieux; & puiſſe VOTRE MAJESTÉ paſſer des jours auſſi heureux, que ceux qu'Elle deſtine à ſon Peuple!

Je la ſupplie très-humblement, de daigner recevoir, avec ſa Bon-

té accoutumée, mes fidèles hommages, & les très-humbles assurances du respect le plus profond, de la haute Vénération, & de la soumission la plus parfaite, avec laquelle je suis

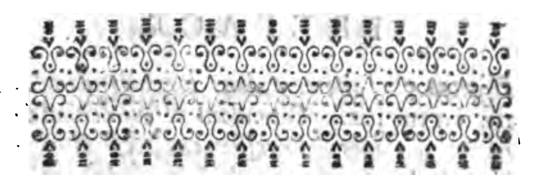
SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

à Neuchatel, le 1.
Mars, 1741.

Le très-humble, très-obéïssant, & très-soumis serviteur, & fidèle sujet,

EMER DE VATTEL.



PRÉFACE.

IL a long-tems que les *Disputes sur la Philosophie de Messieurs de* LEIBNITZ & WOLFF, *font du bruit dans le Monde. Le prémier de ces deux grands Philosophes, n'en eut pas plutot publié quelques Essais, qu'il se vit attaqué par plusieurs Savans. Le célèbre Mr.* BAYLE *lui communiqua ses doutes & ses difficultés sur l'Hypothèse de l'Harmonie pré-établie, en particulier. Mr.* DE LEIBNITZ *lui fournit ses réponses: Et cet Adversaire, aussi poli, que pénétrant & judicieux, témoigna en être content (a). Il*

(a) Voïez Dictionaire, Article Rorarius.

Il entra parfaitement dans les Idées de Mr. DE LEIBNITZ. *Cependant il lui demanda encore quelques éclaircissemens, & il y a bien de l'apparence, que la Réponse* (a), *qu'il en reçut, le satisfit pleinement, puisqu'il n'a point repliqué.*

La Dispute de ces deux grands Génies est un modèle incomparable en ce genre: Non seulement la Politesse y règne; mais l'Attaquant saisit d'abord le véritable point de la Question, il néglige les vétilles, les Questions étrangères à la Dispute, les Difficultés communes à tous les Systèmes, & sur tout il méprise les chicanes; il rend hautement justice à Mr. DE LEIBNITZ; *comme Mr.* DE LEIBNITZ *la lui rend aussi, en donnant à sa manière de disputer les éloges, qu'elle mérite. De semblables Disputes sont agréables & instructives pour les spectateurs.*

Mr. l'Abbé FOUCHER, *le R. P.* LAMY, *le R. P.* TOURNEMINE, *le Docteur* CLAR-

(a) Elle se trouve dans le T. II. DU RECUEIL de diverses pièces de Philosophie, &c. publié par Mr. DES-MAIZEAUX, à Amsterdam, chez Du Sauzet, 1720.

CLARKE, *Mr.* STHAL, *&* *quelques au*
tres, publièrent aussi leurs Objections; &
Mr. DE LEIBNITZ *leur répondit; Ma*
la plupart de ces habiles-Gens restèren
presque toujours dans les bornes de la poli
tesse & de l'honnêteté.

Mais ce qui n'étoit qu'une Dispute d
Philosophes, du tems de Mr. DE LEII
NITZ, *est devenu, de nos jours, une Que*
relle plus sérieuse Depuis que l'Illustr
Mr. WOLFF *s'est déclaré en faveur d*
Mr. DE LEIBNITZ, *qu'il a adopté la plu*
part de ses Idées, & qu'en les mettant dan
tout leur jour, & y ajoutant les siennes,
en a formé un Système complet & métho
dique, où l'on admire également, & la va
ste étendue de son Génie, & son trava
prodigieux; dès-lors, dis-je, à mesure qu
cette Philosophie se répandoit, sur-tout e
Allemagne, *elle s'est attirée aussi un plu*
grand nombre d'Adversaires.

Un Professeur en Théologie a commenc
le Combat; il a été refuté: Plusieurs Théo
logiens ont épousé les intérêts de leur Con
frère; & il semble que cette Dispute soit de
venue une affaire de Parti. On auroit pei
ne à concevoir jusques-où l'on a porté l'ani

mosité contre Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF, & *contre leurs Partisans.* *On sait les effets, qu'elle a produits en* Allemagne. *Les Ennemis de Mr.* WOLFF *n'ont pas eu honte de le décrier comme un Impie & un Athée;* & , *non contens de ces impuissantes Criailleries, ils ont osé surprendre la Religion d'un* GRAND PRINCE *contre lui; en un mot ils n'ont rien négligé pour le perdre.*

Le feu de la Dispute s'est répandu jusques dans notre Suisse, *où quelques Théologiens de réputation se sont déclarés contre le Système* Leibnitien. *Ils ont été secondés par des Champions moins illustres;* & *ce qu'il y a de plaisant, c'est que tel qui n'a mis le nez de sa vie dans les Ouvrages de Mr.* DE LEIBNITZ, & *encore moins dans ceux de Mr.* WOLFF, *a voulu cependant signaler son zèle dans les Journaux, contre la Philosophie de ces deux grands-Hommes. L'Animosité va si loin, que l'on s'en prend à ceux qui pensent plus favorablement du Système,* & *de ses Illustres Auteurs. On n'a point pardonné à un excellent Théologien* (a), *Savant du prémier ordre, qui estime*

(a) Mr. REINBECK.

me Mr. WOLFF, *& qui, par un effet de sa Modération, & de l'excellence de son Esprit & de son Cœur, bien qu'il ne reçoive* pas l'Harmonie pré-établie, *a bien voulu défendre cette Hypothèse des Conséquences odieuses, qu'on lui impute. Son Amitié pour Mr.* WOLFF *lui a attiré bien des injures, & dans notre* Suisse *même, un Anonyme a saisi l'occasion aux cheveux, pour lui lancer dans un petit Journal* (*a*), *des traits, dont il semble qu'un Savant de son mérite devroit être à l'abri* (*b*). *On diroit que l'Auteur de cette Pièce a été scandalisé de la Charité de Mr.* REINBECK, *& de son équité envers Mr.* WOLFF ; *& il relève au contraire, d'un air de triomphe, les nobles succès de Mr.* LANGIUS, *qui* a fait passer de mauvais quarts-d'heure à Mr. WOLFF ; (*ce sont les termes de l'Anonyme*).

Tout le Monde parle maintenant de la Philosophie Leibnitienne ; *cependant peu de*

(*a*) Journal Helvétique, Août, 1738. Ce Journal s'imprime à *Neuchatel.*

(*b*) On a relancé l'Anonyme, dans un Ouvrage imprimé à *Berlin.*

de Gens en ont une juste Idée; la plupart ne la connoissant que par les divers Ecrits, pour ou contre, qu'ils ont vus dans les Journaux.

Si l'on s'étoit contenté de discuter le fond de la Matière, d'examiner les Principes de la Philosophie Leibnitienne, *en eux-mêmes; de les attaquer par des objections tirées de la nature même des choses: si l'on avoit seulement entrepris de faire voir, qu'ils sont mal-fondés, in-intelligibles, insoutenables: un mot, si l'on avoit disputé en Philosophes; il importeroit peu d'édifier le Public sur cette querelle; & de l'éclaircir sur des Matières, dont l'exacte Connoissance n'est importante qu'aux Philosophes, aux Gens de Lettres, & qui sont d'ailleurs assez abstraites pour n'être point à la portée de tous ceux qui se mêlent de lire. Alors on n'auroit répondu aux Objections, qu'autant que l'auroit exigé l'attention, que tout Philosophe doit apporter à faire connoitre la Vérité, & à la distinguer de l'erreur: Et je doute, qu'aucun* Leibnitien *eût voulu se donner bien des mouvemens pour persuader ceux qui rejettent la Philosophie de ses Maitres. Les Philosophes ne*

sont point si zêlés à faire des Prosélytes? Ils se bornent à instruire ceux qui cherchent la Vérité sincèrement sans préjugés.

Mais les nouveaux Adversaires de Mrs. DE LEIBNITZ, & WOLFF, *ont pris un tour, qui ne permet guère de laisser leurs Objections sans réponse. Ils ne sont point entrés dans le fond des Matières; ils n'ont point examiné, si les Principes de ces Illustres Philosophes sont vrais, ou faux, en eux-mêmes: Mais ils ont pris la voie des Conséquences; Méthode commode pour certaines Gens, & dans laquelle on trouve souvent une plus grande abondance d'objections, à proportion que l'on manque de bonne-foi, ou de justesse d'Esprit, & de pénétration! Ils ont entrepris de persuader au Monde, que le Système de Mrs.* DE LEIBNITZ & WOLFF *sappe les fondemens de la Morale & de toute Religion; & ils vont jusqu'à vouloir décrier ceux qui s'en déclarent Partisans, comme des Libertins & des Athées. Rien n'est plus commode, pour satisfaire sa passion à peu de fraix, que cette manière de combattre; mais aussi, rien n'est plus méprisable, & ne mériteroit moins une réponse, si l'on n'avoit intérêt à édifier le Public,*

& si l'on ne devoit cette attention à un grand nombre de Gens de mérite, qui, sans se laisser persuader par les Déclamations des Adversaires, ne laissent pas de souhaiter quelques éclaircissemens sur bien des Articles.

Il n'est pas surprenant, que des Philosophes ne soient pas de même sentiment; au contraire, rien n'est plus ordinaire: Mais il est fort étrange que, dans un siécle comme celui-ci, on se déchaine avec tant d'emportement contre un Systême de Philosophie, & qu'on l'attaque par des voies, qui ne conviennent qu'aux siécles ténébreux, qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain. C'est à l'Ignorance & au Fanatisme de ces tems-là, qu'il appartient, de crier d'abord à l'Hérétique, contre un Philosophe, dont les sentimens paroissent nouveaux, & de le noircir, lui & tous ses Partisans, comme des Impies, sans se donner la peine d'approfondir leur Doctrine, de bonne-foi, & sans prévention.

Cette Methode, de combattre un Auteur, en cherchant à tirer de ses sentimens des Conséquences contraires à la Religion, est non seulement opposée à la Charité, & à l'Equi-

quité même, quand l'Auteur désavoue ces Conséquences; mais elle est encore peu propre à éclaircir une matière, & inutile par conséquent à la recherche de la Vérité.

Je dirai plus, cette Méthode est même très-dangereuse. Il y a parmi les Hommes, des Génies de toute espèce: Il s'en trouve qui sont malheureusement portés au Libertinage; & vous leur fournissez les moïens de s'y affermir, en représentant l'Hypothèse d'un Philosophe fameux, sous une face contraire à la Morale, & à la Religion. Leur Esprit inquiet saisit ainsi cette Hypothèse; il l'adopte dans ce mauvais sens; &, sans l'étudier, il s'autorise du grand nom de l'Auteur, qu'il croit être dans des Principes, qui favorisent leur Libertinage. C'est ce que l'Illustre Mr. WOLFF *a représenté plus d'une fois à ceux qui attaquent sa Philosophie, par la voie des Conséquences.* Parum consultum mihi videtur, *dit il,* (Psychol. Ration. in nota §. 605.) hypotheses, a quibus alienus es, in impietatem detorqueri: ita nimirum subinde accidere solet, ut hypothesin male intellectam suam faciant nonnulli, & contra Autoris intentionem atque hypotheseos in-

innocentiam in impietatem prolabantur. Hoc pacto, culpâ non Autorum hypothesium, sed consequentiariorum eas pervertentium incidunt improvidi in errores impios. Atque hæc ratio haud levis est cur in imputanda hypothesibus impietate non adeo faciles esse debeant, qui dissentientes ferre nesciunt.

*Je ne sai par quelle fureur on s'efforce avec tant de zèle, à faire compter des Philosophes fameux, au nombre des Ennemis de la Religion. N'est-ce pas visiblement augmenter les forces de ces derniers, & leur donner des Armes, pour en attirer d'autres dans leur parti, en leur représentant; que la Religion, de l'aveu même de ses Ministres, est incompatible avec une Philosophie estimée de tant de Savans; & mise au jour par deux des plus grands Philosophes, que l'*Europe *ait jamais produit?*

*Il est sur-tout ridicule, autant que dangereux, de mêler la Religion dans des Questions purement Philosophiques, & sur lesquelles il est, au fond, très-indifférent pour les mœurs, de quelle manière l'on pense. Telle est l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-

établie : *Elle fournit un moïen de concevoir, & d'expliquer le commerce de l'Ame avec le Corps. Mais n'est-il pas indifférent, soit par rapport à la Question de la Liberté ; soit pour tout autre point de Morale & de Religion, de quelle façon l'on conçoive le* comment *de cette union, de ce commerce qui s'observe entre les deux substances dont nous sommes composés, pourvu que l'on convienne du fait? Mr.* WOLFF *l'a démontré (a), & nous le prouverons après lui, dans la première Partie de cet Ouvrage. Ce Grand-Homme est donc bien fondé à en conclure (b) ; que la Théologie n'est point intéressée dans cette Question, & qu'ainsi les Théologiens ne doivent point s'en mêler, en qualité de Théologiens. Sur quoi il ajoute cette Reflexion judicieuse :* Utinam hæc probe perpenderent, qui auctoritate scripturæ sacræ abusi litibus alienis se se immiscent, sæpe non absque religionis veræ detrimento, cum locis scripturæ in perversum sensum de-

(a) Psychol. Ration. §. 536.

(b) Ibid. §. 546.

detortis hominibus profanis ac. impiis ansam præbeant scripturam sacram suggillandi, suamque auctoritatem prostituant! *Plusieurs grands Théologiens ont desapprouvé cette Méthode, & sur tout ils ont blamé hautement la conduite de ceux qui s'en servent à tout coup, & si légèrement. En effet, un véritable Savant, un Philosophe en état d'approfondir les choses, un Théologien modéré & charitable, ne se jette point d'abord sur les Conséquences; & surtout, il se garde bien d'en imputer hautement d'odieuses à un Auteur qui les desavoue. Il aimera mieux discuter le fond des choses, examiner la vérité des Principes. Il est toujours porté à prendre tout du bon côté; & c'est pour lui une véritable satisfaction, quand les sentimens d'un Philosophe de réputation peuvent être expliqués dans un sens favorable. Ou, s'il lui reste quelque doute, il se contentera de l'avertir, que son Systême paroit mener à ces Conséquences dangereuses. Mais cette dernière Méthode n'est point celle qu'il suit le plus volontiers; il sait trop bien, qu'elle est peu propre à éclaircir une matière.*

Cependant, il faut l'avouër, un procédé

si loüable n'est pas toujours imité. Au contraire, entre les modernes Adversaires de Mr. DE LEIBNITZ *&* WOLFF, *à peine s'en trouve-t'il un seul, qui ne s'en soit totalement écarté, & qui ait attaqué leur Philosophie autrement, que par des Conséquences.*

Quant à un certain ordre de Criailleurs, gens bouffis d'un orgueil pédantesque, faisant parade d'un zèle, aussi turbulent, qu'il est aveugle, & ne sachant ce que c'est que de ménager ceux qui ne pensent pas précisément comme eux; leur animosité contre le Systême Leibnitien, *& la manière dont ils l'attaquent, ne doivent point nous surprendre. C'est le sort des grands Philosophes de leur être suspects; il n'en est point, qu'ils n'aient taxé d'Irreligion. A les entendre, on diroit, qu'une grande science est incompatible avec la Foi. Il faut dire la vérité, leur mauvaise humeur n'est point sans fondement. Les Hommes sont faits de manière, qu'ils aiment extrêmement à primer en toutes choses, & sur-tout à dominer sur les Esprits. Les Ecclésiastiques ont joui longtems, sans beaucoup de peine, de ce doux avantage; ils étoient les seuls Oracles du*

Peuple: & ce n'eſt point ſans un mortel dépit, que ceux d'entre eux, qui n'ont d'autre mérite, que leur habit, voient maintenant que ces beaux jours ne ſont plus; & que, s'ils veulent s'attirer de la conſidération, ils ſont obligés, comme les autres hommes, de travailler à la mériter par leur ſavoir, & par la régularité de leurs mœurs. Dans leur chagrin, ils s'en prennent aux Philoſophes, comme aux ſeuls Auteurs de leur diſgrace. En effet, ces Génies ſupérieurs portent la lumière par tout, & inſpirent à tout le Monde le goût de s'inſtruire, & de juger des choſes par ſoi-même. Dès-là, les Déciſions Magiſtrales des Docteurs ne ſont plus ſi reſpectées; on ne les écoute, qu'autant qu'ils ſavent s'en rendre dignes par leur habileté, & leurs Lumières.

C'eſt pourquoi un Philoſophe ſe les attire ſur-tout à dos, quand il veut pouſſer trop loin ſes recherches Métaphyſiques, & principalement s'il s'aviſe d'écrire des Traités de Morale & de Religion naturelle, dont les Idées ne ſoient pas entièrement conformes aux leurs; ſe regardant comme les ſeuls Dépoſitaires de la Religion, ils ne peuvent ſouffrir, qu'un Laïque s'émancipe

cipe

cipe à trop raisonner sur des Matières qui y ont quelque rapport. Qu'il raisonne de Mathématique, ou de Littérature, tant qu'il voudra: Mais écrire sur la Morale, sur l'Existence de Dieu, sur ses Ouvrages, c'est un attentat à leur Autorité; c'est empiéter sur leurs Droits: cela va à leur enlever la confiance du Public.

Peu de Philosophos se sont rendus plus rédoutables à cet égard, que Mrs. DE LEIBNITZ *&* WOLFF. *Ces Génies vastes & pénétrans ont embrassé toutes les sciences; & ils n'ont pu s'y appliquer, sans enrichir nos Connoissances de plusieurs Idées nouvelles. Ce qui mit le comble à la mesure; le prémier entreprit de répondre aux Objections de* Mr. BAYLE *contre les Perfections de Dieu; Objections qui avoient fait suër inutilement plusieurs Théologiens; Il emploïa à les résoudre, une Méthode & des Principes tout différents de ceux de ces Messieurs: Et il y réüssit à la satisfaction d'un grand nombre de Savans. Mr.* WOLFF *vint ensuite, qui se déclara Partisan de Mr.* DE LEIBNITZ, *& qui, outre plusieurs autres attentats, entreprit de démontrer l'Existence de Dieu*

 d'une

d'une manière toute nouvelle ; & osa rejetter, comme peu solides, les preuves, que plusieurs Théologiens emploient ordinairement pour établir cette grande Vérité. Enfin, dans toute sa Philosophie, il emploïa une Méthode entièrement opposée à celle des Ecoles ordinaires de Théologie ; il suivit en tout les Règles des Géomètres.

Il étoit à craindre que le grand Nom de ces deux Philosophes, le sublime de leurs Idées Philosophiques, l'excellence de leur Méthode n'attirassent l'attention de tous les Gens d'esprit ; ne leur fissent autant de Disciples qu'il y avoit d'Etudians dans les Universités, & même ne degoutassent ceux-ci des Leçons où ils ne trouveroient point cette solidité géométrique. On ne tarda pas à en faire une triste expérience ; & l'Ecole de Mr. LANGIUS, *comme la plus voisine du mal, fut la première désertée. Dans cette extrémité, il falut courir au remède ; & l'on n'en trouva point de plus convenable, que de décrier nos Philosophes, comme des Impies & des Athées.*

A ces raisons pressantes vint se joindre un motif de vengeance. Mr. WOLFF *osa désapprouver la Méthode trop commune entre*

tie les Théologiens, d'accumulèr preuves sur preuves, sans en bien péser la solidité. Les Gens de Lettres, en général, n'aiment pas à être contredits; l'emportement & l'aigreur ne sont que trop communs dans leurs Disputes; & les Ecclésiastiques ne sont pas exemts de la Règle. Mais la manière de témoigner son ressentiment, n'est pas la même pour tous les Ordres; chacun se sert des Armes du Métier: Les Erudits se traitent réciproquement d'Ignorans; les Théologiens, qui ne sont que Théologiens, accusent leurs Adversaires d'Hérésie, ou même d'Irreligion.

Cette voie est d'ailleurs la seule, qui reste à un bon nombre des Adversaires de Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF. *N'aiant point les forces nécessaires pour entrer dans l'examen des Matières abstraites de leur Philosophie; le moïen qu'ils puissent l'attaquer dans les formes? Cependant il faut se satisfaire; ils veulent la combattre: Tout leur recours est dans les Conséquences. Il ne faut pas beaucoup d'habileté, pour donner un mauvais sens aux paroles d'un Auteur un peu abstrait, & pour en déduire à tout hazard des Conséquences odieuses. Il*

en faut beaucoup moins encore, pour le traiter hardiment, & sans preuves, de Libertin & d'Athée.

Mais ceux, qui se servent de pareilles armes, devroient faire attention, qu'elles sont bien émoussées pour le siècle où nous sommes, & se souvenir du malheureux succès qu'eurent leurs Prédécesseurs, dans une Affaire toute semblable, quoique dans un tems beaucoup plus favorable. Je veux parler de la Guerre, que les Moines déclarèrent aux Gens de Lettres, peu d'années avant la Réformation. Ils vouloient à toute force les faire passer pour Hérétiques. Mais tout l'avantage qu'ils en retirèrent, fut d'être raillés cruëllement, entre autres par FRANÇOIS-ULRIC DE HUTTEN, dans son Livre ingénieux, intitulé, Epistolæ obscurorum Virorum; Et l'on peut dire même avec certitude, que cet acharnement des Moines contre les Savans ne contribua pas peu au grand changement, qui se fit alors dans la Religion.

Je ne crains point d'offenser, par ces Réflexions, les Théologiens d'un mérite solide & distingué. Ils savent, que tout homme de bon sens met autant de différence en-

tre eux, *&* *ceux dont je viens de parler*, *que l'on en met en* France, *entre le vulgaire des Moines Mandians*, *& l'Ordre des Evêques. Plusieurs Ecclésiastiques distingués ont écrit, & parlé fortement, contre le peu de Modération & de Charité d'un grand nombre de leurs Confrères. Ils ne prétendent pas, sans doute, que l'habit sacerdotal suffise pour bannir du Cœur les passions humaines; & en particulier, l'orgueil & l'amour de la vengeance. Il semble au contraire, que dans un homme, qui n'a d'autre mérite pour se faire valoir, que son Emploi, & qui n'est pas en garde contre soi-même, le Caractère de Ministre de la Religion* (a) *ne ser-*

(a) Mr. DE CROUSAZ lui-même, tout Théologien qu'il soit, ne fait pas difficulté de s'exprimer ainsi, dans son *Commentaire* sur la Traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* (p. 254.); *L'orgueil ne se glisse pas moins dans l'esprit des Ministres des Autels, que dans celui des autres hommes, & l'amour propre s'en empare plus aisément; Ils se regardent eux-mêmes avec plus de distinction, & se croient dignes d'être regardés des autres, avec plus de respect, en vertu de leurs relations avec la Divinité; &, dans ces dispositions, ils soutiennent l'autorité des Maitres despotiques, afin d'en être eux-mêmes*

serve qu'à le rendre plus sensible à la moindre offense, & plus ardent à s'en venger. Il s'imagine, que sa Charge l'élève au-dessus des autres hommes, & qu'elle doit lui attirer un respect tout particulier. Si nous l'en croïons, celui qui l'offense, offense la Divinité elle-même. On pourroit lui appliquer ce que DESPREAUX *disoit de Cotin:*

> Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi.
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Il se croit en droit d'attaquer tout le Monde, & il ne peut souffrir que personne le reprenne, ou le contredise. De-là vient que les Théologiens de cette trempe sont très-libéraux des épithètes d'Impie & de Libertin;

mes soutenus. Ensuite pour s'attacher davantage les Peuples, ils leur recommandent une Religion conforme à leur goût & à leurs préjugés; beaucoup d'extérieur, peu de contrainte pour les mœurs; la Divinité servie suivant le goût des Grands; pompe, assemblées; régularités extérieures.

tin; & que cependant ils se scandalisent très-fort, si quelqu'un prend la liberté de remarquer, qu'ils ne suivent pas toujours, dans leur Méthode, la saine Logique, ou que leurs Idées ne sont pas d'une exactitude fort métaphysique: Comme s'ils trouvoient les termes de Libertin & d'Athée moins injurieux que ceux de mauvais Logicien, & de mince Philosophe; ou qu'ils s'imaginassent, que leurs Ecrits doivent jouïr de la même Prérogative, qu'avoit chez les Romains, la Personne des Tribuns du Peuple, à laquelle qui que ce fût n'osoit toucher, quoiqu'ils eussent l'autorité de mettre les autres Magistrats en prison.

Si la Philosophie de Mrs DE LEIBNITZ *&* WOLFF *n'avoit d'autres Adversaires que ces Gens-là, on n'auroit point lieu d'être surpris de la manière dont elle est attaquée; & il seroit ridicule de se mettre en peine de la défendre. Mais quelques Théologiens fameux, & d'un savoir distingué, se sont aussi déclarés contre elle. En particulier dans notre* Suisse, *les célébres Mr.* DE CROUSAZ, *& Mr.* ROQUES *l'ont attaquée ouvertement.*

On ne doit point être surpris, qu'ils peu-

sent différemment de Mr. DE LEIBNITZ, *& de Mr.* WOLFF; *C'est le sort des hommes, & même des Philosophes, de s'accorder rarement dans leurs opinions; principalement quand il s'agit de spéculations un peu abstraites. Ce qui a lieu de nous étonner, c'est que des Savans de cet ordre, des Philosophes si polis, témoignent tant de passion dans cette Dispute; & que Mr.* DE CROUSAZ *sur tout garde si peu de ménagement pour Mr.* DE LEIBNITZ, *pour ce grand-Homme, dont tout amateur des Lettres doit respecter, & chérir la Mémoire. Il est surprenant encore, que d'habiles Gens, comme ces deux célèbres Théologiens, qui sont en état de discuter les Matières en elles-mêmes, de disputer philosophiquement, aient recours aux Conséquences. Le savant Professeur de* Lausanne, *en particulier, se jette absolument dans cette manière de disputer, peu équitable, & encore moins instructive; à peine daigne-t'il proposer une autre objection.*

Oserions-nous hazarder une Conjecture? Cette passion contre Mrs. DE LEIBNITZ *&* WOLFF, *& cette manière de disputer,*

en leur imputant de mauvaises Conséquences; ne viendroient elles point du rapport qu'a le Système de ces Philosophes sur le choix du Meilleur, *avec des Matières vivement débattues entre les Théologiens de différents Partis: je veux dire entre les Arminiens, ou* Remonstrans, *& les rigides sectateurs de* Calvin? *Ce n'est pas que Mr.* DE LEIBNITZ, *ou Mr.* WOLFF, *aient pris parti dans cette Dispute, & qu'ils se soient déclarés, en faveur des derniers: Au contraire, Mr.* DE LEIBNITZ *condamne ouvertement, dans plusieurs endroits de la* Théodicée, *les expressions dures & choquantes de quelques-uns de leurs Auteurs. Il s'est efforcé seulement, par un effet d'une Modération infiniment estimable, de réünir les deux Partis. Et c'est dans cette vue qu'il a fait observer (a), que son Système fournit un moïen très-raisonnable de concevoir la Prédestination & de concilier les Décrets de Dieu avec ses Divines Perfections, & avec le Libre Arbitre de l'Homme. Mais, quand la Dispute*

(a) Théodicée §. 83. & suiv.

re est une fois échauffée, un Médiateur est mal reçu. Bien loin de louër sa Modération & sa Charité, & d'en suivre l'exemple, on voit de mauvais œil, qu'il veuille donner une tournure favorable aux Dogmes d'un Adversaire, plutôt que de les condamner hautement. On le croit partial, & on le prend à partie.

Voilà peut-être d'où vient la passion, que quelques Théologiens distingués témoignent contre le Système Leibnitien. *Tout ce qui a l'air de Prédestination leur déplait. Cette Idée les a d'abord prévenus contre la Philosophie de Mr.* DE LEIBNITZ; *car les habiles Gens même ne sont pas toujours à l'abri de la prévention. S'imaginant qu'elle tendoit à établir le Dogme de leurs Adversaires, ils ont pris la plume pour la combattre; & ils montrent dans cette affaire une chaleur, dont une Dispute Philosophique devroit être exemte.*

Après cela, tout le Monde sait, que la bile des Savans n'est que trop sujette à s'échauffer dans la Dispute. Tel, qui, dans une prémière attaque, s'étoit tenu religieusement dans les bornes de la politesse & de l'honnêteté, se laisse emporter à son feu

dans

dans une replique, & garde d'autant moins de ménagement, qu'on voudroit le réduire à l'humiliant aveu, qu'il s'est trompé; mortification, dont il croit ne pouvoir trop écarter l'idée, en aggravant ses prémières accusations, bien-loin de les retracter.

Je ne veux point contester à tous nos Adversaires le beau motif, dont ils se parent. Ils nous assurent, que la seule raison, qui les porte à combattre le Système de Mr. DE LEIBNITZ, *est le zèle pour la Religion. Cependant, un zèle bien pur ne produit jamais les Injures, & ne doit point éteindre la Charité. Mais reconnoissons en eux ce Motif: Ils nous accorderont aussi, que le zèle doit être éclairé; & peut-être ceux d'entre eux qui ont été prévenus, ne refuseront-ils pas de jetter les yeux sur l'exposition, que nous allons donner du Système* Leibnitien. *Ils verront, s'il est aussi odieux qu'on le leur a dépeint; & s'il peut fournir à leur zèle un juste sujet de s'exercer, en le combattant.*

Il est certainement étrange, que l'on ait eu si peu de ménagement, & si peu d'équité pour un Philosophe, tel que Mr. DE

LEIBNITZ. *Si ce Grand-Homme eût été un Ennemi de la Religion, un Impie, il ne seroit pas surprenant qu'un grand nombre de Théologiens se fussent déclarés contre lui, & eussent conçu des Préjugés désavantageux de sa Philosophie. Mais tous les Ecrits de Mr.* DE LEIBNITZ *sont remplis de traits, qui prouvent manifestement, qu'il dirigeoit tous ses travaux à la gloire de Dieu, & au bonheur du Genre-Humain. Il a réfuté plusieurs fois les sentimens dangereux de quelques Philosophes; ses mœurs étoient très-pures, & l'on ne sauroit trouver dans tous ses Ouvrages un seul trait contre la Religion: sont-ce-là des Caractères d'Irreligion? Mais supposé même, qu'il eût été seulement, comme on l'a publié, un rigide observateur de la Religion Naturelle, ne doit-on pas laisser en repos un tel homme, dont la conduite est bien réglée, & qui garde un profond silence sur les Dogmes qu'il ne croit point? Ne doit-on pas même lui savoir gré de sa Modération?*

Si notre illustre Philosophe avoit été encore un de ces Savans orgueilleux & bourrus, toujours portés à juger mal des autres,

tres, & *à critiquer leurs Ouvrages*, *on ne seroit pas surpris, qu'il eut été traité lui-même sans ménagement, & avec aussi peu d'équité, qu'il en eût eu pour les autres. Mais il étoit très-éloigné de cet odieux caractère. Son panchant le portoit à juger toujours favorablement, autant que cela se pouvoit, & des Hommes, & de leurs Ecrits. On ne peut jetter les yeux sur ses Ouvrages, sans en trouver des preuves: Il s'applique presque toujours à concilier les divers sentimens des Philosophes, & même des Théologiens; plutôt qu'à les combattre:* „ *si je me trompe*, disoit-il à
„ Mr. REMOND (*a*), *j'aime toujours*
„ *mieux me tromper à l'avantage, qu'au*
„ *désavantage des Personnes. Je suis en-*
„ *core de cette humeur, en lisant les Au-*
„ *teurs. J'y cherche, non pas ce que j'y*
„ *pourrois reprendre, mais ce qui y méri-*
„ *te d'être approuvé, & dont je pourrois*
„ *profiter. Cette méthode n'est pas la*
„ *plus à la mode, mais elle est la plus*
„ *équitable, & la plus utile*". *Il est vrai, comme l'a remarqué fort judicieuse-*
ment

(*a*) Voiez le Recueil de Mr. DES-MAIZEAUX T. II. p. 209.

ment le célèbre Mr. BOURGUET (*a*), *que* c'est ce Caractère *même*, joint à une modération extrême, si louable, & si digne d'être imitée, qui lui a fait tort dans l'esprit de divers Savans, animés d'un zêle amer. Un tel zéle engage presque toujours à juger mal des sentimens de ceux, qui souvent ne diffèrent, que dans la manière de s'exprimer.

Cependant il s'en faut bien, que tous les Théologiens se soient déclarés contre la Philosophie de Mrs. DE LEIBNITZ *&* WOLFF. *Elle a trouvé d'Illustres Partisans, même parmi les Docteurs de l'Eglise. On sait, que* Mr. JAQUELOT *a témoigné publiquement, qu'il goutoit fort les Idées de Mr.* DE LEIBNITZ; *& même il en a fait usage, dans son Traité de la Conformité de la Raison & de la Foi. L'Illustre Mr.* KING, *Archevêque de* Dublin, *a raisonné à peu près comme lui dans son Livre de l'Origine du Mal* (*b*); *Et le savant & judicieux Mr.* JEAN ALPH. TURETTIN *approuve le Systême de notre Philosophe sur le Choix du*

Meille

(*a*) Journal Helvétique, Mai, 1738. p. 409.

(*b*) Vid. *De Origine Mali, Cap. IV. Sect. 9.*

Meilleur, *&* *il en fait uſage pour juſtifier les voies de la Providence* (*a*). *Pluſieurs ſavans P. Jéſuites ont porté de cette Philoſophie un jugement très-favorable: Un d'entre eux a traduit la* Théodicée *en Latin. Ceux de* Trévoux, *du tems de Mr.* DE LEIBNITZ, *ont déclaré en particulier, qu'ils trouvoient l'Hypothèſe de l'*Harmonie pré-établie *très-favorable à la Liberté: Cependant chacun ſait, que ces Péres ſont les plus zêlés Défenſeurs de cette faculté de l'Ame. Enfin l'on n'avancera rien de trop, en diſant, qu'aujourd'hui preſque tous les Théologiens les plus diſtingués d'une partie de l'*Allemagne, *s'ils ne reçoivent pas préciſément toutes les Idées de Mr.* WOLFF, *ont au moins une haute Idée de ſa Philoſophie, & l'approuvent plus qu'aucune autre. L'excellent Mr.* REINBECK *eſt, ſans doute, l'un de ceux, dont l'approbation fait le plus d'honneur à ce grand Philoſophe.*

Mais un Grand Monarque vient de rendre à la Philoſophie de Mr. WOLFF, *le témoignage le plus glorieux, qu'elle pût recevoir: S.* (*b*) *M.* PRUSSIENNE *aïant ordon-*

(*a*) Vid. Vindic. Providentiæ Divinæ. Th. L.

(*b*) Ceci a été écrit ſous le règne de S. M. LE

FEU

donné par un Edit, que dorénavant, on instruisît de bonne-heure ceux qui se destinent à la Théologie, dans la Philosophie, & surtout dans une bonne Logique, & qu'on se réglât, pour cet effet, sur le Modèle de celle de Mr. WOLFF.

Après ces glorieux témoignages, la prévention, ou la passion même, que quelques personnes témoignent encore contre le Systême de Mrs. DE LEIBNITZ *&* WOLFF, *ne sauroit former un préjugé desavantageux à ce Systême, dans l'esprit des Gens raisonnables.*

Entre tous les Livres & toutes les Brochures, qui ont paru contre Mr. DE LEIBNITZ, *ou contre Mr.* WOLFF, *il y en a peu, où l'on voie éclater tant de passion, que dans l'*Examen de l'Essai sur l'Homme, *& où l'on ait eu si peu de soin de se conformer aux Loix de l'Equité, & de la Justice. Le Lecteur verra bientôt, que je n'en dis point trop, & que l'on ne*

FEU Roi de Très-glorieuse Mémoire. Que ne pourroit on point dire aujourd'hui de l'honneur infini, que fait à la Philosophie WOLFIENNE l'approbation du Prince incomparable, qui régne présentement? Toute l'Europe sait, que ce Monarque, également éclairé & équitable, a rappellé Mr. WOLFF: & tout le Monde doit convenir, que ce Rapel fait l'Eloge complet du Philosophe.

ne peut caractériser autrement l'affectation; que l'Auteur a eue de supposer gratuitement par tout, que le Système Leibnitien *n'est autre chose que le* Fatalisme; *&* *cela, sans citer, dans tout son Livre, un seul passage de Mr.* DE LEIBNITZ. *Il s'exprime à tout coup, comme si Mr.* DE LEIBNITZ *étoit* Fataliste *de son propre aveu; sans se mettre en peine d'expliquer, en quoi consiste le Système du* Meilleur, *& de l'*Harmonie Universelle. *Il en use de même à l'égard de l'*Harmonie pré-établie; *supposant hardiment, qu'elle fait de l'Ame une Machine, & qu'elle ôte entièrement la Liberté.*

C'est là-dessus qu'il s'écrie, & que donnant carrière à son Imagination, il fait une tirade de Déclamations, & un tissu de Conséquences odieuses, ou ridicules, qu'il prétend découler du Système, tel qu'il le représente. Est-ce-là agir de bonne-foi? Est-ce écrire en Philosophe?

La passion de l'Auteur se manifeste jusques dans le dessein de son Ouvrage. Il prend occasion d'un Poëme, & de quelques paroles assez équivoques de ce Poëme, où il a cru entrevoir quelques traits du Système Leibnitien, *pour déclamer contre Mr.* DE

LEIB-

LEIBNITZ: *Et, perdant presque toujours le Poëte de vue, tout son Livre est rempli de turlupinades, & d'invectives, contre le Philosophe, & ses Partisans.*

Non content de ce prémier Examen; il a fait imprimer avec la Traduction en vers, que Mr. l'Abbé DU RESNEL *a faite de l'Essai sur l'Homme, un Commentaire, qui devoit contenir des reflexions, aussi importantes, que nouvelles. C'est, à peu de chose près, une repetition du prémier Ouvrage: Les Injures y sont fidèlement repetées; Il est vrai, qu'on y en a joint quelques-unes, qui ont le mérite de la nouveauté.*

*Je n'entreprendrai point d'approfondir les Motifs particuliers, qui peuvent avoir porté l'Auteur de l'*Examen *à en agir de cette manière: Mais il est aisé de voir, qu'il a abusé de l'Autorité, que son grand Nom lui a aquise, principalement dans sa Patrie, pour décrier une secte de Philosophes, qu'il n'aime pas. Quand il leur attribue les Doctrines les plus monstrueuses, il ne se met point en fraix de prouver ce qu'il avance, par des Citations & des Raisonnemens solides; sans doute parce que les Preuves seroient superflues; & qu'il suffira de dire, à ceux qui auroient là-dessus quelques Doutes;*

tes; αὐτὸς ἔφα, le Maitre l'a dit.

Mais, comme tout le Monde n'a pas eu la même docilité, aussi l'Ouvrage, dont nous parlons, a-t'il été reçu d'une manière bien différente, par les divers ordres de Lecteurs. Les Savans, & principalement ceux qui ont lu quelques Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, *ou de Mr.* WOLFF, *ont bien su à quoi s'en tenir; & tout ce que je veux rapporter ici du jugement, qu'ils ont porté de l'*Examen, *c'est qu'ils n'auroient jamais attendu rien de semblable d'un Philosophe, & encore moins d'un Géomêtre.*

Cependant, ceux d'entre les Théologiens Suisses, *qui sont prévenus contre le Systême* Leibnitien, *ont triomphé à l'occasion de cet Ouvrage; Ils ont félicité Mr.* DE CROUSAZ *de ses nobles succès: lui-même s'en est applaudi; & s'addressant à ses Admirateurs, il leur a dit d'un air satisfait, comme un Acteur, qui a joüé son rôle:*

Δότε κρότον καὶ πάντες ὑμεῖς μετὰ χαρᾶς κτυπήσατε.

Applaudissez, Messieurs, & frappez des mains, en témoignage de votre joie.

Pour ce qui est des Lecteurs ordinaires, & même de plusieurs Personnes d'esprit & de sa-

auroit, *sans doute*, *bien des réflexions à faire sur ce que l'on objecte à cet Illustre* Anglois: *Mais il saura bien lui-même se justifier*, *s'il le juge important pour sa Gloire*; *& je viens d'apprendre*, *que l'on a publié*, *tout nouvellement*, *en Anglois*, *une Réfutation de l'*Examen.

Mes Reflexions rouleront uniquement sur la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ; *& même*, *comme l'Auteur de l'*Examen *ne parle jamais ouvertement de Mr.* WOLFF; *je puiserai mes preuves dans les Ecrits du prémier de ces Philosophes*, *afin qu'on ne vienne pas m'objecter*, *sur quelque citation de Mr.* WOLFF; *qu'en tel ou tel point*, *il n'est pas d'accord avec Mr.* DE LEIBNITZ. *D'ailleurs*, *comme Mr.* WOLFF *n'a rien ajouté aux Idées de Mr.* DE LEIBNITZ, *sur les deux points capitaux de la Dispute*; *le Systême du* Meilleur, *& l'*Harmonie pré-établie; *il suffit de défendre les sentimens de celui-ci*, *pour justifier ceux de l'autre par cela même*.

Cet Ouvrage étant destiné principalement à l'édification de ceux, *qui n'ont que peu ou point de connoissance du Systême* Leibnitien; *j'ai cherché à le rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été possible*.

Bien

Bien des Gens non Lettrés, & cependant remplis d'esprit & de bon-sens, aïant lu l'Examen; *j'ai pris à tache d'écrire cette Réponse de manière, qu'ils pussent la lire avec plaisir & avec fruit. Il a falu m'y prendre un peu différemment de ce qu'eut fait un Auteur, qui n'auroit écrit que pour des Savans, à qui ces Matières abstraites sont familières.*

Et, comme je n'ai point pris la plume dans la vue de disputer, mais uniquement dans celle de faire connoitre la Philosophie Leibnitienne, *telle qu'elle est veritablement, & de montrer aux amateurs de la Vérité, combien elle est différente de ce qu'on la représente dans l'*Examen; *Il m'a paru nécessaire, avant que d'en venir aux Objections, de donner une Idée claire & précise du Systême* Leibnitien. *J'ai fait cette Exposition, avec toute l'exactitude, & la netteté, dont j'ai été capable. Et, afin que l'on fût bien convaincu, que je rapportois les véritables sentimens de Mr.* DE LEIBNITZ, *j'ai cité par tout ce Philosophe, & j'ai emploïé autant que j'ai pu ses propres paroles.*

J'espère, que le Lecteur impartial fera une grande attention à la différence qu'il y a, en cela, de mon procédé, à celui de Mr. DE CROUSAZ; *qui, comme je l'ai déja dit,*

a attribué à Mr. DE LEIBNITZ *tout ce qu'il a voulu, sans citer, dans ses deux Livres, une Syllabe du célèbre Auteur, qu'il attaque.*

Il étoit d'autant plus convenable de commencer par cet Exposé du Systême, que les Objections de notre savant Adversaire, étant semées ça & là dans ses deux Ouvrages, sans ordre, & le plus souvent sans beaucoup de raisonnement; & ainsi, peu propres, comme je viens de le dire, à engager une Dispute instructive; un Lecteur qui n'a jamais lu les Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, *ou ceux de Mr.* WOLFF, *se seroit trouvé dans un pays fort obscur pour lui, si l'on y avoit répondu sans ce Préliminaire.*

J'ai cherché à prévenir cet inconvénient, où la Méthode de Mr. DE CROUSAZ *pouvoit nous engager, par celle que j'ai suivie, en lui répondant. Le Lecteur, instruit de la nature du Systême, dans la prémière Partie de cet Ouvrage, & se trouvant ainsi dégagé de ses préventions, & dans un état d'impartialité, sera mieux en situation de juger des Réponses, que l'on fera dans la seconde Partie, aux Objections de Mr.* DE CROUSAZ.

Pour plus de clarté, je rangerai d'abord les Objections en différentes Classes principales; j'y repondrai en général; &, pour ne né-

négliger aucune Difficulté, je parcourrai ensuite les deux Examens, *& je considérerai en particulier tous les raisonnemens qui n'auront pas été éxaminés dans les Réponses générales aux Objections.*

J'aurois pu m'éviter toute cette peine, si je m'étois moins proposé de justifier le Leibnitianisme *dans l'esprit des Honnêtes-Gens, que de réfuter l'*Examen. *Ma Réponse auroit été bien simple, & bien courte. Tout ce que l'Auteur nous oppose, ne consistant le plus souvent qu'en Imputations, destituées de preuves & de fondement; qu'en Consequences, quelques fois mal déduites, d'un Exposé peu fidèle du Système; un simple* Nego *auroit suffi à les repousser devant des Juges éclairés, & instruits du sujet de la Contestation.*

*Dans le Commentaire sur la Traduction en vers de l'*Essai de l'Homme, *on se moque de cette manière de repousser une Objection, & l'on reproche aux Leibnitiens (p. 13.), de ne savoir se défendre que par ces deux mots;* Nego Consequentiam. *Je crois, que tous les Logiciens du Monde ont accordé à un Auteur le droit de nier une Consequence absurde, que l'on veut tirer ridiculement de ses Principes; & qu'ils condamnent l'Attaquant, à prouver, que cette Conséquence en*

découle réellement, ou à se reconnoitre vaincu. Les Leibnitiens *ne pourront ils jouïr du même avantage? Mais, s'ils sont réduits à repeter si souvent ces mots:* Nego Consequentiam; *c'est la faute de leurs Adversaires, qui, n'osant peut-être s'engager dans la Discussion des Principes en eux mêmes, se jettent dans la route plus facile des Conséquences; & les entassent en plus grand nombre; & avec d'autant plus de chaleur, qu'ils sont moins instruits du Systême, auquel ils les attribuent.*

Mais les Leibnitiens *ne se bornent pas à cette courte réponse. Quoique, par les Loix de la Dispute, un Défendeur ne soit pas tenu à autre chose, qu'à nier quelque Proposition de son Adversaire, qui est obligé de la prouver dûment; on verra, par ce que nous rapporterons des Réponses de Mr.* DE LEIBNITZ, *que ce Grand-Homme n'a jamais refusé tous les Eclaircissemens, que l'on pouvoit raisonnablement souhaiter. De mon côté, je me ferai une loi d'imiter ce grand Maitre, dans mes réponses, autant qu'il me sera possible. La déférence, que je dois aux Désirs de quelque Personnes d'un mérite distingué, m'engage à ajouter aux Réponses, que j'ai faites à Mr.* DE CROUSAZ, *la solution des Diffi-*

cul-

cultés, que le célèbre Mr. ROQUES a publiées dans le Journal Helvétique, contre l'Harmonie pré-établie.

Enfin, comme les Ennemis de la Philosophie Leibnitienne, *ont voulu persuader au Public, qu'elle est pernicieuse à la Religion, nous ferons voir au contraire, mais en peu de mots, qu'elle seule peut fournir à la Raison humaine, les moiens de répondre aux Objections des* Manichéens, *que Mr.* BAYLE *a developées, & poussées avec tant de force.*

J'avois dessein de traiter au long ce dernier article, & d'en faire le sujet d'une troisième Partie. Mais cela m'auroit mené loin; & cet Ouvrage s'étant accru insensiblement sous ma plume, au-delà de mon attente, je n'ai point voulu le grossir davantage; & je me suis restraint à quelques Réflexions, qui établissent en peu de lignes, ce grand avantage du Système Leibnitien. *On pourra, peut-être, le développer dans tout son détail, dans un Ouvrage à part.*

Je n'ignore point les grands Obstacles, que j'aurai à surmonter dans cette Dispute. La nouveauté de ce Système, dont les Idées sont si différentes de celles, auxquelles on s'est accoutumé dès l'Enfance, ne peut manquer d'effaroucher les Esprits, qui se laissent dominer par les Préjugés. On sait combien

les nouveaux Systêmes de Philosophie ont toujours essuïé de Contradictions, quelques grands que fussent leurs avantages sur ceux qui les précédoient. Combien le Cartésianisme *n'eut-il pas de peine à prendre le dessus sur les obscurités scholastiques? Cependant la Vérité ne peut pas toujours être opprimée; elle triomphe à la fin:* Veritas enim initio premitur, sed nunquam opprimitur (*a*).

La malignité naturelle du Cœur humain donne encore un autre avantage à nos Adversaires. Mr. DE CROUSAZ *a su donner à son Ouvrage un air de satire; & il représente ceux qui adoptent les Idées de Mr.* DE LEIBNITZ, *& qui les soutiennent, comme des Esprits pesans & serviles, qui se font une Loi d'admirer tout ce que leur Maitre a écrit, soit qu'ils l'entendent, ou non; si mes Lecteurs sont dans les mêmes Idées, & regardent un Apologiste, comme un servile Adulateur, je trouve le sort de mon Illustre Adversaire, & le mien, dans ces paroles de Tacite; (Hist. L. I. initio.)* Ambitionem scriptoris facile adverseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. „ *La flaterie ne* „ *manque point de déplaire dans un Ecrivain:* „ *Mais*

(*a*) *Wolffius in Præfat. Cosmolog.*

„ *Mais les Médisances & les fausses insi„ nuations d'un Auteur envieux trouvent des „ oreilles favorables, parce que l'Adulation „ tient d'une honteuse servitude; au lieu que „ la Malignité se pare d'une fausse appa„ rence de Liberté*".

Cependant, je le dirai hardiment, ce n'est point mon Défaut de recevoir une Doctrine sans examen; &, bien loin d'avoir été préoccupé en faveur du Systême Leibnitien, *par la grande réputation de son Auteur, j'ai été quelque tems sans le gouter entièrement; & cela, parce qu'une prémière lecture de quelques-uns des Ouvrages de Mr.* DE LEIBNITZ, *ne m'en avoit pas fait connoitre assez bien toutes les parties. Mais, après l'avoir mieux étudié, je n'ai pu me défendre de le regarder comme le plus beau Systême de Metaphysique qui ait paru jusques ici; le mieux lié, celui qui offre à l'Esprit les Idées les plus distinctes, & qui approche le plus de l'évidence, à laquelle même il atteint en bien des articles.*

Ma propre experience me fait espérer, qu'il en arrivera autant à tous ceux qui voudront examiner la Philosophie Leibnitienne, *ou* Wolffienne, *avec les dispositions convenables à la recherche de la Vérité. Mais ce qui ne peut manquer d'arriver aux Lecteurs raisonnables, c'est qu'au moins, ils ne regar-*

deront plus comme des Impies ceux qui se déclarent Leibnitiens.

Toute la grace que je leur demande, c'est de lire ce petit Ouvrage sans prévention, & sans partialité; &, s'ils y trouvent quelques Notions contraires à leurs Idées, de ne pas les rejetter d'abord comme fausses, ou absurdes; mais de les examiner sérieusement, & sans préjugé; & de penser, que, sur de pareilles matières, il pourroit bien se trouver qu'ils seroient eux mêmes dans l'erreur, faute d'avoir distingué les Idées avec assez d'exactitude.

En Métaphysique, on ne doit raisonner, que par les Idées distinctes; c'est-à-dire par les Notions les plus pures de l'Entendement. Le Systême Leibnitien est bâti entièrement sur ces Idées: On ne s'y arrête point aux Idées confuses de l'Imagination & des sens. Le Physicien peut s'arrêter à ces Idées, que l'on appelle confuses; & il le doit même. Car, dans l'explication des Phénomènes, il ne convient pas de remonter plus haut, que les Principes Méchaniques. Mais le Métaphysicien doit pousser l'Analyse plus loin, & chercher, autant qu'il se peut, les raisons mêmes de ces Règles de Méchanisme, qui sont les Principes du Physicien.

C'est pourquoi, lorsqu'un Philosophe consi-

ser

ses Recherches jusques là, un Lecteur se trouve d'abord dans un pays inconnu, où les Objets n'ont rien de commun avec ceux de ce Monde matériel; & son Imagination se trouve épouvantée. Mais il ne doit plus la prendre pour Guide: C'est à l'Entendement à le conduire dans ces Climats nouveaux.

Il est aisé de se méprendre dans ces Matières abstraites, quand on n'est pas sur ses gardes. Entre quantité d'Ecueils, qui peuvent nous faire échouër dans l'étude, que nous en faisons; l'Imagination est un des plus dangereux. Elle s'y mêle volontiers pour quelque chose, & on la prend aisément pour l'Entendement. De-là vient que l'on confond si souvent, imaginer, *&* concevoir; *& que l'on rejette une chose comme impossible, quand elle ne satisfait pas à l'Imagination, & que l'on n'en imagine pas le* comment. *Il ne faut donc pas se rebuter, en fait de Métaphysique surtout, quand on trouve des Doctrines, qui effraient d'abord l'Imagination; Il y en a de telles, que l'Entendement reconnoit cependant pour évidemment vraies; les Mathématiques en fournissent des preuves incontestables, dans l'Analyse des Infinis.*

L'Inexactitude dans les termes, & dans les Idées, est une autre source très-abondan-

te de méprises & d'erreurs. Les hommes s'accoutument, dans l'usage ordinaire de la vie, à prendre pour Idées simples, claires, & distinctes, des Idées souvent complexes, obscures, ou confuses, & très-vagues; & de-là vient qu'on attache quelques fois une Idée à un terme, qui devroit signifier toute autre chose; & que l'on croit entendre fort clairement, un mot dont on n'a, en effet, aucune notion précise. La Morale en fournit une infinité d'exemples; &, sans sortir de notre sujet, les termes de Sainteté, & de Péché; de Nécessaire, & de Libre, sont très-souvent emploïés, & très-peu entendus.

Ce sont ces abus, qui font naître dans les Esprits ces Préjugés opiniâtres, que l'on oppose avec tant de confiance aux Raisons des Philosophes. Mais il y a un moïen, pour les Esprits attentifs, d'éviter l'erreur, même dans ces Matières; c'est la grande exactitude & la rigueur du raisonnement. En fixant les Idées, en les déterminant avec soin, & les anatomisant, pour ainsi dire, on les dépouille de ce qu'un usage peu exact, ou les préjugés de chaque Particulier y ont mêlé d'étranger. Le raisonnement devient ainsi bien plus certain, & moins sujet aux méprises; les termes ne pouvant plus y être pris en deux sens dif-

différents. Et, en effet, ce qui rend les Mathématiques si certaines, & les raisonnemens que l'on y fait si infaillibles, c'est la simplicité & la détermination des Idées, qui y sont emploïées.

La rigueur du raisonnement sert encore merveilleusement à fixer l'attention du Lecteur, qui, de cette manière, ne perd jamais de vue son sujet, n'en étant point détourné par des idées étrangères. „ Car il faut savoir, dit Mr. DE LEIBNITZ *(a), que la ri-*
„ gueur du raisonnement fait dans les matiè-
„ res, qui passent l'Imagination, ce que les
„ figures font dans la Géométrie; puisqu'il
„ faut toujours quelque chose qui puisse fixer
„ l'attention, & rendre les méditations liées.

Je me suis fait une étude de faciliter l'intelligence de ces Idées nouvelles à ceux qui ne sont pas accoutumés à de pareilles méditations, par la simplicité, avec laquelle je les ai exprimées. C'est aussi pour cette raison que je me suis quelques-fois un peu étendu, crainte de vérifier cette Maxime d'Horace:

—— Brevis esse laboro,
Obscurus fio. ——

Il faut avoir une aussi grande confiance, que je l'ai en la justice de ma Cause, pour oser en-

(a) Remarques sur le Livre de l'Origine du mal, §. 1.

entrer en Lice avec deux Savans, aussi illustres, que Mrs. DE CROUSAZ, *&* ROQUES. *Mais il est des Causes, que le plus chétif Avocat soutiendroit, avec succès, contre des* LE MAITRE *& des* PATRU; *au moins devant des Juges éclairés.*

Au reste, je ne crain point d'offenser des Philosophes, en les contredisant. Ils savent mieux que personne, qu'en matière de Philosophie, l'Autorité ne doit être d'aucun poids; & que je puis n'être pas de leur avis, sans avoir, pour cela, moins d'admiration pour leurs rares Talens, ni moins de respect pour leur Personne. Je respecterai, en particulier, toute ma vie le savant & poli Mr. ROQUES, *à qui je suis redevable des prémiers Elémens de la Philosophie, & de qui je fais gloire de me dire le Disciple. Il est trop judicieux, pour trouver mauvais, que je prenne la liberté de combattre ses raisonnemens; lui-même m'a appris à examiner les choses par moi même, sans trop déférer aux sentimens d'autrui.*

DE-

DEFENSE DU SYSTEME LEIBNITIEN.

PREMIERE PARTIE

Contenant l'Exposition de ce Système.

CHAPITRE PREMIER.

Plan de cet Ouvrage. Objections, qui ont donné lieu à la publication du Système de

MR. DE LEIBNITZ.

1. Le titre de cet Ouvrage, & ce que j'ai touché dans ma Préface, fait assez connoître, que mon but n'est pas d'examiner la Critique, que Mr. DE CROUSAZ a faite du beau Poëme de Mr. POPE sur l'*Homme*. Je me propose uniquement de répondre aux Objections, ou aux

aux Déclamations, dont le Livre de l'Examen est plein, contre le Système de Mr. DE LEIBNITZ. Il est aisé de voir, que la principale, & peut-être, l'unique vue du Célèbre Professeur de *Lausanne*, dans la composition de son Livre, a été de rendre odieux un Système, dont l'Auteur, & quelques-uns de ses Partisans n'ont pas le bonheur de lui plaire. Il a pris occasion de quelques expressions assez équivoques (*a*) du Poëte Anglois, pour tomber avec toutes les forces de son Eloquence sur le système *Leibnitien*, & l'accabler sous le poids de ses Dèclamations, & de ses Turlupinades. Tantot il le représente sous une face burlesque; tantot il le peint des plus noires couleurs: ce ne sont qu'*horreurs*, que *tissus d'Impiétés*, que *renversement de toute Morale & de toute Religion* &c.

2.

(*a*) Que *tout est bien* dans l'Univers; Que dans les divers dégrés de la vie & des sens, il devoit y avoir quelque part un Etre tel que l'Homme, &c. Le savant Mr. BOURGUET a fait voir (*Journ. Helvétique*, Mai 1738.), que ces paroles sont plûtôt prises des Oeuvres de Mr. le Comte de SCHAFTSBURI, que du système de Mr. DE LEIBNIT.

2. Voila assurément des Imputations atroces; & des Accusations bien graves contre le plus grand Philosophe de notre siècle, & par une conséquence inévitable, contre son incomparable Associé (*a*) dans la Philosophie, & contre tant de Personnes de mérite & de savoir, qui se déclarent aujourd'hui Partisans de ces deux illustres *Duum-Virs*. Après cela, j'espère que personne n'attribuera à un Esprit de dispute, ou à une Vanité ridicule, le Dessein que j'ai formé de répondre au fameux Mr. DE CROUSAZ. Ce feroit mépriser le jugement du Public, que de laisser sans réponse des Imputations si odieuses.

3. Afin de donner à mes Réponses un plus grand jour; & pour mettre les Lecteurs en état d'en juger avec une pleine connoissance; Je donnerai d'abord une Exposition exacte, sincère, & la plus intelligible qu'il me sera possible du systême *Leibnitien*. C'est-à-dire, que j'expliquerai le systême de Mr. DE LEIBNITZ sur *le Choix du Meilleur* & l'*Harmonie Universelle*, avec l'Hypothèse de l'*Harmonie* pré-

(*a*) Mr. WOLFF.

pré-établie; qui sont les trois points contestés par les Adversaires. Je ne toucherai aux autres articles de sa Philosophie, qu'autant qu'ils peuvent avoir de liaison avec ceux-ci. J'observerai scrupuleusement, dans cette Exposition, la Règle, à laquelle je me suis engagé dans ma Préface; je veux dire, que je n'avancerai aucun point essentiel du systême; sans l'autoriser par les propres Expressions de l'Auteur. Je ferai même parler Mr. DE LEIBNITZ le plus souvent qu'il me sera possible. Ses paroles vaudront mieux que la Paraphrase que j'en pourrois faire. Dans la seconde Partie, je répondrai aux Objections de Mr. DE CROUSAZ, ensuite à celles de Mr. ROQUES; Et je conclurai cet Ouvrage, en faisant observer, que le systême de Mr. DE LEIBNITZ nous fournit le véritable, & même le seul bon moïen de répondre aux Objections des *Manichéens*; que Mr. BAYLE a mises dans un jour si éblouïssant.

4. J'ai pris le parti, pour la commodité du Lecteur, de subdiviser encore ces deux Parties en Chapitres; quoique, dans la prémiére, la liaison des Matières ne

n'ait

n'ait pas permis de rendre cette distribution aussi régulière que je l'aurois souhaité. Il n'a pas été possible, sur tout, d'annoncer toujours exactement tout ce que chaque Chapitre contient, à moins que je n'eusse voulu rendre le Titre aussi long que le Chapitre même.

5. Le système de Mr. DE LEIBNITZ est contenu en entier dans la *Théodicée*. Mais il n'y est expliqué dans quelque détail, que par rapport au Moral, & à cette partie de la Métaphysique, qui a une liaison plus particulière avec la Morale & la Religion. Tout ce qui n'étoit pas nécessaire au but de l'Auteur, qui étoit de justifier les voies de Dieu; en un mot, ce qui est *purement* métaphysique, ou physique, n'y est touché que *légèrement*: mais on en trouve des explications plus étendues dans diverses Pièces, qui ont paru dans les Journaux, ou dans d'autres Recueils. Ce sont-là les sources, où nous puiserons l'Exposition du système de Mr. DE LEIBNITZ.

6. Mais, pour se mettre en état d'en mieux pénétrer le sens, il faut savoir, avant toutes choses, à quelle occasion il a été publié. Mr. BAYLE aïant rapporté

les Erreurs des *Manichéens*, dans son Dictionaire, & dévelopé les Raisons que ces Hérétiques alléguoient, pour autoriser leur Dogme des deux Principes, prit plaisir, pour embarrasser des Censeurs trop aigres, d'étaler les Objections sur l'Origine du Mal & la Liberté de l'Homme, avec cette force, cette éloquence, & cette netteté, qui lui étoient si naturelles. On peut voir ses Raisonnemens dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & en particulier, dans le Dictionaire, Articles *Manichéens*, *Marcionites*, & *Pauliciens* : & dans les Réponses aux *Questions d'un Provincial*. Il seroit superflu & peu convenable de les rapporter ici fort au long. Je me contenterai de donner un précis de l'Abrégé, que Mr. DE LEIBNITZ en fait au commencement des *Essais de Théodicée*. Et, comme mon but n'exige point, que j'entre dans tous les raisonnemens que Mr. DE LEIBNITZ emploie, pour expliquer les divers systèmes des Théologiens, leur donner un sens raisonnable, & les représenter sous une forme capable de soutenir les Objections, je ne toucherai uniquement que les Difficultés, que l'on peut

faire

faire contre les Principes de Religion communément reçus.

7. „ L'on peut distinguer les Dif„ ficultés en deux Classes. Les unes „ naissent de la liberté de l'Homme, la„ quelle paroit incompatible avec la Na„ ture Divine; & cependant la liberté „ est jugée nécessaire, pour que l'homme „ puisse être jugé coupable & punissable. „ Les autres regardent la conduite de „ Dieu, qui semble lui faire prendre „ trop de part à l'existence du mal; „ quand même l'Homme seroit libre, & „ y prendroit aussi sa part. Et cette „ conduite paroit contraire à la bonté, „ à la sainteté, & à la justice divine; „ puisque Dieu concourt au mal, tant „ Physique, que Moral; & qu'il con„ court à l'un & à l'autre d'une manière „ Morale, aussi bien que d'une manière „ Physique: & qu'il semble que ces „ maux se font voir dans l'ordre de la „ Nature, aussi bien que dans celui de „ la Grace; & dans la vie future & „ èternelle, aussi bien & même plus que „ dans cette vie passagère (*a*).

8.

(*a*) Théodicée §. 1.

8. „ Pour repréſenter ces difficultés „ en abrégé, il faut remarquer que *la* „ liberté eſt combattue (en apparence) „ par la détermination, ou par la certi- „ tude quelle qu'elle ſoit; & cependant „ le Dogme commun de nos Philoſophes „ porte, que la vérité des futurs con- „ tingens eſt déterminée. La Preſcien- „ ce de Dieu rend auſſi tout l'avenir „ certain & déterminé; mais ſa Provi- „ dence & ſa préordination, ſur laquelle „ la Preſcience même paroit fondée, „ fait bien plus : car Dieu n'eſt pas „ comme un Homme, qui peut regar- „ der les évènemens avec indifférence, „ & qui peut ſuſpendre ſon jugement; „ puisque rien n'exiſte qu'en ſuite des „ décrets de ſa volonté, & par l'action „ de ſa Puiſſance. Et quand même on „ feroit abſtraction du concours de Dieu, „ tout eſt lié parfaitement dans l'ordre „ des choſes : puisque rien ne ſauroit „ arriver, ſans qu'il y ait une cauſe diſ- „ poſée comme il faut à produire l'ef- „ fet: ce qui n'a pas moins lieu dans les „ actions volontaires, que dans toutes les „ autres. Après quoi il paroit que l'hom- „ me eſt forcé à faire le bien & le mal qu'il

„ qu'il fait ; & par conſéquent, qu'il n'en
„ mérite, ni récompenſe, ni chatiment ;
„ ce qui détruit la Moralité des Actions,
„ & choque toute la juſtice divine &
„ humaine (*a*).

9. Mais quand on accorderoit la liberté à l'homme, le concours de Dieu forme encore une grande *Difficulté.*
„ L'on objecte, que toute la réalité, &
„ ce qu'on appelle la ſubſtance de l'acte,
„ dans le péché même, eſt une produ-
„ ction de Dieu, puisque toutes les
„ Créatures & toutes leurs actions tien-
„ nent de lui ce qu'elles ont de réel ;
„ d'où l'on voudroit inférer, non ſeu-
„ lement qu'il eſt la cauſe Phyſique du
„ Péché, mais auſſi qu'il en eſt la cauſe
„ Morale, puisqu'il agit très-librement,
„ & qu'il ne fait rien ſans une parfaite
„ connoiſſance de la choſe, & des ſuites
„ qu'elle peut avoir. Et il ne ſuffit pas
„ de dire, que Dieu s'eſt fait une Loi
„ de concourir avec les volontés, ou ré-
„ ſolutions de l'Homme, ſoit dans le
„ ſentiment commun, ſoit dans le ſyſtè-
„ me des Cauſes occaſionelles ; car ou-
tre

(*a*) Théod. §. 2.

„ tre qu'on trouvera étrange qu'il se soit
„ fait une telle Loi, dont il n'ignoroit
„ point les suites; la principale difficul-
„ té est, qu'il semble que la mauvaise vo-
„ lonté même ne sauroit exister sans un
„ concours, & même sans quelque pré-
„ détermination de sa part qui contribue
„ à faire naitre cette volonté dans l'Hom-
„ me, ou dans quelqu'autre Créature
„ raisonnable„ (*a*)

10. Et quand Dieu ne devroit concourir aux Actions que d'un concours général, ou même point du tout, du moins aux mauvaises, la difficulté n'est pas encore levée. On dira, que le Mal étant incompatible avec une Nature infiniment parfaite, il étoit indigne de Dieu, non seulement de le produire, mais même de le permettre: Et qu'un Créateur infiniment sage, & parfaitement bon, n'auroit pas produit un Monde, où il entre tant de Malice & de Douleurs, ni donné l'Etre à une Espèce corrompue & infortunée, dont le plus grand nombre des Individus se livreroit à toutes sortes de vices, & se précipiteroit par là dans une

(*a*) Ibid. §. 3.

une misère éternelle. On fait là-dessus une peinture effrayante des désordres qui règnent sur la Terre. „ Dieu, dit-on, „ connoit tout ce qui arivera, s'il met „ l'Homme dans telles & telles circon„ stances, après l'avoir créé; & il ne „ laisse pas de l'y mettre. L'Homme „ est exposé à une tentation, à laquel„ le on sait qu'il succombera, & que „ par-là il sera cause d'une infinité de „ maux effroïables; que par cette chute „ tout le Genre-Humain sera infecté, „ & mis dans une espèce de necessité de „ pécher, ce qu'on appelle le péché ori„ ginel; que le Monde sera mis par-là „ dans une étrange confusion; que par „ ce moïen la mort & les maladies se„ ront introduites, avec mille autres „ malheurs & misères, qui affligent ordi„ nairement les bons & les mauvais; que „ la méchanceté règnera même; que „ la vertu sera opprimée ici bas; & „ qu'ainsi il ne paroitra presque point „ qu'une Providence gouverne les cho„ ses. Mais c'est bien pis, quand on „ considère la vie à venir, puis qu'il n'y „ aura qu'un petit nombre d'Hommes „ qui seront sauvés, & que tous les au-

„ tres pèriront éternellement (*a*).

11. En vain répondroit-on, que ces Hommes-là périssent par leur faute, puis qu'ils ont péché librement, & qu'ils avoient la liberté de mieux faire. L'Impie insistera, & soutiendra toujours, que Dieu ne devoit point les abandonner à cette funeste liberté, & les mettre par là en situation de se perdre. Qu'il n'est point de bon Père qui voulût faire à ses Enfans un présent, dont ils pourroient abuser, & dont il sauroit certainement qu'ils ne manqueroient pas de faire un usage qui causeroit leur perte entière; ni de Maitre sage & haïssant le désordre, qui fit donner du vin à des Esclaves yvrognes. On dira même, que si Dieu ne pouvoit empêcher, sauf sa Sagesse, qu'un certain nombre d'hommes se perdît pour toujours, il devoit plûtôt ne les point créer; puisqu'un Père tendre aimeroit infiniment mieux n'avoir point de Postérité, que de mettre au Monde des Malheureux, destinés à être éternellement misérables. En un mot, on dit que le Mal, tant Physique, que Moral, ne

(*a*) Ibid. §. 4.

ne peut être, ni l'effet immédiat, ni la ſuite des Décrets, ou de la permiſſion d'un Etre infiniment puiſſant, infiniment ſage, ſouverainement ſaint, & parfaitement bon: Et qu'ainſi il faut admettre deux Principes, avec les *Manichéens*, l'un bon, & l'autre mauvais; ou convenir que Dieu (ſoit dit ſans blaſphême) a manqué de Puiſſance, pour empêcher le Mal, ou de Sageſſe, pour le prévenir, ou enfin de Bonté, pour en exemter ſes Créatures.

12. Telles ſont les Difficultés aux quelles Mr. DE LEIBNITZ a entrepris de fournir une ſolution, par le moïen de ſon ſyſtème. Il auroit ſans doute donné à ſes Réponſes une plus grande évidence, & il les auroit portées juſqu'à la *Démonſtration*, pour les Eſprits les plus difficiles, s'il eût jugé à propos de s'expliquer, par tout, ſuivant ſes propres Principes. Mais ſe propoſant de ſe rendre utile à tout le Monde, & de fournir aux Gens-de-bien, de quelque Parti qu'ils fuſſent, les moïens de prévenir, ou d'éffacer, les funeſtes impreſſions que les Objections de Mr. BAYLE auroient pu produire, ſans doute contre l'intention de cet illuſtre

Auteur, ſur des Eſprits foibles, ou portés à la Mélancolie; ſe propoſant, dis-je, un but ſi louable, il n'a point voulu s'écarter des Idées communes, s'éfforçant même de réünir tous les ſyſtèmes. Et il s'eſt contenté de donner aux Eſprits plus ſubtils, & plus difficiles, quelques indices, & quelques avant-gouts, qui puſſent les mettre au pas ſur les véritables ſolutions des plus fortes inſtances. Je veux parler entre autres de ce que l'Auteur dit ſur la nature de la Malice & du Péché, & ſur l'état de la vie à venir. Comme le plus grand nombre ne pouſſeront pas leurs Difficultés ſi loin, il n'auroit pas été convenable, pour prévenir un mal incertain, de leur indiquer des remèdes, dont ils auroient pu abuſer, en les prenant dans un mauvais ſens. Notre illuſtre Philoſophe eſt fort louable d'avoir *tout dirigé à l'édification*, comme il le témoigne lui-même dans une Lettre à Mr. REMOND (*a*). Et voici comment il manifeſte ſes bonnes intentions, au §. 6. de la *Théodicée*: „ Notre but eſt d'éloigner les Hommes des

(*a*) Dans le Recueil de Mr. DES MAIZEAUX T. II.

„ des fausses Idées, qui leur représentent
„ Dieu comme un Prince absolu, usant
„ d'un pouvoir despotique, peu propre à
„ être aimé, & peu digne d'être aimé.
„ Ces notions sont d'autant plus mauvai-
„ ses par rapport à Dieu, que l'essentiel de
„ la piété est *non* seulement de le crain-
„ dre, mais encore de l'aimer sur tou-
„ tes choses; ce qui ne se peut, sans qu'on
„ en connoisse les perfections capables
„ d'exciter l'amour qu'il mérite, & qui
„ fait la félicité de ceux qui l'aiment.
„ Et nous trouvant animés d'un zèle, qui
„ ne peut manquer de lui plaire, nous
„ avons sujet d'espérer, qu'il nous éclai-
„ rera, & qu'il nous assistera lui-même
„ dans l'exécution d'un dessein entrepris
„ pour sa gloire & pour le bien des
„ hommes. Une si bonne cause donne
„ de la confiance: s'il y a des appa-
„ rences plausibles contre nous, il y a
„ des démonstrations de notre côté; &
„ j'oserois bien dire à un Adversaire:

Aspice quàm mage sit nostrum penetrabile telum.

CHA

CHAPITRE SECOND

De l'Existence de Dieu, & de ses Attributs. Qu'il a choisi le meilleur Monde possible.

13. EXPLIQUONS maintenant ce Systême, duquel son incomparable Auteur se promettoit un si bon effet. On pose pour prémier Principe, *que rien n'existe, & que rien ne se fait, sans qu'il y ait une Raison, ou Cause, suffisante, pourquoi il existe, ou pourquoi il se fait d'une telle manière plûtôt que d'une autre.* Ce Principe est évident, & il faut l'admettre, ou être réduit à dire, que le *Rien* produit quelque chose; c'est-à-dire, qu'il agit, & qu'il n'est rien en même-tems. Ce qui est la plus grande absurdité, que l'on puisse concevoir.

14. Or ce qui *est* peut avoir la Cause de son existence, ou dans soi même, ou dans un autre; il peut être *nécessaire*, ou *contingent.* Il est *nécessaire*, si sa nature est telle qu'il implique contradiction qu'il n'exi-

n'existe point, ou qu'il eût existé d'une manière différente; & au contraire, une chose est *contingente*, quand son Idée ne renferme point la Nécessité de l'existence, & que l'on peut concevoir qu'elle eût existé avec quelque changement; & alors elle doit son existence à une Cause étrangère: il faut qu'elle ait été produite, & ainsi qu'elle ait commencé. Elle doit, dis-je, son existence à une Cause étrangère; car si elle étoit sa propre Cause, pourquoi son contraire, qui est également possible, (par la Définition), n'existeroit-il pas aussi par soi même? Mais les deux Contradictoires ne peuvent pas exister en même tems; Et il n'y auroit aucune Raison de la préférence que l'un obtiendroit sur l'autre, contre notre Principe (13). Donc il faut que cette Raison se trouve dans une Cause étrangère.

15. „ Mais les choses qui sont bornées, „ comme tout ce que nous voïons & ex-„ périmentons, sont contingentes, & „ n'ont rien en elles qui rende leur exi-„ stence nécessaire; „ puis qu'elles pou-„ voient être autrement qu'elles ne sont (14) „ étant manifeste que le tems, l'es-„ pace, & la matière, unies & uniformes „ en

„ en elles-mêmes, indifférentes à tout, „ pouvoient recevoir de tout autres mou- „ vemens & figures, & dans un autre „ ordre „ (*a*). Elles tiennent donc leur existence d'un autre. Et ainsi, que l'on remonte tant qu'on voudra de Cause en Cause, il faudra enfin venir à une Cause prémière universelle, & qui ne doive elle-même son existence qu'à la própre nécessité de sa nature; Car sans une pareille Cause, jamais rien n'auroit existé (13). „ Il faut donc chercher *la raison de l'exi-* „ *stence du Monde*, qui est l'assemblage „ entier des choses *contingentes*, dans *la* „ *substance qui porte la raison de son exi-* „ *stence avec elle*, & laquelle par consé- „ quent est *nécessaire* & éternelle „ (*b*).

16. Cette substance est *immuable*, puis qu'on ne sauroit y concevoir de changement, sans détruire la nécessité de son existence (14), & par conséquent sans la détruire elle même (15).

17. *Tous ses attributs sont sans bornes*; c'est-à-dire qu'ils s'étendent aussi loin qu'il est possible; puis qu'il n'y a aucune Cau-

(*a*) Théod. §. 7.
(*b*) Ibid.

Cause qui pût leur donner des bornes. Et s'ils étoient bornés, ils auroient pu être autrement, puis qu'il est *possible* qu'ils soient infinis; & ainsi la substance, qui les possède, ne seroit pas *nécessaire* (14).

18. „ Il faut aussi que cette Cause soit „ *Intelligente*: car ce Monde, qui existe, „ étant contingent, & une infinité d'au- „ tres Mondes étant également possibles, „ & également prétendans à l'existence, „ pour ainsi dire, aussi bien que lui, il „ faut que la Cause du Monde ait eu „ égard ou relation à tous ces Mondes „ possibles, pour en déterminer un. Et „ cet égard ou rapport d'une substance „ existente à de simples possibilités, ne „ peut être autre chose que l'*Entende-* „ *ment*, qui en a les Idées (*a*): Cette sub- „ stance est donc *Intelligente*, & dans un „ dégré infini (17).

19. Et, par conséquent, elle est infiniment *sage*. Car la sagesse est inséparable de l'Intelligence, & elle en découle naturellement. Elle consiste à agir suivant les Loix de l'Ordre, qui est fondé sur les Vérités éternelles.

20.

(a) Ibid.

20. Déterminer un de ces Mondes possibles, ne peut être autre chose que l'acte de la *Volonté* qui choisit (*a*). Et, comme rien ne peut contraindre la Volonté de d'Etre infini, il est *Libre*, & souverainement *Libre* (17).

21. L'Etre, qui a produit ce Monde doit être *Puissant*, & infiniment *Puissant* (17.)

22. Etant tout parfait, il doit être de plus souverainement *Heureux*; & son bonheur est inaltérable (16.)

23. Il n'avoit donc pas besoin des Créatures, pour être infiniment heureux; & cependant il les a créées librement (20). C'est donc un principe de bonté, qui l'y a porté; Dieu est donc encore infiniment *Bon*.

24. Mr. DE LEIBNITZ finit ainsi cet article 7. „ La Puissance va *à l'être*, „ la Sagesse ou l'Entendement *au vrai*, „ & la Volonté *au bien*. Et cette Cause „ intelligente doit être infinie de tou- „ tes manières, & absolument parfaite „ en *puissance*, en *sagesse* & en *bonté*, „ puisqu'elle va à tout ce qui est possible. „ Et

(*a*) Ibid.

„ Et, comme tout eſt lié, il n'y a pas
„ lieu d'en admettre plus d'*une*. Son En-
„ tendement eſt la ſource des *Eſſences*,
„ & ſa Volonté eſt l'origine des *Exiſten-*
„ *ces*. Voilà, en peu de mots, la preuve
„ d'un Dieu unique avec ſes perfections,
„ & par lui l'origine des choſes. „
Mr. DE LEIBNITZ indique ici *la Preuve* de l'*Unité* de Dieu. Nous la dévelopeprons tout-à-l'heure. Mais nous avons encore beſoin, pour cela, de quelques Propoſitions. Voïons maintenant l'uſage que nous pourrons tirer de cette connoiſſance des Attributs Divins, pour établir notre ſyſtème.

25. Dieu étant infiniment *intelligent* (18); il poſſède dans ſon Entendement l'Idée de toutes les choſes poſſibles; c'eſt-à-dire, toutes les Idées qui ne ſe détruiſent pas elles-mêmes, ou qui ne ſont pas contradictoires; & il connoit toutes les Combinaiſons poſſibles de ces choſes, dont les Idées lui ſont préſentes, avec toutes leurs ſuites, tous leurs effets, & généralement tout ce qui en réſulte. Il voit, par-là, lesquelles de ces Combinaiſons ſont les plus parfaites, & en quoi les unes ſont préférables aux autres. Nous appellons

pellons *Mondes* ces Combinaiſons de choſes.

26. Dieu a le Pouvoir *Phyſique* de produire toutes les choſes, qui n'impliquent pas contradiction (21.) Cependant il ne produit pas tout; il ne fait que ce qu'il veut, & il ne veut pas tout ce qui eſt phyſiquement poſſible.

27. Dieu *veut* en conſéquence de ſes Attributs, & il ne peut rien faire qui leur ſoit contraire. Poſer le contraire, c'eſt établir un Dieu, qui n'eſt pas d'accord avec lui-même; c'eſt nier, que Dieu ſoit ſage & bon, en un mot, qu'il ſoit Dieu.

28. Dieu eſt ſouverainement *ſage* & ſouverainement *bon* (19. & 23). Il veut tout ce qui eſt conforme à ſa Bonté, & il le veut de la manière la plus ſage & la plus digne de ſes Perfections (27). Il eſt donc contradictoire qu'aïant voulu donner l'être à l'un de ces *Mondes* poſſibles, qu'il a vus dans ſon Entendement, il n'ait pas choiſi le plus conforme à ſes Attributs, le plus digne de lui; en un mot, le *Meilleur*. Un Monde 1°. dont la Création ait le but le plus grand, & le plus excellent, que cet Etre tout parfait ait pu ſe propoſer. Nous ne pouvons décider

cider abſolument quel a été ce *but* du Créateur, car nous ſommes trop bornés pour connoitre toute ſa Nature. Cependant, comme nous ſavons que ſa Bonté l'a porté à donner l'exiſtence aux Creatures (23); & que l'objet de cette Bonté ne peut être que *les Créatures* Intelligentes; nous pouvons dire, en raiſonnant ſuivant les lumières, qu'il nous a données pour le connoitre, qu'il *s'eſt propoſé* dans ſon Ouvrage, de créer le plus grand nombre de Créatures Intelligentes de toute eſpèce, & de leur donner le plus de Connoiſſance, le plus de Bonheur, & le plus de Bonté, que l'Univers en pourroit admettre; & de les conduire à cet heureux état, de la manière la plus convenable à leur Nature, & la plus conforme à l'Ordre, Car la Bonté de Dieu ne peut jamais aller contre les Loix de l'Ordre, qui ſont les Règles invariables de ſa conduite (19). Et la Bonté ſe trouve réünie avec la ſageſſe en ceci; c'eſt que le plus grand bonheur des Créatures intelligentes conſiſtant dans la Connoiſſance & l'Amour de Dieu, cet Etre ſuprême, pour s'en faire mieux connoitre, & les porter à l'adorer, s'eſt propoſé de

leur

leur manifester ses Divins Attributs ; &, par conséquent, de choisir un Monde où il y eût le plus de Caractères d'une souveraine Sagesse & d'une Puissance infinie, dans toute son Administration : Et en particulier, dans les choses matérielles, *le plus de variété avec le plus grand ordre* ; *le terrain*, *le lieu*, *le tems les mieux ménagés* ; *le plus d'effets produits par les Loix les plus simples* (*a*). 2°. Le Monde actuel, pour être le *meilleur*, doit être celui de tous les Mondes possibles, qui réponde le plus exactement à ce but magnifique du Créateur ; en sorte que toutes ses parties, sans exception, avec tous leurs changemens, & leur arrangement, conspirent, avec la plus grande exactitude, à la vue générale. Car la perfection de toute Machine, en général, consiste, en ce que l'on peut dériver d'une raison générale, savoir de la vue pour laquelle elle a été faite, les raisons qui marquent pourquoi chacune de ses parties est précisément telle qu'elle est, & non pas autrement ; & pourquoi toutes ces parties ont été arran-
gées

(*a*) Voïez la Vie de Mr. DE LEIBNITZ §. 137.

gées & liées précisément de telle façon, & non pas autrement. C'est-à-dire que la Machine sera parfaite, si toutes ses parties, sans exception, & leur ordre, ou leur arrangement, sont précisément tels qu'ils doivent être pour que la Machine soit parfaitement & exactement propre à la vue qu'on se propose en la fabriquant. Et par rapport à un Ouvrage unique, qui en exclud d'autres, & dont la destination est au pouvoir de l'Ouvrier, tel que l'Univers, on trouve une seconde raison de sa perfection, ou, pour parler plus exactement, de son excellence, dans l'excellence de la vue que son Auteur s'est proposée en le créant.

29. On voit par ce détail, que nous appellons le *Meilleur*, ce qui est le plus conforme aux vues de Dieu, vues qui sont fondées sur ses divins Attributs, & les plus excellentes que l'on puisse concevoir. Je fais cette remarque, pour prévenir une exception, que j'ai entendu faire à un habile Théologien; savoir, que Dieu veut, ou permet, tel ou tel évènement, non qu'il soit nécessaire pour la perfection du Monde, mais parce qu'il est *plus conforme à ses Desseins*. Or c'est juste-



ment là ce que nous entendons par le terme de *meilleur* ; Car les Desseins de Dieu ne pouvant avoir pour objet que *le plus grand* BIEN, tout évènement, toute suite de causes & d'effets, qui y conduit le plus surement, & qui est ainsi *la plus conforme* aux Desseins de Dieu, est sans doute la *Meilleure*.

30. Tout ce que nous avons démontré d'un Dieu doit être appliqué à tous les Dieux, s'il y en a plusieurs. Il faudra donc dire, que chacun de ces Dieux a créé le *meilleur* Monde possible. (28). Mais alors ; ou tous les Ouvrages de ces Dieux seront distincts & séparés ; ou ils ne feront tous ensemble qu'un seul & même Ouvrage, qu'un seul & même Monde. S'ils sont distincts, il est clair que tous ces Mondes ensemble renferment plus de bonté, & sont meilleurs qu'un seul de ces Mondes, pris en particulier; & ainsi aucun des Dieux n'aura fait le *Meilleur* ; ce qui est contradictoire (28). Si l'Ouvrage de tous les Dieux ensemble ne fait qu'un seul & même Monde, il faudra dire : Ou qu'aucun ne l'a fait seul & indépendamment des autres, & par conséquent qu'aucun n'a fait le *Meil-*

leur,

leur, contre le principe établi (18); ou que chacun d'eux a fait seul cet Ouvrage même, que chaque autre a fait aussi tout seul; ce qui est manifestement absurde. Donc *il ne peut y avoir qu'*UN *Dieu*. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime en ces termes : (*Theodicée* §. 7.) *Comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'admettre plus d'un* Dieu.

31. Voici comment l'Illustre Auteur de la *Théodicée* énonce en peu de mots tout ce que nous venons de dire. „ Cette suprème sagesse jointe à une bonté „ qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a „ pu manquer de choisir le meilleur. Car, „ comme un moindre mal est une espèce de bien ; de même un moindre „ *bien* est une espèce de mal, s'il fait „ obstacle à un bien plus grand: & il y „ auroit quelque chose à corriger dans les „ actions de Dieu, s'il y avoit moïen de „ mieux faire.... Et s'il n'y avoit pas le „ meilleur (*optimum*) parmi tous les mondes possibles, Dieu n'en auroit produit „ aucun. „ (*a*) Parce qu'il ne fait rien sans

(*a*) Théod. §. 8.

ſans raiſon, & qu'il n'agit point au hazard. Car s'il y avoit moïen de ſuppoſer deux Mondes parfaitement égaux en perfection & en bonté, ſans qu'ils fuſſent le même; ce qui ne paroit pas concevable; en ce cas, il n'y auroit eu aucune raiſon de préferer l'un à l'autre, & Dieu n'auroit point choiſi. Nous aurons occaſion plus bas d'en donner encore une autre Démonſtration. Pour ôter toute équivoque, il faut remarquer, avec M. DE LEIBNITZ, que nous appellons „ *Monde* toute la ſuite & toute la collection de toutes les choſes exiſtantes; afin qu'on „ ne diſe point que pluſieurs Mondes „ pouvoient exiſter en différents tems & „ en différents lieux. Car il faudroit les „ compter tous enſemble pour un Monde, ou ſi vous voulez, pour un *Univers*. Et quand on rempliroit tous les „ tems & tous les lieux, il demeureroit „ toujours vrai qu'on les auroit pu remplir d'une infinité de manières, & qu'il „ y a une infinité de Mondes poſſibles, „ dont il faut que Dieu ait fait le meilleur; „ puiſqu'il ne fait rien, ſans agir ſuivant „ la ſuprème Raiſon „. (*a*).

32. Il

(*a*) Ibid.

32. Il eſt bon de remarquer dès à préſent, quoique nous pouvions examiner cette Queſtion ailleurs, & plus au long, que cette *néceſſité*, qui eſt en Dieu, de faire le *Meilleur*, n'eſt que *Morale*; c'eſt-à-dire, que le contraire eſt poſſible en ſoi, mais qu'il ne ſeroit pas convenable à la Sageſſe & à la Bonté ſouveraine. En ſorte „ que Dieu n'eſt point néceſſité „ métaphyſiquement parlant, à la création „ de ce Monde (*a*)„. Sa Volonté eſt toujours parfaitement *libre*, quoiqu'elle ne puiſſe jamais manquer d'être accompagnée d'une ſageſſe & d'une bonté infinie. „ Dieu eſt obligé par une néceſſité „ morale, à faire les choſes enſorte qu'il „ ne ſe puiſſe rien de mieux: autrement, non ſeulement d'autres auroient „ ſujet de critiquer ce qu'il fait; mais „ qui plus eſt, il ne ſeroit pas content „ lui-même de ſon Ouvrage, il s'en re„ procheroit l'imperfection; ce qui eſt „ contre la ſouveraine félicité de la na„ ture Divine (*b*)".

33.

(*a*) Théod. §. 201.
(*b*) Ibid.

33. Puis donc que ce Monde, qui existe, a été choisi, il faut conclure de que nous avons dit (27. & 28.), que de tous les Mondes possibles il est celui „ qui, „ tout compté, tout rabattu, a été trou„ vé le meilleur par le Créateur, qui l'a „ choisi (a) „.

(a) Théod. §. 9.

CHAPITRE TROISIÈME.

Que dans le Monde, que Dieu a choisi, tout est lié & harmonique. Comment le Mal y est entré.

34. Nous avons prouvé, par la considération des Perfections de Dieu, qu'il a choisi le meilleur Monde. Mais, comme il paroitra, sans doute, que ce monde seroit meilleur, si on en retranchoit au moins une partie des maux qui y sont; pour lever cette Difficulté, il faut encore emploïer un second Principe de Mr. de LEIBNITZ, savoir; *que, dans ce Monde, tout est tellement lié, qu'aucune partie ne sauroit en être retranchée, sans*

que tout le reste soit changé aussi; ensorte que ce même Monde, qui a été trouvé le meilleur, ne subsisteroit plus. „ Quel-
„ que Adversaire ne pouvant répondre
„ à cet argument, répondra peut-être
„ à la conclusion par un argument con-
„ traire, en disant que le Monde auroit
„ pu être sans le péché & sans les souf-
„ frances: mais je nie qu'alors il auroit
„ été *meilleur*. Car il faut savoir, que tout
„ est *lié* dans chacun des Mondes possi-
„ bles: l'Univers, quel qu'il puisse être,
„ est tout d'une pièce, comme un O-
„ céan; le moindre mouvement y étend
„ son effet à quelque distance que ce soit,
„ quoique cet effet devienne moins sen-
„ sible à proportion de la distance; de sor-
„ te que Dieu y a tout réglé, par avance,
„ une fois pour toutes, aïant prévu les
„ prières, les bonnes & les mauvaises
„ actions, & tout le reste; & chaque
„ chose a contribué *idéalement* avant son
„ existence à la résolution, qui a été prise
„ sur l'existence de toutes les choses.
„ Desorte que rien ne peut être changé
„ dans l'Univers (non plus que dans un
„ nombre) sauf son essence, ou si vous
„ voulez, sauf son *individualité numeri-*

„ *que.* Ainsi, si le moindre mal, qui ar-
„ rive dans le Monde, y manquoit, ce
„ ne seroit plus ce Monde, qui tout
„ compté, tout rabattu, a été trouvé le
„ meilleur par le Créateur, qui l'a choi-
„ si. (*a*)

35. „ Il est vrai qu'on peut s'imaginer
„ des Mondes possibles, sans péché &
„ sans malheur; & on en pourroit faire
„ comme des Romans, des *Utopies*, des
„ *Sevarambes*; mais ces mêmes Mondes
„ seroient d'ailleurs fort inférieurs en
„ bien au nôtre: Je ne saurois vous le
„ faire voir en détail: car puis-je con-
„ noitre, & puis-je vous représenter des
„ infinis, & les comparer ensemble?
„ Mais vous le devez juger avec moi
„ *ab effectu*, puis que Dieu a choisi ce
„ Monde tel qu'il est (*b*) „. En effet,
nous avons prouvé en général, *a priori*,
que Dieu n'a pu choisir que le *Meilleur*.
Et ainsi, les plus claires Démonstrations
de la raison nous obligent de *croire*, que
ce Monde est le *meilleur*, quoi que nous
ne puissions pas le voir dans le détail; &
nous

(*a*) Théodicée §. 9.
(*b*) Ibid. §. 10.

nous devons reconnoitre par conſéquent, que toutes ſes parties. & leur arrangement, répondent parfaitement à la vue générale (28), & que les prétendus déſordres, que nous remarquons dans la partie, ne nous paroiſſent tels, que par un effet de notre ignorance, parceque nous ne ſommes pas capables de connoitre la liaiſon & la diſpoſition d'un ouvrage auſſi immenſe que l'Univers; mais qu'ils ſont véritablement *ordre dans le tout*, & tels qu'ils doivent être pour la perfection de l'Ouvrage entier. „ Toutes les objections, dit Mr. DE LEIBNITZ (*a*), „ priſes du train des choſes, où nous remarquons des imperfections, ne ſont „ fondées que ſur de fauſſes apparences. „ *Car ſi nous étions capables d'entendre* „ l'Harmonie univerſelle, nous verrions „ que ce que nous ſommes tentés de blâmer, eſt lié avec le plan le plus digne „ d'être choiſi; en un mot nous *verrions*, „ & ne *croirions* pas ſeulement, que ce „ que Dieu a fait eſt le meilleur. J'appelle *voir* ici, ce qu'on connoit *a prio-*
„ *ri*

(*a*) Diſcours ſur la Conformité de la Foi &c. §. 44.

„ *ri* par les causes ; & *croire* ce qu'on ne
„ juge que par les effets ; quoi-que l'un
„ soit aussi certainement connu que l'autre.
„ Et l'on peut appliquer encore ici ce
„ que dit S[t]. Paul (2. Cor. v. 7.) que
„ nous cheminons par *foi* & non par *vue*.
„ Car la sagesse infinie de Dieu nous
„ étant connue, nous jugeons que les
„ maux, que nous expérimentons, de-
„ voient être permis, & nous le ju-
„ geons par l'effet même, ou *a posteriori*,
„ c'est-à-dire, parce qu'ils existent.

86. L'Auteur fait valoir par tout cette réponse, & la fortifie par plusieurs considérations. Il dit, par exemple, qu'il n'est point nécessaire de „ trouver les
„ raisons de Dieu, mais qu'il suffit de
„ montrer qu'il n'en sauroit manquer : &
„ qu'il n'y en a point de contraires qui
„ puissent être valables (*a*). L'Objet de
„ Dieu, dit-il encore, a quelque chose
„ d'infini, ses soins embrassent l'Univers ;
„ ce que nous en connoissons n'est pres-
„ que rien, & nous voudrions mesurer
„ sa Sagesse & sa Bonté par notre con-
„ noissance. Quelle témérité, ou plû-
„ tôt

(*a*) Théod. §. 134.

„ tôt quelle absurdité (*a*)! Il seroit dé-
„ raisonnable de vouloir opposer des ap-
„ parences si imparfaites, & si peu fon-
„ dées (celles que forme la considéra-
tion du Mal Moral & des maux Phy-
„ siques) aux Dèmonstrations de la Rai-
„ son (*b*) (qui prouvent que Dieu a
choisi le Meilleur, comme nous l'a-
vons vu (27. 28.) Mr. DE LEIBNITZ
dit aussi, qu'on ne doit pas juger sans
connoitre tout le sujet dont il s'agit,
suivant „ cet Axiome de Droit : *inci-
„ vile est nisi totâ Lege inspectâ judicare.*
„ Car il arrive quelques-fois que ce qui
„ est désordre dans la partie est ordre
„ dans le tout (*c*). „ C'est pourquoi,
dans un Composé, quand on veut juger
de *la* perfection d'une partie, il ne faut
point considérer ce qu'elle est *en soi*,
mais ce qu'elle est par rapport à sa réla-
tion avec le tout. Cette seule considé-
ration suffit pour nous faire sentir com-
bien sont téméraires & extravagantes les
conclusions, que l'on voudroit tirer des
dés-

(*a*) Ibid. §. 134.
(*b*) Ibid. §. 221.
(*c*) Ibid. §. 128.

désordres & des imperfections apparentes, que l'on remarque dans quelques parties, considérées en elles-mêmes, contre la perfection absolue du *Monde*, de cet Ouvrage immense, où, suivant l'expression de Mr. DE LEIBNITZ, *nous ne voïons guère plus loin que notre nés*. Il faut encore remarquer, que nous avons un échantillon de la beauté des Ouvrages de Dieu, quand nous voïons „quelque chose „ d'entier & d'isolé, pour ainsi dire (le système de nos Planètes, par exemple, une Plante, un Animal) „ & toutes les „ fois que nous voïons un tel Ouvrage „ de Dieu, nous le trouvons si accom- „ pli, qu'il en faut admirer l'artifice & la „ beauté: mais lors qu'on ne voit pas un „ Ouvrage entier, lors qu'on n'envisage „ que des lambeaux & des fragmens, ce „ n'est pas merveille si le bon ordre n'y „ paroit pas...... Il faudroit juger des „ Ouvrages de Dieu aussi sagement, que „ Socrate jugea de ceux d'Héraclite, en „ disant: Ce que j'en ai entendu me „ plait, je croi que le reste ne me plai- „ roit pas moins si je l'entendois„ (*a*).

(*a*) Ibid. §. 146.

37. Cependant, comme les Crimes des hommes, les misères & les catastrophes aux quelles ils sont sujets, les Bons aussi-bien que les Méchans; l'oppression des Gens de bien, & le triomphe des Mauvais; enfin la Damnation éternelle d'un grand nombre de Créatures; Comme, dis-je, tous ces articles semblent fournir de grandes difficultés contre les Perfections de Dieu, Mr. DE LEIBNITZ emploie bien des Considérations pour effacer l'impression qu'elles pourroient faire sur les Esprits. Il dit, par exemple, que même parmi les hommes, les biens sont en bien plus grand nombre que les maux; suivant ce vers d'Euripide:

Πλείω τὰ χρηστὰ τῶν κακῶν εἶναι βροτοῖς. (a).

Que notre Terre n'est qu'un point en comparaison de l'Univers, dont tout le reste peut être rempli de vertu & de bonheur, peu d'exemples suffisant pour l'utilité que le Bien retire du Mal (b); Que

(a) Théod. §. 258.
(b) Ibid. §. 19.

Que le Mal Physique en particulier contribuë quelques-fois à une plus grande perfection de celui qui le souffre (*a*); Que la disproportion des Biens Physiques sera compensée dans une autre vie (*b*).

38. En particulier, sur les peines de la vie à venir, l'*Auteur* fait assez entendre qu'il approuve le sentiment d'ORIGENES, qui s'accorde avec celui de Mr. TH. BURNET & d'autres grands Théologiens, en ce qu'il exclud l'éternité des peines, & qui semble même prendre le dessus aujourd'hui. Cependant, comme nous l'avons déjà remarqué, Mr. DE LEIBNITZ se proposoit de faire un Livre utile à tout le Monde, & après avoir fourni cette ouverture aux Esprits plus difficiles & plus hardis, il essaie encore de lever la Difficulté, dans le Système commun. „ En nous tenant donc, dit-il, „ (*c*), à la doctrine établie, que le nom„ bre des hommes damnés *éternellement* „ sera incomparablement plus grand que „ celui des sauvés; il faut dire que le mal „ ne laisseroit pas de paroitre presque „ com-

(*a*) Ibid. §. 23.
(*b*) Ibid. §. 17.
(*c*) Théod. §. 19.

„ comme rien en comparaison du bien,
„ quand on confidèrera la véritable
„ grandeur de la Cité de Dieu„, &c. Il ajoute encore d'autres raisons, que l'on peut voir aux §. 266. & suivans de la *Theodicée*. Mais il faut avouër qu'en retenant le Dogme de l'éternité des peines, il reste encore quelque embarras, dont il est difficile de se démêler parfaitement: Au lieu que toute difficulté cesse, & le Systême de Mr. DE LEIBNITZ devient démonstratif, dès qu'on admet une espèce d'Origenisme, suivant lequel toutes les Intelligences doivent un jour parvenir au bonheur. Car en ce cas, il est fort aisé de croire, que les divers états par lesquels ces Créatures intelligentes doivent passer, non seulement sont nécessaires au plan du Meilleur, mais encore qu'ils sont les plus convenables à la nature propre de chacune de ces Intelligences, & le plus court chemin pour les conduire au bonheur. Puisqu'on ne sauroit nier, que la nature de ces Créatures ne puisse être telle, qu'un état d'épreuves & de souffrances passagères soit le meilleur, & le plus court moïen de les conduire vers la perfection, & par con-

sé-

séquent au vrai bonheur, qui ne peut se trouver sans cette perfection. Ceux donc, qui, avec plusieurs grands Théologiens, ne croient pas que l'éternité des peines soit enseignée dans l'Ecriture, ne trouveront ici aucune difficulté. Ceux qui pensent autrement, devront dire, que la considération des Perfections de Dieu nous oblige de croire, qu'il a créé le Meilleur, malgré les apparences contraires, qui ne nous paroissent telles, que par un effet des bornes étroites de notre pénétration.

39. Mais, comme toutes les Raisons que nous venons de toucher sont communes à Mr. DE LEIBNITZ & à plusieurs Philosophes & Théologiens; qu'elles ne sont pas proprement partie du Systême que nous expliquons; & que d'ailleurs nos Adversaires ne les attaquent point; il suffit de les avoir indiquées. Passons à celles qui appartiennent plus particulièrement au Leibnitianisme.

40. Sur notre Réponse, que Dieu a choisi ce Monde-ci, comme le plus parfait & le meilleur de tous les Mondes possibles, malgré les maux particuliers qui s'y remarquent, on demande; comment

ment il se peut que le Mal soit entré dans la composition de cette suite la plus parfaite des choses, & qu'il ait été ainsi mêlé dans l'objet de l'élection Divine?

41. Pour bien résoudre cette Question, il faut d'abord se former une juste idée de ce que l'on appelle *Mal.* „ On peut „ prendre le Mal métaphysiquement, „ physiquement, & moralement; Le „ *mal métaphysique* consiste dans la simple „ imperfection, le *mal physique* dans la „ souffrance (ou l'imperfection de l'état „ d'une Créature intelligente) & le „ *mal moral* dans le pêché „ (*a*) (ou l'imperfection de la conduite d'un Etre intelligent). Ainsi, le mal en général consiste, pour le formel, dans *l'imperfection*, ou la *privation.*

42. Il sera maintenant plus facile d'en marquer l'Origine. On voit aisément „ „ qu'elle doit être cherchée dans la nature „ idéale de la Créature, autant que cette nature est renfermée dans les véri- „ tés éternelles qui sont dans l'Entende- „ ment

(*a*) Théod. §. 21.

„ ment de Dieu, indépendamment de sa „ Volonté (*a*). „ Car il faut savoir, que les Essences sont *éternelles* & *immuables*. L'Essence d'une chose ne peut pas être changée, quand elle demeure ce qu'elle est; c'est-à-dire, quand elle n'est pas changée, (*b*). En sorte qu'on ne borne point la Puissance de Dieu, en disant que les Essences sont indépendantes de sa Volonté: Elles dépendent de son Entendement, qui est la source des vérités éternelles, mais il ne peut pas les changer, parce qu'il ne peut pas les contradictoires. Il ne les produit pas non plus par un acte de sa Volonté. Car il a été vrai de toute éternité, qu'une chose est ce qu'el-

(*a*) Théod. §. 20.

(*b*) Vix credibile est, illos qui affirmant Essentias esse immutabiles (& æternas), & hos, qui hoc ipsum negant, idem hac voce Essentia exprimere. Quid illi dicant clarè concipio, quid autem sibi hi ultimi velint, hoc me assequi non posse, libenter fateor. Figura, ex. gr. non potest mutari, dum manet illud quod est, id est, dum non mutatur. s'Gravesande Introd. ad Phil. §. 10-12. Voïez aussi M. Bayle T. II. de la Continuation des Pensées diverses. Chap. 154.

qu'elle est; & ainsi son Idée, son Essence est éternelle, & indépendante de toute Volonté. „ Or *il y a une imperfection* „ *originale dans la Créature*, avant le pé- „ ché, parce que la Créature est limitée „ essentiellement, d'où vient qu'elle ne „ sauroit tout savoir, & qu'elle se peut „ tromper & faire d'autres fautes „ (a). Si la Créature n'étoit pas limitée, elle seroit toute-parfaite; ce ne seroit plus une Créature, mais un Dieu.

43. Le *Mal* en général, ou l'imperfection, est donc inséparable de toute Créature; & voila pourquoi il entre dans le meilleur Monde possible. Le *Mal Moral* en particulier est une suite de la limitation des Lumières des Créatures intelligentes, & Dieu a dû le permettre à titre de *sine quo non*, de condition inséparable du meilleur Monde possible, & même de tout Monde, quel qu'il puisse être; puisque toute Créature est essentiellement imparfaite. Pour ce qui est du *Mal Physique*, Dieu le veut comme moïen, pour le bien & l'avantage des Créa-

(a) Théod. §. 20. §. 335.

Créatures, qui le souffrent pour un tems; & pour la perfection de son Ouvrage (*a*).

44. Si l'on vouloit donc soutenir, *que les Perfections de Dieu ne lui permettent pas de créer un Monde, où il entre du mal*, il faudroit dire, qu'il ne peut rien créer, toute Créature étant imparfaite (43); ce qui est très-absurde. Au contraire, nous devons convenir, que l'imparfait étant au dessus du rien, Dieu, qui doit choisir le meilleur (28), doit préférer l'imparfait au rien.

45. Mais on dira, peut-être, *que l'imparfait, ce qui renferme le mal, est au-dessous du rien*; comme dans les Mathématiques, les grandeurs négatives sont au dessous du *zero*. Car on se fait je ne sai quelle idée vague & confuse d'un certain attribut de Dieu, que l'on nomme *Sainteté*, en vertu du quel il semble que cet Etre suprème soit affecté par les choses de dehors, & que le pêché l'*offense*, le *blesse*, & lui donne du *déplaisir*. Au lieu que dans l'exacte vérité, il ne faut concevoir que deux Principes généraux de la Conduite de Dieu, savoir; 1°.

(*a*) Voïez Théod. §. 23.–25.

1°. La *Bonté*, ou la Volonté de procurer le bonheur des Créatures; 2°. La *Sagesse*, ou l'Amour de l'Ordre. Or la règle de l'Ordre n'est point violée, par rapport à Dieu, quand une Créature est produite *imparfaite*, & qu'elle agit conformément à sa Nature & selon ses forces, c'est-à-dire, *imparfaitement*. Et sa *Bonté* est toujours conforme à l'Ordre: Elle ne demande point, qu'il rende également heureuses des Créatures inégales, ou qu'il les mette dans le plus haut dégré du bonheur, dès le prémier moment de leur existence. C'est l'intelligence, qui fait gouter le bonheur; & ainsi, un Etre n'est capable d'être heureux, qu'à proportion de son intelligence.

46. Toutes-fois, si l'on dit que le Mal absolu & positif est au-dessous du *rien*, cela est très-vrai. Et un Etre positivement *mauvais*, qui par sa nature tendroit au *mal*, entant que *mal*; & s'éloigneroit du *bien*, entant que *bien*; comme le mauvais Principe des *Manichéens*; un tel Etre, dis-je, seroit véritablement au-dessous du rien; & il seroit indigne de Dieu de le produire. Mais aussi un Etre semblable est absurde & impossible. Les Créa-

tures, qui existent véritablement, ne renferment aucun mal positif: tout ce qu'elles ont de réel, est bon en soi; & le mal, qu'elles enveloppent, ne consiste que dans la *privation*, ou dans l'absence d'une perfection plus grande. Elles tendent au *bien*, & Dieu les pousse vers la perfection & le bonheur, à proportion de leur receptivité. Mais par une suite inséparable de la limitation de toute Créature, elles se trompent quelques-fois, & même souvent, en prenant pour le *vrai bien*, ce qui n'en a que l'apparence. Leur imperfection limite ainsi l'effet de l'action divine. On compare cela à l'*inertie* naturelle de la Matière, qui résiste au mouvement, à proportion de sa masse.

47. Mais un Adversaire, forcé d'accorder ces Propositions, qui sont évidentes, dira, peut-être, que la Bonté de Dieu & son Amour pour l'Ordre exigeoient qu'il ne donnât l'être qu'aux Créatures les plus parfaites, ou que du moins, par un concours surnaturel de sa Providence, il empêchât les Désordres frappans, que la Malice des hommes excite sur la Terre. Nous avons déja vu (45) que les Attributs de Dieu ne sont point con-

contraires à la Création des Etres imparfaits, ni blessés par leurs fautes. Mais nous ajoutons 1°. Que les Créatures les moins parfaites ne tiennent point la place des plus parfaites, & ne peuvent les empêcher d'exister en aussi grand nombre que si elles étoient *seules*: la place de chacune, & ses rélations avec le Tout, étant marquées par sa nature, par ses qualités intrinsêques. Donc la bonté de Dieu, qui est infiniment communicative, l'engageoit à créer de toutes les Espèces un aussi grand nombre, que le Monde en pouvoit admettre (28); autrement il y auroit eu dans l'Univers un Défaut que quelques Philosophes d'autrefois auroient appellé *Vacuum Formarum*, un *vuide* dans l'ordre des Espèces (*a*). De plus, l'Objet du choix de Dieu est l'Univers tout entier; & ce Monde, que Dieu a dû choisir, parce qu'il est le meilleur possible, étant une Collection infinie de substances, où tout est lié & harmonique, les Parties qui le composent ne pouvoient être égales, & il faut qu'il y ait des dégrés à l'infini. Car „ la liaison „ &

(*a*) Théod. §. 13.

„ & l'ordre des choses fait que le Corps
„ de tout Animal & de toute plante,
„ par exemple, est composé d'autres A-
„ nimaux & d'autres plantes, ou d'au-
„ tres vivans & organiques; & que par
„ conséquent il y ait de la subordination,
„ & qu'un Corps, une Substance serve
„ à l'autre, ainsi leur perfection ne sau-
„ roit être égale „ (*a*). En effet, l'Ordre demande qu'une substance qui est réglée sur une autre, qui lui est accommodée, soit moins parfaite qu'elle, entant qu'elle lui est accommodée. „ Chaque
„ substance est censée agir sur l'autre à
„ mesure de sa perfection, quoique ce
„ ne soit qu'idéalement & dans les rai-
„ sons des choses, en ce que Dieu a ré-
„ glé d'abord une substance sur l'autre,
„ selon la perfection qu'il y a dans cha-
„ cune " (*b*).

48. 2°. Quant à la seconde partie de l'Objection, nous l'avons déjà prévenue (45). Il faut remarquer de plus, que Dieu, en vertu de sa souveraine sagesse, qui agit par des Loix générales, parce qu'el-

(*a*) Ibid. §. 200.
(*b*) Théod. §. 66.

*qu'*elles renferment plus d'ordre & de beauté, que des actes particuliers & répétés à tout moment; que Dieu, dis-je, a choiſi un Monde, le plus parfait de tous les poſſibles, où tout eſt *lié*, chaque partie rêglée idéalement ſur les autres, & les autres ſur elle; & *toutes* enſemble ſont parfaitement harmoniques entre elles. En ſorte que ce qui paroit déſordre dans la partie, eſt véritablement ordre dans le tout. Et, quoique les Créatures ſoient condamnables pour les fautes qu'elles commettent, la ſageſſe de Dieu, qui ſait les tourner à un plus grand bien, n'en eſt point ternie. Au contraire, la Sageſſe & la Bonté de cet Etre ſuprème exigeoient, qu'il les permit (*a*); *puiſqu'*autrement il n'auroit pas créé le *meilleur* Monde poſſible, dans l'Idée & le *Plan* duquel ces Créatures entroient, avec toutes leurs actions. Concluons donc, que TOUT EST BIEN, par rapport à *Dieu*; c'eſt-à-dire, qu'il a ſagement fait de créer les choſes telles qu'elles ſont, & qu'il n'y avoit pas moien de faire mieux; ſon

On-

a Vid. Théod. §. 125.

Ouvrage étant au dessus de tout ce que nous pouvons concevoir.

49. Ce Principe, que *tout est lié & harmonique dans le meilleur Monde*, en sorte que chaque partie sert aux autres, & est inséparable du systême général; ce Principe, dis-je, sera mis dans tout son jour & démontré dans le Chapitre suivant: C'est celui que je devrois établir avec le plus de soin, si j'avois à faire, dans cet Ouvrage, à des Athées, ou à des Manichéens. Car c'est là la source des bonnes réponses que l'on peut faire à leurs Difficultés; & il paroit qu'on ne sauroit les résoudre pleinement & solidement, sans l'emploïer. Mais avec les Théologiens adversaires de Mr. DE LEIBNITZ, il semble qu'on ne devroit pas être obligé de le prouver; puisqu'ils reconnoissent la Sagesse & la Bonté de Dieu.

50. Ces Théologiens n'oseroient dire, que ce que Dieu fait pourroit être mieux fait, & qu'il n'a pas [illegible]é le *Meilleur*; „ Car ce seroit blesser sa bonté & sa sa„gesse, que d'avoir un autre sentiment „de son Ouvrage (*a*). Cette verité, „que

(*a*) Théod. §. 224.

„ que tout ce que Dieu fait eſt raiſonnable, & ne ſauroit être mieux fait, „ frappe d'abord tout homme de bon „ ſens, & extorque, pour ainſi dire, „ ſon approbation (*b*). „ Il eſt ſurprenant que „ des Philoſophes & des Théo„ logiens oſent ſoutenir dogmatiquement „ un ſentiment contraire: & je me ſuis „ étonné cent fois, que que des perſon„ nes habiles & pieuſes aïent été capa„ bles de donner des bornes à la bonté „ & à la perfection de Dieu. Car d'a„ vancer qu'il fait ce qui eſt meilleur, „ qu'il le peut faire, & qu'il ne le fait „ pas; c'eſt avouër qu'il ne tenoit qu'à „ ſa volonté de rendre le Monde meilleur „ qu'il n'eſt pas; mais c'eſt ce qu'on ap„ *pelle* manquer de bonté. C'eſt agir „ contre cet Axiome: *Minus bonum ha„ bet rationem mali* (*c*).

51. Cependant il s'en faut bien que tous les Théologiens, & tous les Philoſophes aïent été oppoſés à notre ſyſtème. Mr. DE LEIBNITZ en cite pluſieurs, qui ont penſé à peu près comme lui. Par exem-

(*b*) Ibid. §. 339.
(*c*) Ibid. §. 194.

exemple, les Prélats de l'Eglise Gallicane, qui ont écrit au Pape *Innocent* XII, contre le Livre du Cardinal *Sfondrati* sur la Prédestination (*a*); Mr. *Jaquelot* (*b*), Le Père *Mallebranche* & Mr. *Bayle* lui-même, dans ses Pensées sur les Comètes (*c*); Mr. *Régis* (*d*). Le célèbre Mr. *J. Alph. Turrettin* ont approuvé & suivi, à peu près, le système de Mr. DE LEIBNITZ (*e*). L'on voit dans un passage de *Chrysippe* rapporté dans la Théodicée §. 209. que cet ancien Philosophe pensoit à peu près comme Mr. DE LEIBNITZ. Enfin je ne puis m'empêcher de rapporter ici un beau passage de *Ciceron*, qui semble fait exprès pour notre système: *Cujus* (Mundi) *quidem*, dit cet Illustre Romain, *administratio nihil habet in se quod reprehendi possit. Ex iis enim* NATURIS *quæ*

(*a*) Théod. §. 11.
(*b*) Ibid. §. 160.
(*c*) Ibid. 204. seqq.
(*d*) Ibid. §. 341.
(*e*) Dans sa Dissertation, Vindiciæ Providentiæ Divinæ. Voiez surtout la Thèse L.

quæ erant (c'eſt-à-dire, des Eſpèces éternelles) *quod effici potuit* OPTIMUM EFFECTUM EST. *Doceat ergo aliquis potuiſſe melius. Sed nemo unquam docebit: & ſi quis corrigere aliquid volet, aut deterius facit, aut id quod fieri non potuit deſiderabit* (*f*).

52. Maintenant, ſi l'on avoue, comme on ne peut s'en diſpenſer, que Dieu a créé le meilleur Monde poſſible; il faut encore reconnoitre, que dans ce Monde tout eſt lié & harmonique; en ſorte que ſi on en retranchoit la moindre partie, ſon œconomie ſeroit dérangée, & ce ne ſeroit plus ce même Monde, qui a été trouvé le meilleur (*g*). Car, ſans cette raiſon des choſes entre elles, vous ne pourrez jamais comprendre, qu'en retranchant certains *déſordres* qui nous frappent dans cette vie, un grand ſcélérat, par exemple, un *Néron*, un *Héliogabale*, ou les tremblemens Terre, le Monde n'en eût pas été plus parfait. Dieu ne peut avoir produit, ou permis des évènemens, qui ſont des déſordres dans la partie, pour eux

(*f*) Lib. II. de Natura Deorum.
(*g*) Théod. §. 9.

eux mêmes, pour ce qu'ils ſont étant pris à part: Il faut donc qu'il les ait voulus, ou permis, à cauſe des *biens*, & ſur tout du plus grand BIEN, du BIEN général. Mais ils ne peuvent ſervir de rien à ce bien, ni comme moïens, ni comme condition *ſine qua non*, s'ils ne ſont liés avec lui. Nous voila donc au ſyſtème de la liaiſon des choſes, ou de l'*Harmonie univerſelle*.

53. Il nous reſte à faire voir, par le détail de ce ſyſtème, qu'il n'eſt ni abſurde, ou ridicule, ni ſujet aux odieuſes Conſéquences qu'on en a voulu tirer. Ce dernier article ſera mis dans tout ſon jour, dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, qui eſt deſtinée à répondre aux Objections.

CHA-

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Substances dont l'Univers est composé, & de la liaison qui est entre elles.

54. IL ne suffit pas, pour être en état de juger du système de Mr. DE LEIBNITZ, de savoir en général, que, suivant ce Grand-Homme, ce Monde est une Machine immense, dont les parties innombrables sont toutes liées, rêglées l'une sur l'autre, & parfaitement harmoniques; où Dieu a tout prévu, où il a pourvu à tout & rêglé toutes choses d'avance, ensorte qu'elle va son train, sans qu'il soit nécessaire que Dieu y mette la main pour la redresser, ou qu'il fasse autre chose que la conserver par sa Volonté toute-puissante. Il faut connoitre de plus, par quels ressorts, & suivant quelles Loix ce Philosophe conçoit que tout ce jeu s'exécute.

55. Cette connoissance dépend entièrement de la véritable notion des sub-

ſtances qui compoſent l'Univers: Mr. DE LEIBNITZ les diſtingue, avec le commun des Philoſophes, en deux Eſpèces; les ſubſtances *ſpirituelles*, & les ſubſtances *matérielles*. Mais il a des unes & des autres, & ſurtout des derniéres, des Idées bien differentes de celles que la plupart en ont eues jusques-ici.

56. Tout le Monde ſait aſſez en quoi la ſubſtance diffère des Modes, ou Accidens. La prémière a *en ſoi* ce qui eſt néceſſaire à ſon exiſtence; les Modes, ou Accidens, ne l'ont pas *en eux*, mais *dans un autre*.

57. Nous poſons de plus pour principe, que *toute véritable ſubſtance eſt ſimple & indiviſible*. On ne peut le nier, ſans ſe jetter dans un Labirinthe inextricable, & renoncer à toute idée claire & diſtincte dans la Métaphyſique. Cependant rien n'empêche que l'on ne puiſſe appeller *ſubſtance compoſée*, un Amas, une Collection de pluſieurs ſubſtances. Mr. DE LEIBNITZ donne aux ſubſtances ſimples & indiviſibles le nom de MONADES. Ce mot eſt tiré du Grec (*μονὰς*), & ſignifie *unité*, ce qui eſt *un*. Cela poſé, voïons quelle idée nous de-

vons

vons nous former des substances corporelles.

58. L'Expérience nous apprend d'abord, que les Corps sont des Etres *composés*, puisqu'ils ont des parties.

59. 2°. Les Corps sont *étendus*; car ils ont des parties les unes hors des autres.

60. 3°. Ils résistent au mouvement, autrement la même force, qui suffit pour mouvoir un Corps d'une certaine masse, suffiroit aussi pour en mouvoir un d'une masse cent-fois plus grande; ce qui est contraire à l'expérience. On appelle ce principe de résistance dans les Corps *Inertie* naturelle, *vis inertiæ.* Il est fondé sur le Principe de *la Raison suffisante*; parceque, si l'on ne suppose pas cette résistance, il n'y aura aucune raison pourquoi *la* même force ne pourra pas mouvoir quel Corps que ce soit, & avec la même vitesse.

61. 4°. Les Corps sont capables de mouvement; & quand ils sont en mouvement, ils ont de la force motrice. Cette force est tout ce qu'il y a de réel dans le mouvement; le reste n'étant que rapports. Elle consiste dans l'*effort continue pour changer de lieu.*

62. Les Corps reçoivent aussi des impressions des autres Corps, ou au moins, ils paroissent en recevoir ; comme on peut l'observer dans leur choc.

63. *La Matière est un étendu doué d'inertie.* (*a*) C'est tout ce que l'on peut concevoir dans ce qu'on appelle matière pure & prémière.

64. De cette Définition, il suit évidemment, que la Force motrice ne vient pas de la Matière. *

65. La Matière est modifiée par la variation de la figure : Et la Force motrice par la vitesse.

66. Ces deux choses, la Matière & la Force motrice, se trouvent dans les Corps (59 — 61). Il y a donc, dans les Corps deux choses que l'on conçoit capables d'être modifiées ; par conséquent, que l'on peut concevoir comme durables. Rien n'empêche donc, qu'on ne les conçiove

(*a*) C'est la Définition qu'en donne Mr. Wolff, dans sa *Cosmologie*, §. . . . . Je ferai dans tout ce Chapitre un grand usage de cet excellent Livre. Cet avertissement général me dispensera du soin ennuïeux de citer tous les paragraphes que j'en emprunterai. Quoique Mr. Wolff ne pousse ses Idées sur les substances simples pas aussi loin que que Mr. de Leibnitz, il s'accorde avec lui dans tout ce qu'il en dit.

oive à la manière des substances, puisque les substances sont des choses durables & capables d'être modifiées. Cependant il faut bien remarquer, que nous ne voulons dire autre chose, si ce n'est, qu'on peut les concevoir de cette manière dans les Idées confuses. Nous verrons bien-tôt ce qu'elles sont effectivement dans les Idées distinctes.

67. Examinons présentement quelles conséquences nous pourrons tirer de ces Observations, pour déterminer la nature des Corps. Le Corps étant un Etre composé (58), il ne peut pas être une véritable substance (57). Il est donc un amas, une collection, *unum per aggregatum*. Cependant, comme il est durable, il faut qu'il y ait en lui quelque chose de substantiel. On peut l'appeller une *substance composée*. Mais si aucune des parties, dont le Corps est composé, n'est simple & indivisible, elles ne sont pas des véritables substances (57); & ainsi leur collection ne sauroit faire rien de substantiel, ou de réel, puisque sans les véritables unités il n'y auroit point de multitude. Il faut donc venir enfin à des substances simples & indivisibles, dont les Corps sont composés.

68. Et comme les ſubſtances ſimples ſont les ſeules vraies ſubſtances (57), il n'y a rien de ſubſtantiel dans les Corps, que ces mêmes ſubſtances, dont ils ſont compoſés.

69. Donc la Matière & la Force motrice ne ſont point des ſubſtances.

70. Tout ce qui s'obſerve dans les Corps doit être fondé ſur ce qu'il y a en eux de ſubſtantiel; & par conſéquent, il faut en chercher la raiſon dans les véritables ſubſtances, dont ils ſont compoſés, comme dans ſa ſource.

71. Donc la Matière & la Force motrice, ou le Mouvement, qui eſt joint inſéparablement à cette force, & ſans lequel elle ne peut être concue, réſultent des ſubſtances ſimples, qui compoſent les Corps. Car l'une & l'autre ſe trouvent dans les Corps (66); & tout ce qui eſt dans les Corps doit venir des ſubſtances ſimples, dont ils ſont compoſés (70). On ne dira pas, que la Force motrice vient de la matière (64), qui au contraire réſiſte au mouvement (63), & qui étant eſſentiellement paſſive, ne peut produire une Action. Car il faut remarquer, que par la Force active, ou motri-

ce,

ce, nous entendons quelque chose d'actif, & qui comprend de l'effort (61), & non pas une simple puissance, ou faculté d'être mu. *Differt vis activa*, dit Mr. DE LEIBNITZ, *a potentiâ nudâ vulgo scholis cognitâ, quod potentia activa scholasticorum, seu facultas, nihil aliud est quàm propinqua agendi possibilitas, quæ tamen alienâ excitatione, & velut stimulo indiget, ut in actum transferatur. Sed vis activa actum quendam sive* ἐντελέχειαν *continet, atque inter facultatem agendi actionemque ipsam media est, & conatum involvit, atque ita per se ipsam in operationem fertur, nec auxiliis indiget, sed solâ sublatione impedimenti. Quod exemplis gravis suspensi funem sustinentem intendentis, aut arcus tensi, illustrari potest* (*a*).

72. Les substances simples sont les véritables Elémens des Corps. Car on appelle Elémens, les principes internes des Corps, par lesquels les Corps sont possibles, & qui sont prémiers; c'est-à-dire qui ne peuvent être résolus en d'autres principes.

73.

(*a*) De primæ Philosophiæ emendatione in Act. Erud. Mens. Mart. A. 1694.

73. Les *Atômes de matière* ne sont point les élémens des Corps ; „ outre qu'ils
„ sont contraires à la raison, *ils ne sont*
„ *point simples*, mais ils sont encore com-
„ posés de parties, puis que l'attachement
„ inviolable d'une partie à l'autre (quand
„ on le pourroit concevoir ou supposer
„ avec raison) ne détruiroit point leur
„ diversité „ (*a*)

74. Les véritables Elémens des Corps ont de tout-autres qualités que les choses matérielles. Autrement ils ne seroient pas des substances simples, contre ce que nous avons prouvé (72). Ils sont donc sans aucune étendue, sans figure, sans grandeur, & sans mouvement intestin.

75. Chacun de ces Elémens, ou substances simples, doit avoir de la force: Car tout ce qui est dans les Corps doit venir des Elémens (70): & on remarque de la force dans les Corps (61); Il faut donc que cette force résulte de celle des Elémens. On doit remarquer aussi, que l'idée de la force est inséparable de la

(*a*) Systême nouveau de la Nature & de la Communication des substances &c. par Mr. de Leibnitz. Journal des Savans du 27. Juin & du 24. Juillet 1695.

la véritable notion des ſubſtances. Car on conçoit la ſubſtance comme quelque choſe qui eſt capable d'agir, c'eſt-à-dire, qui a de la force. Et les véritables ſubſtances ſimples & indiviſibles, n'aïant aucune des qualités matérielles, elles ne ſauroient être conçues & expliquées intelligiblement, que par la Notion de la force.

76. Mr. DE LEIBNITZ trouve une nouvelle raiſon pour établir ces Principes immatériels & actifs des Corps, dans les Loix du mouvement & de l'action des Corps. Car il faut néceſſairement qu'il y ait dans les Corps des Principes ſuffiſans pour expliquer tout ce qu'on y obſerve. Or la ſeule notion de l'étendue, ou de ce qui eſt l'objet de la Géométrie, ne ſuffit pas pour cela; mais il faut encore y ajouter des raiſons priſes de la Métaphyſique, ce qui ſuppoſe dans les Corps un Principe actif, qui eſt du reſſort de la Métaphyſique. *Hinc igitur*, dit notre Philoſophe, *præter purè mathematica & imaginationi ſubjecta, collegi quædam metaphyſica, itaque menti perceptibilia, eſſe admittenda, & maſſæ materiali principium quoddam ſuperius, &, ut ſic dicam, formale, addendum; quandoquidem omnes*

veritates rerum materialium ex ſolis Axiomatibus Logiſticis & Geometricis, nempe de magno & parvo, toto & parte, figurâ & ſitu, colligi non poſſint; ſed alia, de cauſâ & effectu, actione & paſſione accedere debeant, quibus ordinis rerum rationes ſalventur. Id Principium Formam, an ἐντελέχειαν, an vim appellemus, non refert, modo meminerimus per ſolam virium motionem intelligibiliter explicari (*a*). Et voici ce qu'il dit ſur la Cauſe du mouvement: *Quæ utique activitates atque intelechiæ* (niſus in ſtatu perſeverandi) *cum materiæ primæ, ſive* molis, *rei eſſentialiter paſſivæ, modificationes eſſe non poſſint, vel hinc judicari poteſt debere in corporeâ ſubſtantiâ reperiri* entelechiam primam, *tanquam πρῶτον δεκτικὸν activitatis; vim ſcilicet motricem primitivam, quæ præter extenſionem, (ſeu id quod eſt merè Geometricum) & præter molem, (ſeu id quod eſt merè materiale) ſuperaddita, ſemper quidem agit, ſed tamen variè ex corporum concurſibus per conatus impetuſve modificatur. Atque hoc ipſum ſubſtantiale Principium eſt, quod in viventibus* Anima, *in aliis* Forma ſubſtantia-lis

(*a*) Specim. Dynamic. Act. Erudit. A. 1695.

lis *appellatur*, *& quatenus cum materiâ substantiam verè unam, seu unum per se constituit, id facit, quod ego* Monadem *appello* (*a*).

77. Les ſubſtances agiſſent toujours. Car elles ont de la force (75); & la force ne ſauroit être ſans action; autrement elle ne conſiſteroit que dans la ſimple poſſibilité d'agir; ce qui n'eſt pas la même choſe que la force active (71).

78. L'état de chaque Elément, ou ſubſtance ſimple, change continuellement, parce qu'ils ont de la force (75), & cette force agiſſant toujours (77); elle produit un changement interne dans la ſubſtance, à moins que quelque choſe d'interne ne lui réſiſte; mais rien d'interne ne lui réſiſte, car les Elémens ſont ſimples, & ne peuvent contenir deux choſes différentes. Donc l'état de chaque Elément change continuellement.

79. Et il change ſuivant cette Loi, que l'état préſent contient la raiſon de l'état qui le ſuit. Car il contient la cauſe qui le produit, & la raiſon qui le détermine, ſavoir; la force, & la détermi-

(*a*) Act. Erudit. 1698. Menſ. Sept. p. 434.

mination particulière de cette force. Donc toute ſubſtance ſimple contient une ſuite & un enchainement d'états différens, qui ſont tous liés, & ſuivent *naturellement* l'un de l'autre. Et celui qui connoitroit diſtinctement & parfaitement un de ces états, pourroit rendre raiſon par là de tous les autres états, précédens & ſuivans, & les déſigner.

80. Chaque Elément eſt différent de tout autre; c'eſt-à-dire qu'il n'y a aucune ſubſtance ſimple qui ſoit parfaitement ſemblable à une autre. Car, poſez que deux Elémens ſoient ſemblables. Comme il n'y a rien dans l'un qui ne ſoit auſſi dans l'autre, on peut ſubſtituer l'un à l'autre, ſans rien changer aux Compoſés dont ils ſont parties. Il n'y a donc aucune raiſon pourquoi l'un eſt placé dans un Compoſé, plutôt que dans l'autre. Ainſi il y aura quelque-choſe, dont on ne peut rendre aucune raiſon pourquoi il eſt plutôt que de n'être pas; ce qui eſt abſurde (13.) De cette diſſemblance des Elémens, on peut conclure la diſſemblance des Corps, qui en ſont compoſés. C'eſt un des Principes de Mr. DE LEIBNITZ, qui ne

croioit

croïoit pas qu'il y eût dans l'Univers deux Corps parfaitement semblables (a); & l'experience le confirme, dans tous ceux sur lesquels on peut faire des observations. Cette différence des substances simples paroitra clairement, par ce que nous allons dire sur leur nature.

81. Il suit de là que chaque Elément contient une suite de changémens différente de celle que tout autre contient; & que dans quelque moment que ce soit, l'état d'un Element est différent de l'état de tout autre.

82.

(a) C'est de là qu'il a tiré son Principe de l'*identité des indiscernables*, comme on peut le voir dans son quatrième Ecrit contre Mr. Clarke; Car de ce qu'il n'y a point dans le Monde actuel deux Individus entièrement semblables, il s'ensuit que, si vous posez deux Etres, A, & B, parfaitement semblables, & dont la distinction est seulement numerique, vous ne faites que poser un seul & même Etre sous deux noms différens. Il faut remarquer, qu'on ne veut point dire par là, que deux Etres parfaitement semblables, & pourtant distincts, soient absolument impossibles. On prétend seulement, qu'il ne s'en trouve point de tels dans le Monde actuel; & cela en vertu du Principe de *la Raison suffisante* & par d'autres raisons, qui seront expliquées plus bas.

82. On dit que deux choses, coexistentes, ou successives, sont liées ensemble, quand l'une contient une raison suffisante de la coëxistence, ou de la succession de l'autre; c'est-à-dire, quand on peut expliquer par ce qui est dans l'une, pourquoi l'autre existe avec elle, ou pourquoi elle la suit. Si la raison suffisante est prise des Causes efficientes, les choses sont liées par les Causes efficientes. Mais elle peut être prise des Causes finales, & alors les choses sont liées par les Causes finales. Mr. WOLFF va nous l'expliquer. *Des Etres finis*, dit-il (Cosmologie §. 46), *qui ont la raison* (ou la cause) *de leurs modes hors d'eux en d'autres Etres, peuvent être liés ensemble comme la cause & l'effet, ou si l'on peut rendre raison des modifications de l'un par les modifications des autres, quoique chacun ait en soi une raison* (ou cause) *suffisante de ses modifications, mais qui n'est pas facile à observer, ils peuvent être liés de cette façon, que l'un paroisse la cause des changemens qui se font dans l'autre: C'est pourquoi*, ajoute-t-il (§. 47): *si un Agent intelligent arrange des Etres finis de telle manière, ou les produit dans cette vue, qu'ils soient mutuellement,*

ment, ou qu'ils paroissent être chacun la cause des changemens de l'autre, ces Etres sont liés par les causes finales.

83. La raison de la coëxistence des Elémens, soit en tant qu'ils coëxistent simplement, soit en tant qu'ils coëxistent de cette manière plutôt que d'une autre, est contenue dans les Elémens mêmes. Car, s'il n'y avoit aucune raison, prise dans la nature même des Elémens, qui fit voir pourquoi ils coëxistent, ou pourquoi ils coëxistent de cette manière, il est clair qu'on pouroit en substituer d'autres à leur place, & qu'ils pouroient coëxister autrement, sans qu'il y eût rien de changé dans l'ordre des choses. Il n'y auroit donc aucune raison pourquoi tels ou tels ont été choisis, & pourquoi ils ont été distribués de telle ou telle manière; ce qui est absurde (13). On peut démontrer la même chose par le Principe de la dissemblance des Elémens, que nous avons établi (80); Car cette dissemblance les rend propres chacun à remplir la place qu'il occupe, & non pas une autre, & est ainsi la raison de leur coëxistence & de l'ordre où ils sont placés.

84.

84. Il suit de cette proposition, que tous les Elémens, dont tous les Corps qui forment l'Univers sont composés, sont liés ensemble (82). Et comme cela est également vrai en tout tems, quelque état que ce soit d'un Elément renferme une rélation avec les autres Elémens coëxistans.

85. On peut démontrer par là, que tout est plein dans l'Univers. Puisque les Elémens sont tous liés ensemble, & que leur nature contient les raisons pourquoi ils coëxistent, & pourquoi ils coëxistent de cette manière plutôt que d'une autre, cela nous montre que leur nature ne permettroit pas qu'ils existassent d'une autre manière; & ainsi on ne pourroit pas en placer d'autres entre eux. Mais cette liaison des Elémens, cette impossibilité d'en placer d'autres entr'eux, forme la véritable notion du plein, ou du contenu. Donc tout est plein dans l'Univers. C'est un des Dogmes de Mr. de LEIBNITZ; & il l'appuie encore par la considération, que, s'il y avoit du vuide, Dieu pourroit y placer quelque substance, sans rien déranger au reste, & qu'alors il y auroit plus de perfection & de bonté

bonté dans son Ouvrage, qu'il n'y en a; Ce qui ne se peut, puis qu'il a choisi le Meilleur (28).

86. Les Elémens reçoivent des impressions les uns des autres. Car les Corps en reçoivent les uns des autres (62); & les dernières raisons des choses, qui s'observent dans les Corps, doivent être cherchées dans les Elémens (70). Donc les Elémens reçoivent des impressions les uns des autres; mais nous verrons bien-tôt de quelle nature elles sont, & comment les Elémens les reçoivent.

87. Et comme les substances agissent toujours (77); les impressions qu'elles produisent sont continuelles. Donc les impressions que les Elémens reçoivent les uns des autres sont continuelles.

88. *On peut rendre raison de tous les changemens qui arrivent dans un Elément, par les changemens qui arrivent dans un autre.* Ils sont liés ensemble (84); & ils reçoivent des impressions les uns des autres (86); puis donc que les impressions sont des changemens dans l'état d'une substance, dont la raison est contenue dans

dans la ſubſtance qui produit l'impreſſion, & que l'action eſt auſſi un changement dans celle-ci, les Elémens changent leur état de manière, que l'on peut rendre raiſon du changement de l'un par celui qui arrive dans l'autre. Et comme les impreſſions ſont continuelles (87), on ne peut concevoir aucun changement où elles n'entrent. On peut donc rendre raiſon de tous les changemens de l'un, par les changemens de l'autre.

89. Tout étant plein dans l'Univers (85), le moindre mouvement doit s'y étendre par tout, quoique dans un dégré proportionné à la diſtance; ainſi tous les Corps reçoivent des impreſſions de tous les autres, & par conſéquent on doit en dire autant des Elémens (70); d'ailleurs tous les Elémens ſont liés (84), & tous les états ſucceſſifs d'un Elément ſont liés auſſi les uns avec les autres: De cet enchainement il ſuit, *qu'il y a une connexion & une relation réciproque entre tous les changemens de tous les Elémens.* La relation s'étend à tous les Elémens, & à tous leurs changemens, ou états différens, paſſés, préſens & futurs.

90. Donc quelque état que ce ſoit de chaque Elément contient une connexion & une relation avec tous les Compoſés, tant coëxiſtans, que ſucceſſifs ; c'eſt-à-dire avec tous les Corps qui ont exiſté, qui exiſtent, & qui exiſteront. Car les Corps ſont compoſés d'Elémens (73), & ainſi tout ce qui eſt lié avec les Elémens, eſt lié avec les Corps.

91. Ainſi, comme tous ces Compoſés, préſens, paſſés, & futurs, conſtituent enſemble ce que nous appellons Monde ; chaque état de quelque Elément que ce ſoit, renferme une connexion & une rélation avec le Monde entier.

92. C'eſt pourquoi on peut dire qu'un Etre doüé d'une intelligence ſuffiſante, pourroit connoitre par l'état préſent de quelque Elément qu'on veuille aſſigner, quel a été dans tous les tems paſſés, quel eſt maintenant, & quel ſera dans tout l'avenir, l'état de tous les Elémens & de l'Univers entier ; c'eſt-à-dire qu'il connoitroit l'état de chaque Elément & de tout le Monde, pendant tout le tems de leur exiſtence. Car tous les Elémens ſont liés (84), & par conſéquent tous les Corps ; & tous les états ſucceſſifs

d'un Elément dépendent les uns des autres (79); de plus, chaque Elément reçoit dans tous ſes états des impreſſions de tous les autres (87), qui contribuent à déterminer ſon état. Donc chaque état d'un Elément contient des traces de ce qui s'eſt paſſé, ou qui ſe paſſera dans tous les autres. C'eſt ce que Mr. DE LEIBNITZ a marqué, en diſant ; „ que „ les unités des ſubſtances ne ſont autre „ choſe que des différentes concentra- „ tions de l'Univèrs, repréſentées ſelon „ les différents points de vue, qui les dis- „ tinguent (a)." Et que „ Dieu voit, „ dans chaque partie, l'Univers tout „ entier, á cauſe de la parfaite con- „ nexion des choſes ; etant infiniment „ plus pénétrant que Pythagore, qui „ jugea de la taille d'Hercule par la „ meſure du veſtige de ſon pié" (b). On doit dire la même choſe de chaque Corps en particulier. Ecoutous le même

(a) Réponſe aux Objections de Mr. BAYLE. Hiſt. des Ouvrages des Savans. Juillet, 1698. Art. V.

(b) Théodicée §. 360.

me Philoſophe. „ Les Corps n'étant pas
„ des Atomes, mais diviſibles, & di-
„ viſés même à l'infini ; & tout en étant
„ plein ; il s'enſuit que le moindre pe-
„ tit Corps reçoit quelque impreſſion
„ du moindre changement de tous les
„ autres, quelques éloignés & petits qu'ils
„ ſoient, & doit être ainſi un Miroir
„ exact de l'Univers."

93. On peut conclure encore de tout ce que nous avons dit, que, *ſi la moindre choſe avoit dû être changée dans l'Univèrs*, ou, ce qui eſt la même choſe, *ſi un autre Monde avoit dû exiſter, il auroit falu que d'autres Elémens exiſtaſſent.* Car, ſi un autre Monde devoit exiſter, les Etres compoſés, tant coëxiſtans, que ſucceſſifs, qui conſtituent le Monde, ne pourroient pas être abſolument les mêmes qu'ils ſont dans celui-ci. C'eſt pourquoi, comme quelque état que ce ſoit de chaque Elément contient une connexion & une rélation avec tous les Compoſés, tant coexiſtans, que ſucceſſifs (90) ; quelque état que ce ſoit d'un Elément devroit être différent de ce qu'il eſt actuelle-

ellement; par conféquent, comme chaque Elément contient une fuite de changemens differente de celle que tout autre contient (81); il devroit fe trouver, dans quelque Element que ce foit, une fuite de changemens tout autre que celle qui s'y trouve; & ainfi, tous les Elémens, fans exception, devroient être abfolument différens de ceux qui exiftent actuellement. On dira, peut-être, qu'au moins un autre Monde auroit pu être formé des mêmes Elémens, en les arrangeant, & les combinant d'une autre manière. Mais cela eft impoffible, parce que *les mêmes Elémens ne peuvent point coëxifter d'une autre manière.* Car la raifon de la Coëxiftence des Elémens, foit en tant qu'ils coëxiftent, foit en tant qu'ils coëxiftent de telle manière plutôt que d'une autre, eft contenue dans les Elémens mêmes (83). Puis donc que leurs qualités intrinfèques font voir pourquoi ils coëxiftent de cette manière plutôt que d'une autre; & pourquoi tels Elémens, & non pas d'autres, exiftent enfemble; il eft évident que les mêmes Elémens ne pouvoient coëxifter de diver-

fes

ses manières (*a*). C'est ainsi que l'on démontre (*b*), la verité de ce que dit Mr. DE LEIBNITZ (Théod. §. 97) que rien ne

(*a*) Cette Démonstration est tirée toute entiére de la Cosmologie de Mr. WOLFF. §. §. 570. 571. J'ajouterai ici une Reflexion, que ce grand Philosophe fait dans la note de ce dernier Paragraphe. C'est que ce Principe une fois établi, (*que les Elémens ne peuvent coëxister d'une autre manière*) fournit une preuve incontestable, pour montrer, que le Monde a été créé de rien. Car, si les substances, dont il est composé, ne peuvent coëxister d'une autre manière, il faut nécessairement, ou que le Monde soit éternel; ce qu'on réfute aisément, en faisant voir qu'il est contingent; ou que toutes ces substances aient commencé d'exister quand le Monde a été formé. Pour prévenir toute méprise, j'avertirai, que, par *la manière, dont les Elémens coëxistent*, il faut entendre, non pas seulement un état momentané de leur coëxistence, mais la manière de leur coëxistence dans toute la suite de leurs changemens, ou états successifs, qui suivent naturellement l'un de l'autre (79), & qui forment tous ensemble l'état du Monde actuel.

(*b*) Il est bon de faire observer dès-à-présent, que notre Démonstration n'introduit point la Fatalité de toutes choses; Car elle est fondée, non sur le *Principe de la Contradiction*, qui fait la véritable Nécessité, mais sur celui de la *Raison suffisante*, qui ne fait qu'une Nécessité *Morale*, & qui, par conséquent, ne détruit ni la Con-

ne peut être changé dans l'Univers, sauf son Essence, & que rien ne peut en être retranché. Cela ne doit point paroitre étrange, puisque l'expérience nous apprend, qu'il n'y a point de Machine qui ne soit absolument dérangée, si on en retranche une seule des pièces qui servent à lui faire éxécuter son jeu; & que, si on veut la rétablir, il faut y remettre cette pièce, ou la composer d'autres pièces, qui n'aient pas besoin de la coëxistence de celle-là. Mais alors ce n'est plus la même Machine. Tout ce que nous venons de dire est la preuve de ce Principe de Mr. DE LEIBNITZ, *que tout est lié & harmonique dans l'Univers*. Mais il faut voir encore, de quelle nature est cette connexion des choses, suivant ce Grand-Homme, & de quelle manière on

tingence, ni la liberté. Nous ne nions point, que Dieu n'eût le *pouvoir Physique* de disposer les choses autrement: Nous disons seulement, qu'il n'étoit pas *convenable* qu'il le fit. *Ex nexu rerum*, dit Mr. WOLFF (Cosm. §. 105.) *non manat necessitas absoluta*: Quoniam *ab essentiâ rerum, unde sola necessitas absoluta manat, saltem est, quod res ita inter se ordinari possint, non verò quod actu sic potius, quàm aliter coordinatæ fuerint.*

on peut concevoir, que les ſubſtances reçoivent des impreſſions les unes des autres.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

*De l'action des ſubſtances les unes ſur les autres; de la nature de la connexion qui eſt entre elles: ou de l'*Harmonie Univerſelle.

94. AUCUNE *ſubſtance créée ne peut agir phyſiquement, & comme Cauſe efficiente ſur une autre ſubſtance.* Ce Principe eſt fondamental pour le ſyſtème de Mr. DE LEIBNITZ ſur la Communication des ſubſtances. Nous pourrions nous contenter, dans cette Défenſe de ſa Philoſophie, de remarquer qu'on ne peut y oppoſer quoi que ce ſoit de clair & de ſolide. Cependant il ſera bon de faire obſerver, que, quoi qu'on ne puiſſe pas en donner une Démonſtration complette, parce

qu'on ne connoît pas assez la nature des substances & de leur action; il faut pourtant l'accorder, si l'on veut raisonner suivant les Idées distinctes, & avouer qu'il convient parfaitement avec la notion que nous avons des substances: Car les véritables substances étant simples & indivisibles, elles ne peuvent agir l'une sur l'autre par voie d'impulsion, ou de choc, qui produiroit un changement interne dans l'une de ces substances; car une telle action suppose dans la substance passive des parties distinctes. Elles ne peuvent pas non plus agir l'une sur l'autre par une émission, ou transplantation d'une Entité; outre que cette émission est inconcevable, elle est incompatible avec la *simplicité* des véritables substances. C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit; „ qu'il étoit obligé d'ac„ corder qu'il n'est pas possible qu'une „ véritable substance puisse recevoir „ quelque chose par dehors, si ce n'est „ par la Toute-puissance divine " (*a*).

95. *Tou-*

(*a*) Système nouveau &c. Journal des Savans du

95. *Toute substance simple est donc la véritable cause efficiente de toutes ses Actions & de tout ce qui se passe en elle.* „ Chez „ moi, dit notre Auteur, toute sub„ stance simple (c'est-à-dire, toute sub„ stance véritable) doit être la véritable „ cause immédiate de toutes ses actions & „ passions internes; & à parler dans la „ rigueur métaphysique, elle n'en a „ point d'autres que celles qu'elle pro„ duit " (*a*).

96. La force qui est dans les substances simples, ou Monades (75), est ce qui produit leurs actions & leurs changemens; & elle les produit continuellement (78), suivant une certaine Loi, en vertu de laquelle l'état présent de la substance contient la raison de l'état qui le suit (*b*); & ainsi tous ces états sont liés

du 27. Juin, & du 24. Juillet, 1695. Les Cartésiens ont reconnu la vérité de ce Principe, & leur système de l'*Assistence* est fondé là-dessus.

(*a*) Théod. §. 400.

(*b*) „ La nature de la substance créée est de „ changer continuellement, suivant un certain „ ordre, qui la conduit spontanément par tous „ les

liés ensemble (79) Elle produit seule tous ces changemens, car les choses externes ne peuvent agir sur les véritables substances (94). Cependant nous avons vu que les Elémens sont tous liés ensemble (84); *Ils sont* donc *liés par les Causes Finales* (81).

97. Mais nous avons vu de plus, qu'ils reçoivent des impressions les uns des autres (86); que ces impressions sont réciproques, & s'étendent à toutes les substances simples, dans tous leurs états (89), & à tous les Composés (90); & par là au Monde entier (91). Puis donc que ces impressions ne peuvent être causées par influence (94), & que les Monades produisent seules leurs actions & passions (95). par la force qui est en elles, il faut que ces impressions consistent dans une représentation spontanée, qui se fait dans la Monade, des choses externes & du Monde entier. Et cette

„ les états qui lui arriveront, de telle sorte „ que celui qui voit tout, voit dans son état „ présent tous ses états passés & à venir ". Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de Mr. BAYLE, *ubi suprà*.

cette représentation est relative à la place qu'occupe la Monade dans l'Univers (92); puisqu'elle doit exprimer exactement les impressions, que la substance simple paroit recevoir des choses qui l'environnent (a).

98. Et, comme cette représentation ne peut se faire, dans une substance simple

(a) C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime en ces termes: „ Il faut donc dire, que Dieu a „ d'abord créé toute Unité réelle, ensorte que „ tout lui naisse de son propre fonds, par une „ parfaite spontanéïté à l'égard d'elle-même, & „ pourtant avec une parfaite conformité aux „ choses de dehors. . . . Il faut que ces per„ ceptions internes . . lui arrivent par sa pro„ pre constitution originale, c'est-à-dire, par la „ Nature représentative (capable d'exprimer les „ *Etres hors* d'elle. . . .) qui lui a été donnée „ dès sa création, & qui fait son caractère indi„ viduel. Et chacune de ces substances repré„ sente exactement tout l'Univers, à sa manière, „ & suivant un certain point de vue ". &c. Système nouveau &c. *ubi supra*. Voila qui établit clairement le Principe de la dissemblance des Elémens, ou substances simples; Car le point de vue ne pouvant être le même dans deux Elémens, il faut nécessairement que leur Nature soit différente, pour produire des représentations différentes de l'Univers.

ple & immatérielle, par des traces, des figures, ou des Images, il faut que ce soit une représentation immatérielle; & on ne peut la concevoir, que comme une espèce de Perception (*a*). Cela ne doit point paroitre étrange; puisque la force, que nous sommes obligés d'accorder aux substances simples (75), suppose quelque chose de vital, d'où vient que Mr. de LEIBNITZ appelle ces substances, des *Vies*: Or ce qui a vie peut bien être capable de perception.

99. La force qui est dans les substances simples (75), & qui produit leurs changemens (78), jointe à leur perception, suppose quelque chose d'analogique au sentiment & à l'appetit; c'est-à-dire

(*a*) „ La nature des substances simples consiste donc dans la force, & de-là s'ensuit quelque chose d'analogique au sentiment & à l'appetit. Elles sont la source des Actions. On peut les concevoir à l'imitation de la Notion des Ames: elles ont quelque chose de vital (la force le suppose) & une espèce de perception, & les points Mathèmatiques sont leur point de vue, pour exprimer l'Univers. „ LEIBNITZ, Ibid.

dire une tendance au changement, & à la production de nouvelles perceptions, & par-là, d'un nouvel état dans la substance; lequel état détermine ses actions (79).

100. De tout ce que nous venons de dire, on peut conclure, que *la Nature de chaque substance simple, ou Monade, consiste dans la force représentative de l'Univers suivant un certain point de vue, déterminé par un point mathématique.* En sorte qu'elle a en soi tout ce qui est nécessaire pour produire cette représentation; & que chacun de ses états contient des raisons suffisantes pour la production de nouvelles perceptions (79), qui répondent à point nommé aux changemens de l'Univers; tout comme chaque état de l'Univers comprend des raisons suffisantes des changemens qui y arrivent (*a*). Par ce moïen, chaque Mona-

(*a*) „ Car il faut savoir que toute substance „ enveloppe l'Univers par ses perceptions con„ fuses, ou sentimens, & que la suite de ces „ perceptions est réglée par la nature particu„ lière de cette substance; mais d'une manière „ qui exprime toujours toute la Nature univer„ selle: & toute perception présente tend à une „ per-

Monade repréſentera toujours exactement l'état préſent de l'Univers, ſuivant ſon point de vue particulier. Voila ce qui regarde les actions immanentes & internes des ſubſtances. Voïons maintenant comment elles agiſſent au dehors.

101. Nous avons déjà fait voir (94) qu'elles ne peuvent agir ſur les autres phyſiquement, & comme Cauſes efficientes. Cependant, comme il y a une connexion entre elles (84) & entre tous leurs états ſucceſſifs, il faut qu'elles agiſſent l'une ſur l'autre de quelque manière. Ce ſera donc *par les Cauſes finales*. Et, en effet, par le moïen de la repréſentation, qui s'en fait dans chaque ſubſtance, elles entrent toutes pour quelque choſe dans la détermination de l'état de cette ſubſtance, & de ſes changemens, à proportion de la relation, plus ou moins prochaine, qu'elles ont avec elle (89). Leur influence eſt donc objective: Et voila en quel ſens il faut prendre ce que

„ perception nouvelle, comme tout mouve-
„ ment, qu'elle repréſente, tend à un autre mou-
„ vement. Théod. §. 403.

que nous avons démontré en généra de l'influence & de l'action des Elémens les uns sur les autres, & de leu connexion. Cette action d'une substance sur l'autre n'est qu'apparente; elles ne se troublent point dans leurs opérations; chacune agit d'elle-même & suivant ses propres Loix: Mais elles son parfaitement harmoniques. „ Il fau „ considérer, que l'un s'est déjà accom„ modé à tout autre (*Corpuscule*), & „ se porte à ce que l'autre exigera de „ lui. Ainsi il n'y a de la contrainte „ dans les substances qu'au dehors, & „ dans les apparences. Et cela est si „ vrai, que le mouvement de quelque „ point qu'on puisse prendre dans le „ Monde, se fait dans une ligne d'u„ ne nature déterminée, que ce point „ a prise une fois pour toutes, & que „ rien ne lui fera jamais quitter. Et „ c'est ce que je croi pouvoir dire de „ plus précis, & de plus clair, pour des „ Esprits Géométriques " (a).

102.

(a) Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Reflexions de Mr. BAYLE. pag. 397. du Recueil T. II.

102. Et pour mettre tout ceci devant les yeux du Lecteur, en peu de mots; on doit dire que toutes les substances qui composent l'Univers, agissent chacune par sa propre force, & suivant ses propres Loix, & suivent la ligne déterminée de leur mouvement, c'est-à-dire, des différentes relations qu'elles doivent avoir successivement avec le tout; sans être aidées en cela par l'action des autres, & sans en être traversées; & que cependant elles ont été choisies & combinées avec tant d'art, que chacune s'accommode aux autres, ensorte qu'elles semblent agir réellement sur elle, „ & que cela fait le même effet „ qu'on remarqueroit, si elles communiquoient „ ensemble *par une véritable influence*, & par une transmission „ des Espèces, ou des Qualités que le „ commun des Philosophes imagine " (a): Et cette parfaite *harmonie* des substances est l'effet de la représentation qu'elles se font de l'Univers (97), & qui sert en même

(a) Voïez le systême nouveau &c. *ubi supra.*

même tems à déterminer leurs actions (99). Ensorte que leur commerce vient de cet accord, de cette *harmonie*, qui a été préétablie entr'elles, dès leur Création, & qui ne peut jamais se déranger, parce que tous leurs états successifs sont liés, & suivent naturellement l'un de l'autre (79). C'est ce que nous enseigne M. de LEIBNITZ; *Commercium scilicet* substantiarum, *sive Monadum, oriri, non per influxum, sed per consensum, ortum à Divinâ præformatione; unoquoque, dum suæ naturæ vim insitam legesque sequitur, ad extranea accommodato* (a). Et voila ce qui produit cette admirable *Harmonie*, qui règne dans l'Univers, & qui élève au-dessus de tout ce que l'on peut dire la magnificence de la Nature, & la sagesse de l'Intelligence infinie, qui brillent dans l'Ouvrage de Dieu.

103. Tout ce que nous venons de dire sur les perceptions, les actions, & la communication des substances, sera expliqué plus clairement, quand nous parlerons en particulier de l'Ame humaine; &

(a) Act. Erudit. 1698. Mens. Sept. p. 433.

& nous y renvoïons le Lecteur, pour ne pas tomber dans des repétitions. Car nos Ames, en tout cela, ont quelque chose de commun avec les Elémens des choses matérielles; Et l'on ne doit point s'étonner de cette ressemblance. Car tout ce que nous avons dit à cet égard de ces derniers, nous l'avons déduit de la Notion de la substance simple, considérée en général. Ainsi, puisque notre Ame doit être mise au nombre des substances simples, aussi bien que les Elémens, on peut sans doute lui appliquer ce qui a été dit tout à l'heure de ceux-ci. Nous tirerons même cet avantage de considérer ces choses plus au long dans les Ames humaines, que, comme chacun peut les observer dans son Ame, elles sont confirmées par l'expérience, & ainsi on ne pourra les révoquer en doute, quoiqu'elles paroissent des paradoxes au vulgaire, parce qu'on n'y fait pas assez d'attention (*a*). Il est vrai que notre

(*a*) *Conveniunt in eo elementa rerum materialium cum animabus nostris. . . . . Etenim anima unaquaque seriem quandam perceptionum & appetituum continet, quà differt ab alia quacunque. Neque*

notre Ame étant une Monade d'un ordre supérieur, puisqu'elle est un Esprit; elle doit avoir des qualités & des facultés, qui ne se trouvent pas dans les Monades inférieures, telles que les Elémens des Corps. Mais nous aurons soin de marquer ces différences en leur lieu.

104. Il est bon de faire observer encore ici, que, malgré l'explication que nous avons donnée de la communication des substances, il ne laisse pas d'y avoir entre elles une véritable connexion (82), puisque l'on peut rendre raison de ce qui se fait dans l'une par ce qui est dans les autres (83. 102); & l'on peut

quæ verò est quod hanc similitudinem admiremur. Quæ enim hic de elementis rerum materialium demonstramus, ea ex notione substantiæ simplicis in genere spectatæ deducimus. Quare, cum anima quoque in numero substantiarum simplicium contineatur, ad eam utique applicari possunt quæ hic de elementis demonstrantur. Et quatenus ea in animâ verificantur, experientiâ confirmantur, ut ea in dubium vocari nefas sit, ut ut vulgo non fuerint animadversa, adeoque paradoxa videantur. WOLFFII *Cosmologia* §. 198. *in notâ.* C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit avec raison, dans le passage que nous avons cité ci-dessus (§. 98. dans la note); *que l'on peut concevoir* les Elémens *à l'imitation de la notion des Ames.*

peut dire même qu'elles agissent les unes sur les autres; „ Car on peut dire, que
„ la substance, dont la disposition rend
„ raison du changement (*dans les autres*)
„ d'une manière intelligible, ensorte
„ qu'on peut juger que c'est à elle que
„ les autres ont été accommodées en ce
„ point, dès le commencement, selon
„ l'ordre des Décrets de Dieu, est cel-
„ le que l'on doit concevoir en cela
„ comme agissante ensuite sur les au-
„ tres (*a*). C'est pourquoi les Causes
„ secondes agissent véritablement, mais
„ sans aucune influence d'une substance
„ simple créée sur une autre " (*b*).

(*a*) Systême nouveau &c.
(*b*) Lettre de Mr. DE LEIBNITZ à Mr. REMOND. p. 330. du Recueil.



CHA-

CHAPITRE SIXIÈME.

Comment les Corps résultent des Elémens. Ce que c'est que la Matiére.

105. IL faut considérer maintenant comment les Corps résultent de l'assemblage des Elémens, ou substances simples. Nous ferons encore ici un grand usage de la *Cosmologie* de Mr. WOLFF, où cet excellent Philosophe a expliqué (215. & suiv.), avec une netteté & une évidence admirable, ce que Mr. DE LEIBNITZ s'étoit contenté d'indiquer en peu de mots.

106. *Les Elémens des choses matérielles existent hors l'un de l'autre.* Car ils sont dissemblables (80), & distingués l'un de l'autre; Ce qui ne seroit pas, s'ils existoient l'un dans l'autre, ou, ce qui est la même chose, s'ils coïncidoient; car deux choses ne peuvent

coïn-

coïncider, ſi elles ne ſont parfaitement ſemblables, comme on le prouve dans les Mathématiques.

107. De plus, *les Elémens ſont unis entre eux.* Car ils contiennent en eux la raiſon pourquoi ils coëxiſtent de telle manière, & non pas d'une autre (83), & ainſi leur nature exige la coëxiſtence immédiate de tel ou de tel Elément, plutôt que d'un autre; on ne peut donc pas en placer d'autres entre eux. Et c'eſt cette inſéparabilité, qui fait une véritable union. Au reſte, on peut voir par cette Démonſtration même, que l'union des Elémens dépend de leur eſſence & de leur nature, & qu'elle n'eſt point méchanique, car l'union méchanique s'explique par les figures, & les Elémens n'ont point de figure (74).

108. *Les aggrégés des Elémens ſont étendus & continus.* Car les Elémens raſſemblés exiſtent les uns hors des autres (106); Ils ſont diſſemblables & diſtincts les uns des autres, & ils ſont unis (107). Or l'étendu eſt ce qui a des parties différentes, les unes hors des autres, & unies enſemble: Et le continu vient de ce que les parties, qui le

le composent, sont unies entre elles de telle sorte, que l'on ne sauroit en placer d'autres entre elles. Donc l'aggrégé des Elémens est étendu, & forme un Continu.

109. On ne peut pas objecter ici, que les Elémens n'étant point étendus; leur assemblage ne sauroit faire quelque chose d'étendu. Car, si une multitude d'Elémens joints ensemble, ne formoit pas un étendu, ils existeroient l'un dans l'autre, ce qui ne se peut (106); ils coïncideroient, & ne pourroient être distingués. La difficulté vient de l'Imagination: Mais il n'y en a aucune, quand on raisonne suivant les Idées distinctes. Elles nous font voir, comme Mr. DE LEIBNITZ l'a démontré entre autres dans ses *Disputes* avec Mr. CLARKE, que l'Etendue, non plus que l'Espace, ne consiste, que dans l'ordre des coëxistences, de même que le tems n'est autre chose que l'ordre des successions. Et, pour ce qui est du continu, on conçoit très-bien qu'il peut être formé par des Elemens sans figure & sans étendue, quoiqu'il ne puisse y avoir entre eux une union matérielle, telle qu'on l'observe dans

dans les Corps, puisqu'il ne consiste, dans les Idées distinctes, & indépendamment de l'Imagination, que dans la coëxistence de deux ou plusieurs substances, tellement déterminées, qu'on ne sauroit en placer d'autres entre elles.

110. *Tous les Corps sont formés par des Elémens sans étendue, & cependant ils sont étendus.* Car ils sont composés des substances simples (67), qui sont sans étendue: & ils sont des aggrégés des Elémens, lesquels aggrégés sont étendus (108). Nous aurions pu nous dispenser de démontrer cette Proposition; car nous en avons déjà prouvé la première partie (67), & personne ne nous contestera la seconde. Cependant, comme il y a des Corps qui ne tombent pas sous les sens, nous avons donné cette Démonstration générale, pour faire voir que l'étendue est un attribut inséparable des Corps.

111. *Nous avons une perception distincte d'une chose, quand nous distinguons ses qualités intimes, d'où se prennent les marques, par lesquelles on peut la discerner d'une autre; &, quand nous ne les distinguons pas, nous n'avons de la Chose qu'une perception con-*

confuse. Nous mettons ici cette Définition, pour ne rien laisser d'obscur dans les Propositions suivantes.

112. *Nous n'appercevons l'Etendue & la Continuïté dans le Corps, que confusément;* Car la raison de l'Etendue & de la Continuïté dans les Corps est contenue dans les Elémens (70). Mais nous ne pouvons pas distinguer, dans les Elémens, ce qui fait que l'Etendue & la Continuïté résultent de leur assemblage; car nous ne connoissons pas leurs qualités intimes. Donc nous ne pouvons pas distinguer la nature de l'Etendue & de la Continuïté, que nous observons dans les Corps; &, par conséquent, nous n'en avons qu'une perception confuse. C'est comme nous avons une perception confuse des Couleurs, parce que nous ne distinguons pas les différentes reflexions & refractions de la Lumière sur la superficie des Corps, & que nous ne nous appercevons pas de chacune séparément.

113. *Nous n'avons qu'une perception confuse de la Force motrice, non plus que de l'Inertie.* La Démonstration est la même que celle de la Proposition précédente;

car on voit bien, que par la *Force motrice* nous entendons cette force, qui est jointe au mouvement dans les Corps, & qui résulte du concours des forces actives des substances simples (71).

114. *On appelle un* Phénomène, *tout objet sensible, ou que l'on apperçoit par les sens, duquel on n'a qu'une perception confuse.* Voïez le Dictionnaire Philosophique de *Goclenius.*

115. Donc *l'Etendue & la Continuïté sont des Phénomènes.* Car il est manifeste qu'elles tombent sous les sens; & nous n'en avons qu'une perception confuse (112).

116. *La Force motrice & l'Inertie sont* aussi *des Phénomènes.* On ne les apperçoit, que par le moïen des sens; & nous n'en avons qu'une perception confuse (113).

117. *La Matière est un Phénomène.* Car elle n'est autre chose que l'étendue, accompagnée d'inertie (63). Or l'étendue & l'inertie sont des Phénomènes (115. 116). Donc la Matière est un Phénomène.

118. On appelle *Phénomène substancié* (*phænomenon substantiatum*) tout Phénomène

mène qui paroit à la façon des substances.

119. C'est pourquoi *la Force motrice & la Matière sont des Phénomènes substanciés.* Car elles sont des Phénomènes (116. 117); & cependant elles paroissent des substances, ou on les conçoit à la façon des substances (667) (*a*). On em-

(*a*) Nous avons donné ici en abrégé, la manière, dont Mr. WOLFF démontre ce que Mr. DE LEIBNITZ a indiqué en peu de mots, dans plusieurs de ses Ouvrages. Voici ce qu'il dit dans une Lettre à Mr. l'ABBE' CONTI; (p. 7. du Recueil T. II.) „ La Matière n'est pas une substance, mais seulement *substantiatum*, un Phénomène bien fondé, & qui ne trompe point, „ quand on y procède, en raisonnant suivant les „ *Loix idéales* de l'Arithmétique, de la Géométrie, & de la Dynamique ". *Et* dans une Lettre à Mr. REMOND; (Ibid. p. 329.) „ *La* „ *Matière prémière* & pure, prise sans les Ames, „ ou Vies, qui lui sont unies, est purement „ passive: aussi, à proprement parler, n'est-elle „ pas une substance, mais quelque chose d'incomplet. Et la *Matière seconde*, comme, par „ exemple, le Corps organique, n'est pas une „ substance, mais par une autre raison; c'est „ qu'elle est un amas de plusieurs substances, „ comme un Etang plein de Poissons, ou comme un Troupeau de Brebis: Et par consé-

 „ quent,

emploie cette expreſſion de *Phénomènes ſubſtanciés*, pour diſtinguer ces Phénomènes généraux, la Force motrice & la Matière, qui contiennent les raiſons immédiates des Phénomènes particuliers, & en fourniſſent l'explication. De cette manière nous préviendrons les difficultés, qui peuvent naître de deux abus également condamnables en Philoſophie: l'un d'abandonner les explications méchaniques, qui ſont fondées ſur la matière & le mouvement, ou la force motrice; l'autre de négliger les principes mêmes & le fondement du méchaniſme, qui doivent être dérivés des ſubſtances ſimples, comme de leur ſource. Dans l'explication des Phénomènes particuliers, on ne doit remonter que juſqu'à la matière & au mouvement, ou à la force motrice; &, pour cet effet, il faut les con-

„ quent, elle eſt ce qu'on appelle *unum per* „ *accidens*, en un mot un Phénomène ". Il dit encore ailleurs : „ *Sanè ſi res corporales nil niſi materiale continerent, veriſſimè dicerentur in fluxu conſiſtere, nec habere ſubſtantiale quicquam, quemadmodum & Platonici olim rectè agnovere. Act. Erudit.* 1698. *menſ. Sept. pag.* 432.

concevoir comme des ſubſtances: Mais en même tems, pour éviter des difficultés inſurmontables, il faut reconnoitre, que ces mêmes choſes-là, la matière & le mouvement, ou la force motrice, ne ſont que des Phénomènes reſultans des ſubſtances ſimples, ou Elémens.

120. *La force motrice & la Matière doivent paroitre comme deux ſubſtances différentes.* Car elles ſont conçues à la façon des ſubſtances (66); & on peut les concevoir l'une ſans l'autre.

121. Ceux donc qui regardent la Matière comme une véritable ſubſtance, doivent accorder le même privilége à la Force motrice (64. 65. 66); & ainſi ils ſe trouveront embaraſſés à expliquer comment le Corps, qu'ils regardent auſſi comme une ſubſtance, eſt compoſé de deux ſubſtances différentes. Il faut donc reconnoitre, pour ſe tirer de cet embarras, que l'une & l'autre de ces prétendues ſubſtances, ne ſont réellement que des Phénomènes, qui ont une cauſe & une ſource commune. La plupart des Lecteurs l'accorderont ſans

 beau-

beaucoup de difficulté, par rapport à la force motrice adhérente au mouvement: Mais ils sentiront plus de répugnance à dire la même chose de la Matière.. Cependant, puisque l'une n'a pas plus de droit, que l'autre, au rang de substance, comme nous venons de le faire voir, il n'y a aucune raison de les distinguer à cet égard.

122. Je ne doute point que cette Doctrine, sur la Matière & l'Etendue, ne paroisse étrange à ceux qui se contentent des Notions confuses, sans chercher à se faire des Idées distinctes des choses; & il faut avouër, que l'Imagination n'y trouve pas son compte, & que les Préjugés en sont choqués. Mais les Préjugés ne sont pas des Règles en Philosophie; & l'Imagination est un mauvais Guide dans la Recherche de la Vérité. Nous avons déja remarqué, dans notre Préface, qu'on doit se garder de ses impressions, dans les Matières qui sont au dessus de sa sphère; & telles sont, sans contredit, les Questions sur la nature des substances. Il est certain que l'opinion vulgaire est sujette à des embarras, dont il

est

eſt impoſſible de ſe tirer (*a*): Au lieu que les Idées de Mr. DE LEIBNITZ fourniſſent le véritable moïen de réſoudre les difficultés, que l'on fait ſur la compoſition & la diviſion du *Continu*, & ſur le mouvement; Difficultés que l'on peut voir pouſſées, avec beaucoup de ſubtilité, dans le Dictionnaire de Mr. BAYLE, article ZENON. „ J'ai lu avec plaiſir, dit „ Mr. DE LEIBNITZ, ce que Mr. BAY„ LE dit dans l'article de ZENON. Il „ pourra peut-être s'appercevoir que ce „ qu'on en peut tirer s'accorde mieux „ avec mon ſyſtème, qu'avec tout au„ tre; Car ce qu'il a de réel dans l'E„ tendue, & dans le Mouvement, ne con„ ſiſte

(*a*) Outre ceux que nous touchons dans cet article, & qui regardent tous les ſyſtèmes, hors celui de Mr. DE LEIBNITZ, voïez encore *Act. Erudit. A.* 1698. *menſ. Sept. N.* 23. *& ſeqq.*, où ce grand Philoſophe fait voir clairement, que ſuivant le ſyſtème des Cartéſiens, où tout eſt plein, la Matière diviſible à l'infini, & le mouvement entièrement étranger à la Matière; n'étant que *l'exiſtence ſucceſſive du Corps mû en divers lieux*; que, dis-je, ſuivant ce ſyſtème, la Matière devroit être par tout uniforme, & ſes diverſes portions entièrement ſemblables & indiſtinguables.

„ siste que dans le fondement de l'Ordre & de la suite réglée des Phénomènes & perceptions. Aussi, tant les Académiciens & Sceptiques, que ceux qui leur ont voulu répondre, ne semblent s'être embarrassés principalement, que parce qu'ils cherchent une plus grande réalité dans les *choses sensibles* (*a*) hors de nous que celle de Phénomènes réglés. Nous concevons l'Etendue, en concevant un Ordre dans les coëxistences; mais nous ne devons pas la concevoir, non plus que l'Espace, à la façon d'une substance, (c'est-à-dire, que nous ne devons pas croire qu'elle soit réellement une substance.) C'est comme le *tems*, qui ne présente à l'Esprit „ qu'un

(*a*) Il faut bien faire attention à ces termes de *choses sensibles*, dont se sert l'Illustre Philosophe, dont nous rapportons les paroles, afin de ne pas lui imputer, qu'il veut introduire l'*Idéalisme*, ou une espèce de *Spinosisme* raffiné. Il ne parle que des *choses sensibles*, que nous avons prouvé être des Phénomènes; & non point des véritables substances, qui sont les élémens des Corps, & qui existent hors de nous. La suite de son Discours le fait voir clairement.

„ qu'un ordre dans les changemens. Et,
„ quant au *Mouvement*, ce qu'il y a de
„ réel est la *Force*, ou la puissance,
„ c'est-à-dire, ce qu'il y a dans l'état
„ présent, qui porte avec soi un chan-
„ gement pour l'avenir: Le reste n'est
„ que Phénomènes & Rapports " (*a*).

123. Maintenant que nous avons assez éclairci tout ce qui regarde la Notion de l'Etendue & de la Matière, venons à la formation des Corps par le moïen des Elémens. On appelle *Corpuscules* des Etres composés, ou des Corps, si petits qu'ils échappent à la vue, & qu'on ne peut les appercevoir. Il est manifeste qu'il y a de tels Corpuscules dans le Monde; les expériences, que l'on fait par le moïen des Microscopes, suffisent pour nous en convaincre.

124. On divise les Corpuscules en *primitifs* & *dérivatifs*. Les *primitifs* sont composés immédiatement des Elémens; ou dont on ne peut assigner la raison de leur

(*a*) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de M. BAYLE. Hist. des Ouvrages des Savans. 1698. Juillet, Art. V.

leur composition que dans les Elémens; C'est-à-dire, qu'on ne sauroit expliquer la manière, dont ils sont composés, que par la considération de la nature des Elémens, en vertu de laquelle tels & tels sont déterminés à exister ensemble, & à être joints de manière qu'on ne peut les placer autrement, ni en mettre d'autres entre deux. Les Corpuscules *dérivatifs*, sont ceux qui sont composés d'autres Corpuscules plus petits; c'est-à-dire, qu'on découvre la nature de leur composition, par la considération de la nature, ou de la figure, & des autres qualités des Corpuscules, dont ils sont composés.

125. *Tous les Corps, que l'on peut observer par les sens, sont composés de Corpuscules dérivatifs.* C'est ce que les Microscopes nous démontrent. Ainsi l'assemblage immédiat des Elémens, forme les Corpuscules primitifs; l'assemblage de ceux-ci fait les Corpuscules dérivatifs; & de ces derniers enfin sont composés les Corps observables, par des mixtions plus ou moins composées, & des Combinaisons infinies.

126. Puis donc que la raison de tout ce qui convient à un Composé, est contenue

tenue dans les Qualités de ses parties, & dans la manière, dont elles sont jointes ensemble ; *la raison de tout ce qui convient aux Corps est contenue dans les qualités des Corpuscules dérivatifs, & dans la manière dont ils sont joints ensemble.* Par tout ce qui convient aux Corps, nous entendons, non seulement leurs qualités durables & constantes, mais encore tous les changemens qui leur arrivent. Les changemens, & ces qualités, que les sens nous découvrent dans les Corps, sont des Phénomènes (114). On les appelle *Phénomènes particuliers*, par opposition aux *Phénomènes généraux* (119).

127. La *Philosophie corpusculaire*, qui est si en vogue aujourd'hui, étant celle qui rend raison des Phénomènes par le moïen des Corpuscules ; bien loin de la condamner, nous reconnoissons *qu'elle donne les véritables raisons des Phénomènes* (126). Elle se sert pour cela de *Principes méchaniques*, & de *Principes physiques*. Les *Principes méchaniques* sont la figure, la grandeur, ou la masse, le mouvement, & la situation. Les *Principes physiques* sont bien en eux-mêmes méchaniques & de la même nature que les au-

tres; mais on appelle ainsi les Phénomènes, entant qu'ils servent à en expliquer d'autres, & dont l'explication méchanique est encore ignorée, ou ne doit pas entrer en considération dans le cas, dont il s'agit alors. Par exemple, la figure, la masse, & la situation respective des corpuscules dérivatifs, dont un Corps sensible est composé, sont des Principes méchaniques; & tout ce que nous pouvons expliquer par leur moïen, nous l'expliquons méchaniquement: Mais, si nous supposons, que ces Corpuscules sont élastiques, & que nous ignorions la raison méchanique de cette élasticité, ou que nous ne jugions pas à propos de l'expliquer pour le cas présent; ce ressort, cette élasticité des Corpuscules, est un Principe *Physique*.

128. Puis donc que la *Méchanique* & la *Physique* sont des sciences destinées à la pratique & à l'usage de la vie; il n'est pas nécessaire dans ces sciences, de chercher les raisons des Phénomènes particuliers, plus loin que dans les Corpuscules *dérivatifs*, ou même dans les parties observables, dont les Corps sont composés: Et il ne convient pas même de le faire, si

si l'on ne veut tomber dans des suppositions arbitraires & des conjectures fort incertaines. Cependant il faut avouër, que, comme il y a un enchainement continuël de Causes & d'Effets dans les Phénomènes que les Corps nous présentent la raison de ce qui s'observe dans un Corps, étant fondée sur les Corpuscules dérivatifs, dont il est immédiatement composé, & la raison de ce qui se trouve dans ceux-ci dépendant d'autres Corpuscules dérivatifs encore, de l'assemblage desquels ils résultent; & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on parvienne aux Corpuscules primitifs, & enfin aux Elémens; il faut avouër, dis-je, que si nous avions assez de pénétration, pour pousser l'Analyse de ces Causes jusques aux prémiers Elémens des Corps, la *Physique* feroit portée à sa perfection. Mais quand cela seroit, il ne conviendroit pas même, pour l'usage, & dans les cas particuliers, de recourir jusques-là. C'est comme dans les Mathématiques, quand on démontre une Proposition, on ne remonte pas, dans la Démonstration, jusques aux Axiomes & aux Définitions; mais on se contente d'al-

d'alléguer les Propositions, sur lesquelles celle que l'on examine est immédiatement fondée.

129. Ce n'est point notre dessein d'examiner ici la manière, dont Mr. DE LEIBNITZ & MR. WOLFF expliquent les Phénomènes particuliers (*a*). Mais nous avons jugé qu'il ne seroit pas inutile de rapporter les Observations précédentes, pour faire voir en effet, que ces grands Philosophes sont très-éloignés, comme ils l'ont eux-mêmes constamment déclaré, de rejetter l'explication méchanique de ces Phénomènes. Et M. DE LEIBNITZ les admet d'autant plus volontiers, sans pour cela donner atteinte à son systême, qu'il considère les Phénomènes comme des expressions sensibles & imaginables des Vérités distinctes & intellectuelles, qui sont les Loix des actions des substances (*b*).

(*a*) On peut en voir les Principes généraux dans la Cosmologie de Mr. WOLFF. §. 227. & suiv.

(*b*) Voiez ci-dessous §. 156.

CHA-

CHAPITRE SEPTIE'ME.

De l'union des Ames avec les Corps. Trois Hypothèses pour l'expliquer. Examen des deux prémières.

130. Un *Corps organique*, est un Corps qui, par sa composition, ou sa structure, est propre à exécuter une certaine action. Il y a *organique simple*, & *organique composé*. L'organique simple est celui, dont les parties ne sont pas organiquès; le composé est celui, dont les parties sont organiques. On appelle aussi ces parties organiques, des *organes*.

131. Mr. DE LEIBNITZ croïoit qu'il y a de ces Corps organiquès par tout; voici ses paroles: (*a*) La matière ar„ rangée par une sagesse divine doit „ être essentiellement organisée par tout, „ &

(*a*) Considérations sur les Principes de Vie, & sur les Natures Plastiques. Histoire des Ouvrages des Savans, 1705.

„ & ainsi, il y a Machine naturelle à l'in„ fini, & tant d'enveloppes & Corps „ organiques, enveloppés les uns dans „ les autres, qu'on ne sauroit jamais pro„ duire un Corps organique tout-à-fait „ nouveau, & sans aucune préforma„ tion, & qu'on ne sauroit détruire en„ tièrement non plus un Animal déjà „ subsistant ". Nous expliquerons ces dernières paroles, en parlant du Corps humain. Ce Philosophe pensoit de plus, qu'à l'exemple de notre Corps, chacun de ces Corps organiques, répandus par toute la Matière, a une Ame, ou une Monade principale, qui lui est unie, & qui se représente l'Univers suivant le point de vue de son Corps organique; & dont, par conséquent, les perceptions sont plus claires & plus considérables, comme nous l'expliquerons dans la suite, que celles des Monades inférieures, ou des simples Elémens, dont le point de vue est un point mathématique (100). Cependant il ne faut pas prendre ceci, comme si notre Philosophe vouloit dire, que chaque masse de matière, une pierre, par exemple, est un Corps organique & animé. Il

nous

nous en avertit lui même, en expliquant sa pensée. „ Mais il ne faut point dire „ pour cela, que chaque portion de la „ matière est animée, c'est comme „ nous ne disons pas qu'un Etang plein „ de poissons est un Corps animé, quoi„ que le poisson le soit " (*a*).

132. Ces Corps organiques sont le milieu, par le moïen duquel se fait (idéalement, comme nous le verrons, & dans les apparences) la communication & le commerce des choses matérielles avec les Ames, qui sont unies aux Corps organiques, & en général avec tous les Esprits créés, qui forment la seconde espèce des substances, dont le Monde est composé. Je dis tous les Esprits créés, parce que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, il n'y en a point qui ne soit uni à un Corps, ainsi que nous le verrons plus bas. Pour nous former une Idée de cette union, il faut la considérer dans celui de tous les Esprits que nous connoissons le mieux, je veux dire dans notre Ame.

133. Chacun sait que son Individu, sa Pers

(*a*) Ibidem.

Personne, est composée de deux substances entièrement différentes, savoir, l'Ame & le Corps. Il connoit de plus par sa propre expérience, que son Ame s'apperçoit de ce qui se passe dans son Corps, & qu'elle apperçoit même les Choses matérielles, suivant la rélation qu'elles ont avec son Corps, & les impressions qu'elles font sur lui: Et que, de son coté, le Corps, quand il est bien constitué, se meut suivant la volonté de l'Ame, & obéït ponctuellement à ses Commandemens. Enforte qu'il y a un accord si exact, & une si parfaite harmonie entre ces deux parties de l'homme, qu'elles paroissent agir reéllement l'une sur l'autre; Et cela forme entre elles une véritable union.

114. La Question n'est donc pas de savoir, s'il y a véritablement une harmonie entre l'Ame & le Corps; chacun en est convaincu par sa propre expérience: Mais il s'agit de savoir comment cette union & cette harmonie doit être expliquée, ou par quel moïen elle se fait. Les Philosophes ont imaginé là-dessus trois Hypothèses, ou trois Systèmes principaux. Le prémier, qui est le

le plus ancien, & qui est aussi l'Opinion du Vulgaire, est celui de l'*Influence Physique*. Il porte que l'Ame agit *physiquement* sur le Corps, & le Corps sur l'Ame, par une action réelle & une véritable influence. Le second est celui des *Cartésiens*. On l'appelle Systême *d'Assistence*, ou des *Causes occasionelles*; parceque, suivant ces Philosophes, Dieu est le seul Acteur dans la Nature, & les substances créées ne sont point les causes efficientes des actions qu'on leur attribue; elles n'en sont que l'occasion. Et en particulier, dans le sujet dont il s'agit, Dieu, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps, produit certaines pensées dans l'Ame; & à l'occasion des volontés de l'Ame, il produit dans le Corps des mouvemens, qui y répondent, & qui les exécutent. Enfin le Systême, ou l'Hypothèse, de l'*Harmonie préétablie*, est due à Mr. DE LEIBNITZ. Suivant cette Hypothèse, l'Ame & le Corps sont tellement constitués, que, sans aucune communication réelle, & ne suivant chacun, dans ses actions, que ses propres Loix, ils s'accordent pourtant avec une parfaite exactitude, & que tout

se

se passe en eux, comme s'ils agissoient véritablement l'un sur l'autre.

135. Il ne peut y avoir que ces trois Systèmes simples & originaux, pour expliquer l'union & l'harmonie de l'Ame & du Corps (*a*); je dis Systèmes simples & originaux, car on peut en former un grand nombre d'autres, en prenant quelque chose de ces trois prémiers, & en les combinant de diverses manières. Mais toutes les explications reviennent à ces trois, que nous venons d'indiquer. Mr. DE LEIBNITZ nous le fait comprendre par un exemple dans sa Réponse au P. LAMY (*b*). Figurez-vous, dit-il, deux Pendules qui s'accordent parfaitement. Il n'y a que trois moïens de produire cet accord. Le prémier seroit d'établir une communication entre les deux Pendules, ensorte qu'elles agissent l'une sur l'autre, & s'accordassent ainsi dans leurs mouvemens: C'est la voie d'*influence*. Le second moïen seroit,

(*a*) Voïez *Bulffinger*, *Commentatio hypothetica de Harmonia præstabilita. Sect.* 2. §. 13. & *seqq.*

(*b*) Supplément du Journal des Savans, Juin, 1709.

soit, que l'Ouvrier y mît continuellement la main, & eût soin de faire mouvoir l'une en même-tems que l'autre. C'est la voie d'*Assistence*, ou des *Causes occasionelles*. Enfin le troisième moïen consisteroit à construire d'abord ces deux Pendules avec tant d'art & de justesse, qu'elles fussent dans une parfaite harmonie & s'accordassent exactement : C'est la voie de l'*Harmonie préétablie*.

136. Avant que d'examiner ces trois Systèmes, il est bon de remarquer, que *la Liberté est indépendante des Systèmes que l'on peut former pour expliquer le commerce de l'Ame avec le Corps*, ou, comme s'exprime Mr. WOLFF (Psychol. ration. §. 536.) *Salvo quocunque Systemate de commercio inter Mentem & Corpus, Libertas & defendi & negari potest*. Car dans les Systèmes sur le commerce de l'Ame & du Corps, il ne s'agit que d'expliquer comment les sensations dépendent du Corps, & comment les mouvemens volontaires du Corps dépendent de l'Ame. Or les appetits & les aversions, qui déterminent notre Choix, dépendent de la même manière des sensations, quelle que soit la manière dont celles-ci dépendent

dent du Corps. La Liberté n'entre donc pour rien dans cette dernière Question. Et, puisque les mouvemens du Corps suivent les appetits de l'Ame, la manière dont ces appetits sont déterminés, ou produits, ne peut pas dépendre de la manière, dont ils sont suivis des mouvemens du Corps.

137. Le systême de l'*Influence physique* ne peut-être admis, pour bien des raisons. 1°. Parce qu'une substance créée ne peut agir physiquement sur une autre substance (94). 2°. Quand même on n'accorderoit pas ce principe de Mr. de Leibnitz, on ne fera jamais comprendre, même à ceux qui admettent l'action d'une substance créée sur l'autre, que deux substances, aussi différentes que l'Ame & le Corps, puissent avoir une communication réelle & physique, & sur tout que le Corps puisse agir sur l'Ame, & l'affecter par son action. Si l'on veut supposer dans l'Ame, & dans le Corps, un pouvoir, à nous inconnu, d'agir l'un sur l'autre; c'est ne rien expliquer; c'est avoir recours aux qualités occultes. On ne peut soutenir ce systême avec quelque apparence, qu'en avouant,

avouant, que l'Ame est matérielle. Mais c'est un sentiment, où l'on ne donnera pas aisément, crainte des Conséquences; & d'ailleurs il est absolument contraire à la raison, puisque, en ce cas, l'Ame ne seroit pas même une véritable substance (57.)

138. Mais 3o. on a aujourd'hui une Démonstration contre ce systême. Car MR. DE LEIBNITZ & d'autres Grands-Hommes, ont découvert plusieurs Loix de la Nature, qui y sont entièrement contraires, & que les plus grands Mathématiciens ont cependant reconnues comme certaines. La prémière est, *qu'il n'y a point d'action dans les Corps sans réaction, & que la réaction est toujours égale à l'action.* Or dans l'action du Corps sur l'Ame, il ne sauroit y avoir de réaction, l'Ame ne pouvant pas lui résister, puisqu'elle n'est pas matérielle. La seconde Loi est, que *dans tout l'Univers il se conserve toujours la même quantité de forces vives, ou de la force absolue.* La troisième, *qu'il s'y conserve* aussi *la même quantité de force directive, ou la même direction dans tous les Corps ensemble, qu'on suppose agir entre eux de quel-*

quelque manière qu'ils se choquent (a). Or il est aisé de voir, que la prémière de ces deux Loix ne sauroit subsister, si l'Ame peut donner du mouvement au Corps; car, en ce cas, elle augmentera la quantité des forces vives, ou de la force absolue. Et la seconde ne sera pas moins renversée, si l'Ame a le pouvoir de changer la direction du mouvement de son Corps, & par son moïen, celle des autres Corps. Mr. DESCARTES, & ses Sectateurs, avoient déjà senti ces Difficultés; quoiqu'ils se soient trompés, en disant, qu'il se conserve toujours la même quantité de *mouvement*; & c'est pour cela qu'ils ont rejetté le systême de l'*Influence*, & substitué à sa place celui des Causes occasionelles.

139. Mais ce systême a aussi ses Caractères de réprobation. Outre qu'il n'est pas raisonnable d'ôter l'action aux Créatures, comme nous le verrons ci-après; on objecte à ceux qui restraignent le concours particulier de Dieu au cas spécial de la communication du Corps &

(a) Théod. §. 61.

& de l'Ame, que c'est donner une petite Idée des Ouvrages de Dieu, que de dire, qu'il est obligé d'y mettre la main continuellement, par un concours particulier & immédiat; & il y a même quelque chose de dur & de choquant, à soutenir, que Dieu lui-même produit immédiatement & dans tous les Cas particuliers, les actions infames & criminelles que les Ames exigent de leurs Corps, & surtout, qu'à l'occasion de ce qui se fait dans le Corps, il excite lui-même des pensées abominables & impies dans l'Ame, & qu'il la met dans le délire & dans la fureur, par une opération immédiate, quand le Corps est en fièvre, ou quand il est gorgé de vin. Mais nous n'insisterons, que sur les deux Considérations suivantes. 1°. Tout le Monde doit convenir, qu'en Philosophie, où l'on cherche à rendre raison des faits, & à les expliquer intelligiblement par les natures des choses, il n'est pas permis d'avoir recours aux Miracles, & de faire venir, pour le dénouëment, un Dieu, comme dans une Machine de Théatre, *Deum ex Machinâ*. Or il est certain que, dans le système des *Causes occasionelles*, on

introduit des miracles perpétuels; car on ſuppoſe, que Dieu produit immédiatement, & par ſa toute-puiſſance, ſans l'intervention des Cauſes ſecondes, les perceptions de l'Ame à l'occaſion du Corps, & les mouvemens du Corps à l'occaſion de l'Ame: Mais voilà préciſement ce qu'on appelle des *Miracles*; ce terme, ſuivant la notion la plus exacte, & même la plus générale, ſignifiant *un effet qui n'eſt pas explicable par les natures des choſes créées* (*a*), mais qui eſt produit immédiatement par la volonté efficace de Dieu. Si quelqu'un ne veut pas en tomber d'accord, nous ne diſputerons pas des termes avec lui; mais il ſera obligé de convenir, que c'eſt en ce ſens que les Miracles ne doivent pas être allégués en Philoſophie, où nous venons de remarquer, qu'on doit expliquer les faits par les natures des choſes.

140. Les Cartéſiens ont coutume de dire, pour éviter la Difficulté, que Dieu s'eſt fait une Loi générale de produire des perceptions dans l'Ame, à l'occaſion

(*a*) Théod. §. 207.

sion de ce qui arrive dans le Corps ; & des mouvemens dans le Corps, à l'occasion des volontés de l'Ame : Et qu'ainsi ils n'ont point recours aux Miracles, le Miracle n'étant qu'une exception aux Loix générales. Quand on leur accorderoit cette Définition, il reste toujours vrai, que, de cette manière, ils n'expliquent rien, & qu'ainsi ils pèchent contre les règles de la bonne Philosophie (139). Mais outre cela, „ on ne peut „ pas dire que le Miracle n'est qu'une „ exception des Règles, ou Loix géné„ rales, que Dieu a établies arbitraire„ ment ; Car les Loix générales de la „ Nature ne sont point arbitraires ; mais „ elles sont fondées sur la convenance „ avec la nature des choses. Ainsi le „ Miracle n'est une exception de ces „ Loix, que parce qu'il n'est pas expli„ quable par la nature des choses. Et „ ainsi, il ne suffit pas, pour éviter les „ Miracles, que Dieu fasse une certai„ ne Loi, s'il ne donne point aux Créa„ tures une nature capable d'exécuter „ ses ordres (*a*). Car, outre le Décret, „ il

(*a*) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections du P. LAMY, *ubi supra*.

„ il faut encore le moïen naturel de
„ l'exécuter, c'est-à-dire, il faut que ce
„ qui se fait se puisse expliquer par la
„ nature que Dieu donne aux choses *(a)*.
„ C'est pourquoi, si Dieu faisoit une Loi
„ générale, qui portât que les Corps s'at-
„ tirassent les uns les autres, il n'en
„ sauroit obtenir l'exécution que par des
„ miracles perpétuels. Et de même,
„ si Dieu vouloit que les organes des
„ Corps humains se conformassent avec
„ les volontés de l'Ame, suivant *le sy-*
„ *stème des Causes occasionelles*, cette
„ Loi ne s'exécuteroit aussi, que par des
„ Miracles perpétuels *(b)*.

141. 2°. L'introduction de ces Miracles perpétuels ne renverse pas moins les loix de la Nature, que le systême de l'*Influence* ; puisqu' en ce cas, il n'y auroit plus aucune règle constante dans les mouvemens, bien loin qu'il s'y conservât la même quantité de force absolue & de force directive. En voila assez sur ces deux systêmes : Ce n'est pas notre

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de Mr. BAYLE, *ubi supra*.
(b) Théodicée §. 207.

notre dessein de les examiner à fonds. Ceux qui voudront en savoir davantage peuvent consulter le Livre de Mr. BÜLFFINGER, que nous avons déjà cité (134), & sur tout la Psychologie rationelle de l'incomparable Mr. WOLFF.

CHAPITRE HUITIE'ME.

De l'Harmonie pré-établie.

142. VENONS maintenant au système de l'*Harmonie pré-établie*. Il est une suite inévitable du système que nous venons d'expliquer sur la Nature & la Communication des substances. Aussi est-ce cette Théorie même qui y a conduit Mr. DE LEIBNITZ, comme il nous l'apprend lui-même. „ Etant donc obligé, dit-il (*a*), d'accorder qu'il n'est „ pas possible que l'Ame, ou quelqu'„ autre véritable substance, puisse re„ cevoir quelque chose par dehors, si „ ce n'est par la toute-puissance divine, „ je

(*a*) Système nouveau, &c. ubi supra.

„ je fus conduit insensiblement à un sen-
„ timent, qui me surprit, mais qui pa-
„ roit inévitable, & qui, en effet, a des
„ avantages très-grands, & des beautés
„ très-considérables. C'est qu'il faut
„ donc dire, que Dieu a d'abord créé l'A-
„ me, ou toute autre Unité réelle, en-
„ sorte que tout lui naisse de son propre
„ fonds, par une parfaite spontanéïté à
„ l'égard d'elle-même, & pourtant avec
„ une parfaite conformité aux choses de
„ dehors. Et qu'ainsi, nos sentimens in-
„ ternes, c'est-à-dire, qui sont dans l'A-
„ me même, & non dans le Cerveau,
„ ni dans les parties subtiles du Corps,
„ n'étant que des Phénomènes suivis sur
„ les Etres externes, ou bien des appa-
„ rences véritables, & comme des son-
„ ges bien réglés, il faut que ces per-
„ ceptions internes dans l'Ame lui arri-
„ vent par sa propre Constitution origi-
„ nale, c'est-à-dire, par la Nature re-
„ présentative (capable d'exprimer les
„ Etres hors d'elle par rapport à ses Or-
„ ganes) qui lui a été donnée dès sa
„ Création, & qui fait son Caractère
„ individuel. Et c'est ce qui fait que
„ chacune de ces substances représen-

„ tant

„ tant exactement tout l'Univers à sa
„ manière, & suivant un certain point de
„ vue : Et les perceptions, ou expres-
„ sions des choses externes, arrivant à
„ l'Ame à point nommé, en vertu de
„ ses propres loix, comme dans le Mon-
„ de à part, comme s'il n'existoit rien
„ que Dieu & elle, il y aura un parfait
„ accord entre toutes ces substances, qui
„ fait le même effet qu'on remarque-
„ queroit, si elles communiquoient en-
„ semble par une transmission des Espê-
„ ces, ou des Qualités, que le commun
„ des Philosophes imagine. De plus, la
„ Masse organisée, dans laquelle est le
„ point de vue de l'Ame, étant expri-
„ mée plus prochainement, & se trou-
„ vant réciproquement prête à agir d'el-
„ le-même, suivant les Loix de la ma-
„ chine corporelle, dans le moment que
„ l'Ame le veut, sans que l'un trouble
„ les Loix de l'autre, les Esprits & le
„ Sang aïant alors justement le mouve-
„ ment qu'il leur faut, pour répondre aux
„ passions & aux perceptions de l'Ame.
„ C'est ce rapport mutuel, reglé par avan-
„ ce dans chaque substance de l'Univers,
„ qui produit ce que nous appellons leur

„ Communication, & qui fait unique-
„ ment l'union de l'Ame avec le Corps.
„ Et l'on peut entendre par là comment
„ l'Ame a son siége dans le Corps, par
„ une présence immédiate, qui ne sau-
„ roit y être plus grande, puis qu'elle
„ y est comme l'Unité est dans le résul-
„ tat des Unités, qui est la multitude."
L'Auteur dit encore dans un autre en-
droit (a); „ ainsi étant d'ailleurs persua-
„ dé du principe de l'*Harmonie* en gé-
„ néral ...., je ne pouvois manquer de
„ venir à ce systéme, qui porte que
„ Dieu a créé l'Ame d'abord de telle
„ façon, qu'elle doit se produire, & se
„ représenter par ordre ce qui se passe
„ dans le Corps; & le Corps aussi de
„ telle façon qu'il doit faire de soi mê-
„ me ce que l'Ame ordonne. De sorte
„ que les Loix, qui lient les pensées
„ de l'Ame dans l'ordre des Causes fina-
„ les, & suivant l'évolution des percepti-
„ ons, doivent produire des images,
„ qui se rencontrent, & s'accordent avec
„ les impressions des Corps sur nos or-
„ ganes,

(a) Théodicée §. 62.

„ ganes, & que les Loix des mouve-
„ mens dans le Corps, qui s'entre-suivent
„ dans l'ordre des causes efficientes, se
„ rencontrent aussi, & s'accordent telle-
„ ment avec les pensées de l'Ame, que
„ le Corps est porté à agir dans le tems
„ que l'Ame le veut."

143. Ces deux passages de notre Illustre Philosophe pourroient suffire pour donner à un Lecteur, attentif & désoccupé, une juste idée de l'*Harmonie préétablie*. Cependant, comme cette Hypothèse a été attaquée plus vivement qu'aucune autre partie du système, il est nécessaire de l'expliquer dans un plus grand détail; non seulement pour mettre tout le Monde en état d'en comprendre le véritable sens; mais encore, afin de faire voir d'avance, par cette simple exposition, que les Objections portent à faux, & sont toutes fondées sur l'ignorance, vraie, ou affectée, des véritables Idées de Mr. de Leibnitz, comme ce Grand-Homme s'en est toujours plaint. Pour se former une juste Idée de cette Hypothèse si contredite, il faut en examiner toutes les parties par ordre, & considérer 1°. La Nature de l'Ame. 2°.

Celle du Corps. 3°. Enfin leur harmonie, comment elle est établie, & comment elle est immanquable. Après-quoi il sera aisé de voir, que cette Hypothèse est très-possible, & qu'elle ne donne aucune atteinte à la Liberté.

144. L'Ame étant une véritable substance, simple, & indivisible, il s'ensuit prémièrement, qu'elle a de la Force, ou de l'Activité (75). Et cette force tendant au changement, l'Ame doit être dans un état de changement continuel (78). Elle ne peut recevoir aucune impression des autres substances créées (94); les choses externes ne sont donc point la cause de ses changemens, mais elle est seule la véritable cause efficiente de tout ce qui se passe en elle (95). Ainsi, non seulement les actions libres de l'Ame sont spontanées, mais encore toutes ses pensées, toutes ses perceptions, toutes ses passions (a); en un mot, tout ce qui se fait

(a) „ De sorte que je ne fais qu'étendre la „ spontanéïté aux pensées confuses & involon„ taires." Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Reflexions de Mr. BAYLE. p. 410. du Recueil de Mr. DES MAIZEAUX. T. II.

fait en elle eſt *ſpontané*; Car une action eſt *ſpontanée*, quand ſon principe eſt dans celui qui agit: *ſpontaneum eſt cujus principium eſt in agente* (a). De ſorte qu'à proprement parler, l'Ame n'eſt jamais paſſive.

145. L'Ame a non ſeulement des perceptions confuſes, comme toutes les véritables ſubſtances (98); mais de plus, en qualité d'Eſprit, elle a des Idées intellectuelles, & la faculté de réflêchir ſur ce qu'elle apperçoit, ou ſur ſon état, d'examiner, de choiſir librement, ou de *vouloir*; c'eſt-à-dire, de préférer un état à un autre; car, quand nous voulons quelque choſe, cela veut dire que nous préférons notre état, aïant cette choſe, à un autre état, où nous ne l'aurions pas.

146. Les perceptions, ou Idées, de l'Ame ſont de deux ſortes: elle a des *perceptions diſtinctes*, qui ſont dans l'Entendement; & des *perceptions confuſes*. Ces dernières ſe diviſent encore en *claires* & *obſcures*, ſuivant le dégré de l'impreſſion, qu'elles

(a) Théod. §. 301.

qu'elles font sur l'Ame; ou, pour parler plus exactement, suivant la manière plus ou moins sensible, dont l'Ame les apperçoit. Les perceptions confuses en général sont celles dont on attribue vulgairement la cause aux sens, & aux impressions qui se font dans le Cerveau, auxquelles on rapporte l'Imagination. L'on nomme à cause de cela ces perceptions, des *sensations* & des *Images*: Les Idées distinctes sont la perfection de l'Ame & son Empire; &, si elle n'en avoit point d'autre, elle seroit un Dieu (*a*): Les perceptions confuses sont son imperfection & son esclavage; car elle n'est pas maîtresse de les supprimer, ou de les faire naître, comme l'expérience nous en convainct; cependant nous verrons qu'elle peut y contribuer indirectement. Nous ne traiterons ici que des perceptions confuses, qui se rapportent au Corps, parce que c'est seulement sur leur origine que notre système diffère des autres. Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF ont dit d'excellentes choses sur les Idées distinctes,

(*a*) Voïez la Théodicée, §. 64.

ctes, ou de pur Entendement. Mais la Théorie de ces Idées-là étant la même, quelque systême que l'on suive, nous ne nous y arrêterons pas, pour ne point trop grossir cet Ouvrage.

147. Ni les unes ni les autres de ces Perceptions ne peuvent être excitées dans l'Ame, par les impressions de son Corps (144); mais elle les produit par sa propre force. Et, comme c'est par le moïen des perceptions confuses, que se fait en elle la représentation de son Corps, & par rapport à lui de tout l'Univers; l'*Ame ne connoit point les choses matérielles, par aucune impression, qui se fasse sur elle, par le moïen des organes de son Corps.* Et elle pourroit avoir les mêmes perceptions, quand même son Corps ne seroit point, quand il n'existeroit rien que Dieu & elle.

148. Cependant l'Ame apperçoit constamment son Corps, & se représente régulièrement l'Univers, ou les autres Corps, suivant les impressions qu'ils font sur les organes du sien; c'est-à-dire, suivant le point de vue particulier de ce Corps organique. *Il y a donc dans l'Ame une Nature, ou force représentative de*

l'Univers, suivant le point de vue particulier à chaque Ame, qui est déterminé au dehors par le point de vue du Corps organique, auquel elle est unie.

149. Cette représentation étant toujours exactement réglée sur l'état du Corps, *elle fait le même effet & les mêmes apparences, que si le Corps agissoit sur l'Ame par une influence physique.*

150. Comme il n'est pas possible, que le point de vue de deux Corps différens soit précisement le même, la représentation ne peut être la même dans deux Ames. Elles ont donc chacune une Nature représentative particulière & différente de toute autre; & par conséquent, *les Ames* elles-mêmes *sont toutes différentes les unes des autres.* C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ a exprimé dans le passage que nous avons rapporté (142). en disant; „ que la Nature représentati-„ ve de chaque Ame fait son Cara-„ ctère individuel."

151. Puisque l'Ame, une fois existante, ne reçoit plus rien de dehors (144), & qu'elle a une force interne, qui produit seule tous ses changemens (Ibid.), chacun de ses états contient tout ce qui sert

à dé-

à déterminer l'état suivant (79); *tous ses états sont donc liés & découlans naturellement l'un de l'autre, & le prémier état enveloppe la raison de tous les autres.*

152. Par conséquent, comme l'Ame se représente l'état présent de l'Univers par rapport à son Corps, dans chacun de ses états; il faut qu'il y ait eu des traces de toutes ces représentations dans le prémier état, duquel les autres découlent. Et, ainsi, l'Ame renfermoit, dès le commencement, une *concentration* & une *représentation*, non seulement de l'état actuel du Monde, mais encore de tous ses états successifs, de toute la suite de ses changemens. Mais toutes ces perceptions ne sont point distinctes & développées en même-tems; elles sont confondues & concentrées, à peu près comme on peut dire que toutes sortes de figures sont dans un bloc de marbre, quoique chacune ne paroisse actuellement, que quand on l'a développée, en travaillant ce marbre (*a*). Car notre Ame n'a point

(*a*) Rerum vero actu a nobis non cogitatarum ideæ sunt in mente nostrâ, ut figura Herculis in rudi

point assez de capacité pour s'appercevoir distinctement de toutes ces perceptions, & les considérer à la fois. „ Il
„ est impossible, dit notre Philosophe
„ (a), que l'Ame puisse connoitre di-
„ stinctement toute sa nature, & s'ap-
„ percevoir comment ce nombre innom-
„ brable de petites perceptions, entas-
„ sées, ou plutot, concentrées ensem-
„ ble, s'y forme: il faudroit pour cela
„ qu'elle connut parfaitement tout l'U-
„ nivers, qui y est enveloppé, c'est-à-
„ dire, qu'elle fut un Dieu.

153. On ne doit point s'étonner de ce que nous disons, qu'il y a actuellement dans l'Ame une multitude de perceptions confuses & obscures, qu'elle ne sent que confusément, qu'elle ne distingue point, & auxquelles elle ne fait pas attention; tous les sens nous en fournissent des exemples incontestables. Dans le *son*, par exemple, nous n'appercevons réellement que les vibrations fréquentes, le tré-

rudi marmore. Leibnitii Meditationes de Cognitione &c. Act. Erudit. Novemb. 1684.

(a) Théod. §. 403.

trémoussement, que le Corps sonore excite dans l'organe de l'ouïe, par l'entremise de l'air, auquel il communique son mouvement; mais, comme nous ne distinguons point ces vibrations, leur confusion produit en nous une perception confuse, toute différente de ce que seroit chacune des perceptions particulières, qui la composent, si nous les appercevions à part & distinctement. De même, dans la chaleur, le froid &c., les gouts, les odeurs & les couleurs, nous n'appercevons réellement que des figures & des mouvemens, mais si variés, si peu remarquables chacun à part, & en si grand nombre, que notre Ame n'est pas capable de les considérer chacun d'une manière distincte: Et, ainsi, elle ne s'apperçoit pas que la perception confuse, qu'elle a alors, n'est composée que d'une multitude de petites perceptions de figures & de mouvemens peu considérables. Comme quand nous appercevons la couleur verte, qui résulte du mélange des particules jaunes & bleues, nous ne sentons réellement que le jaune & le bleu, mêlés subtilement ensemble; cependant nous n'y prenons pas

gar-

garde, & nous nous imaginons plutot que nous avons une perception toute nouvelle (*a*).

154. L'Ame n'étant point en état de considérer en même-tems cette multitude de perceptions qu'elle possède à la fois, c'est ce qui fait que la plupart ne sont qu'obscures, ou confuses ; mais elles se développent successivement en elle, par un effet de son activité, & suivant un certain ordre ; & elles deviennent, chacune à son tour, plus sensibles, & distinguables. Et c'est ainsi que l'Ame, toute simple qu'elle est, peut passer d'un état à un autre, par la liaison de ses perceptions, qui se suivent, & s'entrainent

les

(*a*) *Ceterum cum colores aut odores percipimus, utique nullam aliam habemus quam figurarum & motuum perceptionem, sed tantum multiplicium & ignotorum ut mens nostra singulis distinctè considerandis in hoc præsenti suo statu non sufficiat; & proinde non animadvertat perceptionem suam ex solis figurarum & motuum minutissimorum perceptionibus compositam esse, quemadmodum confusis flavis & coeruleis pulvisculis viridem colorem percipiendo, nisi flavum & coeruleum minutissimè mixtum sentimus, licet non animadvertentes & potius novum aliquod Ens nobis fingentes. Leibnitii Meditationes de Cognitione, Veritate, &c. ubi supra.*

les unes les autres, comme si elle étoit une Machine composée de quantité de pièces différentes, dont chacune fait son effet. „ Il faut considérer, que l'Ame,
„ toute simple qu'elle est, a toujours un
„ sentiment composé de plusieurs per-
„ ceptions à la fois; ce qui opère autant
„ pour notre but, que si elle étoit com-
„ posée de pièces comme une machine.
„ Car chaque perception précédente a
„ de l'influence sur les suivantes, con-
„ formément à une Loi d'ordre, qui est
„ dans les perceptions, comme dans les
„ mouvemens ..... J'ajoute que les
„ perceptions qui se trouvent ensemble
„ dans une même Ame en même-tems,
„ enveloppant une multitude véritable-
„ ment infinie de petits sentimens in-
„ distinguables, que la suite doit déve-
„ lopper, il ne se faut point étonner de
„ la variété infinie de ce qui en doit ré-
„ sulter avec le tems. Tout cela n'est
„ qu'une conséquence de la nature re-
„ présentative de l'Ame, qui doit ex-
„ primer ce qui se passe, & même ce
„ qui se passera dans son Corps, & en
„ quelque façon dans tous les autres, par
„ la connexion ou correspondance de

„ tou-

„ toutes les parties du Monde (*a*). „ Au reste, je ne sai s'il est besoin d'avertir, que, l'Ame étant un Etre simple & indivisible, tout ce que nous dirons ici du développement des perceptions doit être entendu dans un sens figuré. Les perceptions ne sont autre chose, que des modifications de l'Ame : Quand donc l'on dit, que l'Ame renferme en elle une multitude de perceptions, qui se développeront dans la suite, cela veut dire, qu'il y a déjà en elle des dispositions, plus ou moins prochaines, pour se modifier comme il faut qu'elle le soit, afin qu'elle ait ces perceptions.

155. Comme nous avons remarqué, que les perceptions confuses ne dépendent pas de la liberté (146), quoiqu'elles soient spontanées (144); il s'ensuit qu'il n'est pas nécessaire que l'Ame connoisse distinctement les perceptions, qu'elle aura, c'est-à-dire, la suite de celles qui doivent se développer successivement en elle : il lui suffit de les avoir enveloppées.

(*a*) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de Mr. BAYLE, *ubi supra*.

pées dans ses perceptions confuses, & qu'il y ait en elle une activité suffisante pour les développer par ordre (a) „L'A-
„ me ne connoit pas distinctement les
„ perceptions qu'elle aura, mais elle les
„ sent confusément. Il y a en chaque
„ substance des traces de tout ce qui
„ lui est arrivé, & de tout ce qui lui
„ arrivera. Mais cette multitude infi-
„ nie de perceptions nous empêche de
les

(a) „C'est donc des perceptions présentes,
„ avec la tendance réglée au changement, que
„ se forme cette *tablature* de Musique, qui fait
„ sa Leçon. *Mais*, dit Mr. Bayle, *ne faudroit*
„ *il pas qu'elle connût* (distinctement) *la suite*
„ *des notes, & y pensât* (ainsi) *actuellement*? Je
„ répons que non: il lui suffit de les avoir en-
„ veloppées dans ses pensées confuses, autre-
„ ment toute *Entéléchie* seroit Dieu. Car Dieu
„ exprime tout distinctement & parfaitement à
„ la fois, possible & existant; passé, présent,
„ & futur; il est la source universelle de tout;
„ & les *Monades* créées l'imitent, autant qu'il est
„ possible que des Créatures le fassent: il les a
„ fait sources de leurs Phénomènes, qui con-
„ tiennent des rapports à tout, mais plus ou
„ moins distincts, selon les dégrés de perfe-
„ ction de chacune de ces substances." Replique de Mr. de Leibnitz aux Réflexions de Mr. Bayle. p. 409. du Recueil T. II.

„ les distinguer, comme lorsque j'entens
„ un grand bruit confus de tout un Peu-
„ ple, je ne distingue point une voix
„ de l'autre (a)."

156. La nature de l'Ame étant de se représenter exactement l'Univers, suivant le point de vue de son Corps organisé; & l'etat de l'Univers changeant continuellement, & la situation du Corps & sa constitution même variant aussi, *il faut que les perceptions de l'Ame changent de même, & se développent dans le même ordre que se font les changemens dans les choses externes.*

157. Pour concevoir comment cela est possible, il faut considérer, que „ *la*
„ *raison du changement des pensées dans*
„ *l'Ame, est la même que celle du change-*
„ *ment des choses dans l'Univers, qu'elle re-*
„ *présente.* Car les raisons de Mécha-
„ nique, qui sont développées dans les
„ Corps, sont réünies, &, pour ainsi
„ dire, concentrées dans les Ames ou
„ *Entéléchies*, & y trouvent même leur
„ sour-

(a) Reponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de Mr. BAYLE. Hist. des Ouvr. des Savans, 1698.

„ source (a)." C'est-à-dire que les Loix de Méchanique, qui sont éminemment & idéalement dans les Ames, y produisent le même effet sur les développemens des perceptions, d'une manière spirituelle, qu'elles produisent matériellement sur les Corps; les Ames étant comme de petits Mondes en Idées, des représentations, des expressions de l'Univers, où tout se passe idéalement, comme il se fait méchaniquement dans le Monde matériel.

158. Ceux qui admettent le systême de Mr. DE LEIBNITZ, sur la Communication des substances, ne trouveront point ici de difficulté. Mais, quelque système que l'on suive, il semble que l'on ne peut disconvenir, qu'il ne soit possible, & même convenable, que la représentation d'un mouvement ait dans l'Ame, qui l'apperçoit, des suites & un effet équivalens à ceux qu'a le mouvement même dans les choses corporelles; puisque la représentation doit avoir un rapport na-

(a) Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Réflections de Mr. BAYLE. p. 406. du Recueil T. II.

naturel à ce qui eſt repréſenté. Et ce qui ôte toute difficulté, c'eſt qu'elle ne peut être une repréſentation exacte, ſi elle n'exprime, non ſeulement l'effet, mais encore les ſuites qu'il entraine naturellement après lui: & ainſi, comme tout mouvement tend à un autre mouvement, toute perception, qui le repréſente, doit tendre auſſi à une perception nouvelle: Le mouvement comprenant déjà ce qui doit produire un autre mouvement, ſa repréſentation exacte doit exprimer auſſi, quoique obſcurément, & de manière que l'Ame ne les diſtingue pas, ces traces, ces élémens d'un mouvement qui va ſuivre, & par là elle prépare une repréſentation nouvelle. On accordera tout cela ſans peine, ſi l'on conſidère, que les Loix des mouvemens mêmes ne ſont point fondées ſur le principe d'une Néceſſité brute & mathématique, mais ſur des raiſons métaphyſiques; ſavoir, ſur le principe de convenance, & qu'ainſi il eſt naturel que ces raiſons métaphyſiques aient lieu dans les Ames; & qu'il y ait auſſi une raiſon de convenance, en vertu de laquelle toute perception tend à développer une perception nouvelle. Car

il

il eſt hors de doute qu'un Etre ſpirituel peut être auſſi bien ſuſceptible d'ordre & de règle dans ſes opérations, que des Etres corporels. De ſorte que Mr. DE LEIBNITZ dit avec raiſon; (*a*) „ qu'il „ auroit peut-être ſuffi de dire, que „ Dieu aïant fait des Automates corpo„ rels, en pourroit bien avoir fait d'im„ matériels, qui repréſentent les prémi„ ers." Je remarquerai en paſſant, que ceux qui ont voulu abuſer de ce nom d'Automates ſpirituels, que notre Auteur donne aux Ames, pour l'accuſer d'en faire tout autant de Machines, & de renverſer la Liberté, ſemblent n'avoir pas fait attention à la ſignification de ce terme; il ne ſignifie autre choſe, ſuivant ſon étimologie, & dans l'uſage qu'en font les Auteurs Grecs, que *Agent ſpontané*, *qui agit de ſoi même*, *qui n'eſt point pouſſé par les Etres externes*. De ſorte qu'il convient parfaitement à une ſubſtance ſimple & libre (*b*), au lieu qu'on

(*a*) Réponſe aux Objections de Mr. BAYLE, *ubi ſupra*.

(*b*) L'Illuſtre Mr. 'sGRAVESANDE porte ſur cette

qu'on ne l'applique qu'improprement à une Machine. C'est aussi ce que Mr. DE LEIBNITZ a remarqué quelque part.

159. Comme la Loi du dévelopement des perceptions, que nous venons d'expliquer, est la clef de tout ce que le système de l'*Harmonie pré-établie* enseigne sur la Nature de l'Ame, il ne faut rien négliger pour la bien faire comprendre à tous les Lecteurs. Dans cette vue, je rapporterai encore ce beau passage de Mr. DE LEIBNITZ: (a) „Nous ne formons pas nos Idées, parce que nous le „voulons, elles se forment en nous, „elles se forment par nous, non pas en „conséquence de notre volonté, mais „suivant notre nature & celle des cho„ses. Et, comme le foetus se forme „dans l'Animal, comme mille autres „merveilles de la Nature sont produi„tes

te Question un jugement digne de sa penétration & de son équité. *Leibnitius*, dit il, *ipsam* (Mentem) *vocat Automaton spirituale; quod sane sensu intellectum, ut à Leibnitio, & hujus sectatoribus, explicatur, neque libertatem, neque contingentiam Actionum humanarum tollit. Introd. ad Philos.* §. 237.

(a) Théod. §. 403.

„ tes par un certain *instinct*, que Dieu
„ y a mis, c'est-à-dire, en vertu de la
„ *préformation divine*, qui a fait ces ad-
„ mirables Automates, propres à produire
„ méchaniquement de si beaux effets; il
„ est aisé de juger de même, que l'Ame
„ est un Automate spirituel, encore plus
„ admirable; & que c'est par la pré-
„ formation divine qu'elle produit ces
„ belles Idées, où notre volonté n'a
„ point de part, & où notre art ne sau-
„ roit atteindre. L'opération des Auto-
„ mates spirituels, c'est-à-dire, des A-
„ mes, n'est point méchanique; mais
„ elle contient éminemment ce qu'il y
„ a de beau dans la Méchanique: les
„ mouvemens développés dans les Corps,
„ y étant concentrés par la représenta-
„ tion, comme dans un Monde idé-
„ al, qui exprime les Loix du Monde
„ actuel & leurs suites; avec cette dif-
„ ference du Monde idéal parfait qui
„ est en Dieu, que la plupart des
„ perceptions dans les autres ne sont que
„ confuses. Car il faut savoir que tou-
„ te substance simple enveloppe l'Uni-
„ vers par ses perceptions confuses, ou
„ sentimens, & que la suite de ces per-

 „ ceptions

„ ceptions est réglée par la nature par-
„ ticulière de cette substance; mais d'u-
„ ne manière qui exprime toujours toute
„ la nature universelle : & toute per-
„ ception présente tend à une perce-
„ ption nouvelle, comme tout mouve-
„ ment qu'elle représente tend à un au-
„ tre mouvement."

160. Il est maintenant aisé de voir, qu'en vertu de cette Loi du développement & de la suite des perceptions, *les états successifs de l'Ame ne sont pas moins liés ensemble, & suivans naturellement l'un de l'autre, que ceux de l'Univers entier*; & c'est par ce moien que l'Ame, dans chaque moment, ne manque point de se représenter exactement l'état actuel de l'Univers, par rapport à son Corps. Puisque l'Ame est une substance simple, qui ne reçoit rien de dehors, & qui a une force interne qui produit tout ce qui se passe en elle (144); on démontre encore que ses états successifs sont tous liés ensemble, de la même manière que nous l'avons démontré des Elémens (79). Et ceci met dans un nouveau jour la liaison des perceptions. Car, puisque c'est l'état présent qui détermine le suivant

(79),

(79), & que les perceptions présentes font partie de cet état présent de l'Ame, il est manifeste, que ces perceptions présentes contribuent à faire naitre les suivantes, & ainsi qu'elles sont liées avec elles.

161. Et, comme la représentation du Corps doit changer, quand la situation du Corps change (148); & que le Corps change de situation, suivant la libre volonté de l'Ame (133), on voit par-là, que *la liberté influë sur la suite des perceptions* (a).

162. Cependant cette influence de la Liberté ne change point la Loi, que nous venons d'établir (157), dans la suite des perceptions; parce que l'Ame se représentant l'état présent de l'Univers; & cet état contenant les raisons méchaniques, qui font changer la situation du Corps (91), précisément dans le tems que l'Ame l'ordonne; la représentation de ce même état doit aussi contenir les raisons, qui font changer les perceptions (158.

(a) *Libertas influit in seriem perceptionum, seu ad eas determinandas concurrit. Wolffii Psychol. ration.* §. 527.

158. 160). Et, en effet, les désirs, les appetits, ou les volitions de l'Ame naissent de ses perceptions, qui lui présentent les Motifs pour agir; & ils influent sur les perceptions suivantes, entant qu'ils sont compris dans l'état présent de l'Ame; car c'est cet état tout entier qui détermine le changement qui va se faire, ou l'état suivant (79. & 160). Il faut observer, que Dieu, en déterminant cette combinaison de substances, cette liaison des choses, & cette suite de changemens qui forment l'Univers, de même que cette suite de perceptions dans l'Ame, qui le représente, a eu égard aux libres déterminations de la Volonté: Ensorte que ces actes de la Volonté tous prévus & immanquables, quoique libres, entrent dans la suite des perceptions de l'Ame, tantôt comme fins, & tantôt comme moïen. Et l'on peut remarquer ici, pour le dire en passant, que Mr. DE LEIBNITZ n'admet point une Liberté vague & de *pure indifférence*, mais une Liberté convenable à une Intelligence, qui n'agit point au hazard, mais qui se détermine par des raisons & des motifs, comme nous l'expliquerons plus bas.

163. L'Ame a aussi une perception de son Corps ; Car il fait partie de l'Univers : Mais, comme il lui appartient d'une façon particulière, *elle se le représente d'une manière plus prochaine, & elle prend intérêt à ce qui lui arrive.* Aussi, remarque-t-on constamment, qu'elle est à son aise, quand son Corps est en bon état ; & qu'au contraire, elle sent de la douleur, quand il est malade, ou quand on le blesse.

164. Quelques Philosophes, & en particulier les Cartésiens modernes, pensent, que les Idées des „ qualités sensi„ bles, que Dieu donne (selon eux) à „ l'Ame, à l'occasion des mouvemens du „ Corps, n'ont rien qui représente ces „ mouvemens, ou qui leur ressemble ; de „ sorte qu'il étoit purement arbitraire „ que Dieu nous donnât les Idées de la „ chaleur, du froid, de la lumière, & au„ tres que nous expérimentons, ou qu'il „ nous en donnât de tout autres à cette „ même occasion" (*a*). Mais ce sont là des sentimens peu Philosophiques, & con-

(*a*) Théod. §. 341.

contraires aux maximes de la raiſon, comme Mr. DE LEIBNITZ le remarque au même endroit; car rien ne ſe fait, ſans une raiſon ſuffiſante (13): Et, ſi l'inſtitution des perceptions étoit purement arbitraire, il n'y auroit aucune raiſon pourquoi elles repréſentent une choſe plutot qu'une autre. La raiſon & l'ordre demandent que la perception aît quelque rapport à ce qu'elle repréſente. Ainſi il eſt convenable & naturel que la ſolution de continuïté dans notre Corps, par exemple, ſoit repréſentée par un ſentiment d'imperfection & de douleur dans l'Ame, puiſque cette ſolution nuit au Corps, & qu'elle eſt une imperfection. Il y a même de l'apparence que cette perception, qu'on appelle douleur, n'eſt autre choſe qu'un amas confus d'un nombre infini de petites perceptions, qui repréſentent le mouvement, qui ſe fait dans les parties ſubtiles du Corps; & qu'elle ne nous paroit ſi différente de ce qu'elle repréſente, que parce que la multitude innombrable, & la petiteſſe des perceptions, dont elle eſt compoſée, nous empêche de les diſtinguer; comme nous l'avons remarqué à l'égard de quel-

quelques autres perceptions confuses (153). Il ne se pouvoit donc faire naturellement, dans l'état présent des choses, que les qualités sensibles fussent représentées dans l'Ame, par des perceptions contraires à celles qui les représentant. Ecoutons le savant Auteur du systême que nous expliquons. „Il ne suffit donc pas, dit-il (a) (pour éviter „les miracles) que Dieu ordonne sim„plement qu'une blessure excite un sen„timent agréable, il faut trouver des „moïens naturels pour cela. Le vrai „moïen, par lequel Dieu fait que l'A„me a des sentimens de ce qui se passe „dans le Corps, vient de la nature de „l'Ame, qui est représentative des „Corps, & faite ensorte par avance „que les représentations qui naitront en „elle les unes des autres, par une sui„te naturelle de pensées, répondent au „changement des Corps. La représen„tation a un rapport naturel à ce qui „doit être représenté. Si Dieu faisoit „représenter la figure ronde d'un Corps „par l'Idée d'un quarré, ce seroit une

„re-

(a) Théodicée §. 355—357.

» représentation peu convenable ; car
» il y auroit des angles ou éminences
» dans la représentation, pendant que
» tout seroit égal & uni dans l'original.
» La représentation supprime souvent
» quelque chose dans les objets, quand
» elle est imparfaite ; mais elle ne sau-
» roit rien ajouter, cela la rendroit, non
» pas plus parfaite, mais fausse. Ou-
» tre que la suppression n'est jamais en-
» tière dans nos perceptions, & qu'il y
» a dans la représentation, entant que
» confuse, plus que nous n'y voïons.
» Ainsi il y a lieu de juger que les Idées
» de la chaleur, du froid, des couleurs,
» &c. ne font aussi que représenter les
» petits mouvemens exercés dans les
» organes, lors qu'on sent ces qualités,
» quoique la multitude & la petitesse de
» ces mouvemens en empêche la repré-
» sentation distincte. A peu près comme
» il arrive que nous ne discernons pas le
» bleu & le jaune, qui entrent dans la re-
» présentation, aussi bien que dans la com-
» position du verd, lorsque le microsco-
» pe fait voir que ce qui paroit verd est
» composé de parties jaunes & bleues.
» Il est vrai que la même chose peut être

» re-

„ représentée différemment ; mais il doit
„ toujours y avoir un rapport exact en-
„ tre les différentes représentations d'u-
„ ne même chose. Les projections de
„ perspective, qui reviennent dans le
„ cercle aux sections coniques, font
„ voir qu'un même cercle peut être re-
„ présenté par une ellipse, par une pa-
„ rabole, & par une hyperbole, & mê-
„ me par un autre cercle & par une
„ ligne droite, par un point. Rien ne
„ paroit si différent, ni si dissemblable,
„ que ces figures ; & cependant il y a
„ un rapport exact de chaque point à
„ chaque point. Aussi faut-il avouër, que
„ chaque Ame se représente l'Univers
„ suivant son point de vue, & par un
„ rapport qui lui est propre ; mais une
„ parfaite harmonie y subsiste toujours.
„ Et Dieu voulant faire représenter la
„ solution de continuité du Corps par
„ un sentiment agréable dans l'Ame,
„ n'auroit point manqué de faire, que
„ cette solution même eût servi à quel-
„ que perfection dans le Corps, en lui
„ donnant quelque dégagement nouveau,
„ comme lorsqu'on est déchargé de quel-
„ que fardeau, ou détaché de quelque lien.

165. Ce que nous avons dit des sensations peut servir à expliquer ces Passions impétueuses qui s'excitent dans l'ame à la perception de certains objets, & qui se rendent sensibles dans le Corps. Ce sont des sentimens confus, composés de diverses perceptions & d'appetits vifs & involontaires, lesquels par conséquent sont accompagnés, dans le Corps, d'agitations & de mouvemens, que l'ame n'ordonne point, & qui ne se calment pas à son prémier commandement, parce qu'elle n'est pas la maitresse d'arrêter tout-à-coup la passion, qui l'agite elle-même.

166. Mais il est tems de considérer la nature du Corps & ses fonctions, dans l'Hypothêse de l'*Harmonie pré-établie*. Le Corps humain est un Corps organique, & qui est propre par sa structure à exécuter une certaine action (130), pour laquelle il est destiné; car il doit être formé pour une fin. Cette fin est d'exécuter au dehors les volontés de l'Ame. Nous savons par expérience, qu'il ne manque point, quand il est bien constitué, de se mouvoir au prémier commandement de l'Ame, & d'exécuter ponctuel-

ctuellement ses ordres. Tout le Monde en convient, mais la question est de savoir quel est le principe, qui le fait agir, quelle est la cause de son mouvement. Cette cause ne peut être que l'Ame, ou Dieu lui-même, ou enfin la propre force du Corps, jointe aux impressions des autres corps, qui l'environnent (*a*). Mais nous avons vu, qu'il ne reçoit aucune impression, aucun mouvement de l'Ame (137. 138); & Dieu n'est pas non plus la cause immédiate de ses actions (139. 140): Il faut donc dire, que la propre force du Corps, jointe aux impressions qu'il reçoit des autres, est la seule cause immédiate & efficiente de ses actions, & qu'il ne suit, dans ses mouvemens, que ses propres Loix, & les raisons de Méchanique, qui le lient avec

(*a*) Nous parlons ici dans l'Hypothèse vulgaire sur l'action des Corps, car il faut retenir les explications méchaniques dans les Phénomènes particuliers (128. 129). Cependant cela n'empêche pas, que si l'on veut remonter jusqu'aux prémiers principes de l'action du Corps, on ne doive entendre tout ce que nous en dirons, suivant le systême, que nous avons expliqué (94. & suivans).

avec les autres Corps, qui composent l'Univers. L'exactitude, avec laquelle il se conforme aux Volontés de l'Ame, est donc l'effet de sa construction particuliére, de sa connexion avec les autres Corps, & d'un Méchanisme si exact, qu'il ne manque jamais d'exécuter ponctuellement ce que l'Ame exige de lui; & non seulement cela, mais encore il se porte à tous les changemens, à toutes les situations par rapport à l'Univers, à tous les états que l'Ame doit se représenter dans l'évolution de ses perceptions. Ainsi il faut dire, que Dieu a formé le Corps avec un artifice si admirable, & lui a donné une telle connexion, ou relation avec les autres Corps, que rien ne pourra jamais l'écarter de sa route, & qu'il ne manquera point de se conformer ponctuellement à toutes les volontés de l'Ame, & de passer par toute cette suite de changemens, dont la représentation est réglée dans l'Ame. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime, en disant, que tout ce que le Corps exécute est une suite & un effet de la *préformation divine*.

167. Et, puisque le Corps est compo-

sé

fé d'Elémens, ou substances simples (67), qui contiennent chacune une suite d'états liés ensemble, & qui se suivent naturellement, ensorte que le prémier contient la raison de tous les autres (79); *Les états successifs du Corps humain doivent* aussi *être liés ensemble, & le prémier de tous renfermoit déjà la raison de tous les autres*; Car tout ce qui s'observe dans les Corps vient des Elémens, dont ils sont composés (70).

168. Plusieurs habiles Gens ont cru, qu'il étoit impossible que le Corps exécutât de lui-même, & par la seule force du méchanisme, tout ce que nous voïons faire aux hommes; & il leur paroissoit, que, s'il n'étoit soutenu & dirigé par l'Ame, il seroit bien-tôt absolument dévoïé de ses opérations, par l'action des autres Corps. Mr. BAYLE est celui qui a le mieux poussé cette Objection. Il compare le Corps humain, dans notre Hypothèse, à un Vaisseau (*a*), qui feroit tout seul le voïage des Indes, & dont toute

(*a*) Voïez son Dictionnaire, Article *Rorarius*.

toute la manœuvre se feroit à propos, & suivant le besoin, par l'effet d'un pur méchanisme. Mais, outre qu'on ne peut nier que tout ce qui n'est pas contradictoire ne soit possible à Dieu, & qu'on ne sauroit faire voir aucune contradiction dans ce méchanisme du Corps, tout admirable qu'il soit : l'objection tombe d'elle-même, si l'on fait attention au système général de Mr. DE LEIBNITZ, sur la parfaite Harmonie, qui régne dans l'Univers, & sur la liaison & la correspondance exacte de toutes les parties, qui le composent. Mr. BAYLE a effraïé l'imagination par la vive peinture de tous les obstacles, que le Corps devroit éviter dans l'exécution de son jeu, & de mille accidens, qui pourroient le déranger à tout moment. Mais cela suppose, que le Corps humain est situé dans un Monde, où tous les mouvemens se font au hazard, sans régle, & sans harmonie. Dans le système de notre illustre Philosophe, bien loin que le Corps de l'homme puisse être détourné de ses fonctions, par les Corps qui l'environnent, c'est, au contraire, par leur moïen, & en vertu de la liaison qu'il a avec eux, qu'il exécute

son

son jeu. Sa structure le rend propre à exécuter telles & telles actions, & il est mis en mouvement par les impressions des objets externes sur ses organes, jointes aux mouvemens internes des Esprits & du sang (*a*). Ces impressions sont toutes réglées, aussi bien que les mouvemens du Corps humain ; & il ne lui arrive rien qui ne soit une suite réglée & prévue de la Construction de l'Univers. Car ce Corps est composé d'Elémens, comme tous les autres (67), & il fait partie de l'Univers. Mais tous les Elémens, & par conséquent tous les Corps qui en sont composés, & tous leurs états successifs sont liés ensemble (84) ; & chacun est lié avec le Monde entier (91) ; & ils sont tous réglés les uns sur les autres, de même que leurs changemens ; car on peut rendre raison des changemens qui arrivent dans l'un, par les chan-

(*a*) „ Les mouvemens . . . viennent des im-„ pressions des Objets, jointes aux mouvemens „ internes. Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux „ Reflexions de Mr. BAYLE. p. 399. du Recueil, T. II.

changemens, ou par l'état des autres (88. 92).

169. Bien loin donc que nous devions être surpris, de ce que l'action des objets externes ne dérange point la suite des opérations du Corps, nous voïons au contraire, que toutes ses actions sont liées avec l'état de tout l'Univers, & qu'elles en sont des suites immanquables. „ Mais „ qui plus est, dit l'incomparable Au„ teur du système, (a) ce qui paroit si „ étrange, quand on le considère déta„ ché, est une conséquence certaine de „ la constitution des choses: de sorte „ que le merveilleux universel fait cesser, „ & absorbe, pour ainsi dire, le mer„ veilleux particulier, puisqu'il en rend „ raison. Car tout est tellement réglé „ & lié, que ces Machines de la Natu„ re, qui ne manquent point, & qu'on „ compare à des *Vaisseaux*, qui iroient „ au port d'eux-mêmes, malgré tous les „ détours & toutes les tempêtes, ne „ sauroient être jugées plus étranges, „ qu'une fusée qui coule le long d'un „ canal ".

170. Nous avons prouvé la possibili-

té

(a) Ibid. p. 395.

té de ce Méchanisme admirable du Corps, dans l'Hypothèse ordinaire sur l'action & la communication des substances; parce que plusieurs de ceux qui adoptent l'*Harmonie pré-établie* retiennent encore cette Hypothèse. Mais la possibilité de cette suite constante des actions du Corps humain, qui n'est jamais dérangée par les autres Corps, devient indubitable, si l'on admet le systême, que nous avons expliqué sur la communication des substances. Car il porte que les substances ne se contraignent point l'une l'autre dans leurs opérations; mais qu'elles s'accommodent seulement les unes aux autres, par une suite de leur nature, & de l'Harmonie qui est entre elles. Ensorte que le mouvement de quelque point, qu'on puisse prendre dans le Monde, se fait dans une ligne d'une nature déterminée, que ce point a prise une fois pour toutes, & que rien ne lui fera jamais quitter (101).

171. Pour expliquer maintenant ce que c'est que l'union de ces deux substances, il est aisé de voir par ce qui vient d'être dit, qu'elle n'est point physique. Cependant, comme l'on peut rendre

dre raison de ce qui se passe dans l'une, par ce qui est dans l'autre (133), elles sont véritablement unies (82); mais elles le sont métaphysiquement, & par les Causes Finales; ensorte qu'elles forment une Personne, un suppôt, *unum per se*. „ Nous entendons quelque chose, quand „ nous parlons de l'Union de l'Ame a„ vec le Corps, pour en faire une seule „ personne. Car, quoique je ne tienne „ point que l'Ame change les Loix du „ Corps, ni que le Corps change les „ Loix de l'Ame, & que j'aie introduit „ l'*Harmonie pré-établie* pour éviter ce dé„ rangement; je ne laisse pas d'admet„ tre une vraie union entre l'Ame & le „ Corps, qui en fait un suppôt. Cette „ union va au métaphysique, au lieu „ qu'une union d'influence iroit au phy„ sique (a) ".

172. L'Harmonie de l'Ame & du Corps, est une suite de la nature de ces deux substances, qui sont faites de telle manière qu'elles doivent s'accorder toujours. Mais il ne faut pas entendre celà,

(a) Théodicée, Discours sur la Conformité de la Foi, &c. §. 55.

la, comme si l'une avoit été accommodée à l'autre, à parler à la rigueur, & formée exprès sur l'autre, afin qu'elle s'y conformât. Car l'Ame avec toute la suite de ses perceptions & appetits, est considérée comme possible, indépendamment du Corps : Et le Corps avec toute la suite de ses mouvemens, doit être pareillement considéré comme possible, indépendamment de l'Ame *(a)*. Leur union & leur harmonie vient donc de ce que Dieu, voiant l'Idée de ces deux substances, dans la région des possibles, a résolu

(a) *Quoniam anima talem habens seriem perceptionum & appetitionum possibilis intelligitur, etiamsi nullum possibile supponatur corpus, in quo series motuum harmonicorum datur, & corpus talem habens seriem motuum possibile supponitur, etiam si nulla supponatur anima, in qua series perceptionum atque appetitionum harmonicarum datur;* harmonia præstabilita à Deo non fuit, dum seriem perceptionum atque appetitionum ita constituit, ut seriei motuum, quæ antecedenter ad illam tanquam possibilis sumitur, consentiat. WOLFII *Psychol.* §. 625. Et in notâ addit; *Neque enim corpus effictum est juxta seriem perceptionum & appetitionum animæ, neque anima juxta seriem motuum corporis; sed utraque substantia in se possibilis intelligitur citra relationem ad alteram.*

résolu de les faire exister ensemble, pour former une seule personne, où tout se passeroit avec une parfaite harmonie, & les mêmes apparences que si ces deux substances étoient unies physiquement par une influence réelle. Cependant, entant que les raisons de leur coëxistence sont contenues, partie dans l'Ame, & partie dans le Corps, on peut dire que l'Ame, à certains égards, est accommodée au Corps; & qu'à d'autres égards, le Corps est accommodé à l'Ame. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles suivantes de Mr. DE LEIBNITZ (*a*). „ On ne peut pourtant don-„ ner un sens véritable & philosophique „ à cette *dépendance mutuelle*, que nous „ concevons entre l'Ame & le Corps. „ C'est que l'une de ces substances dé-„ pend de l'autre idéalement, entant „ que la raison de ce qui se fait dans l'u-„ ne, peut être rendue par ce qui est „ dans l'autre; ce qui a déjà eu lieu „ dans les Décrets de Dieu, dès lorsque „ Dieu a réglé par avance l'harmonie, „ qu'il

(*a*) Théod. §. 66.

„ qu'il y auroit entre elles. . . . . Car,
„ entant que l'Ame a de la perfection,
„ & des pensées distinctes, Dieu a ac-
„ commodé le Corps à l'Ame, & a fait
„ par avance que le Corps est poussé à
„ exécuter ses ordres: & entant que l'A-
„ me se laisse incliner par les passions,
„ qui naissent des représentations corpo-
„ relles: ce qui fait le même effet & la
„ même apparence, que si l'on dépendoit
„ de l'autre immédiatement, & par le
„ moïen d'une influence physique. Et
„ c'est proprement par ses pensées con-
„ fuses, que l'Ame représente les Corps
„ qui l'environnent. Et la même chose
„ se doit entendre de tout ce que l'on
„ conçoit des actions des substances
„ simples les unes sur les autres. C'est
„ que chacune est censée agir sur l'au-
„ tre, à mesure de sa perfection, quoi-
„ que ce ne soit qu'idéalement, & dans
„ les raisons des choses, en ce que Dieu
„ a réglé d'abord une substance sur l'au-
„ tre, selon la perfection ou l'imperfe-
„ ction qu'il y a dans chacune; bien que
„ l'action & la passion soient toujours
„ mutuelles dans les créatures, parce
„ qu'une partie des raisons qui servent

„ à

„ à expliquer distinctement ce qui se
„ fait, & QUI ONT SERVI A' LE FAIRE
„ EXISTER, est dans l'une de ces substan-
„ ces, & une autre partie de ces rai-
„ sons est dans l'autre ; les perfections
„ & les imperfections étant toujours
„ mêlées & partagées. C'est ce qui
„ nous fait attribuer l'*Action* à l'une, &
„ la *Passion* à l'autre ". Une substan-
„ ce est censée accommodée aux au-
„ tres, entant que Dieu l'a choisie en-
„ tre tous les possibles à cause de cel-
„ les-ci; car il a choisi celles qui pou-
„ voient être parfaitement harmoni-
„ ques entre elles, pour en composer
„ le meilleur Monde, qu'il fût possible
„ de concevoir ".

173. *L'Ame & le Corps étant en harmonie dans le prémier moment de leur coëxistence, cette harmonie subsistera pendant tout le tems de leur union, sans aucun dérangement.* Car tous les états successifs de l'Ame sont liés entre eux & suivent naturellement l'un de l'autre, ensorte que le prémier renfermoit la raison de tous les autres (151): On doit en dire autant du Corps (167); Et la Loi du développement & de la suc-

ſucceſſion des perceptions dans l'Ame eſt la même que celle de la ſucceſſion des mouvemens dans le Corps (157): Donc le prémier état de l'Ame & le prémier état du Corps étant harmoniques, tous leurs états ſuivans ne pourront manquer de l'être auſſi. Et voilà pourquoi on appelle leur harmonie, *pré-établie*; parce que Dieu l'a établie d'avance, quand il a créé l'Ame & le Corps.

174. Cette Hypothèſe nous préſente donc un double Parallèliſme très-exact: l'un entre l'Ame & le Corps; & l'autre entre le Règne des Cauſes finales & le Règne des Cauſes efficientes. *Ex his*, dit Mr. DE LEIBNITZ, *duplicem, eumque perfectiſſimum parallelifmum conſtituo. Unum inter principium Materiale & Formale, ſeu inter Corpus & Animam: Alterum inter Regnum Cauſſarum efficientium & Regnum Cauſſarum finalium...... Hoc modo fit, ut omnium naturalis ratio reddi poſſit in Animâ Corporeque, dum ſtâtus præſens corporis ex ſtatu præcedente naſcitur per leges cauſſarum efficientium, & ſtatus præſens animæ ex ſtatu præcedente naſcitur per leges cauſſarum fi-*

nalium. Illic series motuum: Hic series appetituum. Illic transitus à caussâ ad effectum: Hic à fine ad medium. Et reverâ dici potest, representationem finis in animâ caussam efficientem esse repræsentationis mediorum in eadem: atque ita à parallelismo inter caussam materialem & formalem in viventibus, seu in Naturæ Machinis, deducti sumus ad parallelismum inter Efficientes & Fines (*a*).

175. Enfin il est bon de remarquer, que ni Mr. DE LEIBNITZ, ni Mr. WOLFF, ni aucun de leurs Partisans, n'ont jamais prétendu donner l'*Harmonie pré-établie* comme un systême certain & incontestable en Philosophie, mais seulement comme une Hypothèse. On a pu le remarquer dans les Passages de Mr. DE LEIBNITZ que nous avons rapportés. Tout ce qu'il dit de plus fort en faveur de son Hypothèse, c'est „ qu'on peut dire, que c'est quelque „ chose de plus qu'une Hypothèse, „ puisqu'il ne paroit guère possible d'ex- „ pli-

(*a*) *Animadversiones circa assertiones aliquas Theoriæ Medicæ veræ*. p. 4. 5.

„ pliquer les choſes d'une autre manière
„ intelligible. Et que pluſieurs grandes
„ difficultés, qui ont juſqu'ici exercé les
„ Eſprits, ſemblent diſparoitre d'elles-mê-
„ mes, quand on l'a bien compriſe
(a) ". Et Mr. WOLFF s'énonce ainſi; *Quamdiu verò ſyſtema hoc tantummodo probabile agnoſcitur, intra ſphæram hypotheſium philoſophicarum detinetur* (b).

176. Mais, ſi nous ne donnons ce ſyſtème que pour une Hypothèſe, après le detail que nous en avons fait, le Lecteur eſt en état de juger lui-même, qu'elle a toutes les qualités réquiſes dans une bonne Hypothèſe. On demande ordinairement ces deux: 1°. Que l'Hypothèſe ſoit poſſible, ou qu'elle ne renferme rien de contradictoire. 2°. Qu'elle ſuffiſe à expliquer tous les Phénomènes, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux Miracles, ou à d'autres ſuppoſitions arbitraires, dans aucun cas particulier: A quoi l'on peut ajouter, qu'elle n'entraine aucune mauvaiſe

(a) Syſtème nouveau &c. Journal des Savans, 1695.
(b) *In nota* §. 638. *Pſychol. ration.*

vaiſe conſéquence ; mais qu'au contraire, elle renferme quelque avantage conſidérable, & repande du jour ſur la Matière.

177. Quant à la prémière condition, on défie les Adverſaires de montrer aucune impoſſibilité dans l'Hypothèſe de l'*Harmonie pré-établie* ; & perſonne n'a pu le faire juſques-ici. Tout Lecteur attentif, ne peut manquer de reconnoitre qu'elle eſt très-poſſible. „ Car pour-
„ quoi Dieu ne pourroit-il pas donner à
„ la ſubſtance une nature, ou forme
„ interne, qui lui puiſſe produire par or-
„ dre (comme dans un Automate ſpi-
„ rituel, ou formel, mais libre en cel-
„ le qui a la raiſon en partage) tout ce
„ qui lui arrivera, c'eſt-à-dire, toutes
„ les apparences ou expreſſions qu'elle
„ aura, & cela ſans le ſecours d'aucune
„ autre créature ? D'autant plus que la
„ nature de la ſubſtance demande né-
„ ceſſairement, & enveloppe eſſentielle-
„ ment un progrès, ou un changement,
„ ſans lequel elle n'auroit point de force
„ d'agir. Et cette nature de l'Ame é-
„ tant repréſentative de l'Univers,
„ d'une manière très-exacte, quoique
„ plus

„ plus ou moins distincte, la suite des „ représentations, que l'Ame se produit, „ répondra naturellement à la suite des „ changemens de l'Univers même. Com„ me, en échange, le Corps aussi a été ac„ commodé à l'Ame pour les rencontres „ où elle est conçue comme agissante au „ dehors. Ce qui est d'autant plus rai„ sonnable que les Corps ne sont faits „ que pour les Esprits, seuls capables „ d'entrer en société avec Dieu, & de „ célébrer sa Gloire (*a*) ‟. Après ce„ la, dit Mr. DE LEIBNITZ dans un autre endroit (*b*), je n'ai pas besoin „ de rien prouver, à moins qu'on ne „ veuille exiger, que je prouve, que Dieu „ est assez habile pour se servir de cet „ artifice prévenant, dont nous voïons „ même des Echantillons parmi les hom„ mes.

178. Pour ce qui est de la seconde condition, elle n'est point de nature à être prouvée *à priori*. La seule manière de

(*a*) Systême nouveau, &c.
(*b*) Histoire des Ouvr. des Savans, Février, 1696.

de montrer, qu'elle convient à une Hypothèse, c'est de répondre, par le moïen de l'Hypothèse seule, à toutes les Objections; & d'expliquer tous les cas, que l'on peut proposer. C'est ce que nous ferons dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

179. Nous pourrions en dire autant de la troisième. Cependant, comme nous avons parlé de la Liberté, dans notre Explication de l'*Harmonie pré-établie*; il est à propos de faire voir dès-à-présent, que notre Hypothèse ne donne aucune atteinte à cette prérogative essentielle de l'Ame. On pourroit d'abord trouver quelque difficulté dans ce que nous avons dit, que les perceptions & les pensées de l'Ame se suivent *naturellement* & se développent suivant une certaine Loi, constante & immanquable. Mais il faut entendre cela des perceptions confuses, ou sensations, desquelles seules il s'agit d'expliquer l'origine dans les diverses Hypothèses sur l'Union de l'Ame avec le Corps, & qui sont les seules que l'Ame, selon Mr. DE LEIBNITZ, produit par cette force qui est en elle, & indépendamment

ment de sa Liberté. Ces Perceptions ne sont dépendantes de la Volonté dans aucun systême. Quant aux autres opérations de l'Ame, à ses Jugemens, à ses Volitions; nous disons, à la vérité, qu'elle les produit suivant une certaine Loi: Mais cela ne détruit point la Liberté. Car on ne niera pas, que les Intelligences ne doivent suivre, dans leurs opérations, certaines Régles, mais conformes à la nature de l'Etre intelligent; & par conséquent, nullement contraires à la Liberté: Autrement elles agiroient au hazard, sans ordre, ni raison. Or nous entendons, par ce qui est *naturel*, „ ce qui est *convenable* à la Nature de „ la chose; mais ce qui est *nécessaire* est „ essentiel, & ne sauroit être changé ". C'est la Remarque de Mr. DE LEIBNITZ, dans la Réponse aux Objections du Pere LAMY (*a*). Et ce Grand-Homme tenoit le même Langage, quand il parloit familièrement avec ses Amis. „ La „ suite des choses, dit-il dans une Let- „ tre

(*a*) Supplément du Journal des Savans. Juin, 1709.

„ tre au ſavant M. BOURGUET (*a*), „ eſt „ toujours contingente, & un état ne „ ſuit point néceſſairement d'un autre „ état précédent, ſoit qu'il y aît com- „ mencement, ou non. La connexion „ de deux états eſt une conſécution na- „ turelle, mais non pas néceſſaire; com- „ me il eſt naturel à l'arbre de porter „ des fruits, quoiqu'il puiſſe arriver, par „ certaines raiſons, qu'il n'en porte „ point ". Et c'eſt ainſi qu'il eſt *natu-rel* à un Etre intelligent d'aimer le bien, connu pour tel; & ſi naturel, qu'il ne ſauroit faire le contraire, ſans ceſſer d'ê-tre intelligent. Cependant on ne dit point pour cela, qu'il n'eſt pas libre.

180. La certitude des Penſées & des Volontés de l'Ame, que Dieu a pré-vues, & en conſéquence deſquelles il l'a jointe à un Corps capable d'y répondre exactement, n'empêche point non plus que ces Volontés ne ſoient très-libres, comme nous l'expliquerons plus bas; car la

(*a*) Ce célèbre Profeſſeur a eu la bonté de me communiquer pluſieurs Lettres, que Mr. DE LEIBNITZ lui a écrites, & qui n'ont point en-core vu le jour.

la certitude n'ôte point la contingence. Autrement il faudroit dire, que tout est nécessaire. Car Dieu a tout prévu de toute éternité, & la Prévision rend l'événement certain. Il est vrai que notre Hypothèse est contraire à la Liberté de pure indifférence, ou de *parfait équilibre*; qui n'est sujette à aucune Règle, & dont les déterminations ne sauroient même être prévuës. Mais une pareille Liberté est chimérique & déraisonnable, comme nous le verrons en son lieu.

181. Il y a des Gens, qui tomberont d'accord de ce que nous venons de dire; mais il leur paroitra encore, que les mouvemens, qui doivent répondre dans le Corps aux Volontés de l'Ame, étant déja réglés & déterminés d'avance, il ne dépend plus de nous de changer nos Volontés; puisque les mouvemens du Corps, qui doivent leur répondre immanquablement, ne peuvent plus être changés. Cela n'ajoute rien à la difficulté, que forme la simple Prescience; Car Dieu a réglé l'Union de l'Ame avec tel Corps, capable d'exécuter tels & tels mouvemens, parce qu'il a prévu les libres déterminations de l'Ame: Et l'accord de ces deux

substances est immanquable, parce que Dieu ne peut pas se tromper. Soutenir que nous ne sommes plus libres, dès que les mouvemens du Corps, qui doivent répondre à nos Volontés, sont déterminés d'avance, & avouër en même tems, que la simple Prévision n'ôte pas la Liberté; c'est comme si l'on disoit, que la connoissance certaine, que pourroit avoir un Prophète de nos Actions futures, n'empêcheroit point que nous ne fussions libres dans ces mêmes actions; mais que nous cesserions de l'être, si ce Prophète faisoit graver sa Prophétie sur l'airain, ou prenoit des arrangemens à l'avance, en conséquence des évènemens qu'il prévoit; parce qu'alors, la Prophétie, ou les arrangemens, ne pourroient plus être changés.

182. Ajoutons ici la manière, dont l'Illustre Mr. Wolff démontre, que *la nécessité des mouvemens, qui répondent dans le Corps aux Volontés de l'Ame, n'ôte point la Liberté de l'Ame* (a). Dans le système de l'*Harmonie pré-établie*, l'Ame tire libre-

(a) Psychol. ration. §. 633.

brement ses volitions de ses perceptions, indépendamment du Corps; car elles seroient les mêmes, quand même le Corps n'existeroit point avec l'Ame. Or l'on suppose possible un Corps fait de telle manière, que les mouvemens puissent y être produits, par la seule force du Méchanisme, précisément tels, & dans le même ordre, que les volitions de l'Ame le demandent: Et l'on suppose de même possible une connexion des choses naturelles, telle qu'elle est réquise, pour que ces mouvemens puissent être actuellement produits dans le Corps, par les impressions continuelles des choses externes sur ses organes sensitifs. Dieu, qui, par sa prescience, connoit quelles seront toutes les volontés libres de l'Ame, contenues dans la suite de ses perceptions & appetits, & qui fait, par sa toute-science, quels corps sont possibles, & quelles connexions de choses peuvent avoir lieu, a résolu par un effet de sa sagesse, quand il a voulu pré-établir l'Harmonie de l'Ame & du Corps, de créer telle Ame, avec tel Corps, dans telle connexion des choses; & en éxécutant son Décret dans la Création des choses,

il a actuellement pré-établi cette harmonie. Donc la nécessité des mouvemens, qui répondent dans le Corps aux Volontés de l'Ame, n'ôte point la Liberté de l'Ame (puisque l'Ame avec sa Liberté, & le Corps avec ses mouvemens, sont possibles, indépendamment l'un de l'autre). Et l'Auteur ajoute cet éclaircissement; que la Volonté libre est considérée comme la cause, par laquelle les Volitions de l'Ame sont certaines en elles-mêmes; même dans les Idées divines, par lesquelles Dieu prévoit toutes choses, de toute éternité. Cette Considération fournit le moïen d'accorder la Prescience de Dieu avec la Liberté de l'Homme.

181. Enfin, il auroit peut-être suffi, pour faire voir que le système, ou l'Hypothèse, de l'*Harmonie pré-établie* ne donne aucune atteinte à la Liberté, de remarquer, que, suivant cette Hypothèse, l'Ame est indépendante du Corps, & qu'elle n'est unie que par les Causes finales. En effet, dire qu'un Etre n'est mû que par les Causes finales, c'est supposer par cela-même qu'il est libre, ou qu'il a le pouvoir de choisir. Car les Causes finales

finales deviennent efficaces par la persuasion; &, afin que cette persuasion produise son effet, il faut nécessairement que l'Etre, en qui elle se trouve, ait la faculté d'agir suivant les Lumières de son Entendement. Que, s'il arrive qu'un tel Etre s'accorde, dans ses opérations, avec un autre, qui agit machinalement par les causes efficientes, sans qu'il y ait entre eux aucune communication réelle, il est manifeste que cet accord ne peut rien changer dans la nature des actions du prémier, non plus que dans celles du dernier. „ Il est vrai, dit Mr. DE
„ LEIBNITZ (a), que, selon moi, l'A-
„ me ne trouble point les Loix du Corps,
„ ni le Corps celles de l'Ame, & qu'ils
„ s'accordent seulement; l'un agissant
„ librement, suivant les Régles des Cau-
„ ses finales; & l'autre agissant machi-
„ nalement, suivant les Loix des Cau-
„ ses efficientes. Mais cela ne déroge
„ point à la Liberté de nos Ames. Car
„ tout Agent, qui agit suivant les Causes
„ fina-

(a) Cinquième Ecrit contre Mr. CLARKE § 92. p. 132. du Recueil. T. I.

„ finales, eſt libre, quoiqu'il arrive
„ qu'il s'accorde avec celui qui n'agit
„ que par des Cauſes efficientes, ſans
„ connoiſſance, ou par *Machine*; parce
„ que Dieu, prévoïant ce que la Cauſe
„ libre feroit, a réglé d'abord ſa *Ma-*
„ *chine*, enſorte qu'elle ne puiſſe man-
„ quer de s'y accorder ".

184. Pour toucher maintenant, en peu de mots, les avantages de notre Hypothèſe, nous remarquerons d'abord, qu'elle eſt infiniment plus Philoſophique, qu'aucune autre, plus conforme à la notion, que nous avons des ſubſtances, & plus propre à entrer dans un ſyſtème bien lié, & ſimple; Car elle n'introduit aucun Miracle, aucune opération particulière du Créateur: Elle n'a recours à aucune ſuppoſition nouvelle: au contraire, tout s'y explique par les Loix générales établies dans le ſyſtème, qui ſont les plus ſimples & les plus fécondes que l'on puiſſe concevoir: Et elle eſt même une ſuite néceſſaire de ces Loix, comme l'expoſition, que nous en avons faite, le prouve ſuffiſamment. Après cela, ſon Illuſtre Auteur a bien raiſon de dire; „ que cette voie eſt la plus belle

„ &

„ & la plus digne de Dieu (*a*); & qu'el-
„ le donne une merveilleuſe idée de
„ l'Harmonie de l'Univers, & de la per-
„ fection des Ouvrages de Dieu (*b*) ".
Auſſi le pénétrant Mr. BAYLE a-t-il re-
connu, malgré ſes Objections contre cet-
te Hypothèſe, *qu'il ne ſe peut rien ima-
giner qui donne une ſi haute Idée de l'Intel-
ligence & de la Puiſſance de l'Auteur de tou-
tes choſes* (*c*).

185. „ Ce ſyſtème de l'*Harmonie pré-
„ établie* (non ſeulement entre l'Ame &
le Corps, mais auſſi entre toutes les
véritables ſubſtances) „ fournit encore
„ une nouvelle preuve inconnue juſ-
„ qu'ici, de l'Exiſtence de Dieu; puiſ-
„ qu'il eſt bien manifeſte, que l'accord
„ de tant de ſubſtances, dont l'une n'a
„ point d'influence ſur l'autre, ne ſau-
„ roit venir, que d'une Cauſe générale
„ dont elles dépendent toutes; & qu'el-
„ le doit avoir une puiſſance & une ſa-
„ geſſe

(*a*) Rép. à Mr. l'ABBE' Foucher. Hiſt. des Ouvr. des Savans, 1696.
(*b*) Syſtème nouveau, &c. *ubi ſupra.*
(*c*) Dictionnaire, Article *Rorarius*, ſeconde Edition.

„ gesse infinie, pour pré-établir tous ces „ accords. (a) “. C'est pourquoi Mr. WOLFF remarque avec raison, qu'un Athée, & un homme qui doute de l'Existence de Dieu, ou qui nie la Prescience Divine, ne peut admettre le systême de l'*Harmonie pré-établie* (b). Cependant il est bon d'avertir, que ces deux grands Philosophes n'emploient pas cette Démonstration, quand il s'agit de prouver l'Existence de Dieu; parce que la réalité de l'*Harmonie pré-établie* n'est pas encore démontrée: On ne la propose, que pour faire voir l'usage de ce systême.

186. Enfin cette Hypothèse est, sans doute, favorable à la Liberté, puisqu'elle porte, que l'Ame est la source & la seule cause, non seulement de ses actions, mais même de ses perceptions & de toutes ses pensées (c). Ensorte qu'elle établit

(a) LEIBNITZ, Considérations sur les Principes de vie & sur les Natures Plastiques. Hist. des Ouvrages des Savans, 1705.

(b) Atheus & de existentiâ Dei dubitans, vel qui præscientiam Divinam negat, Harmonista esse nequit. Psychol. ration. §. 628.

(c) Quoniam perceptiones in systemate harmoniæ

établit en nous une pleine & entière spontanéité, qui suffiroit seule pour autoriser la louange & le blâme, les recompenses & les peines (*a*), au jugement de plusieurs grands Philosophes & Moralistes. Mais cette parfaite spontanéité nous donne lieu d'aller plus loin, & d'établir d'autant plus solidement la vraie Liberté de notre Ame, puisqu'il n'y a aucune raison valable qui y soit contraire. „ Il „ s'y trouve aussi (dans *l'Harmonie pré-* „ *établie*) ce grand avantage, qu'au lieu „ de dire que nous ne sommes libres „ qu'en apparence, & d'une manière „ suffisante à la pratique, comme plu- „ sieurs personnes d'esprit ont cru, il „ faut dire plûtot, que nous ne sommes „ entrainés qu'en apparence, & que, „ dans la rigueur des expressions Méta- „ physiques, nous sommes dans une par- „ faite

moniæ præstabilitæ ab animâ vî propriâ producuntur, prorsus independenter à corpore, cum ex adverso in systemate influxus physici anima in percipiendo à corpore pendeat; systema harmoniæ præstabilitæ multum favere Libertati rectiùs judicant alii. Ibid. §. 632. in notâ.

(*a*) Voïez Théodicée, §. 67. & suivans.

„ faite indépendance à l'égard de l'in-
„ fluence des Créatures (*a*).

187. „ Ce qui met encore dans un „ jour merveilleux l'Immortalité de no- „ tre Ame, & la conservation toujours „ uniforme de notre individu, parfaite- „ ment bien réglée par sa propre nature, „ & à l'abri de tous les accidens du „ dehors, quelque apparence qu'il y ait „ du contraire. Jamais système n'a mis „ notre élevation dans une plus grande „ évidence, tout Esprit étant comme un „ Monde à part, suffisant à lui-même, „ indépendant de toute autre Créature, „ enveloppant l'infini, exprimant l'Uni- „ vers. Il est aussi durable, aussi sub- „ sistant, aussi absolu, que l'Univers lui- „ même des Créatures. Ainsi, on doit „ juger, qu'il y doit toujours faire figu- „ re, de la manière la plus propre à con- „ tribuer à la perfection de la société „ des Esprits, qui fait leur union mo- „ rale dans la Cité de Dieu (*b*)". Notre Auteur dit encore à Mr. l'ABBE' Foucher:

(*a*) Système nouveau, &c.
(*b*) Ibidem.

cher; (a) „ Vous avez ſoupçonné que „ mon explication ſeroit oppoſée à l'I„ dée, que nous avons de la différence „ de l'Eſprit & du Corps. Mais vous „ voïez bien préſentement, que perſon„ ne n'a mieux établi leur indépendan„ ce; car, tandis qu'on a été obligé d'ex„ pliquer leur communication, par une „ manière de Miracle, l'on a toujours „ donné lieu à bien des Gens de crain„ dre, que la diſtinction entre le Corps „ & l'Ame, ne fût pas auſſi réelle qu'on „ le croit, puiſque, pour la ſoutenir, il faut „ aller ſi loin ".

188. „ Outre tous ces avantages, „ qui rendent cette Hypothèſe recom„ mandable, on peut dire que c'eſt „ quelque choſe de plus qu'une Hypo„ thèſe, puiſqu'il ne paroit guère poſſi„ ble d'expliquer les choſes d'une autre „ manière intelligible. Et pluſieurs gran„ des difficultés, qui ont juſqu'ici exer„ cé les Eſprits, ſemblent diſparoitre „ d'elles-mêmes, quand on l'a bien com„ priſe (b) ".

189.

(a) Hiſt. des Ouvrages des Savans, 1696.
(b) Syſtème nouveau, &c.

189. „ Les manières de parler ordi-
„ naires s'y sauvent encore très-bien,
„ car on peut dire que la substance,
„ dont la disposition rend raison du
„ changement, d'une manière intelligi-
„ ble, ensorte qu'on peut juger que c'est
„ à elle que les autres ont été accommo-
„ dées en ce point, dès le commence-
„ ment, selon l'ordre des Décrets de
„ Dieu, est celle que l'on doit conce-
„ voir en cela comme agissante ensuite
„ sur les autres. Aussi, l'action d'une
„ substance sur l'autre n'est pas une é-
„ mission, ou transplantation d'une En-
„ tité, comme le Vulgaire des Philoso-
„ phes l'imagine, & ne sauroit être pri-
„ se raisonnablement que de la manière
„ que je viens de le dire (a) ".

190. *Cette Harmonie entre l'Ame & le Corps a été pré-établie, dès la création de ces deux substances, qui ont été créées en même-tems que toutes les autres qui composent l'Univers.* Car l'Univers est une grande Machine, dont tous les états sont liés, & se suivent naturellement, & le prémier con-

(a) Ibidem.

contenoit les raifons de tous les autres (92). Donc il ne s'y fait plus de création nouvelle; mais toutes les fubftances, qui le compofent, ont été créées en même-tems. Pour ce qui eft des Corps, qui réfultent des différentes combinaifons des Elémens; ils peuvent être formés & détruits dans tous les tems; mais la raifon de leur formation eft toujours contenue dans l'état précédent du Monde. Et, quant aux Corps organiques en particulier, cette raifon confifte dans la préformation de ces Corps, qui font tous enveloppés dans les femences, & qui exiftoient déja de cette manière dans les prémiers de tous, dont tous les individus de chaque Efpèce font fortis par le développement fucceffif de tous ces germes. Et les Ames, qui habitent tous ces Corps, ont auffi exifté avec eux dès le commencement. Mais, par une fuite de l'Harmonie, pré-établie entre eux, les Ames devoient être dans un dégré de facultés proportionné à l'état de leurs Corps. Ainfi, il y a lieu de juger, qu'elles ne font que fenfitives, avant la génération de l'Homme, à qui elles doivent appartenir; c'eft-à-dire, qu'elles n'ont que des

des perceptions obſcures, avançant peu à peu vers des perceptions plus claires, jusqu'au dernier développement de leur Corps ; auquel tems l'Ame a déja des perceptions claires, mais encore confuſes, & qui ſemblent reſter dans ce dégré, même après la naiſſance, pendant l'âge le plus tendre. Après quoi l'Ame acquiert peu à peu des Idées diſtinctes, & parvient ainſi à la qualité d'Ame raiſonnable. Mr. DE LEIBNITZ ne veut pas décider ſi ce paſſage de l'Ame, à l'état de raiſonnable, eſt naturel; ou s'il vient d'une tranſcréation, d'une opération immédiate de la Divinité, qui élève l'Ame à ce dégré. Cependant le prémier ſentiment paroit fort probable ; car le paſſage des Idées confuſes, aux Idées diſtinctes, qui font la Raiſon, ſemble aſſez naturel, dans un Etre où elles ſont liées enſemble ; & tous les jours nous paſſons des unes aux autres.

191. Mais le Lecteur me permettra de ſuivre encore ici ma Méthode ordinaire, & de donner les paroles mêmes de notre Philoſophe. Elles ſont toujours belles & inſtructives. „ Or, comme j'ai„ me des Maximes qui ſe ſoutiennent,

„ &

„ & où il y a le moins d'exceptions qu'il
„ est possible; voici ce qui m'a paru le
„ plus raisonnable, en tout sens, sur cette
„ importante question: Je tiens que les
„ Ames, & generalement les substan-
„ ces simples, ne sauroient commencer
„ que par la création, ni finir que par
„ l'annihilation: &, comme la formation
„ des Corps organiques animés ne pa-
„ roit explicable, dans l'ordre de la Na-
„ ture, que lorsqu'on suppose une *pré-*
„ *formation* déja organique, j'en ai infé-
„ ré que ce que nous appellons genéra-
„ tion d'un animal, n'est qu'une trans-
„ formation & augmentation: ainsi,
„ puisque le même Corps étoit déja
„ organisé, il est à croire qu'il étoit dé-
„ ja animé, & qu'il avoit la même Ame;
„ de même que je juge *vice versâ* de la
„ conservation de l'Ame, lorsqu'elle est
„ créée une fois, que l'animal est con-
„ servé aussi, & que la mort apparen-
„ te n'est qu'un enveloppement; n'y
„ aïant point d'apparence que dans l'or-
„ dre de la nature il y ait des Ames en-
„ tièrement séparées de tout Corps, ni
„ que ce qui ne commence point natu-
„ rellement puisse cesser par les forces
„ de

„ de la nature. Après avoir établi un
„ si bel ordre, & des règles si généra-
„ les à l'égard des animaux, il ne paroit
„ pas raisonnable que l'homme en soit
„ exclus entièrement, & que tout se
„ fasse en lui par miracle par rapport à
„ son ame. Aussi ai-je fait remarquer
„ plus d'une fois, qu'il est de la sagesse
„ de Dieu, que tout soit harmonique dans
„ ses Ouvrages; & que la Nature soit
„ parallèle à la Grace. Ainsi, je croi-
„ rois, que les Ames, qui seront un
„ jour Ames humaines, comme celles
„ des autres espèces, ont été dans les
„ semences, & dans les Ancêtres jus-
„ qu'à Adam, & ont existé par consé-
„ quent depuis le commencement des
„ choses, toujours dans une manière de
„ Corps organisé, en quoi il semble que
„ Mr. SWAMMERDAM, le R. P. MAL-
„ LEBRANCHE, Mr. BAYLE, Mr. PIT-
„ CARNE, Mr. HARTSOEKER, & quan-
„ tité d'autres personnes très-habiles;
„ soient de mon sentiment. Et cette
„ doctrine est assez confirmée par les
„ observations microscopiques de Mr.
„ LEEUWENHOEK, & d'autres bons ob-
„ servateurs. Mais il me paroit encore

„ con-

„ convenable pour plusieurs raisons qu'el-
„ les n'existoient alors qu'en Ames sen-
„ sitives ou animales, douées de per-
„ ception & de sentiment, & destituées
„ de raison, & qu'elles sont demeurées
„ dans cet état jusqu'au tems de la gé-
„ nération de l'homme, à qui elles de-
„ voient appartenir; mais qu'alors elles
„ ont reçu la Raison; soit qu'il y ait un
„ moïen naturel d'élever une ame sensi-
„ tive au degré d'ame raisonnable (ce
„ que j'ai de la peine à concevoir) soit
„ que Dieu ait donné la Raison à cette
„ Ame par une opération particulière,
„ ou (si vous voulez) par une espèce
„ de transcréation. Ce qui est d'autant
„ plus aisé à admettre, que la Révélation
„ enseigne beaucoup d'autres opérations
„ immédiates de Dieu sur nos A-
„ mes (a)".

192. On voit dans ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ, que, comme il admet l'union de l'Ame avec le Corps, dans les semences, & avant la génération, il croit aussi, qu'après la mort, l'Ame n'est

(a) Théodicée §. 90. & 91.

n'eſt point détachée de tout Corps; mais qu'elle ne perd de ſon Corps que les parties groſſières & ſenſibles.

193. Et, comme tout Eſprit créé doit avoir des perceptions confuſes, ſans quoi il ſeroit une Divinité (146); & que ces perceptions confuſes doivent avoir quelque part une raiſon ſuffiſante, pour marquer pourquoi elles ſont telles dans l'Eſprit, qui les apperçoit (13); & que, de plus, cette raiſon ſuffiſante ne peut ſe trouver que dans un Corps organique, auquel cet Eſprit eſt joint, puiſque les perceptions confuſes repréſentent ce Corps, & par rapport à lui tous les autres (147): il faut dire que *tout Eſprit créé eſt uni à un Corps*. Et ce Corps ſera plus ou moins parfait, ſuivant les facultés de l'Eſprit, auquel il appartient. „ Si une Créature intelli„ gente n'avoit que des penſées diſtin„ ctes, ce ſeroit un Dieu, ſa ſageſſe „ ſeroit ſans bornes; c'eſt une des ſui„ tes de mes méditations. Auſſi-tôt „ qu'il y a un mêlange de penſées con„ fuſes, voila les ſens, voila la „ matière. Car les penſées confu„ ſes viennent du rapport de toutes

„ les

„ les choses entre elles, suivant la du-
„ rée & l'étendue. C'est ce qui fait
„ que dans ma Philosophie il n'y a
„ point de Créature raisonnable sans
„ quelque Corps organique, & qu'il
„ n'y a point d'Esprit créé qui soit
„ entièrement détaché de la matière.
„ Mais ces Corps organiques ne diffè-
„ rent pas moins en perfection, que
„ les Esprits, à qui ils appartien-
„ nent (*a*)".

194. Il y a donc, suivant les apparences, une infinité d'Espèces de ces Monades principales, qui sont unies à un Corps organique. Mais on peut les ranger toutes sous deux Classes générales; la prémière, de celles qui sont simplement sensitives, ou qui n'ont que des perceptions confuses; & la seconde, de celles qui sont douées de Raison, c'est-à-dire, des Intelligences, qui ont des pensées distinctes, outre les perceptions confuses: Ces Intelligences sont plus ou moins parfaites, suivant que les Idées distinctes, où les perceptions confuses y dominent. Nous connoissons dans la prémière Classe, les Ames des

(*a*) Théod. §. 124.

des Bêtes; & dans la ſeconde les Ames humaines.

195. Les Ames des Bêtes n'ont que des perceptions confuſes; car ſuivant les apparences, elles n'apperçoivent les choſes externes que par le ſimple ſentiment, ſans Reflexion ſur elles-mêmes, & ſur ce qu'elles apperçoivent; & par conſéquent, ſans Connoiſſance intellectuelle. „ Les Bêtes, dit M. DE LEIBNITZ, autant qu'on en peut juger, „ manquent de cette Reflexion, qui nous „ fait penſer à nous-mêmes.... *Il y a* „ bien de la différence entre le ſentiment „ qui eſt commun à ces Ames, & la „ reflexion qui accompagne la Raiſon, puiſque nous avons mille ſenti„ mens ſans faire reflexion là-deſſus; „ & je ne trouve point que les Car„ téſiens aient jamais prouvé, ni qu'ils „ puiſſent prouver, que toute percep„ tion eſt accompagnée de Conſcien„ ce (*a*)". C'eſt pourquoi le même Philoſophe croit que l'Ame des Bêtes eſt

(*a*) Conſiderations ſur les Principes de Vie &c. Hiſt. des Ouv. des Savans 1705.

est impérissable, comme toute autre substance simple, sans toutes-fois qu'on la puisse dire immortelle, au même sens que l'Ame humaine, en qui la personalité se conserve: „ Sennert & Sperling, „ dit-il, n'ont point osé admettre la „ subsistance & l'indestructibilité des A- „ mes des Bêtes, ou d'autres Formes „ primitives, quoiqu'ils les reconnussent „ pour indivisibles & immatérielles. „ Mais c'est qu'ils confondoient l'inde- „ structibilité avec l'immortalité, par „ laquelle on entend dans l'homme, „ non seulement que l'Ame, mais en- „ core que la personalité subsiste, c'est- „ à-dire, en disant que l'Ame de l'hom- „ me est immortelle, on fait subsister „ ce qui fait que c'est la même per- „ sonne, laquelle garde ses qualités mo- „ rales, en conservant *la Conscience*, ou „ le sentiment reflexif interne de ce „ qu'elle est; ce qui la rend capable „ de châtiment & de récompense. Mais „ cette conservation de la personalité „ n'a point lieu dans l'Ame des Bê- „ tes: c'est pourquoi j'aime mieux di- „ re qu'elles sont impérissables, que de „ les appeller immortelles. . . . Pytha-

 „ gore

„ gore avoit raison de dire en général
„ chez Ovide:

Morte carent animæ. (a)

(a) Théod. §. 89.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Du Monde en général, & de quelques Loix de la Nature.

196. TOUTES ces substances ensemble, les Esprits, les Ames & les Corps, ou les Elémens dont ils sont composés, forment ce grand Ouvrage que nous appellons Monde, où tout est parfaitement harmonique: les Esprits & les Ames, avec les Corps; & chaque substance simple avec toutes les autres: & cela par la nature propre de chaque substance, qui se représente l'Univers, & qui agit, ou modifie son activité, en conséquence de cette représentation. Cet Univers a reçu de Dieu, dans la

Créa-

Création, & une fois pour toutes, tout ce qui est nécessaire pour opérer les changemens qui y arrivent; & Dieu n'y intervient, d'ordinaire, que par son concours général, entant qu'il conserve toutes ces substances par sa Volonté toute puissante. Et c'est seulement en ce sens, que Mr. DE LEIBNITZ admet la Création continuée (*a*).

197. Les Cartésiens, qui soutiennent la Création continuée à pur & à plein, prétendent aussi, que Dieu est le seul Acteur, & que les Créatures n'agissent point réellement; mais que c'est Dieu qui agit en elles. Mr. DE LEIBNITZ rejette ce sentiment pour plusieurs raisons très-solides; & il croit au contraire, qu'il faut accorder l'action aux Créatures. „ Il ne me paroit pas, dit-il, qu'il faut „ ôter l'action, ou la force, aux Créa„ tures ...., parceque sans cela je trou„ ve, comme j'ai montré ailleurs, que „ Dieu ne produiroit rien, & qu'il n'y „ auroit point de substances hormis la „ sienne, ce qui nous ramèneroit tou„ tes

(*a*) Voïez la Théod. §. 385.

„ tes les abſurdités du Dieu de *Spinoſa*:
„ auſſi paroit-il, que l'erreur de cet Au-
„ teur ne vient, que de ce qu'il a pouſſé
„ les ſuites de la Doctrine, qui ôte la
„ force & l'action aux créatures (*a*)."
Et dans un autre endroit: (*b*) „ Il eſt
„ bon d'ailleurs qu'on prenne garde,
„ qu'en confondant les ſubſtances avec
„ les accidens, en ôtant l'action aux
„ ſubſtances créées, on ne tombe dans
„ le Spinoſiſme, qui eſt un Cartéſianime
„ outré. Ce qui n'agit point, ne méri-
„ te point le nom de ſubſtance: ſi les
„ accidens ne ſont point diſtingués des
„ ſubſtances; ſi la ſubſtance créée eſt un
„ Etre ſucceſſif, comme le mouvement;
„ ſi elle ne dure pas au-delà d'un moment;
„ & ne ſe trouve pas la même (durant
„ quelque partie aſſignable du tems),
„ non plus que ſes accidens; ſi elle n'o-
„ pére point, non plus qu'une figure de
„ Mathématique, ou qu'un nombre:
„ pourquoi ne dira-t'on pas, comme
„ Spinoſa, que Dieu eſt la ſeule ſubſtan-
„ ce,

(*a*) Replique aux Reflexions de Mr. BAYLE. p. 417. du Recueil T. II.
(*b*) Théod. §. 393.

„ ce, & que les Créatures ne sont que
„ des accidens, ou des modifications?
„ Jusqu'ici on a cru, que la substance de-
„ meure, & que les accidens changent;
„ & je crois, qu'on doit se tenir encore
„ à cette ancienne doctrine; les argu-
„ mens, que je me souviens d'avoir lus,
„ ne prouvant point le contraire, &
„ prouvant plus qu'il ne faut."

198. C'est par le moïen de cette force, que Dieu a donnée aux Créatures, qu'il a mis dans le Monde un Principe suffisant pour produire tous les changemens qui doivent y arriver; ensorte qu'il a créé tout d'un coup, & par un seul Décret, exécuté une fois pour toutes, toute la suite des choses qui composent l'Univers. Mais il faut pour cela, non seulement que les Créatures aient de la force, mais encore que tous les changemens qui arrivent dans le Monde soient liés ensemble, & qu'un état du Monde suive naturellement de celui qui le précède, comme nous l'avons expliqué; & cela par l'efficace d'un Principe de changement intrinsèque au Monde, que l'on appelle la *Nature*, & qui n'est autre chose que la Force motrice (il s'agit ici du

Monde matériel): Autrement un seul Décret n'auroit pas suffi pour la production de toute la suite des choses; ou au moins, il auroit falu, que Dieu l'exécutât à diverses reprises. C'est ce que dit Mr DE LEIBNITZ: *si mandatum Dei tantum valuisset ad præsens, semper esset renovandum, quod absurdum. Si verò res ita fuere formatæ mandato, ut aptæ redderentur ad implendam jubentis voluntatem; jam concedendum est, quandam inditam esse rebus efficaciam, formam vel vim, qualis naturæ nomine à nobis accipi solet, ex qua series Phœnomenorum ad primi jussûs præscriptum consequeretur* (a).

199. Il y a des Philosophes qui disent, que, si Dieu avoit voulu créer une suite ou succession de choses, dans laquelle il n'y eût aucune connexion entre les évènemens, entre l'état présent & celui qui le suit, qu'il auroit pu le faire par un seul, unique, & simple acte de sa volonté. Si par-là ils veulent dire, que, dans ce cas, le Décret simple & uni-

(a) Act. Erudit. 1698. mens. Sept. p. 431. 432.

unique de Dieu pourroit avoir son effet, sans qu'il fût besoin de tout autant d'actions répétées de la Divinité, qu'il y auroit d'évènemens différents; mais seulement d'une seule & unique action: ils me pardonneront si je m'en tiens plutôt à ces paroles de Mr. de Leibnitz; *jussio illa præterita, cum nunc non existat, nihil nunc efficere potest, nisi aliquem tunc post se reliquerit effectum subsistentem, qui nunc quoque duret & operetur* (a). Or cet effet permanent de la volonté Divine ne peut se trouver que dans la liaison & l'enchainement des évènemens, c'est-à-dire, des causes & des effets. Dieu peut bien déterminer par un seul & simple acte de sa Volonté, de créer une suite de choses & de Phénomènes sans liaison; mais quant à l'exécution; pourra-t-il créer toutes ces choses en même-tems? Il est contradictoire qu'il crée aujourd'hui, ce qui ne doit exister que dans mille ans. Il faudroit, donc, dans ce cas, concevoir Dieu

(a) Ibidem, p. 430.

Dieu comme agissant toujours, & produisant toujours de nouvelles choses. Et ce n'est pas-là donner une si belle idée de la Grandeur & de la Sagesse du Créateur. Voilà ce que l'on reproche aux Cartésiens : on ne leur impute pas de multiplier les Décrets de Dieu ; mais de lui attribuer l'exécution effective du même Décret, répétée à diverses fois (*a*).

200. Ce seroit ici le Lieu d'examiner les Régles que la Nature suit dans ses opérations, suivant notre Illustre Philosophe ; ou, ce qui est la même chose, les Loix générales des changemens qui arrivent dans le Monde. Mais, comme ces Loix,

(*a*) *Ut enim hoc facile concedam, imo urgeam, non posse Decreta Dei effectu vacua esse, & sufficere effectibus perennantibus Decretum ejus unicum, perpetuo efficax : Nego tamen, id Decretum posse veros extra Deum effectus præstare in rebus naturalibus, nisi vel initio perdurantem in illis potentiam producat, vel actionibus continuo repetitis efficaciam suam obtineat. Non igitur imputo Cartesianis, quod repetita Deo Decreta tribuant, sed repetitas semel lati ejus Decreti generalis executiones* [illegible] Hypoth. &c. [illegible]

Loix, pour la plupart, ne regardent que les Mathématiques & la Physique, & qu'elles ne peuvent intéresser en aucune façon la Morale, nous nous écarterions de notre but, si nous voulions les rapporter toutes. Contentons nous donc d'en indiquer en peu de mots quelques-unes, qui sont plus particulières au systême que nous expliquons. * 1°. Mr. DE LEIBNITZ dit, que *la Nature ne fait point de sault.* Ce qui revient à ce que le même Philosophe appelle ailleurs (*a*), LOI DE LA CONTINUÏTÉ, *en vertu de laquelle tout ce qui s'exécute, s'exécute par des dégrés infinìment petits. Il semble,* dit l'Illustre Mr. JEAN BERNOULLI (*b*), *que le bon-sens dicte, qu'aucun changement ne peut se faire par sault,* natura non operatur per saltum; *rien ne peut passer d'une extrémité à l'autre, sans passer par tous les dégrés du milieu.* En effet, tout est lié dans les opérations de la Nature, tout changement dépendant de l'état

(*a*) Théod. §. 348.

(*b*) Discours sur les Loix de la Communication du Mouvement. Ch. I. §. 5. A Paris 1727.

l'état précedent du Monde, qui en contenoit la raison prochaine; ensorte qu'il n'arrive rien dont on ne puisse rendre raison, par la disposition de ce qui l'a produit; ce qui ne seroit point, si la Nature operoit par sault. 2°. Mr. DE LEIBNITZ tient, que *les Effets sont égaux à leurs Causes.* Ce qui se vérifie, non seulement dans le mouvement, mais encore dans les opérations de nos Ames.

201. Pour ce qui est des Loix du Mouvement en particulier, nous en avons déjà rapporté les principales (138); ainsi nous ne les repéterons pas ici. Mais il est important d'observer, que Mr. DE LEIBNITZ a fait voir, que ces Loix ne sont, ni indifférentes, ou absolument arbitraires, ni nécessaires; mais qu'elles sont fondées sur le principe de la convenance, ou sur le choix de la sagesse. Ce qui est d'un merveilleux usage dans la Théologie naturelle, pour montrer que ce Monde est l'Ouvrage d'un Etre infini en Puissance & en Sagesse, & ruine absolument le systême des Naturalistes. „J'ai découvert, dit-ce Grand-

„ Hom-

„ Homme (a), " que les Loix du mou-
„ vement, qui se trouvent effectivement
„ dans la Nature, & sont vérifiées par
„ les expériences, ne sont pas à la vé-
„ rité absolument démontrables, comme
„ seroit une Proposition Géométrique;
„ mais il ne faut pas aussi qu'elles le soient.
„ Elles ne naissent pas entièrement du
„ Principe de la nécessité, mais elles
„ naissent du Principe de la perfection
„ & de l'ordre; elles sont un effet du
„ choix & de la sagesse de Dieu. Je
„ puis démontrer ces Loix de plusieurs
„ manières; mais il faut toujours sup-
„ poser quelque chose qui n'est pas d'u-
„ ne nécessité absolument Géométrique.
„ De sorte que ces belles Loix sont une
„ preuve merveilleuse d'un Etre intelli-
„ gent & libre, contre le système de la
„ nécessité absolue & brute de Straton
„ & de Spinosa. J'ai trouvé qu'on peut
„ rendre raison de ces Loix, en suppo-
„ sant que l'effet est toujours égal en
„ force à sa cause, ou, ce qui est la
„ même chose, que la même force se
„ con-

(a) Théod. §. 345. & suivans.

„ conserve toujours: mais cet Axiome
„ d'une Philosophie supérieure ne sauroit
„ être démontré Géométriquement. On
„ peut encore emploïer d'autres princi-
„ pes de pareille nature .... Ces sup-
„ positions sont très-plausibles, & réüs-
„ sissent heureusement pour expliquer
„ les Loix du mouvement; il n'y a rien
„ de si convenable, d'autant plus qu'el-
„ les se rencontrent ensemble; mais on
„ n'y trouve aucune nécessité absolue
„ qui nous force de les admet-
„ tre, comme on est forcé d'admettre
„ les régles de la Logique, de l'Arithmé-
„ tique & de la Géométrie .... Ce-
„ pendant c'est ce défaut même de la
„ nécessité qui relève la beauté des Loix
„ que Dieu a choisies, où plusieurs beaux
„ Axiomes se trouvent réünis, sans qu'on
„ puisse dire lequel y est le plus primi-
„ tif .... Ces considérations font bien
„ voir que les Loix de la nature, qui rê-
„ glent les mouvemens, ne sont ni tout-
„ à-fait nécessaires, ni entièrement arbi-
„ traires. Le milieu qu'il y a à prendre,
„ est qu'elles sont un choix de la plus
„ parfaite sagesse .... C'est ce qui sa-
„ tisfait aussi justement à la difficulté de

Mr[illegible]

„ Mr. BAYLE, qui craint, que, si Dieu
„ est toujours déterminé, la nature se
„ pourroit passer de lui, & faire le mê-
„ me effet qui lui est attribué, par la
„ nécessité de l'ordre des choses. Cela
„ seroit vrai, si, par exemple, les Loix
„ du mouvement, & tout le reste, avoit
„ sa source dans une nécessité Géomé-
„ trique des Causes efficientes, mais il
„ se trouve que dans la dernière analy-
„ se, on est obligé de recourir à quel-
„ que chose qui dépend des causes fina-
„ les, ou de la convenance."

202. Cette conséquence devient indubitable dans le systême de Mr. DE LEIBNITZ, où le mouvement même doit sa source à un Principe supérieur, qui n'est point sujet aux Loix Géométriques, mais qui n'agit que par les Causes finales, & où, par conséquent, tout le Méchanisme des Corps est fondé, dans sa dernière analyse, sur la Convenance. Car de tels Principes supposent nécessairement l'Intelligence, le Choix, & la Sagesse dans l'Auteur de toutes choses. *Et à me*, dit notre incomparable Philosophe (*a*), *aliquoties jam est proditum (quod pre-*

(*a*) Act. Erud. 1698. mens. Sept. p. 428.

profuturum puto, ne mechanicæ naturalium rerum explicationes ad abusum trahantur in præjudicium pietatis, tanquam per se materia stare possit, & mechanismus nullâ Intelligentiâ aut substantiâ spirituali indigeat) originem ipsius mechanismi non ex solo materiali principio mathematicisque rationibus, sed altiore quodam, &, ut sic dicam, metaphysico fonte fluxisse. Quelle absurdité n'y a-t-il donc pas, pour le dire en passant, de vouloir représenter comme impie & contraire à toute Religion, un systême qu'aucun Impie ne sauroit recevoir?

CHAPITRE DIXIÉME.

Eclaircissemens sur le Systême de l' Harmonie Universelle.

203. MAis afin de faire mieux connoitre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ, & de prévenir toute méprise & toute explication fausse de quelques-uns de ses points, nous ferons ici quel-

quelques obſervations ſur un ou deux Articles, que nous n'avons touchés qu'en paſſant. 1°. Il faut bien remarquer, que, ſuivant Mr. DE LEIBNITZ, & ſuivant la Raiſon, Dieu n'a point formé les Idées, ou les Eſſences des choſes, qui ſont éternelles & néceſſaires (45), étant de toute éternité dans l'Entendement Divin. „ Dieu ne les a point produit „ (*les Formes, ou les Idées des choſes*) „ „ par un acte de ſa volonté, non plus „ que les nombres & les figures, & non „ plus (en un mot) que toutes les Eſſen- „ ces poſſibles, qu'on doit tenir pour „ éternelles & néceſſaires; car elles ſe „ trouvent dans la région idéale des poſ- „ ſibles, c'eſt-à-dire, dans l'Entende- „ ment Divin. Dieu n'eſt donc point „ Auteur des Eſſences, entant qu'elles „ ne ſont que des poſſibilités (*a*). " Il ne faut donc point ſe figurer l'ouvrage de la Création, comme ſi Dieu avoit changé les Eſſences des choſes, & les avoit formées de telle ou de telle façon pour les accommoder à ſon plan. Chaque

(*a*) Théodicée §. 335.

que chose a son Caractère individuel, dont l'Idée a été de toute éternité dans l'Entendement Divin, & qui ne peut être changé, quand le sujet demeure le même. L'Essence & les propriétés d'un Cercle, par exemple, peuvent elles être changées, sans que le Cercle cesse d'être le même, c'est-à-dire, sans qu'il soit changé aussi (a)? Quand donc Dieu a créé l'Univers, il n'a fait autre chose que choisir entre les possibles toutes les Essences, qui pouvoient entrer dans le meilleur Plan, & il les a fait passer de la simple possibilité à l'existence actuelle. C'est comme un Architecte, qui voulant bâtir un Palais, auroit devant lui un tas immense de matériaux de toute espèce & de toute figure, & ne feroit que choisir tous ceux qui sont propres à exécuter son plan, sans rien toucher à la figure d'aucun. De cette manière on ne peut pas dire que Dieu ait donné tout exprès à un Méchant les vices qui se trouvent en lui, parce qu'une telle Créature

(a) Voïez ce que dit là dessus l'Illustre Mr. 'sGravesande, Introd. à la Philos. §. 7. & suiv.

ture étoit nécessaire à son plan. Dieu a vu ce Personnage comme possible, avec toutes ses dispositions, bonnes ou mauvaises; & il lui a donné l'existence, à cause de sa rélation avec le meilleur Monde (a); parce qu'il étoit propre à y occuper une place.

204. C'est pourquoi personne n'a lieu de se plaindre de ce que Dieu l'a fait tel qu'il est; avec une Nature & des Inclinations, qui produiront telle ou telle pensée, telle ou telle action. Car, puisque le Caractère individuël, & la Nature particulière de chaque Individu est déterminée (203); & que c'est cette Nature même qui détermine toutes ses pensées & toutes ses Actions (79 95. 144); si vous demandez, pourquoi Dieu m'a-t'il donné cette Inclination qui m'a fait pécher? On vous répondra: Dieu ne vous a point donné cette Pensée, cette Inclination, en conséquence de laquelle vous avez fait un mauvais usage de votre Liberté; c'est vous-même qui les avez produites; & Dieu ne pouvoit l'em-

(a) Voïez Théod. §. 414. & suivans.

l'empêcher, sans changer votre Nature: Voux direz encore: Que ne l'a-t'il changée cette nature, que ne l'a-t'il réglée de façon que je n'eusse pas eu cette Pensée, cette Inclination? Cela veut dire, que Dieu devoit vous laisser parmi les simples possibles non existans, & créer un autre à votre place: le voudriez-vous? Mais, comme un misérable, qui devroit être éternellement malheureux, répondroit infailliblement, oui sans doute je le voudrois; & comment voulez-vous que je reconnoisse la bonté d'un Créateur, qui se sert de sa Puissance irrésistible, pour me donner une Existence que je déteste, & qui me rend éternellement malheureux? C'est cette Considération qui m'a fait dire (38); que le système de Mr. DE LEIBNITZ, ne devient démonstratif, qu'en y faisant entrer une espèce d'Origenisme; c'est-à-dire, en posant comme un Principe, que toutes les Intelligences parviendront enfin au bonheur, après avoir passé par tous les états qui conviennent à leur nature (a). Bien loin donc que le système Leib-

(a) Mr. DE LEIBNITZ l'a bien reconnu, comme

Leibnitien soit sujet à quelque nouvelle difficulté à cet égard, comme si Dieu avoit forcé la Nature des Etres intelligens, & les avoit fabriqués tout exprès de telle façon, pour les accommoder à son plan ; comme un Maçon taille les pierres, & leur donne la figure qu'elles doivent avoir, pour en batir un Edifice ; on voit au contraire, qu'il fournit les moïens de répondre solidement à une objection embarrassante.

205. Mais on insistera encore sur les Circonstances, qui contribuent si souvent à nous déterminer ; & l'on dira peutêtre, si Dieu ne m'avoit pas placé dans telle & telle circonstance, je n'aurois pas péché : Il étoit donc digne de sa bonté de ne m'y point mettre. Notre Systême fournit encore une réponse précise à cette instance. Car, puisque l'Ame ne reçoit rien de dehors, & qu'elle est la seule

me nous l'avons déja remarqué ; & il insinue assez sa pensée en plus d'un endroit de sa *Théodicée*. „ Un Origéniste, dit-il (211), qui vou„dra que celles (des Créatures) qui sont ratio„nelles, deviennent toutes enfin heureuses, se„ra encore plus aisé à contenter."

le cause efficiente de tout ce qui se passe en elle (144), & qu'elle auroit les mêmes perceptions, quand il n'existeroit rien que Dieu & elle (147): on voit bien que les circonstances n'influent point réellement sur les déterminations. Mais comme tout doit être harmonique dans le Monde, & que toute la suite des perceptions & appétits de l'Ame est déterminée par sa propre nature (79. 95. 144); l'Ame contient elle-même, ce qui détermine la situation & les circonstances où elle doit être placée, afin qu'il y ait un Parallélisme exact entre ses perceptions & l'état des choses externes. Et ainsi les Ames étant toutes différentes entr'elles (150), il n'y en a pas une qui soit susceptible d'une autre situation, ni qui eût été propre à d'autres circonstances, que celles où elle se trouve. Et, pour rendre encore la chose plus sensible par une comparaison, figurons nous un Prince qui veut batir une Ville. Une foule de Peuple se présente pour l'habiter. Le Prince choisit, pour la peupler convenablement, des Artisans de toute sorte, des Négocians, des Gens de Lettres, des Magistrats. Si le Savetier

tier ſe plaignoit de ce qu'on ne lui a pas donné un autre role dans cette ſociété, de ce qu'on ne l'a pas fait Magiſtrat; le Prince lui répondroit ſans doute: J'ai placé dans ma Ville tous les Habitans, qu'elle pouvoit contenir; & j'ai donné à chacun l'emploi, auquel il étoit propre. C'eſt ton Métier, c'eſt ta Nature d'être Savetier, & non Magiſtrat: & puiſque je t'ai trouvé tel, il n'y avoit plus que deux partis à prendre; ou de te placer, en cette qualité, dans ma Colonie; ou de ne t'y point admettre du tout.

206. Il faut bien ſe ſouvenir 2°. de ce que nous avons dit, après Mr. DE LEIBNITZ (34), que Dieu, en rêglant la ſuite des choſes, a eu égard aux priè-res, aux bonnes & aux mauvaiſes actions, & à tout le reſte; & que chaque choſe a contribué *idéalement*, avant ſon exiſten-ce, à la réſolution qui a été priſe ſur l'exiſtence de toutes les choſes. C'eſt ce qui fournit la réponſe à une objection qu'on pourroit faire contre la liaiſon des choſes, rêglée par avance, telle que nous l'avons établie. On dira que tout étant rêglé dès le commencement, le prémier état du Monde portant déjà avec

ſoi la détermination infaillible de tous les changemens qui lui arriveront, il eſt inutile de faire des prières, de travailler, de ſe conduire avec prudence, & très-indifférent de faire de bonnes, ou de mauvaiſes actions, puiſque la même choſe qui eſt déjà rêglée d'avance, nous arrivera infailliblement, *quoique nous puiſſions faire.* Cette objection ne porte point contre notre ſyſtème; car prèmièrement, cela même que nous avons dit, que tout eſt rêglé & lié par un enchaînement de cauſes & d'effets; cela ſeul, dis-je, fait voir qu'il eſt ridicule de dire, que la même choſe nous arrivera, *quoique nous faſſions:* Elle arrivera ſi nous faiſons ce qui doit en être la cauſe. Et, ſi ſon exiſtence future eſt certaine & même rêglée d'avance, c'eſt parce que Dieu, qui ne peut ſe tromper, a prévu que nous nous déterminerions librement à ce qui doit la cauſer, & a rêglé les choſes en conſéquence. Et en ſecond lieu, la détermination d'un Etre libre, qui a contribué *idéalement* à faire exiſter tel évènement, eſt véritablement la cauſe de cet evènement; puiſque, ſans elle, il ne ſeroit point arrivé. Si un Prince,

aïant

aïant le don de connoitre l'avenir, & prévoïant une belle action d'un de ses Officiers, faisoit expédier d'avance, en sa faveur, des Lettres pour un Emploi considérable, ensorte que l'Officier les dut trouver infailliblement dans sa tente, au retour du Combat; ne seroit-il pas ridicule de dire, qu'il étoit inutile à ce brave Guerrier de combattre, & que ce n'est point sa Valeur qui lui a procuré cet avancement? Mais laissons parler Mr. DE LEIBNITZ lui-même. „On „ objectera encore, dit-il (a), que les „ voeux & les prières, les mérites & les „ démérites, les bonnes & les mauvaises actions ne servent de rien, puisque rien ne se peut changer. Cette „ objection embarasse le plus le Vulgaire, & cependant c'est un pur sophisme. Ces prières, ces voeux, ces „ bonnes ou mauvaises actions qui arrivent aujourd'hui, étoient déjà devant „ Dieu, lorsqu'il prit la resolution de règler les choses. Celles qui arrivent dans „ ce Monde actuel étoient representées „ dans l'Idée de ce Monde encore possi„ ble,

(a) Théod. §. 54. 55.

„ ble, avec leurs effets & leurs suites; el-
„ les y étoient représentées, attirant la
„ grace de Dieu, soit naturelle, soit surna-
„ turelle, exigeant les châtimens, de-
„ mandant les récompenses; tout com-
„ me il arrive effectivement dans ce
„ Monde, après que Dieu l'a choisi. La
„ prière & la bonne action étoit dès-lors
„ une *cause*, ou *condition idéale*, c'est-à-
„ dire, une raison inclinante qui pouvoit
„ contribuer à la grace de Dieu, ou à
„ la récompense, comme elle le fait à
„ présent d'une manière actuelle. Et,
„ comme tout est lié sagement dans le
„ Monde, il est visible que Dieu pré-
„ voïant ce qui arriveroit librement, a
„ rêglé là-dessus encore le reste des cho-
„ se, par avance, ou (ce qui est la mê-
„ me chose) il a choisi ce Monde possi-
„ ble, où tout étoit rêglé de cette sor-
„ te. Cette considération fait tomber
„ en même-tems ce qui étoit appellé des
„ Anciens *le sophisme paresseux* (λόγος ἀρ-
„ γός) qui concluoit à ne rien faire: car
„ (disoit-on) si ce que je demande doit
„ arriver, il arrivera, quand je ne fe-
„ rois rien; &, s'il ne doit point arriver,
„ il n'arrivera jamais, quelque peine que

„ je

„ je prenne pour l'obtenir. . . . . Mais „ la réponſe eſt toute prête ; l'effet étant „ certain, la cauſe qui le produira l'eſt „ auſſi ; & , ſi l'effet arrive, ce ſera par „ une cauſe proportionnée. Ainſi votre „ pareſſe fera peut-être que vous n'ob- „ tiendrez rien de ce que vous ſouhai- „ tez, & que vous tomberez dans les „ maux que vous auriez évités, en agiſ- „ ſant avec ſoin. L'on voit donc, que „ *la liaiſon des cauſes avec les effets*, bien „ loin de cauſer une fatalité inſupporta- „ ble, fournit plutot un moïen de la le- „ ver."

207. Il n'y a donc point ici de difficulté, ni d'abus à craindre : au contraire on peut tirer un excellent uſage de cette liaiſon des choſes, pré-établie par un Etre infiniment ſage, & infiniment bon. „ Tout l'avenir eſt déterminé ſans „ doute ; mais, comme nous ne ſavons „ pas comment il l'eſt, ni ce qui eſt „ prévu, ou réſolu ; nous devons faire „ notre devoir, ſuivant la Raiſon que „ Dieu nous a donnée, & ſuivant les „ Règles qu'il nous a preſcrites, & après „ cela nous devons avoir l'Eſprit en re- „ pos, & laiſſer à Dieu lui-même le ſoin

„ du succès ; car il ne manquera jamais
„ de faire ce qui se trouvera le meilleur,
„ non seulement pour le général, mais
„ aussi en particulier pour ceux qui ont
„ une véritable confiance en lui, c'est-
„ à-dire une confiance qui ne diffère
„ en rien d'une piété véritable, d'une foi
„ vive, & d'une charité ardente, &
„ qui ne nous laisse rien omettre de ce
„ qui peut dépendre de nous par ra-
„ port à notre devoir, & à son service.
„ Il est vrai que nous ne pouvons pas
„ lui *rendre service*, car il n'a besoin de
„ rien : mais c'est le *servir* dans notre
„ langage, quand nous tâchons d'exé-
„ cuter *sa volonté présomptive*, en con-
„ courant au bien que nous connoissons,
„ & où nous pouvons contribuer ; car
„ nous devons toujours présumer qu'il
„ y est porté, jusqu'à ce que l'évène-
„ ment nous fasse voir qu'il a eu de plus
„ fortes raisons, quoique peut-être el-
„ les nous soient inconnuës, qui l'ont
„ fait postposer ce bien que nous cher-
„ chions, à quelqu'autre plus grand qu'il
„ s'est proposé lui-même, & qu'il n'au-
„ ra point manqué, ou ne manquera pas

„ d'ef-

„ d'effectuer (*a*)." Qu'un Lecteur impartial juge maintenant, s'il y a un systême plus favorable à la piété, aux bonnes moeurs, & à cette louable tranquillité d'Esprit, qui nous fait vivre contens, sans nous porter à la paresse, que celui du Grand Philosophe, dont nous venons de copier ces excellentes reflexions.

208. Mais revenons au sujet, & faisons encore observer, qu'une préordination des choses, établie par un Etre infiniment sage, à qui tout l'avenir est présent & parfaitement connu, revient dans le fonds à la même chose, que seroit une Providence actuelle & toujours occupée, qui agiroit à chaque moment, & disposeroit les choses par des actes détachés, suivant l'exigence des cas. Il n'y a aucune différence entre ces deux voies, par raport aux suites; & toute celle que l'on y peut observer, c'est que la première paroit infiniment plus digne de l'Etre suprème: & c'est ce qui doit la faire préférer. Car, puisque la sagesse agit par les voies les plus simples, quand elles pro-

(*a*) Théodicée §. 58.

produisent le même effet; n'est-il pas beaucoup plus convenable de dire, que Dieu a tellement réglé la suite des choses, que tout arrive dans le Monde, à point nommé, suivant que sa Sagesse, sa Justice & sa Bonté l'exigent; que non pas de supposer, qu'il n'obtient ce Gouvernement conforme à ses Perfections, que par des actes détachés & repétés à tout moment? Certainement la prémière voie est la plus simple, la plus féconde, & suivant toutes nos Idées, la plus belle: Et, par conséquent, elle est la plus digne de Dieu.

209. C'est cette même prèordination, ou plutot son effet, que Mr. DE LEIBNITZ appelle *le Parallelisme des Règnes de la Nature & de la Grace.* „La contemplation de la divine sagesse, dit-„il (a), nous porte à croire, que le „Règne de la Nature sert à celui de la „Grace; & que Dieu, comme Archi-„tecte, a tout fait, comme il convenoit „à Dieu, considéré comme Monarque." C'est ce que le même Philosophe explique

(a) Ibidem, §. 112.

que plus au long dans un autre endroit, en ces termes. *Hic nobis alia Harmonia memoranda venit, quæ inter Regnum Physicum Naturæ & Regnum Morale Gratiæ intercedit, hoc est, inter Deum, quatenus consideratur ut Architectus Machinæ, & inter Deum eundem, quatenus ut Monarcha Civitatis Divinæ spirituum spectatur. Ab hac Harmonia pendet, quod res deducant ad Gratiam, per ipsas vias naturæ, & quod hic Globus, ex. gr. destrui & reparari debeat per media naturalia, iis momentis, quando regimen spirituum id postulat, ad aliquos puniendos, ceteros remunerandos. Asseverare enim licet, Deum tanquam Architectum, satisfacere Deo tanquam Legislatori, ex asse, atque sic peccata consequi debere poenas per ordinem Naturæ & Structuræ rerum Mechanicæ; bonas etiam actiones secum trahere remunerationes per media machinalia respectu corporum, quamvis idem nec possit, nec debeat, constanter exemplo accidere* (*a*).

210. Cependant il ne faut pas s'imaginer, que cette Harmonie de la Nature &

(a) Monadologia. §. 90—92.

& de la Grace, établie une fois pour toutes, exclue absolument les Miracles, suivant Mr. DE LEIBNITZ. Voici comment il exprime sa pensée là-dessus. „ On dira aussi, que, si tout est règlé, Dieu „ ne sauroit donc faire des Miracles. „ Mais il faut savoir, que les Miracles, „ qui arrivent dans le Monde, étoient „ aussi enveloppés & représentés comme „ possibles dans ce même Monde, con- „ sidèré dans l'état de pure possibilité; „ & Dieu, qui les a fait depuis, a décer- „ né dès lors de les faire, quand il a „ choisi ce Monde (a)."

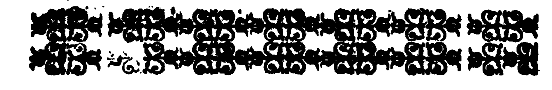
211. Tel est ce fameux systême de Mr. DE LEIBNITZ, que l'on a si violemment attaqué. J'en ai expliqué tous les articles, qui peuvent intéresser tant soit peu la Morale & la Religion, & donner lieu aux Objections, ou aux Invectives, des Ennemis de cette Philosophie, avec le plus de clarté, & en même tems, avec le plus de précision, qu'il m'a été possible. Pour ce qui est de la fidélité & de la bonne foi, avec laquelle j'ai procédé à cet Ouvrage, j'espère que personne ne-

(a) Théod. §. 54.

ne pourra la soupçonner. Je n'ai point voulu que l'on m'en crut sur ma parole: mais j'ai eu soin de citer par tout les paroles mêmes de mon Auteur. Si quelqu'un souhaite de voir toute cette Philosophie réduite en systême, & mise dans la plus grande évidence; il pourra se satisfaire pleinement par la lecture des Oeuvres Philosophiques de l'incomparable Mr. WOLFF. Mais je n'ai cité que rarement ce Grand-Homme, parce que ce n'est pas lui que l'on attaque dans l'Examen: Et, comme je l'ai déjà dit, mes preuves devoient être tirées de Mr. DE LEIBNITZ lui-même; afin qu'on ne s'avisât pas de m'objecter, que sur tel ou tel article, son successeur a corrigé ses Idées. Une exactitude scrupuleuse m'étoit absolument nécessaire; & je n'ai dû laisser aucun sujet de doute. Il faloit des Preuves incontestables, des Citations exactes, pour convaincre le Lecteur, que je lui présentois les véritables sentimens de Mr. DE LEIBNITZ: Après la Lecture de l'*Examen*; on auroit eu sans doute de la peine à se persuader, que ce fut ici ce Systême que Mr. DE CROUSAZ a peint de si noires Couleurs.

212. J'ai lieu de me flater que je parlerai désormais à des Lecteurs dépréoccupés, & même que je pourrois m'en tenir à cette Prèmière Partie pour en édifier pleinement un grand nombre, & leur faire sentir tout le foible des Objections. Cependant, comme ces Matières sont délicates, & qu'il est aisé d'y prendre le change; il ne sera pas inutile d'examiner en détail ces mêmes Objections. Elles nous donneront lieu de traiter ces fameuses Questions, de la Nécessité, de la Contingence, & de la Liberté; Questions sur lesquelles on dispute éternellement sans s'entendre, & dont il est pourtant nécessaire de se former une juste Idée, si l'on veut être en état de juger sainement de ce que l'on oppose à l'Auteur de notre système. C'est pourquoi, s'il reste encore quelque difficulté dans l'Esprit du Lecteur, il en trouvera, j'espère, la solution, dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Fin de la Prémière Partie.



DÉFENSE

DU

SYSTÊME LEIBNITIEN

SECONDE PARTIE.

Contenant les Réponses aux Objections.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nécessité, & de la Contingence.

213 Si Monsieur de CROUSAZ, s'est trouvé quelques fois embarassé à découvrir la pensée de Mr. POPE, dans ses expressions poëtiques ; j'avoue

que ce n'eſt pas un petit embarras, pour moi, de le ſuivre lui même dans les Déclamations pieuſes, les Injures & les Invectives dévotes, & les burlesques Turlupinades qu'il opoſe à nôtre Syſtème, & de démêler l'Objection, dans ce tas de ſuperfluités. Je ſuis mortifié que cet Illuſtre Profeſſeur, n'ait pas jugé les LEIBNITIENS, dignes d'être attaqués dans les Règles. S'il avoit daigné raiſonner, & propoſer ſes Difficultés avec Méthode, il auroit épargné les ſept huitièmes du travail à quiconque entreprend de lui répondre. Mais entrainé, comme il l'avoue lui-même, par le feu du Poete, qu'il examine, il s'eſt livré à toute la vivacité de ſon Imagination; & comme les grands Maîtres ſe mettent au-deſſus des Règles, Monſieur de CROUSAZ a cru, ſans doute, que celles de la Bienſéance, & de la Charité, non plus que celles de la Logique, ne devoient point le gêner, & qu'il renverſeroit aiſément un Syſtème, qui lui déplait, par la ſeule force de ſon Eloquence, ſans s'aſſujettir pédamment à raiſonner. Pour nous qui ſommes bien éloignés d'aſpirer au rang des Maitres, ſoïons ſur nos gardes, & déſions

défions nous de l'effet contagieux que produit l'Imagination d'un Auteur qu'on éxamine, & comme les descriptions chargées, & les éxagerations poëtiques de Mr. Pope ont entrainé Mr. de Crousaz, prenons garde que l'Ouvrage de ce dernier, ne nous porte malgré nous aux Injures & aux Plaisanteries. Quant aux injures je serai toujours fort éloigné d'en dire à qui que ce soit, & encore moins à un Auteur aussi fameux que le Censeur de Mr. Pope. Pour ce qui est de la raillerie, s'il étoit permis de s'y livrer dans un Ouvrage Philosophique, je pourrois, malgré mon extrême infériorité à tous égards, me flater, en ce point, de quelque avantage sur le Spirituel Mr. de Crousaz; au moins s'il en faut croire un Auteur très-bon juge en cette matière (*a*), qui soutient qu'une raillerie n'est jamais bonne, si elle n'est fondée sur la vérité, & qui fait descendre *la mauvaise Plaisanterie* en ligne directe du *Mensonge* & du *Galimatias*.

214. Mon but est d'édifier le Lecteur, plu-

(*a*) Le Spectateur T. I. Disc. 27.

plutôt que de le divertir. Et, afin de mieux discuter la matière, & d'observer un ordre propre à y répandre du jour; je rangerai d'abord les principales Objections semées çà & là, & répetées vingt fois sous différentes formes dans les deux Ouvrages de Mr. de CROUSAZ, je les rangerai, dis-je, sous différens Chefs, & j'y répondrai le plus clairement, & le plus succinctement, qu'il me sera possible. Après quoi je parcourai légèrement les deux *Examens*, & je considérerai en particulier chaque raisonnement de l'Auteur, afin qu'on ne m'accuse pas de négliger aucune Difficulté. Mais, comme les plus importantes de ces Difficultés roulent sur le reproche, que fait Mr. de CROUSAZ aux LEIBNITIENS, de détruire la Liberté Divine & humaine, & d'introduire la Fatalité; avant que de les examiner, il faut se faire une juste idée de ce que l'on appelle *Nécessité* & *Contingence*, & déterminer exactement en quoi consiste la véritable Liberté.

215 Tout ce qui existe, tout évènement, toute vérité, est *Nécessaire* ou *Contingente*. On dit qu'une chose est *né-*

cess-

ceſſaire abſolument, & *métaphyſiquement*, quand le contraire eſt impoſſible en ſoi, & implique contradiction: Par exemple, il eſt néceſſaire que Dieu exiſte, que la matière ait trois dimenſions, &c. Cette *néceſſité abſolue* eſt fondée ſur la nature même du ſujet, qui porte ſa néceſſité avec ſoi, & qui ne peut être autrement, quoi qu'il arrive, & quelque ſuppoſition que l'on faſſe.

216. On appelle *Contingent*, *ce qui peut être, ou n'être pas*. C'eſt-à-dire ce dont le Contraire n'implique pas contradiction, ce qui n'eſt pas déterminé par ſa propre nature (*a*), ou dont l'exiſtence dépend de quelque autre choſe. Telles ſont les actions des agens libres, & même toutes les opérations de la nature, c'eſt-à-dire, tous les changemens qui ſe font dans l'Univers, car leur exiſtence n'eſt pas néceſſaire *en ſoi* (15).

217. La néceſſité *abſolue*, que l'on appelle auſſi *Métaphyſique*, *Logique*, ou *Géométrique*, eſt ſeule oppoſée à la Contin-

(*a*) Vid. Illuſt. 'sGRAVESANDE, Introd. ad Philoſ. §. 51.

tingence, & tout ce qui n'y eſt pas ſujet, eſt Contingent, cependant les futurs Contingens ſont déterminés. Et prémièrement ils le ſont par la nature de la vérité, car toute énonciation, étant vraie ou fauſſe, il étoit vrai hier que j'écrirois aujourd'hui; il n'étoit pas faux, puiſque j'écris actuellement. Mais il eſt aiſé de voir, que cette détermination ne fait point une véritable néceſſité, & ne détruit point la Contingence. Car, bien qu'il fût vrai hier, que j'écrirois aujourd'hui, le contraire n'impliquoit point Contradiction, & il étoit poſſible que je n'écrivis pas. Cette détermination, quand elle eſt connue, fait ſeulement ce qu'on appelle *Certitude*, & la détermination en elle-même eſt une Certitude Objective.

218. Les futurs contingens ſont encore déterminés par la Prévision, ou la Preſcience de Dieu. Et il ſemble à quelques-uns, que cette détermination ſoit contraire à la Contingence; car, diſent ils, *ce que Dieu prévoit ne peut manquer d'arriver, Dieu étant infaillible; il eſt impoſſible, que le contraire arrive, donc ce que Dieu prévoit eſt néceſſaire.* Pour connoitre clairement ſi un évènement eſt véri-

véritablement néceſſaire, il faut faire attention, à la manière, dont ſon Contraire eſt impoſſible (*a*); s'il eſt impoſſible *en ſoi*, l'évènement eſt véritablement néceſſaire (215): mais ſi le contraire eſt poſſible en ſoi, & que ſon impoſſibilité vienne d'ailleurs, l'évènement eſt Contingent (216). Et alors, comme le contraire ne peut pas arriver, quoi qu'il ſoit poſſible en lui-même; ou plutôt, comme il eſt Certain qu'il n'arrivera pas, on peut dire, pour s'accomoder à l'uſage, que l'évènement eſt ſujet à une eſpèce de néceſſité, qu'on appelle *Hypothétique*, & qui n'eſt point contraire à la contingence, & c'eſt là le Cas des Evènemens que Dieu à prévus, dont le contraire n'eſt pas contradictoire, ou impoſſible *en ſoi*, mais ſeulement parce que Dieu aïant prévu l'évènement, il ne peut pas arriver qu'il ſe trouve trompé.

219. La *Néceſſité Hypothétique*, eſt celle qui eſt fondée, non point ſur la nature même de l'Evènement, conſidéré en lui-même, mais ſur quelque ſuppoſition;

(*a*) 'sGRAVESANDE, ibid. §. 176.

tion ; par exemple, sur la supposition ou Hypothèse de la Prévision & de la Préordination de Dieu (*a*).

220. Les Evènemens ne sont pas seulement déterminés par la prévision de Dieu, mais ils le sont encore par leurs Causes, par la Préordination & les Decrets de Dieu. Car rien ne se fait, sans une raison ou cause suffisante (13); Et dans nôtre Systême, toute la suite des choses a été produite par un seul Décret; & ainsi le prémier état du Monde, contenoit déja les Raisons & les causes de tout ce qui y devoit arriver (92), Dieu y aïant tout établi & règlé de façon que les Evènemens se succèdent, par un enchainement de Causes & d'Effets, dans une suite & dans un ordre rêglé une fois pour toutes, & immanquable, c'est ce qu'on appelle la *Préordination* de Dieu, & son Décret est la résolution de donner l'existence à toute cette suite. De sorte que ces Causes & ce Décret une fois posés, les évènemens sont tous déterminés, &

(*a*) Cinquième Ecrit de Mr. de LEIBNITZ, contre Mr. CLARKE. §. 5. p. 83. du Recueil T. I.

& ne peuvent manquer d'arriver. Mais cette nécessité n'est qu'*Hypothétique* (219), puisqu'elle est fondée sur la supposition de ces Causes une fois établies, par le Décret de Dieu. Car il faut toujours se bien souvenir de la règle, que nous avons posée (218), savoir, que l'on doit faire attention à la raison, pour laquelle le contraire d'un évènement est impossible, quand on veut juger si l'évènement est véritablement nécessaire, ou s'il est contingent. C'est là la véritable clef qui peut donner l'issue de ce Labyrinthe fameux, où tant de gens se sont embarassés, faute de définir exactement les termes, & de distinguer soigneusement les Idées.

221. Cette *Nécessité Hypothétique*, qu'impose aux évènemens la préexistence & la préordination des causes qui doivent les produire, se divise en deux espèces, suivant la Nature des actions, qu'elle regarde. On l'appelle *Nécessité Physique* dans les évènemens, qui dépendent des causes destituées d'Intelligence; & *Nécessité Morale*, quand elle regarde les Opérations Morales des Etres intelligens. Je dis les Opérations Morales, car ces mêmes

mêmes Etres Intelligens, entant qu'ils sont considérés, comme agissant au dehors, & physiquement, peuvent être assujettis, à la nécessité Physique. Ou, pour m'expliquer plus clairement, *la nécessité Physique* est fondée sur la Nature des Substances non intelligentes; & *la Nécessité Morale* est fondée sur la Nature des substances intelligentes, entant qu'intelligentes. Ni l'une, ni l'autre, n'exclud point la Contingence (216. 217); mais la prémière ne suppose point la Liberté, qui ne convient qu'aux agens doués de connoissance: Quant à la seconde, nous verrons qu'elle n'y est point contraire, non plus que les autres déterminations dont nous venons de parler (217. 218). Mais il faut voir auparavant en quoi consiste la véritable Liberté, & s'en faire une juste Idée.

CHAPITRE SECOND.

De la Liberté.

221. LA *Liberté* d'un Etre Intelligent est *la faculté de choisir*, *le pouvoir de faire ce qu'il veut, qu'elle que soit la détermination de sa volonté*; ou, ce qui est la même chose, *l'Empire qu'il a sur ses propres actions* (*a*).

223. De cette Définition il suit, que la Liberté comprend deux choses, *le Choix & le Pouvoir*, ou ce qui revient au même, 1o. *L'Intelligence*, qui enveloppe une Connoissance distincte de l'objet de notre délibération, & en vertu de laquelle nous choisissons, c'est-à-dire, nous approuvons un parti plutôt qu'un autre. 2o. *La Spontanéité*, en vertu de laquelle nous avons en nous mêmes le principe de nos actions (144), ce qui comprend le pouvoir d'agir. A quoi l'on peut ajouter

(*a*) Vid. J. A. Turretini Th. de Libert. humana Th. III.

ter 3°. *la Contingence*, où l'exclusion de la nécessité Géométrique ou Métaphysique (*a*).

224. De tout ce détail nous pouvons conclure, que la Liberté est une prérogative inséparable de la nature d'un Etre intelligent, considéré en lui-même, en faisant abstraction des Circonstances, où il peut se trouver, & des obstacles qui peuvent venir de l'objet de sa délibération; car tous les réquisits de la Liberté interne, & prise en elle-même, se trouvent en lui. 1°. Il connoit l'objet de sa délibération, puisqu'il est intelligent. 2°. En qualité de substance simple, & sur tout de substance spirituelle, il a en lui-même le principe de ses actions (95. 144). 3°. Puisqu'il s'agit, quand on délibère, de choisir entre plusieurs partis possibles en eux-mêmes, il n'y a aucune nécessité absolue dans l'Objet de sa détermination, & il est Contingent. Ainsi, qui dit un Etre Intelligent, dit un Etre Libre; puisqu'on ne peut concevoir une Intelligence, qui agisse sans connoissance de

(*a*) Voiez Théod. §. 288.

de Cause, entant qu'Intelligence, & qui n'ait pas en elle le principe de ses actions. Il est vrai que l'exercice de cette faculté, peut être resserré & limité, en certains cas, par des obstacles qui viennent de dehors; & c'est pour cela, qu'on demande, pour faire une liberté entière, le pouvoir Physique d'exécuter ses résolutions. Il y a des cas où ce pouvoir manque à un Etre, libre en lui-même, mais ce n'est pas là proprement un défaut de liberté, c'est plutôt un défaut de Puissance. Il est important de faire cette remarque, pour montrer combien il est inutile, & même ridicule, de disputer autant qu'on le fait pour savoir si l'homme est Libre en lui même, dans ses déterminations, & dans les Actes internes de sa volonté, qui font toute la Moralité des Actions. Pour ce qui est des Obstacles, qui peuvent venir de dehors, il n'y a point de controverse là-dessus. Tout le Monde convient que, dans certains cas, la liberté peut-être limitée, & son exercice empêché par la Contrainte. Ce n'est pas-là le point de la difficulté, & il suffit de faire voir que la Liberté est une

Prérogative, naturelle & immanente de l'Etre Intelligent, quoi qu'il puisse se trouver des cas, où il ne sauroit en faire usage.

125. Toute la Dispute sur la Liberté est venue principalement de ce qu'on ne s'accorde pas sur la signification de ce terme, & que plusieurs se font une fausse idée de cette faculté de l'Ame. Quelques Scholastiques, qui ont été suivis en cela par un petit nombre de Modernes, tant de ceux qui défendent la Liberté humaine, que de ceux qui la combattent, se sont imaginés qu'elle avoit besoin d'une indifférence pleine & d'équilibre; c'est-à-dire, que, dans les déterminations Libres de la volonté, l'Ame ne choisit point en conséquence des motifs, mais qu'elle n'est pas plus portée pour le oui, que pour le non, pour un parti, que pour l'autre; & qu'elle choisit uniquement, par un effet de son activité, sans qu'il y ait aucune raison de son Choix, sinon *qu'elle l'a voulu*. Et, si vous leur demandez pourquoi l'a-t-elle voulu ainsi, plutôt qu'autrement? Ils vous répondront fort sérieusement, *qu'il n'y en a aucune raison*; mais que l'Ame en a ainsi agi, en

vertu

vertu de l'Empire qu'elle a sur ses actions. Ces Auteurs ont soutenu la même Liberté d'indifférence en Dieu: Quelques-uns n'ont point craint d'avancer, que Dieu choisit sans aucune raison prise de la nature des Objets, sans égard à leurs qualités, bonnes ou mauvaises, tout lui étant absolument indifférent, avant son Choix; le juste & l'injuste, le bon & le mauvais, n'étant point tels par leur Nature, mais seulement après que Dieu a choisi (a). D'autres ne vont pas si loin,

(a) Monsieur KING, Archevêque de Dublin, soutenant la Liberté de pure indifférence en Dieu, dans son Livre sur l'Origine du mal, & disant que rien n'est bon, ni mauvais à Dieu dans les Créatures avant son choix, enseigne une doctrine qui va à rendre la Justice arbitraire, & à confondre la Nature du juste & de l'injuste. Cépendant Mr. de LEIBNITZ, dans ses remarques, ne veut point lui attribuer un sentiment si pernicieux. „ Je sai dit il (§. 21). qu'il y „ a eu des Auteurs assez mal avisés, pour sou- „ tenir un sentiment si dangereux, & si capa- „ ble de renverser la piété, mais je suis assu- „ ré que nôtre célèbre Auteur en est bien é- „ loigné. Cependant il semble que cette Hy- „ pothèse y mène, s'il n'y a rien dans les „ objets qui ne soit indifférent à la volonté „ Divine avant son Choix ".

loin; mais ils soutiennent également, que la volonté véritablement libre doit se déterminer d'elle-même, & non point en vertu des Raisons ou des Motifs; & qu'elle peut agir sans aucune Raison, ou Motif. Ils disent en particulier, que les Perfections de Dieu ne demandent point toujours, qu'il choisisse le meilleur parti; qu'il peut, même *moralement*, choisir le parti moins bon, en vertu de sa souveraine Liberté.

Ils craignent, qu'en soutenant le contraire, on ne donne atteinte à cette Souveraine Liberté de Dieu (*a*); & Mr.

(*a*) „ Il y en a d'autres qui ne se trompent, „ que parce qu'ils abusent des termes. Ils con- „ fondent la nécessité Morale avec la nécessité „ Métaphysique. Ils s'imaginent, que Dieu ne „ pouvant point manquer de faire le mieux, ce- „ la lui ôte la Liberté, & donne aux choses „ cette nécessité, que les Philosophes & les „ Théologiens tâchent d'éviter. Il n'y a qu'une „ dispute de mots avec ces Auteurs-là, pourvu „ qu'ils accordent effectivement que Dieu choi- „ sit & fait le meilleur. Mais il y en a d'au- „ tres qui vont plus loin: Ils croient que Dieu „ auroit pu mieux faire, & c'est un sentiment „ qui doit être rejetté; car, quoi qu'il n'ôte pas „ tout à fait la sagesse & la bonté à Dieu, com- „ me

Mr. de CROUSAZ paroit être de ce sentiment. Enfin, le plus grand nombre reconnoissent, que, dans les occasions de quelque importance, la Volonté se détermine par les Raisons, ou Motifs; mais ils veulent que, dans bien des cas, nous soïons dans une pleine indifférence, dans un parfait équilibre, & qu'alors nous ne laissons pas de nous déterminer, & de prendre un parti, quoi qu'il n'y aît pas la moindre raison de le préférer à l'autre. Ce dernier sentiment est celui du Vulgaire, & même de quelques habiles gens, qui n'ont pas assez aprofondi cette matière. Il ne mène pas aux mêmes duretés que ceux dont nous venons de parler, mais il n'est pas plus soutenable, & même il est moins lié que celui de Mr. KING. Tout revient à cette question; s'il est possible que la volonté se détermine sans raison.

226. Nous allons l'examiner, & refuter la Chimère d'une liberté de pure indifférence. Mais auparavant il est bon d'ob-

„ me font les Auteurs de la nécessité aveugle;
„ il y met des bornes; ce qui est donner atteinte à sa suprème perfection ".

d'observer que cette Idée de la Liberté, n'est point celle des Auteurs les plus approuvés, tant Anciens, que Modernes.

La plupart des anciens Philosophes, & en particulier Platon, Aristote, & Ciceron, ont enseigné, que la volonté est toujours portée à son Choix, par une raison prévalente. Le dernier dit expressément (*Academ. Quest. L. II.*): „ Il „ est nécessaire qu'il y ait quelque cho„ se qui se présente à nous, sous cer„ taines apparences, afin que nous a„ gissions, & que nous donnions notre „ consentement à cette apparence, c'est „ pourquoi celui qui ôte à l'homme ces „ apparences, & ce consentement, dé„ truit le pouvoir qu'il a d'agir". L'on peut voir là-dessus la Morale d'Aristote Lib. VII. c. 5. St. *Augustin* & les Thomistes ont été du même sentiment. Nous raporterons plus bas des passages de l'Evêque BRAMHALL & du Docteur CLARKE lui-même, qui ne sont pas moins contraires à cette indifférence absolue. Enfin, il seroit trop long de citer ici tous les grands Philosophes, ou Théologiens, qui la combattent directement ou indi-

recte-

réellement. Mais je ne puis m'empêcher de rapporter encore les paroles du Célèbre J. Alph. Turrettin; voici comment il s'exprime dans ses excellentes Thèses sur la Religion Naturelle (*de Libert. humana. Th IV.*) *Cum autem dicimus, in eo sitam esse Libertatem ut* pro lubitu agatur vel non agatur, *aut* hoc modo vel illo agatur; *non id ita intelligendum est, quasi Mens ad utrumque oppositorum aequaliter propenderet ac indifferens esset. Quae* indifferentia (*Graeci ἰσοῤῥοπίαν dicunt*) *vix unquam in nobis est, nec nisi in rebus planè æqualibus atque indifferentibus; Et quamdiu in nobis est, eligere haud quaquam possumus. Neque enim ea nobis mens est, nos unquam sine ratione agere. Nam sive validae rationes sint, sive invalidae, sive sapientes, sive fundamento destitutae, aliquae semper se nobis offerunt, quae nos ad agendum excitent. Sed est tamen in nobis facultas, in hanc vel illam nos flectendi partem & cohibendi adsensus, & conferendarum inter se rationum, aliarumque aliis anteponendarum, adeoque id eligendi quod libet, & quod libet repudiandi, uno verbo ita agendi prout nobis visum fuerit.* Ce grand Théologien décide formellement, que tant que nous

fommes dans une parfaite indifférence, ou dans l'équilibre, entre deux ou plusieurs Objets, dont il en faut élire un, nous ne pouvons absolument point choisir, mais qu'il faut toujours qu'il y ait quelque raison qui nous détermine.

227. Venons maintenant aux Démonstrations, qui renversent absolument cette chimérique Liberté de pure indifférence. 1o. Elle est opposée à ce grand Principe, reconnu de tous les Philosophes, & que nous avons établi (13), savoir; *Que rien n'existe, & que rien ne se fait, sans qu'il y ait une raison suffisante, pourquoi il existe, ou pourquoi il se fait d'une telle manière, plutôt que d'une autre.* Car si nous choisissons entre deux ou plusieurs objets, sans qu'il y aît aucune raison qui nous porte vers l'un plutôt que vers les autres, voila une détermination qui arrive sans aucune cause, puisqu'il est impossible (par la supposition même) d'alléguer aucune raison pourquoi cette détermination a eu lieu plutôt que toute autre. Mais les défenseurs de ce Système, répondent que cette détermination n'arrive pas sans cause, puisque l'Ame elle-même, entant que principe actif, est

la

la Cause efficiente de toutes ses actions, j'en conviens; mais la détermination de cette action; la préférence qui lui est donnée sur le parti opposé d'où vient-elle? Si l'Ame n'y étoit pas plus portée qu'à son contraire, d'où vient qu'elle la choisit? Cette préférence est-elle due au hazard? Mais le Hazard est absurde, & contraire au Principe que nous venons de poser. Il en est de ceci comme de la déclinaison des ATOMES d'EPICURE, qui arrive sans aucune cause; on ne nie point que le mouvement même de ces ATOMES n'ait sa raison suffisante dans les ATOMES, si on les suppose actifs; mais la détermination particulière de ce mouvement, en vertu de laquelle un ATOME se détourne tout-à-coup de son chemin, sans aucune cause, cette détermination, dis-je, n'a aucune raison suffisante dans la nature des choses. C'est pourquoi Ciceron s'en est moqué avec raison. On dira encore, ce parti est préféré, parce que l'Ame l'a voulu? Mais je demande toujours quelle est la raison pour laquelle l'Ame l'a voulu? Si on n'en aporte point d'autre que son bon plaisir, ce n'est encore rien dire, car l'Ame,

étant indifférente, entre les deux partis, son bon plaisir ne la porte pas plus à l'un qu'à l'autre. Il est donc évident que, dans cette Hypothèse, les déterminations arrivent sans aucune raison suffisante; ce qui est absurde* (13). Mr. de LEIBNITZ combat d'une manière invincible cette Liberté de pleine indifférence dans plusieurs endroits de ses Ecrits; on fera bien de consulter en particulier les Articles de la *Theodicée* 35. 36. 43. 44. 46. 48. 49. 132. 175. 176. 196. 201. 232. 303. 307. 309. 312. 313. 320. 360. 365. 367. & les remarques sur le Livre de l'Origine du mal, imprimées à la suite de la *Theodicée*. Je ne copierai ici que ce seul article pour éviter la longueur. „ Vouloir „ qu'une détermination vienne d'une „ pleine indifférence, absolument indé„ terminée, est vouloir qu'elle vienne „ naturellement de rien. L'on suppose, „ que Dieu ne donne pas cette déter„ mination. Elle n'a donc point de sour„ ce dans l'Ame, ni dans le Corps, „ ni dans les Circonstances, puisque „ tout est supposé indéterminé; & la „ voila pourtant qui paroit, & qui

„ existe

» existe sans préparation, sans que rien
» s'y dispose, sans qu'un Ange, sans
» que Dieu même puisse voir, ou faire
» voir comment elle existe. C'est non
» seulement sortir de rien, mais même
» c'est en sortir par soi-même. Cette
» doctrine introduit quelque chose d'aussi ridicule que la déclinaison des Atomes d'Epicure, dont nous avons déjà parlé, qui prétendoit qu'un de ces petits Corps, allant en ligne droite, se détournoit tout d'un coup de son Chemin, sans aucun sujet, seulement parce que la volonté le commande. Et notez qu'il n'y a eu recours que pour sauver cette prétendue liberté de pleine indifférence, dont il paroit que la Chimère à été bien ancienne, & l'on peut dire avec raison, *Chimaera Chimaeram parit* (Théod. §. 320.)

228. 2°. Tout Philosophe convient, ou doit convenir, qu'un effet ne peut avoir lieu, sans qu'il y ait dans la Cause, qui doit le produire, une disposition à agir de la manière qu'il le faut pour produire cet effet. Cela est de la dernière évidence: car, si une cause n'est pas dispo-

disposée à agir, elle n'a pas tout ce qu'il faut pour agir; elle n'agira pas: Et si elle n'est pas disposée à agir de cette manière, mais plutôt d'une autre; elle agira comme elle est disposée, c'est-à-dire autrement, & produira un autre effet. Or un Choix, un Acte de la Volonté, est un effet, dont l'Ame est la Cause. Il faut donc, pour que nous fassions un tel choix, que l'Ame soit disposée à le faire, plutôt qu'un autre; mais si elle est plus disposée à ce choix, qu'à un autre, elle n'est pas indéterminée, elle n'est pas indifférente.

229. 3°. Cette Doctrine qui établit la parfaite indifférence, & suivant laquelle les Raisons, ou les Motifs, n'entrent pour rien dans les causes de nos déterminations, détruit toute Idée de Sagesse & de Vertu, & fait d'une Intelligence libre l'Etre le plus absurde, & le plus extravagant qu'il soit possible de concevoir. Car, si je choisis un parti, non parce que je le trouve conforme aux Loix de la sagesse, mais sans aucune raison vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, & uniquement par une impétuosité aveugle qui se détermine

même au hazard, quelle louange pourrai-je mériter s'il arrive que j'aie bien choisi ; puisque je n'ai point pris le bon parti, parce qu'il étoit le meilleur, & que j'aurois pu faire le contraire avec la même facilité, & la même inclination? Comment supposer en moi de la Sagesse, si je ne me détermine pas par des raisons? Et la vertu sera-t'elle la règle de ma conduite, si je n'ai pas plus d'inclination pour le bien que pour le mal? Rien ne seroit plus bizarre & plus monstrueux, que la conduite d'un Etre doué d'une pareille Liberté. Elle seroit parfaitement semblable à celle d'un homme, qui décideroit de toutes ses actions par un Coup de dez, ou en tirant à la courte-paille. On ne pourroit compter sur lui dans aucune occasion; & dans le Système que nous combattons, ce seroit en vain que l'on feroit des recherches sur les Motifs, qui font agir les hommes.

250. 4°. Cette notion de la Liberté est contraire à la pratique des Tribunaux, & rend vaines & inutiles les exhortations des Prédicateurs, & même les préceptes, & les motifs de la Reli-

gion & de la Morale. A quoi bon nous donner des Loix, proposer des Peines & des Récompences, nous exhorter, nous donner de salutaires Conseils, si tout cela n'opère pas sur nôtre volonté, indifférente à tout & dans un parfait équilibre, & si nous pouvons agir contre toutes ces raisons, malgré tous ces Motifs, & cela sans la moindre ombre de raison, ou de Motifs contraires?

231. 5°. Comme les Défenseurs de cette Liberté prétendue l'exaltent sans cesse, comme le plus riche présent, que Dieu ait pu faire aux hommes, nous remarquerons au contraire, que, si les hommes l'avoient effectivement, elle leur seroit infiniment nuisible, & désavantageuse. Quelle triste faculté ne seroit-ce pas que de pouvoir agir en toutes les occasions contre la Raison & contre son propre avantage? De pouvoir choisir ce qui seroit notre malheur & notre perte, avec la même facilité, la même inclination, que nous choisirions ce qui peut faire notre bonheur. S'il en étoit ainsi, nous ne pourrions pas nous assurer de parvenir à un état heureux, quand même nous en connoitrions clairement

les moïens, & qu'il seroit en notre pouvoir de nous en servir. Donnons, sur cette matière, un très-beau passage de Mr. Bayle. Cet Illustre Auteur sait mettre, quand il veut, une matière dans tout son jour, & l'on peut dire de lui, au jugement de Mr. de Leibnitz (Théod. §. 174), *ubi benè nemo melius*, quoi qu'on ne puisse pas dire aussi de lui ce qu'on disoit d'Origène, *ubi malè nemo pejus*. Voici comment il propose, contre la Liberté d'indifférence, l'objection que nous venons de toucher (Rep. au Provinc. ch. IX. T. 2. p. 221.) *Déjà ce ne peut pas être un défaut dans l'Ame de l'homme que de n'avoir point la Liberté d'indifférence, quant au bien en général; ce seroit plutôt un désordre, une imperfection extravagante, si l'on pouvoit dire véritablement; Peu m'importe d'être heureux ou malheureux; je n'ai pas plus de détermination à aimer le bien, qu'à le haïr; je puis faire également l'un & l'autre. Or, si c'est une qualité loüable & avantageuse que d'être déterminé, quant au bien en général, ce ne peut pas être un défaut que de se trouver nécessité quant à chaque bien particulier reconnu manifestement pour notre bien. Il semble mê-*

me que ce soit une conséquence nécessaire, que, si l'Ame n'a point de liberté d'indifférence, quant au bien en général, elle n'en aït point quant aux biens particuliers, pendant qu'elle juge contradictoirement que ce sont des biens pour elle. Que penserions-nous d'une Ame, qui aïant formé ce jugement-là, se vanteroit avec raison d'avoir la force de ne pas aimer ses biens, & même de les haïr; & qui diroit, je connois clairement que ce sont des biens pour moi; j'ai toutes les Lumières nécessaires sur ce point-là; cependant je ne veux point les aimer, je veux les haïr, mon parti est pris, je l'exécute; ce n'est pas qu'aucune raison (c'est-à-dire quelqu'autre raison que celle qui est fondée sur, *tel est mon bon plaisir*) *m'y engage; mais il me plait d'en user ainsi; que penserions nous, dis-je, d'une telle Ame? Ne la trouverions nous pas plus imparfaite & plus malheureuse, que si elle n'avoit pas cette Liberté d'indifférence? Non seulement la doctrine qui soumet la volonté aux derniers actes de l'Entendement, donne une Idée plus avantageuse de l'état de l'Ame, mais elle montre aussi qu'il est plus facile de conduire l'homme au bonheur par ce Chemin-là, que par celui de l'indifférence; car il suffira*

de lui éclairer l'Esprit sur ses véritables intérêts, & tout aussi tôt sa volonté se conformera au jugement que la raison aura prononcé. Mais, s'il a une Liberté indépendante de la raison & de la qualité des objets clairement connus, il sera le plus indisciplinable de tous les animaux, & l'on ne poura jamais s'assurer de lui faire prendre le bon parti. Tous les Conseils, tous les raisonnemens du Monde, pourront être très-inutiles; vous lui éclairerez, vous lui convaincrez l'esprit, & néanmoins sa volonté fera la fiére, & demeurera immobile comme un rocher; Virg. Æn. L. 6. vs. 479.

Nec magis incepto voltum Sermone movetur,
Quam si dura silex, aut stet Marpesia cautes.

Une quinte, un vain caprice la fera roidir, contre toutes sortes de raisons; il ne lui plaira pas d'aimer son bien clairement connu; il lui plaira de le haïr. Trouvez-vous, Monsieur, qu'une telle faculté soit le plus riche présent que Dieu aît pu faire à l'homme, & l'instrument unique de notre bonheur? N'est-ce pas plutôt un obstacle à notre

tre félicité? Est-ce dequoi se glorifier que de pouvoir dire ; J'ai meprisé tous les jugemens de ma raison, & j'ai suivi une route toute différente par le seul motif de mon bon plaisir ? *De quels regrets ne seroit-on pas dechiré en ce cas-là, si la détermination qu'on auroit prise étoit dommageable? Une telle liberté seroit donc plus nuisible qu'utile aux hommes ; parce que l'entendement ne représenteroit pas assez bien toute la bonté des objets, pour ôter à la volonté la force de la rejection. Il vaudroit donc infiniment mieux à l'homme, qu'il fut toujours nécessairement déterminé par le Jugement de l'Entendement, que de permettre à la volonté de suspendre son Action ; car, par ce moïen, il parviendroit plus facilement & plus certainement à son but.* Je remarquerai seulement sur ce discours, que Mr. BAYLE confond la *Nécessité*, avec la *détermination infaillible* ; & que la nécessité qui oblige l'Ame à préférer un bien connu pour tel, n'est que *Morale*. Quoi que ce passage de Mr. BAYLE soit déja un peu long, je rapporterai encore ces paroles d'un savant Anglois *(a)* qui a très-bien

(a) On croit que c'est Mr. COLLINS.

bien combattu la liberté d'indifférence, mais qui semble avoir fait la même faute que Mr. BAYLE, en confondant la *nécessité absolue*, avec la *détermination infaillible*. Quoi qu'il en soit, voici comment il combat l'indifférence (*a*). *Ce pouvoir arbitraire & indépendant de choisir, sans avoir égard à la qualité des objets, détruiroit l'usage de nos sens, de nos appétits, de nos passions, & de notre Raison; facultés qui nous ont été données, pour nous diriger dans la recherche de la vérité & du bonheur, & pour veiller à la conservation de notre Etre. Car, si nous avions un pouvoir, qui choisît, sans avoir égard aux impressions, par lesquelles ces facultés nous instruisent, & nous avertissent de ce qui nous est nuisible, & qui, par son Choix, rendit inutiles les impressions, nous serions revêtus d'un pouvoir, qui détruiroit la fin & l'usage de ces facultés.*

232. 6°. Cette Liberté d'indifférence est incompatible avec la nature d'un Etre intelligent. Tout Etre, qui se sent, qui se connoit, aime essentiellement son bonheur,

(*a*) Recherches Philosophiques sur la Liberté, Recueil T. I. p. 309.

heur, & par conséquent, il aime aussi tout ce qu'il croit y contribuër. Il est donc ridicule de dire, que les objets lui soient indifférens, & que, lors qu'il connoit clairement, que de deux partis l'un est avantageux & l'autre nuisible, il puisse choisir aussi aisément l'un que l'autre. Déja il ne peut pas approuver l'un comme l'autre; Or donner son approbation en dernier ressort, c'est la même chose que se déterminer. Voila donc la détermination, qui vient des raisons, ou des motifs. Mais on conçoit de plus dans la Volonté *l'effort d'agir* (*a*) qui en fait même l'essence, & qui la distingue du simple Jugement. Or un Esprit n'étant point susceptible, d'une impulsion méchanique, & ne pouvant être mû Physiquement, qu'est-ce qui pourroit l'inciter à agir, si ce n'est l'amour qu'il a pour soi-même, & pour son propre bonheur, c'est là le grand mobile de tous les Esprits (*b*). Jamais ils n'agissent, que

(*a*) Vid. Théod. §. 311.
(*b*) „ Mais comme les Philosophes Modernes ont „ réformé les sentimens de l'Ecole, en montrant, se- „ lon

que quand ils désirent d'agir. Or qu'est-ce qui rend ce désir efficace, sinon le plaisir qu'on trouve à le satisfaire ? Et d'où peut naitre le désir, si ce n'est de la représentation, de la perception de l'objet? Quand nous agissons, nous changeons d'état, c'est-à-dire, que, quand je me porte vers un objet, je préfère mon état, aïant la jouïssance de cet objet, à celui où je ne l'ai pas; & ainsi j'y passe incontinent, quand cela est en mon pouvoir. Or, à moins que l'Ame ne soit poussée à agir par une impétuosité aveugle, pourquoi quitteroit-elle son état pour passer à un autre, quand rien ne l'incite à en changer? A plus forte raison, ne laissera-t'elle pas un état, où elle se trouve heureuse, pour un autre, où elle croit qu'elle le seroit moins; puisque

„ lon *les Loix de la Nature Corporelle*, qu'un „ Corps ne sauroit être mis en mouvement, que „ par le mouvement d'un autre qui le pousse: „ de même il faut juger que nos Ames (en vertu *des Loix de la Nature Spirituelle*), ne sauroient être mues que par quelque raison du „ bien & du mal". LEIBNITZ Remarque sur le Livre de l'Origine du mal §. 3.

que l'amour de son bonheur est le mobile qui la fait agir. On dira peut-être, qu'elle agit pour faire montre de sa Liberté; mais c'est sortir du cas de l'indifférence, puis qu'on allègue un motif, savoir, le plaisir de faire voir qu'on est libre: Nous y reviendrons tout à l'heure. Il est donc démontré, qu'un Être intelligent, ne peut être porté à agir, que par quelque Motif, quelque Raison, prise d'un bien réel, ou apparent, qu'il se promet de son action.

233. 7°. On ne sauroit apporter, un exemple du contraire, & c'est ici notre 7e. Argument. Cependant les Défenseurs de la prétendue indifférence, allèguent sans cesse l'expérience en leur faveur. „ Mais aussi-tôt qu'on veut don-„ ner un exemple (de cette Liberté „ d'indifférence) on s'en écarte & on „ tombe dans le cas d'un homme, qui ne „ se détermine pas sans sujet, mais qui „ se détermine plutôt par inclination, „ ou par passion, que par Jugement. „ Car, aussi-tôt que l'on dit, *je méprise* „ *des Jugemens de ma raison, par le seul* „ *Motif de mon bon plaisir, il me plait* „ *d'en user ainsi*, c'est autant que si l'on „ di-

„ disoit; je préfère mon inclination à „ mon intérêt, mon plaisir à mon utili„ té (Théod. §. 314)“. Une preuve que l'on agit dans ces rencontres, par le plaisir que l'on trouve à faire voir son indépendance, à contredire quelqu'un, pour dérouter ceux qui observent nos démarches, ou par quelque Motif pareil; c'est que dans une occasion importante, par exemple, quand il s'agiroit de choisir entre un aliment salutaire & un poison, un homme qui a l'usage de la raison ne choisira pas le poison, parce qu'alors des Motifs, tels que ceux dont nous venons de parler, sont trop foibles pour prévaloir sur l'amour de sa propre Conservation.

334. Ceux qui sont dans un sentiment mitigé (225), nous accorderont, la plupart de ces raisonnemens, pour les Cas de quelque importance, mais ils persisteront à dire qu'il y a des occasions, où nous sommes dans une parfaite indifférence, & que nous ne laissons pas de nous déterminer, par un pur effet de notre liberté, sans que notre Choix soit fondé sur aucune raison; par exemple quand il s'agit de choisir un oeuf, entre

tre plusieurs qui nous paroissent égaux, de lever la main, ou de la baisser; d'avancer le pié droit, ou le gauche, &c. Mais si l'on veut bien approfondir les Choses, il se trouvera, que dans les occasions mèmes qui paroissent les plus indifférentes, il y a toujours eu quelque raison prévalente, en faveur du parti que l'on a pris. Quand il s'agit de prendre un oeuf entre plusieurs, il y en a toujours un qui est dans une situation plus commode, par rapport à la main qui doit le saisir, & alors, l'Ame n'aïant point d'autre raison, aura égard, même sans y faire beaucoup d'attention, à cette Commodité, ou peut-être que par une opinion confuse, & dont on ne sauroit rendre raison, on croira l'un meilleur que l'autre. On peut en dire autant de tous les Cas, que l'on voudroit proposer. Une infinité de petites perceptions, qui nous rendent quelques fois joïeux, chagrins, & différemment disposés, nous font quelques fois plus gouter une chose que l'autre, sans que nous puissions dire pourquoi (a). L'on ne doit

(a) Rem. sur le Liv. de l'Orig. du Mal. §. 3.

doit pas trouver étrange que nous supposions en nous des Motifs, qui nous font agir, sans toutes-fois que nous puissions en rendre raison. Tous nos sentimens & appetits confus sont de ce genre; & cela ne doit pas plus nous surprendre, que les perceptions confuses que nous avons des coûleurs, par exemple: elles ont sans contredit leur raison suffisante dans la Nature des objets; & cependant nous ne pouvons pas l'expliquer. Mais il y a quelque chose de plus solide à alléguer que tout cela. Comme on doit convenir, que nos appetits naissent des perceptions, que nous avons des objets, on démontre que le cas du parfait équilibre est impossible. Car les objets n'étant jamais parfaitement semblables (80) & différant au moins, de l'aveu de tout le Monde, par leur situation à notre égard; ils ne peuvent point être représentés, par des perceptions entièrement semblables; & dès-là les appetits, qui naissent des perceptions, ne sauroient être semblables; car les effets sont égaux à leurs Causes (200). Donc les appetits n'étant point semblables, il ne peut y avoir de parfait équilibre. Voici com-

ment notre grand Philosophe le démontre (Théod. §. 49). „ *Le cas de l'Ane*
„ *de Baridan entre deux prés* (*a*), également
„ ment porté à l'un & à l'autre, est une
„ fiction, qui ne sauroit avoir lieu dans
„ l'Univers, dans l'ordre de la Nature,
„ quoi que Mr. BAYLE soit dans un
„ autre sentiment. Il est vrai, si le cas
„ étoit possible, qu'il faudroit dire, qu'il
„ se laisseroit mourir de faim: mais dans
„ le fond la question est sur l'impossible,
„ à moins que Dieu ne produise la Chose
„ exprès. Car l'Univers ne sauroit
„ être mi-parti, par un plan tiré par le
„ milieu de l'Ane, coupé verticalement
„ suivant sa longueur, ensorte que tout
„ soit égal & semblable de part & d'autre;
„ comme une Ellipse & toute figure
„ dans le plan, du nombre de celles
„ que j'apelle *amphidextres*, peut être
„ mi-partie ainsi, par quelque ligne
„ droite que ce soit qui passe par son
„ centre. Car ni les parties de l'Univers,
„ ni les viscères de l'Animal, ne
„ sont pas semblables ni également situés
„ des

(*a*) Voïez BAYLE Diction. Art. Baridan.

„ des deux côtés de ce plan vertical.
„ Il y aura donc toujours bien des cho-
„ ses, dans l'ane, & hors de l'ane, quoi
„ qu'elles ne nous paroissent pas, qui le
„ determineront à aller d'un côté plutôt
„ que de l'autre. Et quoi que l'homme
„ soit libre, ce que l'ane n'est pas, il
„ ne laisse pas d'être vrai par la même
„ raison qu'encore dans l'homme le Cas
„ d'un parfait équilibre entre deux par-
„ tis est impossible, & qu'un Ange, ou
„ Dieu au moins pourroit toujours ren-
„ dre raison du parti que l'homme a
„ pris, en assignant une cause, ou une
„ raison inclinante, qui l'a porté vérita-
„ blement à le prendre; quoi que cette
„ raison seroit souvent bien composée
„ & inconcevable à nous mêmes, parce
„ que l'enchainement des Causes, liées
„ les unes avec les autres, va loin". Le même Philosophe démontre encore la même chose de cette manière; (Théod. §. 35). „ Cet équilibre en tout sens
„ est impossible: car si nous étions éga-
„ lement portés pour les partis A. B.
„ & C, nous ne pourrions pas être égale-
„ ment portés pour A, & pour non A". Posez, en effet, que j'aie un dégré d'in-

 cli-

clination pour chacun de ces partis; comme ils sont tous diamétralement opposés, l'un à l'autre, puisqu'en choisir un, c'est s'éloigner directement des autres; me voila porté vers A, par un dégré d'inclination, & vers B, & C, qui sont autant que non A, par deux dégrés. Il ne peut donc y avoir d'équilibre en tous sens.

235. Mais, quand il seroit possible, nous disons, avec Mr. DE LEIBNITZ, qu'en ce cas il est contradictoire que la volonté se détermine, & cela par les raisons que nous avons rapportées (227. 228); & qui ont la même force dans les cas les moins importans, que dans les plus intéressans. Des principes comme ceux-la ne souffrent aucune exception; & s'il est possible que l'Ame se détermine une fois sans aucune raison, pourquoi la même chose ne pourroit-elle pas avoir lieu en toutes rencontres? L'erreur de ceux qui tiennent pour l'indifférence dans ces occasions, qui ne paroissent de nulle importance, vient de ce que nous ne nous appercevons pas toujours des raisons, qui concourent à nous déterminer. Cela n'arriveroit pas si nous n'avions

vions que des Idées distinctes. Mais nous avons encore des Idées confuses, des sensations, des appetits, des passions, & une infinité de perceptions obscures, que nous ne distinguons point, & qui cependant contribuent à nos déterminations; car elles concourent à déterminer l'état de l'Ame, & c'est l'état de l'Ame qui détermine son action (228).

236. Pour éviter cette méprise, considérons la Liberté en Dieu, chez qui la volonté n'est déterminée, que par des Raisons, & des Raisons, toujours distinctement connues. Ceux à qui nous parlons présentement, conviendront sans doute, que Dieu n'agit jamais sans raison, encore moins contre les plus fortes raisons; que ses Divines perfections l'engagent toujours infailliblement, quoi qu'il soit très-libre, à choisir le parti qui est, à tout prendre, le *Meilleur*. Et ils jugeront tous comme nous, que penser autrement, c'est anéantir l'Idée de sa sagesse & de sa bonté (229): mais ils diront peut-être encore avec Mr. DE CROUSAZ, qu'il peut y avoir des Cas, où les deux partis à prendre sont

également bons, & qu'alors Dieu ne laiſſe pas d'en choiſir un. Mais les mêmes raiſonnemens reviennent contre cette préférence, dont il n'y a aucune raiſon. Elle eſt impoſſible, par les deux principes, que nous avons établis (227. 228). J'ajouterai à ces preuves une démonſtration, que me fournit une Lettre d'un Ami, qui joint à beaucoup d'érudition le Talent diſtingué de ſimplifier les Idées, & de donner à ſes preuves un tour de Démonſtration. „ On prétendra, dit-
„ il, qu'il peut y avoir des Cas où les
„ deux partis oppoſés, étant également
„ conformes aux attributs de Dieu, alors
„ cet Etre ſuprême choiſit ce qu'il veut.
„ Suppoſons, que cette Hypothèſe ſoit
„ poſſible, ce que je ne vois pourtant
„ pas fort clairement; je réponds, que
„ Dieu fait toujours ce qu'il veut, mais
„ que dans ce cas il eſt contradictoire
„ que Dieu choiſiſſe. Je le prouve.
„ Je ſupoſe A. & B. également con-
„ formes aux Attributs de Dieu, & que
„ l'un ſoit la négation de l'autre, ſans
„ quoi Dieu ſeroit déterminé pour l'un
„ & pour l'autre. Alors je dis qu'il eſt
„ Con-

„ Contradictoire, que Dieu se détermi-
„ ne pour l'un, ou pour l'autre. On
„ prétend, qu'il peut se déterminer. Po-
„ sons donc, que A. soit choisi & B. re-
„ jetté. La relation que A. a avec Dieu,
„ depuis qu'il est choisi, est différente
„ de celle que ce même Etre a avec
„ B, autrement il faudroit dire que
„ choisir & rejetter c'est la même
„ chose. Dieu donc par sa détermina-
„ tion a changé la relation d'A, ou de
„ B, ou de tous les deux, avec lui-
„ même, ces relations étant devenues
„ différentes, de semblables qu'on les
„ avoit supposées. A, ou B, n'ont point
„ été changés, car alors il ne s'agiroit
„ plus d'A, ou de B, mais de ce en
„ quoi ils ont été changés. Pour donc
„ que ces choses, restant les mêmes, leur
„ relation avec les Attributs de Dieu
„ soit changée, il faut que ces Attri-
„ buts soient aussi changés. Car dire
„ que sans aucun changement dans les
„ choses, ou dans les Attributs, la re-
„ lation est néanmoins changée, c'est
„ dire, qu'en même tems la relation est
„ changée & n'est pas changée. Il
„ faut donc, pour que Dieu se déter-

 „ mine

„ miné dans l'Hypothèse dont nous par-
„ lons, il faut nécessairement qu'il
„ change ses Attributs; c'est-à-dire
„ qu'il cesse d'être Dieu, ce qui est
„ Contradictoire". Mais, afin que l'on ne soit pas surpris de ce que nous venons de dire, comme s'il pouvoit se trouver des cas, où il seroit impossible à Dieu de se déterminer; ajoutons que le cas d'un parfait équilibre est impossible, même par raport à Dieu. Car les objets sont tous différens les uns des autres (80); & les Raisons aussi sont différentes, sans quoi elles seroient les mêmes; Ainsi il se trouvera toujours quelque chose dans l'un des partis, au moïen dequoi on poura rendre raison de la préférence qui lui aura été accordée. Remarquez que cette dissemblance des choses a lieu même entre les simples Idées des possibles non existans; car les Idées de deux, ou plusieurs objets, parfaitement semblables, ne sont, à proprement parler, qu'une seule & même Idée.

257. On trouvera peut-être que je me suis bien étendu sur cette matière. Mais il étoit nécessaire de réfuter solide-

dement une Chimère incompatible avec tout Systême lié, & même avec la Préscience & la Providence de Dieu, comme nous aurons occasion de le remarquer plus bas; Chimère toutes-fois que d'habiles gens retiennent encore, faute de la bien approfondir. Maintenant le Lecteur peut déjà comprendre, par tout ce que nous avons dit, quelle est nôtre Idée sur la Liberté. Nous croions, avec Mr. de Leibnitz, que l'Ame de l'homme, & en général toute Intelligence, est véritablement & essentiellement libre; entant qu'elle est douée de Connoissance, & qu'elle a en elle le principe de ses Actions; c'est-à-dire qu'il y a dans les Actes de sa Volonté ces deux choses qui constituent l'essence de la Liberté, savoir, le *Choix*, & la *Spontanéité*. Mais nous croions aussi, qu'une Intelligence ne se détermine jamais, qu'en vertu de quelque raison, ou motif. Car il faut qu'une cause soit disposée à agir d'une telle ou telle manière, pour produire tel, ou tel effet (228); & l'Ame ne pouvant point être mue, ou dirigée par une Action Physique, elle l'est par la représentation des

Raisons, ou des Motifs. „ L'Ame, ou
„ la Substance qui pense, entend les
„ raisons, & sent les inclinations, &
„ se détermine selon la prévalence des
„ représentations, qui modifient sa force
„ active, pour spécifier l'Action (a) “.
Ce ne sont pas seulement les Jugemens
de l'Entendement, qui déterminent la
volonté, les Motifs qui viennent des perceptions,
des inclinations, des passions
y contribuent aussi. „ Pour moi, je
„ n'oblige point la volonté de suivre
„ toujours le Jugement de l'entendement,
parce que je distingue ce Jugement
des Motifs, qui viennent des
„ perceptions, & inclinations, insensibles.
Mais je tiens que la volonté
„ suit toujours la plus avantageuse représentation,
distincte, ou confuse,
„ du bien & du mal, qui résulte des
„ raisons, passions & inclinations, quoi
„ qu'elle puisse aussi trouver des Motifs
pour suspendre son jugement;
„ Mais c'est toujours par Motifs qu'el-
„ le

(a) Rem. de Mr. DE LEIBNITZ sur le Livre de l'Orig. du Mal. §. 16.

„ le agit (a) “. En un mot, l'Ame prend toujours le parti, qui, tout considéré, lui paroit le plus avantageux pour son bonheur. Et nôtre ignorance, jointe à la distraction, qui vient des passions, est cause que nous faisons souvent de mauvais choix; parce que nous ne distinguons pas le parti qui est réellement le plus avantageux pour nôtre solide bonheur.

238. Cette explication ne détruit, ni l'activité de l'Ame, ni la Spontanéité de ses Actions: „ Lors même qu'une „ substance active n'est déterminée que „ par elle-même, il ne s'ensuit point „ qu'elle ne soit point mue par les ob„ jets; car c'est la représentation de „ l'objet qui est en elle-même, qui „ contribue à la détermination; la„ quelle ainsi ne vient point de dehors, „ & par conséquent la Spontanéité y „ est toute entière. Les objets n'a„ gissent point sur les substances in„ telligentes comme causes efficientes „ & Physiques, mais comme causes fi-

(a) Ibid. §. 12.

„ nales & Morales. Lors que Dieu „ agit, suivant sa Sagesse, il se règle sur „ les Idées des possibles, qui sont ses „ objets, mais qui n'ont aucune réali- „ té hors de lui, avant leur création „ actuelle. Ainsi cette espèce de mo- „ tion Spirituelle & Morale n'est point „ contraire à l'activité de la Substance, „ ni à la Spontanéité de son Action (a) „ (b) ": En effet, ce n'est pas l'objet qui nous détermine, c'est l'Ame elle mê- me qui se détermine, en conséquence de sa perception qu'elle en a. „ La „ Substance agit sur elle même, au- „ tant qu'elle est disposée & affectée par „ cet-

(a) Ibid. §. 20.

(b) „ De dire que l'Ame devient passive, „ que l'homme n'est point la vraie cause du „ Péché, s'il est porté à ses Actions volontai- „ res par les objets, c'est se faire de nouvelles „ Notions des termes. Quand les Anciens „ ont parlé de ce qui est ἐφ' ἡμῖν, ou lors que „ nous parlons de ce qui dépend de nous, de „ la Spontanéité, du principe interne de nos „ Actions, nous n'excluons point la représen- „ tation des Choses externes; car ces repré- „ sentations se trouvent aussi dans nos ames: „ elles sont une partie des modifications de ce „ prin-

„ cette représentation (a)". C'est-à-dire, que l'Ame aiant l'idée, ou la représentation de l'objet, se trouve disposée à se déterminer elle même, & à produire telle ou telle action. Enfin, dans notre Systême, ces représentations mêmes viennent à l'Ame de son propre fonds, & sans aucune impression de dehors (144); ce qui met son activité & la Spontanéité de toutes ses Actions dans un nouveau jour.

239. Il faut bien remarquer encore, que l'effet de ces Raisons & de ces Motifs, qui déterminent l'Ame, n'est point d'une nécessité absolue (210); car le parti opposé n'implique pas contradiction. „ La Substance, qui pense, „ est portée à sa résolution par la ré-„ présentation prévalente du bien ou du „ mal,

„ principe Actif, qui est en nous. Il n'y a point „ d'Acteur qui puisse agir, sans être prédisposé à „ ce que l'action demande; & les raisons ou in-„ clinations, tirées du bien & du mal, sont les „ dispositions, qui font que l'Ame se peut déter-„ miner entre plusieurs partis". (Rem. sur le Livre de l'Orig. du mal, §. 16.)

(a) Ibid.

„ mal, & cela certainement & infailli-
„ blement, mais non pas nécessairement:
„ c'est-à-dire, par des raisons, qui l'incli-
„ nent, sans la nécessiter (a) ". Il est vrai que, vu la nature de l'Ame, il est *infaillible*, & si l'on veut *nécessaire*, qu'elle suive la plus avantageuse représentation du bien; mais cela ne fait qu'une *Necessité Morale*, & nous verrons tout-à-l'heure, qu'elle n'est point contraire à la Liberté.

240. Quant à l'Etre Suprême en particulier, il n'est point sujet à l'erreur, ni aux passions, comme nous. Sa Bonté & sa Sagesse sont les seuls motifs qui le déterminent: Il ne peut manquer de les suivre; &, en les suivant, il ne manque point de choisir le *meilleur*. Il est très-libre sans doute (20), mais il agit conformément à ses Attributs (27); & comme il est infiniment bon & infiniment sage (19. 23), c'est une conséquence évidente, que, dans toutes ses Actions, il est déterminé par la raison du meilleur (28). Il a bien le pou-

voir

(a) Ibid. §. 14.

voir Physique de faire tout ce qui est possible (26); mais il est incompatible avec ses Attributs, que de deux partis il choisisse le moindre, ou que, dans quelque occasion que ce soit, il agisse sans raison. „ En Dieu il est manifes-
„ te, que son entendement contient les
„ idées de toutes les choses possibles,
„ & c'est par là que tout est en lui é-
„ minemment. Ces idées lui repré-
„ sentent le bien & le mal, la perfe-
„ ction & l'imperfection, l'ordre &
„ le désordre, la congruité & l'incon-
„ gruité des possibles; & sa bonté sura-
„ bondante lui fait choisir le plus avanta-
„ geux. Dieu donc se détermine par
„ lui même, sa volonté est active en
„ vertu de la bonté, mais elle est spé-
„ cifiée & dirigée dans l'Action par l'en-
„ tendement rempli de Sagesse. Et
„ comme son entendement est parfait,
„ ses pensées toujours distinctes, ses in-
„ clinations toujours bonnes, il ne
„ manque jamais de faire le meilleur;
„ au lieu que nous pouvons être trom-
„ pés par les fausses apparences du vrai
„ & du bon (a)". Comme Dieu ne

fait-

(a) Ibid. §. 21.

faudroit agir sans raison, ou contre la raison, sans cesser d'être Dieu; c'est une nécessité qu'il choisisse toujours le meilleur. Mais cette nécessité n'est que *Morale*, étant fondée, non sur l'impossibilité du contraire, en prenant la chose en elle même, mais sur les Attributs de Dieu (221). Au reste il faut prendre garde, que, quand nous disons que Dieu examine, & qu'il se détermine, nous ne voulons point dire, qu'il puisse être jamais incertain & irrésolu, & prendre ensuite sa résolution. Il voit tout d'un coup, & de toute éternité, tout ce qu'il lui convient de faire, & cette connoissance est autant que la résolution de l'exécuter.

CHAPITRE TROISIEME.

De ce qui peut détruire la Liberté.

141. Maintenant que nous avons assez expliqué, en quoi consiste la véritable Liberté; pour conclu-

re ces considerations préliminaires, sur la Fatalité, la Contingence & la Liberté, voïons ce qui peut détruire la Liberté, ou au moins la bannir en particulier de quelque Action; & montrons en même tems ce qui la laisse subsister toute entière, quoi qu'en veuillent dire certains Philosophes prévenus, ou peu exacts. L'Essence de la Liberté, consistant dans la *Spontanéité* & le *Choix* (223), tout ce qui exclud ces deux choses, ou seulement l'une des deux, exclud par cela même la Liberté: & au contraire, tout ce qui les laisse subsister l'une & l'autre dans leur entier, ne donne pas la moindre atteinte à la Liberté. C'est la grande règle, qui nous dirigera dans l'examen de ce qui est, ou qui n'est pas contraire à la Liberté.

242. Prémièrement donc tout ce qui détruit la Contingence est incompatible avec la Liberté; car, dans tout ce qui n'est pas Contingent, il n'y a qu'un seul parti à prendre, le contraire étant absolument impossible (216); & ainsi il n'y a point de *Choix*, ni par conséquent de Liberté (241). La Nécessité absolue est donc contraire à la Liber-

Liberté ; car elle détruit la Contingence (215) ; & elle y est seule contraire en ce point, étant seule opposée à la Contingence (217).

243 2°. La Nécessité Physique ne suppose aucune Liberté, puisqu'elle regarde les actions des Agens destitués d'intelligence (221). Elle auroit lieu en nous, si notre Ame étoit poussée à ses résolutions par des causes externes, efficientes, ou physiques ; & alors il n'y auroit en nous, ni *Spontanéité* (144), ni Choix par conséquent ; & ainsi aucune Liberté (241). Mais dans notre Systême, l'Ame ne peut être assujettie à cette Action Physique de Causes externes (94. & 144), pas même à l'égard des simples perceptions.

244. 3°. Le défaut de *Jugement*, ou d'intelligence, ne détruit pas la *Spontanéité* (144) ; mais il nous assujettiroit à la Nécessité Physique (221) ; il exclud le Choix (223), & par là, la Liberté (241). „ Il y a de la *Contingence* dans „ mille actions de la *Nature*. Mais, lors „ que le jugement n'est point dans ce- „ lui qui agit, il n'y a point de *Liberté* „ (Théod. §. 34) “. Notre Ame pour-

pourroit perdre ainsi sa Liberté, si on nous donnoit un breuvage, qui nous ôtât le jugement.

245. 4o. La *Contrainte* est directement opposée à la *Spontanéité*, & elle exclud tout *Choix*; ainsi elle anéantit la *Liberté* (241).

246. 5o. Le manque de *Pouvoir physique* ne détruit pas la *Spontanéité*, mais il ôte le *Choix*, & ainsi il est contraire à la Liberté (241). S'il s'agit de me déterminer entre deux, ou plusieurs actions, dont il y en a quelqu'une que je n'ai pas le pouvoir d'exécuter; ma détermination n'est pas entièrement libre; car je ne puis pas choisir, ce que je ne saurois exécuter; mon Choix est géné; & s'il n'y a qu'un seul parti, qui soit en mon pouvoir, il n'y a point de Choix. Si vous supposez, que j'ignore mon manque de pouvoir pour tous les partis, & que je choisisse justement ce que je puis exécuter; par exemple, que je me détermine à rester dans ma Chambre, ne sachant pas que la porte en est fermée, & que je ne pourrois sortir, quand même je le voudrois, ma liberté, dans ce cas, n'est que respective, entant

que

que j'ai choisi ce qui étoit en mon pouvoir; c'est à dire, que mon action est fort libre, puisque je m'y suis porté avec Spontanéité, & même avec Choix (241); car j'ignorois que je n'eusse pas à choisir; mais je ne jouïssois pas, dans ce cas, d'une Liberté générale, & illimitée, puisque je n'avois pas le pouvoir de faire ce que j'aurois voulu, quelle qu'eût été la détermination de ma volonté (222).

247. Maintenant il nous reste à faire voir, que les déterminations, dont nous avons parlé (217. suiv.) ou la *Nécessité Hypothétique*, non plus que la *Nécessité Morale*, ne sont point contraires a la Liberté. 1o. La détermination des futurs contingens, qui vient simplement de la nature de la vérité (217), ne touchant point aux causes, elle ne peut être contraire à la Liberté, à moins qu'elle ne détruise la Contingence. Mais elle ne la détruit, point (217). Donc elle n'est point contraire à la Liberté. C'est ce que Mr. BAYLE fait voir avec son Esprit ordinaire; *Ni l'un ni l'autre*, dit-il (a) *de ces deux grands Phi-*

(a) Dict. art. Epicure Not. T. p. m. 47. col. 2. Tome II.

Philosophes (Epicure & Chrysippe) *ne comprit, que la vérité de cette maxime,* toute proposition est vraie, ou fausse, *est indépendante de ce que l'on appelloit* fatum; *elle ne pouvoit donc point servir de preuve à l'existence du* fatum, *comme Chrysippe le prétendoit, & comme Epicure le craignoit. Chrysippe n'eut pu accorder, sans se faire tort, qu'il y a des propositions, qui ne sont ni vraies ni fausses, mais il ne gagnoit rien à établir le contraire; car, soit qu'il y ait des causes libres, soit qu'il n'y en ait point, il est également vrai que cette proposition,* Le Grand Mogol ira demain à la chasse, ou n'ira pas, *est vraie ou fausse. On a eu raison de considérer comme ridicule ce discours de Tirésias,* tout ce que je dirai arrivera, ou non, car le grand Apollon me confère la faculté de prophétiser. *Si, par impossible, il n'y avoit point de Dieu, il seroit pourtant certain que tout ce que le plus grand fou du Monde prédiroit, arriveroit, ou n'arriveroit pas. C'est à quoi ni Chrysippe, ni Epicure ne prenoient pas garde.*

248. Nous avons fait voir (218), que la détermination, qui vient de la Prévision ou de la Prescience de Dieu, n'ôte point

point la Contingence, & ainsi elle ne peut nuire à la Liberté par cet endroit-là. Mais il est aisé de comprendre, qu'elle ne sauroit lui donner atteinte en aucune autre manière; car elle n'influe point sur l'action, ni sur ses causes. Un Spectateur, qui ne fait que voir, n'opère point sur l'Agent. Celui qui connoit l'avenir prévoit un évènement tel qu'il est; & il est manifeste, que sa prévision ne sauroit en changer la nature. Quand vous faites quelque chose, votre action n'est elle pas la même, que je la voie, ou que je ne la voie pas? Et n'est-il pas vrai que je la vois, parce que la vois? Et si j'avois assez de pénétration pour connoitre ce que vous ferez demain, ne seroit-il pas ridicule de dire, que je vous force à le faire, en le prévoïant, au lieu d'avouër, que je le prévois, parce que vous le ferez?

249. Cependant plusieurs ont cru la prévision de Dieu contraire à la Liberté; & c'est ce qui a porté les Sociniens à refuser à Dieu la prescience des actions libres. Mais ces Auteurs ont confondu le *Certain* avec le *Nécessaire*. La *Certitude* marque simplement, qu'un évènement

nement aura lieu, plutôt que son contraire, parce que les causes, dont il dépend, se trouveront disposées à produire leur effet. Elle n'influe point sur ces causes, & elle n'y ajoute rien; elle les suppose seulement. Mais la *Nécessité* emporte la Cause même, par l'impossibilité absolue du contraire; une chose nécessaire éxiste par sa propre nature, indépendamment de toute supposition, & ne peut manquer d'exister, quoi qu'il arrive. Donnons encore ici les paroles de Mr. DE LEIBNITZ: La matière est importante; & il convient de prouver, qu'il a combattu, mieux que personne, la Fatalité, bien loin d'en être le partisan.

„ Il y a d'autres déterminations, dit-il
„ (Théod. §. 37.), qu'on prend d'ail-
„ leurs, & prémièrement de la presci-
„ ence de Dieu, laquelle plusieurs ont
„ crue contraire à la Liberté. Car ils
„ disent, que ce qui est prévu ne peut
„ manquer d'exister; & ils disent vrai:
„ mais il ne s'ensuit pas, qu'il soit né-
„ cessaire, car la *vérité nécessaire* est celle
„ dont le contraire est impossible, ou im-
„ plique contradiction. Or cette vérité,
„ qui porte, que j'ecrirai demain, n'est

„ point

„ point de cette nature, elle n'est donc
„ point nécessaire. Mais supposé que Dieu
„ la prévoie, il est nécessaire qu'elle arri-
„ ve, c'est à-dire, la Conséquence est né-
„ cessaire, savoir quelle existe, puis qu'el-
„ le à été prevue, car Dieu est infaillible;
„ c'est ce qu'on appelle une *nécessité Hy-*
„ *pothétique*; mais ce n'est pas de cette
„ nécessité, dont il s'agit. C'est une *né-*
„ *cessité absolue* qu'on demande, pour
„ pouvoir dire, qu'une action est néces-
„ saire, qu'elle n'est point contingen-
„ te, qu'elle n'est point l'effet d'un
„ Choix libre. Et d'ailleurs, il est fort
„ aisé de juger, que la prescience en el-
„ le même, n'ajoute rien à la détermi-
„ nation de la vérité des futurs contin-
„ gens, sinon que cette détermination
„ est connue. Ce qui n'augmente point la
„ détermination, ou la *futurition*, comme
„ on l'appelle, de ces évènemens, dont
„ nous sommes convenus d'abord."

250. Mais si la Prescience en elle même ne peut nuire à la Liberté, on dira peut être qu'il n'en est pas ainsi du fondement de la prescience. Laissons parler l'excellent Auteur de la *Théodicée*; Il continue ainsi; (§. 38.) „ Cette ré-

„ pon-

„ réponse est sans doute fort juste, l'on
„ convient que la prescience en elle mê-
„ me ne rend point la vérité plus déter-
„ minée: elle est prévue, parce qu'elle
„ est déterminée, parce qu'elle est vraie,
„ mais elle n'est pas vraie, parce quelle
„ est prévue: & en cela la connoissan-
„ ce du futur n'a rien, qui ne soit aussi
„ dans la connoissance du passé, ou du
„ présent. Mais voici ce qu'un adver-
„ saire pourra dire: Je vous accorde,
„ que la prescience en elle même ne
„ rend point la vérité plus déterminée;
„ mais c'est la cause de la prescience,
„ qui le fait. Car il faut bien que la
„ prescience de Dieu ait son fonde-
„ ment dans la nature des choses, &
„ ce fondement rendant la vérité *prédéter-*
„ *minée*, l'empêchera d'être contingente
„ & libre."

251. Il est vrai que cette instance est très-solide contre la Liberté de la pleine indifférence; & nous aurions pu l'alléguer comme un huitième Argument contre cette Liberté chimérique, si nous n'avions pas dû y revenir ici. En effet, le moïen d'allier la prescience, qui doit nécessairement avoir quelque fondement,

avec une Liberté vague, absolument indéterminée, dont les déterminations arrivent sans aucune cause, sans qu'on puisse en assigner aucune raison. „ Sans „ cette considération que nous venons „ de faire (l'explication de la vraie Liberté) dit ailleurs Mr. DE LEIBNITZ (Rem. sur le Livre de l'Orig. du Mal §. 14.) „ je ne sai s'il seroit aisé de résoudre le nœud Gordien de la Contingence & de la Liberté." Aussi est-ce l'opinion mal fondée, que la Liberté avoit besoin de l'indifférence absolue, qui a porté les Sociniens à cette Doctrine extravagante & absurde, qui refuse à Dieu la Connoissance des futurs contingens Libres.

252. Mais la Liberté, telle que nous l'avons expliquée (237. suiv.) est très-compatible avec la prescience de Dieu, & en fournit le fondement, dans les Raisons, & les Motifs, qui inclinent la volonté, sans la nécessiter. Le Systême de Mr. de LEIBNITZ, nous donne le moïen d'expliquer d'une manière très-intelligible, comment Dieu connoit infailliblement tous les futurs, même conditionnels, sans que cette Certitude change en rien la

na-

nature des évènemens. „ Je dis, que
„ Dieu connoit les futurs conditionnels,
„ c'est-à-dire les évènemens qui arrive-
„ roient en conséquence d'une certaine
„ condition, si elle étoit réduite en acte.
„ On en apporte le fameux exemple de
„ David, qui demande à l'Oracle Divin,
„ si les habitans de la Ville de Kégila,
„ où il avoit dessein de se renfermer, le
„ livreroient à Saül, en cas que Saül
„ assiégeât la Ville : Dieu répondit
„ qu'ouï, & là-dessus David prit un au-
„ tre parti (*a*). Voici donc comment no-
tre Philosophe explique le fondement de
la prescience divine, au moïen de son
Système. (Théod. §. 42.) „ Pour cet ef-
„ fet je viens à mon principe d'une in-
„ finité de Mondes possibles, représen-
„ tés dans la région des vérités éternel-
„ les, c'est-à-dire, dans l'objet de l'in-
„ telligence divine, où il faut que tous
„ les futurs conditionnels soient com-
„ pris. Car le cas du Siége de Kégila
„ est d'un Monde possible, *qui ne diffère*
„ *du nôtre, qu'en tout ce qui a liaison avec*
„ *cette Hypothèse*, & l'idée de ce Monde
„ possi-

(*a*) Voiez Théod. §. 40.

„ possible représente ce qui arriveroit
„ en ce cas. Donc nous avons un prin-
„ cipe de la Science certaine des Con-
„ tingens futurs, soit qu'ils arrivent ac-
„ tuellement, soit qu'ils doivent arri-
„ ver dans un certain cas. Car dans la
„ *région* des possibles, ils sont représen-
„ tés tels qu'ils sont, c'est-à-dire Contin-
„ gens libres. Ce n'est donc pas la pre-
„ science des futurs Contingens, ni le
„ fondement de la certitude de cette
„ prescience, qui nous doit embarasser,
„ ou qui peut faire préjudice à la Liber-
„ té. Et, quand il seroit vrai que les
„ futurs Contingens, qui consistent dans
„ les actions libres des créatures raison-
„ nables, fussent entièrement indépen-
„ dans des Décrets de Dieu, & des cau-
„ ses externes; il y auroit moïen de les
„ prévoir: car Dieu les verroit tels qu'ils
„ sont dans la Région des possibles, a-
„ vant qu'il décernât de les admettre à
„ l'existence". Prenez garde, au reste, que Mr. de Leibnitz ne veut point dire par-là, que les actions des créatures intelligentes pussent être prévues, si elles dépendoient d'une liberté absolument indéterminée, & de pure indifférence;

car

car il faut bien que les évènemens soient fondés sur quelque raison, pour qu'ils soient certains, même dans les Idées divines, par les quelles Dieu prévoit toutes choses de toute éternité.

253. Ce même principe sert encore à expliquer comment les Décrets de Dieu ne donnent aucune atteinte à la Liberté. Car, suivant notre Système, il n'y a proprement qu'un seul Decret, savoir celui de donner l'existence à cette suite de choses & d'évènemens, à ce Monde que Dieu a trouvé le *meilleur* (a) Et Dieu, par ce Décret, ne change aucunement la Nature des substances qui entrent dans cette suite, ni celle de leurs actions; puisqu'il décerne de les admettre à l'existence, telles qu'il les a vues dans l'état de simple possibilité. Et il a eu égard à leur nature, & à leurs déterminations libres, dans l'arrangement des choses. C'est ce que nous avons expliqué ci-dessus (203. suiv.) & je prie le Lecteur de jetter encore les yeux sur ces Articles. Cette explication fournit un

(a) Théod. §. 84.

un moïen de concilier ensemble les sentimens des Théologiens Prédestinateurs, & ceux de leurs Adversaires (a). Et c'est peut-être ce qui a mis de mauvaise humeur contre Mr. DE LEIBNITZ, certaines Gens qui ne voudroient pas que l'on pût trouver rien de raisonnable dans les Idées des Théologiens, qui les ont chagrinés.

254. Après ce que nous venons de dire, la Préordination de Dieu, ou la prédisposition des choses, ne fait aucune difficulté; & de la manière, dont nous l'expliquons, elle ne porte aucun préjudice à la Liberté; puisque Dieu, en établissant la suite de évènemens, a eu égard aux déterminations libres des Intelligences (253.) & a réglé les choses en conséquence. Nous ne repèterons pas ce que nous avons dit (206.), & en particulier, à l'occasion de *l'Harmonie préétablie* (181, 182.)

255. Puis donc que la *Nécessité Hypothétique* ne vient que de la prévision, & de la préordination de Dieu, & de ses Décrets (219), & que ni l'une, ni l'autre

(a) Théod. §. 84.

tre de ces trois choses ne nuit à la Liberté (248-254); il suit que la *Nécessité Hypothétique* n'est point contraire à la Liberté. „ La *Nécessité Hypothétique*, „ dit Mr. DE LEIBNITZ (*a*), est celle que „ la supposition, ou Hypothèse, de la „ prévision & préordination de Dieu im- „ pose aux futurs contingens. Mais ni „ cette prescience, ni cette préordina- „ tion, ne dérogent point à la Liber- „ té. Car Dieu, porté par la suprème „ Raison, à choisir, entre plusieurs sui- „ tes de choses, ou Mondes possibles, „ celui où les Créatures libres pren- „ droient telles ou telles résolutions, „ quoi que non sans son concours, a „ rendu, par-là, tout évènement cer- „ tain & déterminé une fois pour tou- „ tes, sans déroger par-là à la Liber- „ té de ces Créatures: ce simple Dé- „ cret du Choix ne changeant point, „ mais actualisant seulement leurs natu- „ res libres, qu'il y voioit dans ses „ Idées".

256.

(*a*) Cinquième Ecrit contre Mr. Clarke, §. 5. & 6. pag. 83, 84. du Recueil. Tom. I.

256. Venons enfin à la *Nécessité Morale*, & faisons voir qu'elle ne nuit point à la Liberté. Nous avons déjà vu (221) qu'elle n'exclud point la *Contingence*. Ainsi, à moins qu'elle ne détruise la *Spontanéïté*, ou le *Choix*, elle ne peut être contraire à la Liberté (241). Mais cette *Nécessité* étant fondée sur la nature même de l'Etre intelligent, entant qu'il jouït de l'Intelligence, & qu'il a en lui le principe de ses actions (221); bien loin de détruire le *Choix* & la *Spontanéïté*, elle les suppose au contraire, & ne sauroit avoir lieu, s'ils n'étoient pas dans l'Etre intelligent. En effet, quand nous disons, qu'il est nécessaire *moralement*, qu'une Intelligence choisisse le bien, connu clairement pour tel, & s'éloigne du mal, connu clairement pour mal; c'est parce que nous supposons qu'il est contraire à la Nature de l'Etre intelligent de ne pas aimer son bonheur, ou de le haïr, & qu'ainsi, s'il a la faculté de *choisir*, & la *spontanéïté*, ou le pouvoir de produire lui-même sa détermination, ou son action, il ne peut manquer, à moins que d'être contraire à soi-même, de faire ce qu'il croit lui être le plus avantageux; Voilà ce

ce qu'on appelle une *Nécessité Morale*.

257. Il est vrai que, si les représentations des Objets, qui fournissent les Raisons, ou les Motifs, qui déterminent un Esprit, inclinoient sa volonté, en agissant physiquement sur lui, cela produiroit une *Nécessité Physique* (221) qui exclud la Liberté (243). Mais nous avons déja remarqué plusieurs fois, que ces représentations, & en général toutes les causes qui déterminent la volonté, ne sont point des causes *Efficientes & Physiques*, mais des causes *Finales & Morales* (238); & nous avons observé, dans le même article, & ailleurs, que ces causes, ou ces Motifs, ne meuvent point la substance intelligente, & n'agissent point sur elle; mais que c'est la substance qui agit sur elle même, en conséquence de ces Motifs. Or, comme nous l'avons déja dit ci-dessus (183), dire qu'un être n'est mu que par les causes finales, c'est supposer par cela même, qu'il est libre, ou qu'il a le pouvoir de choisir; car les causes finales deviennent efficaces, par la persuasion; &, afin que cette persuasion produise son effet, il faut nécessairement

que l'Etre, en qui elle se trouve, ait la faculté d'agir suivant les lumières de son entendement. Cette observation est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé (224), que la Liberté est inséparable de la nature d'un Etre intelligent, considéré en lui-même; puisque un tel Etre ne peut être mu, que par les causes finales (232); & que *tout Etre* qui n'est mu, que par ces causes, est libre (183).

258. Il y a plus que cela, & bien loin que la *Nécessité Morale* porte aucun préjudice à la Liberté; elle exclud au contraire tout ce qui peut y être opposé, & qui est compris dans les cinq articles que nous avons raportés (242-246). En supposant le *Choix* & la *Spontanéité* (256) elle exclud la *Nécessité absolue* (242), la *Nécessité Physique* (243) le défaut de *Jugement* (244), la *Contrainte* (245), & enfin le manque de *Pouvoir Physique* (246).

259. Prouvons maintenant que tout ce que nous venons de dire est véritablement la Doctrine de Mr. DE LEIBNITZ. „ Quant à la *Nécessité Morale*, dit ce grand Philosophe, en répondant à Mr.

CLAR-

CLARKE (a) „ elle ne déroge point non
„ plus à la Liberté. Car, lors que le Sa-
„ ge, &, furtout Dieu (le fage Sou-
„ verain), choifit le meilleur, il n'en
„ eft pas moins Libre. . . . Mais le
„ bien, tant vrai, qu'apparent, en un
„ mot, le motif, incline fans néceffiter;
„ c'eft-à-dire, fans impofer une Nécef-
„ fité abfolue. Car, lors que Dieu, par
„ exemple, choifit le meilleur; ce qu'il
„ ne choifit point, & qui eft inférieur
„ en perfection, ne laiffe pas d'être pof-
„ fible. Mais fi ce que Dieu choifit étoit
„ abfolument néceffaire, tout autre fe-
„ roit impoffible, contre l'Hypothèfe;
„ car Dieu choifit parmi les poffibles,
„ c'eft-à-dire parmi plufieurs partis, dont
„ pas un n'implique contradiction. Mais
„ de dire que Dieu ne peut choifir que
„ le Meilleur, & d'en vouloir inférer,
„ que ce qu'il ne choifit point, eft im-
„ poffible; c'eft confondre les termes;
„ la *Puiffance*, & la *Volonté*; la *Néceffité*
„ *Métaphyfique*, & la *Néceffité Morale*;
[illegible], les
[illegible]

(a) Cinquième Ecrit de Mr. de Leibnitz, §. 7. & fuiv. *ubi fupra* pag. 84. feq.

„ les *Essences*, & les *Existences*. Car ce „ qui est nécessaire l'est par son Essence, „ puisque l'opposé implique contradi- „ ction; mais le contingent qui existe, „ doit son existence au Principe du „ Meilleur, Raison suffisante des cho- „ ses. Et c'est pour cela que je dis, „ que les Motifs inclinent sans nécessi- „ ter; & qu'il y a une incertitude & in- „ faillibité, mais non pas une *Nécessité* „ *absolue*, dans les choses contingen- „ tes. "

260. Sur la manière dont les Motifs produisent leur effet, l'Auteur ajoute (a) „ Il faut encore considérer qu'à propre- „ ment parler, les Motifs n'agissent „ point sur l'Esprit comme les poids sur „ la Balance; mais c'est plutôt l'Esprit „ qui agit en vertu des Motifs, qui sont „ ces dispositions à agir . . . Les Mo- „ tifs comprennent toutes les disposi- „ tions, que l'Esprit peut avoir pour agir „ volontairement; car ils ne compren- „ nent pas seulement les raisons, mais „ encore les inclinations, qui viennent „ des passions, ou d'autres impressions „ pré-

(a) §. 15, pag. 88.

„ précédentes. Ainsi, si l'Esprit préfé-
„ roit l'inclination foible à la forte, il
„ agiroit contre soi-même, & autre-
„ ment qu'il est diposé d'agir."

261. Afin de répandre tout le jour possible sur cette matière, rapportons encore un passage de notre Célébre Philosophe, où il donne une règle sure & très-importante, pour distinguer ce qui est véritablement nécessaire, de ce qui ne l'est pas, „ L'Origine de la méprise des
„ adversaires (dit-il (*a*) en parlant de ceux qui disent que sa manière d'expliquer la Liberté introduit la Nécessité absolue),
„ vient de ce qu'on confond une con-
„ séquence nécessaire par une nécessité
„ absolue, dont le contraire implique
„ contradiction, avec une conséquen-
„ ce qui n'est fondée, que sur des véri-
„ tés de convenance, & qui ne laisse
„ pas de réüssir; c'est-à-dire, qu'on
„ confond ce qui dépend du principe
„ de contradiction, qui fait les vérités
„ nécessaires & indispensables, avec ce
„ qui dépend du principe de la raison
„ suffi-

(*a*) Rem. sur le Livre de l'origine du Mal, §. 14.

„ suffisante, qui a lieu encore dans les
„ vérités contingentes. J'ay déja don-
„ né ailleurs cette remarque, qui est u-
„ ne des plus importantes de la Philoso-
„ phie, en faisant considérer qu'il y a
„ *deux grands principes*, savoir celui des
„ *identiques*, ou de la contradiction, qui
„ porte que, de deux énonciations con-
„ tradictoires, l'une est vraie, & l'autre
„ fausse; & *celui de la raison suffisante*,
„ qui porte qu'il n'y a point d'énoncia-
„ tion véritable, dont celui qui auroit
„ toute la connoissance nécessaire, pour
„ l'entendre parfaitement, ne pourroit
„ voir la raison. L'un & l'autre prin-
„ cipe doit avoir lieu, non seulement dans
„ les vérités nécessaires, mais encore
„ dans les contingentes; & il est néces-
„ saire même que ce qui n'a aucune rai-
„ son suffisante n'existe point. Car l'on
„ peut dire en quelque façon, que ces
„ deux principes sont renfermés dans
„ la définition du *Vrai & du Faux*. Ce-
„ pendant, lors qu'en faisant l'Analise
„ de la vérité proposée, on la voit dé-
„ pendre des vérites, dont le contraire
„ implique contradiction; on peut dire
„ qu'elle est absolument nécessaire.

„ Mais

„ Mais, lorſque pouſſant l'Analiſe, tant
„ qu'il vous plaira, on ne ſauroit jamais
„ parvenir à de tels élémens de la Vé-
„ rité donnée, il faut dire qu'elle eſt
„ contingente, & qu'elle a ſon Origine
„ d'une raiſon prévalente, qui incline, ſans
„ néceſſiter. Cela poſé, l'on voit comment
„ nous pouvons dire, avec pluſieurs Phi-
„ loſophes & Théologiens Célébres, que la
„ ſubſtance, qui penſe, eſt portée à ſa réſo-
„ lution par la repréſentation prévalente
„ du bien ou du mal, & cela certainement
„ & infailliblement; mais non pas néceſ-
„ ſairement: c'eſt-à-dire, par des raiſons,
„ qui l'inclinent, ſans la néceſſiter". En
effet, il eſt aiſé de ſe convaincre, que
l'effet des Raiſons, ou des Motifs, qui
nous déterminent, ne dépend point du
principe de la contradiction, ou n'eſt
point néceſſaire. Car s'il l'étoit, il fau-
droit qu'une Raiſon, un Motif, qui nous
a déterminé une fois, produiſît conſtam-
ment le même effet, & nous détermi-
nât toujours, dans toutes les occaſions
où il ſe preſenteroit, indépendamment
de toute ſuppoſition, ou de toute cir-
conſtance (215). Mais le contraire arri-
ve tous les jours, la même raiſon qui a
en-

entrainé notre volonté dans une rencontre, n'aïant point d'effet dans une autre.

262. Il est surprénant que tant de Gens confondent encore l'effet des raisons déterminantes, ou la *Nécessité Morale*, aveç la *Nécessité Absolue* ou *Métaphysique*. *Hobbes*, & *Spinosa*, n'ont fait aucune distinction; & ils ont cru, que tout ce qui arrive est absolument nécessaire. Il semble quelques-fois que l'Auteur Anglois, que j'ai cité ci-dessus (231.) ait fait la même faute; car, après avoir réfuté la Liberté de pleine indifférence, & prouvé que la volonté est toujours déterminée par quelque raison, il se croit en droit d'en conclure qu'il n'y a point de Liberté; & que toutes nos actions sont nécessaires. Cependant le mérite de l'Auteur, sa morale, & en particulier plusieurs Réflexions, dont ses *Recherches Philosophiques* sont remplies, toutes ces raisons, dis-je, me persuadent, que la méprise de ce Philosophe n'est que dans les termes, qu'il n'a pas définis assez exactement; & que la *Liberté* qu'il nie, est *la Liberté de pure indifférence*; &

la

la Nécessité qu'il veut établir, est la *Nécessité Morale*.

263. Les Défenseurs de la Liberté d'équilibre sont tombés dans la méprise de quelques partisans de la Fatalité, qui confondent toutes sortes de déterminations; la *Nécessité Morale*, aussi bien que la *Nécessité Hypothétique*, avec la véritable *Nécessité Absolue & Métaphysique*. Nous verrons bientôt en particulier les raisonnemens de Mr. de Crousaz. Mais auparavant il est bon de faire voir, par quelques citations, que de Grands Théologiens pensent d'une manière toute opposée; afin que personne ne s'imagine, que Mr. DE LEIBNITZ a introduit sur cette matière, une Doctrine nouvelle, & qui lui soit particulière.

264. Le Docteur BRAMHALL, Evêque de Derry, qui a disputé sur cette matière, contre Mr. HOBBES, s'explique ainsi sur la Liberté; (a) *Dire que la volonté est déterminée par des motifs, c'est-à-dire par des raisons, ou des discours, c'est comme si on disoit, qu'un Agent est déter-*

mi-

(a) Bramhall's Works. p. 707. dans le Recueil de Mr. DES MAISEAUX, Tom. I. p. 258.

miné par lui-même, ou qu'il est libre; parce que les motifs ne déterminent pas naturellement, *mais moralement, laquelle espèce de détermination, est compatible avec la véritable Liberté . . . Admettant que la Volonté suit toujours la dernière détermination de l'Entendement, cela ne détruit pas la Liberté de la volonté, c'est seulement une Nécessité Hypothétique.* Cela est si évident que Mr. CLARKE lui-même, qui, animé par la dispute & par un esprit de parti, avoit confondu, en écrivant contre Mr. DE LEIBNITZ, la *Nécessité Morale*, avec la *Nécessité Absolue*; le même Mr. CLARKE, dis-je, n'a pu s'empêcher de porter un jugement tout opposé, quand il a eu en tête un autre adversaire. Après avoir raporté ces paroles du Livre attribué à Mr. COLLINS, que nous avons déjà cité (231. 262.); *Si les actions des hommes n'étoient pas nécessaires, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit point de cause du Choix &c.* il répond: *Voila d'étranges propositions, qui supposent toutes pour uniques fondemens, qu'il n'y a point de milieu entre la* Nécessité *&* l'Indifférence absolue &c. (a) Person-

(a) Remarques sur le Livre, Intitulé Recherches Philosophiques &c. Recueil, Tom. I. p. 396.

fonne n'étoit moins en droit d'accuser Mr. DE LEIBNITZ de détruire la Liberté, que le Docteur CLARKE, qui croïoit l'activité inséparable de la Liberté, & même identique avec elle. *Tout Etre Passif*, dit-il, (*a*) *est sujet à la nécessité, à proportion de ce qu'il a de passif; & il est Libre, entant qu'Agent. Car* Action & Liberté, *sont, à ce que je croi, des* Idées *parfaitement* identiques. Il est vrai que le savant Docteur se trompe à cet égard, toute substance active n'étant pas Libre par cela même. Mais il suffit, qu'il fût dans cette Idée, pour être obligé de reconnoitre, que Mr. DE LEIBNITZ met la Liberté dans tout son jour, bien loin d'y donner la moindre atteinte: tout le systême de ce grand Homme, étant fondé sur l'activité non seulement de l'Intelligence, mais aussi même de toutes les véritables substances.

265. J'ai déjà rapporté le sentiment du Célèbre Mr. J. ALPH. TURRETTIN sur la Liberté. Mais on fera peut-être bien aise de voir encore, comment il ré-

pond

(*a*) Première réponse à un Savant de Cambridge: Recueil, Tom. I. p. 223.

pond à ceux qui veulent que la *Nécessité Morale*, ou la détermination de la Volonté par les Raisons prévalentes, soit une véritable nécessité. *Concedimus*, dit-il, (*De Libertate humana Th. XXV.*) *Mentem nostram semper rationibus determinari; sive bonis, sive malis, easque præponderare quæ tanquam potentiores à nobis considerantur. Sed quid sunt* Rationes? *An sunt totidem Entia, totidem substantiæ à nobis diversæ, quæ imperium in nos exerceant, nosque volentes nolentes ad obsequium trahunt? Neutiquam. Nihil sunt aliud Rationes, nisi series quædam idearum cogitationum, ratiociniorum, quas contemplamur, quas ponderamus, quas inter se comparamus, imo quas in nobis ipsis non rarè excitamus, & ad auxilium nostrum vocamus, & quibus movemur, vel non movemur, & plus aut minus movemur, prout vel benè, vel malè, Libertate nostrâ utimur. Igitur in eo sita Libertas est, quod, cum rationes prorsus evidentes non sunt, possimus adsensum cohibere, & ad rationes oppositas mentem convertere, easque inter se comparare & ponderare: Quod vario modo a nobis fieri potest, prout rectè vel perperam Libertate nostrâ utimur, prout sapientes vel in-*

si-

sapientes sumus; quemadmodum supra à nobis declaratum est. Ces paroles contiennent une remarque très-judicieuse, & qui prouve que nous sommes véritablement Libres, quoi que notre Volonté ne se détermine jamais sans Raison; c'est que dans les occasions qui ne sont pas pressantes, & où les Raisons, qui nous invitent à un parti, ne sont pas de la dernière évidence, nous sommes les maîtres de suspendre notre Jugement, & de donner aux raisons pour, ou contre, plus ou moins d'attention. Ainsi ces raisons ne nous entrainent pas irrésistiblement, & elles n'ont même de force, qu'autant que nous leur en prêtons par notre attention. Si les Raisons, ou les Motifs, nous entrainoient tout d'un coup, sans reflexion, & sans examen, il ne paroitroit pas beaucoup de Liberté dans nos actions. Mais il n'y a point d'inclination si forte, à laquelle nous ne soïons capables de résister, si nous savons faire provision de raisons pour cela.
„ Suposez dit notre Philosophe (Théod.
„ Tom. II. p. m. 268.) qu'on ait la plus
„ grande passion du Monde, (par exem-
„ ple, une grande soif) vous m'avouë-
„ rez

„ rez, que l'ame peut trouver quelque
„ raison pour y résister, quand ce ne
„ seroit que celle de montrer son pou-
„ voir. Ainsi, quoi qu'on ne soit jamais
„ dans une parfaite indifférence d'équi-
„ libre, & qu'il y ait toujours une pré-
„ valence d'inclination pour le parti
„ qu'on prend; elle ne rend pourtant
„ jamais la résolution, qu'on prend, ab-
„ solument nécessaire." Nous avons
„ une raison générale de prudence, en
„ vertu de laquelle nous pouvons suspen-
„ dre notre jugement; & nous pouvons
„ aussi en trouver de particulières. C'est
„ pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit (*a*):
„ J'ai fait voir aussi, que notre volonté
„ ne suit pas toujours l'*Entendement pra-*
„ *tique*: parce quelle peut avoir, ou trou-
„ ver des Raisons, pour suspendre sa ré-
„ solution jusqu'à une discussion ulté-
„ rieure."

266. Le grand moïen, par lequel nous pouvons résister aux inclinations, & qui fait notre Empire, c'est la Raison.
„ Cette prévalence des inclinations, dit
„ l'Exellent Auteur de la *Théodicée* §.
„ 326.

(*a*) Cinquième Ecrit §. 11. p. 86. *ubi supra*.

„ 326. n'empêche point, que l'homme „ ne soit le maitre chez lui, pourvû „ qu'il sache user de son pouvoir; son „ Empire est celui de la raison, il n'a „ qu'à se préparer de bonne heure, pour „ s'opposer aux passions, & il sera ca„ pable d'arrêter l'impétuosité des plus „ furieuses. Supposons qu'Auguste, prêt „ à donner des ordres pour faire mou„ rir Fabius Maximus, se serve à son „ ordinaire du conseil, qu'un Philosophe „ lui avoit donné, de réciter l'Alphabet „ Grec, avant que de rien faire dans „ le mouvement de sa colère: cette ré„ flexion sera capable de sauver la vie de „ Fabius & la gloire d'Auguste. Mais, „ sans quelque reflexion heureuse, dont „ on est redevable quelques fois à une „ bonté Divine toute particulière, ou „ sans quelque adresse, acquise par avan„ ce, comme celle d'Auguste, propre „ à nous faire faire les reflexions conve„ nables en tems & lieu, la passion „ l'emportera sur la raison. . . . (*a*) Il „ faut avouër, qu'il y a toujours assez de „ pouvoir en nous sur notre volonté; mais

(*a*) Ibid, §. 327.

„ mais on ne s'avise pas toujours de
„ l'emploïer. Cela fait voir, comme
„ nous l'avons remarqué plus d'une fois,
„ que le pouvoir de l'ame sur ses incli-
„ nations est une puissance, qui ne
„ peut être exercée, que d'une manière
„ *indirecte*; a peu près comme Bellarmin
„ vouloit que les Papes *eussent droit*
„ sur le temporel des Rois. A la véri-
„ té, les actions externes, qui ne surpas-
„ sent point nos forces, dépendent ab-
„ solument de notre volonté; mais nos
„ vólitions ne dépendent de la volon-
„ té, que par certains détours adroits,
„ qui nous donnent moïen de suspendre
„ nos résolutions, ou de les changer."

267. J'ai dit tout à l'heure, que nous sommes les Maitres de donner plus, ou moins, d'attention aux raisons pour, ou contre, un certain parti, & de leur prêter par-là de la force. Mais nous ne nous portons pas, sans sujet, à disposer ainsi de notre attention. Quelques fois c'est la raison, qui nous y engage: D'autres fois nous y sommes inclinés par la disposition présente de notre Ame, qui se trouvera plus sensible au plaisir, qu'aux motifs de la sagesse; ou, au contraire, plus

plus portée à la Vertu, qu'à la Volupté; & qui sera tantôt active & vigilante; tantôt indolente & paresseuse. Cette disposition ne manque point de faire prévaloir le parti, qui lui est le plus favorable, „ parce qu'on obscurcit, & supprime dans son Esprit les représentations „ des qualités bonnes ou mauvaises, „ jointes naturellement à certains objets, & parce qu'on n'y envisage que „ celles qui sont conformes à notre goût, „ ou à nos préventions, ou même parce qu'on y joint, à force d'y penser, „ certaines qualités, qui ne s'y trouvent „ liées, que par accident, ou par notre „ coutume de les envisager." (*a*).

(*a*) Remarques sur le Livre de l'Origine du mal, §. 24.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Réponse aux Objections contre le Système du Meilleur *& de l'*Harmonie Universelle.

268. VOILA' des Préliminaires un peu longs, sans doute; mais l'importance de la matière éxige bien que l'on s'y étende; &, comme on brouille souvent les Idées dans les objections, que l'on fait contre notre Système, il étoit nécessaire de les éclaircir, & de les fixer avec soin, avant que d'entrer en matière. D'ailleurs tout ce que nous venons d'observer abrègera beaucoup nos réponses; & nous y renverrons le Lecteur, pour ne pas repeter vingt fois la même chose. Mais venons enfin aux objections, & observons, en y répondant l'ordre, que nous avons indiqué (214). On peut les ranger en deux classes principales: les unes regardent le Système de Mr. DE LEIBNITZ en général; les autres attaquent en particulier l'Hypothêse de *l'Harmo-*

monie-pré-établie. Celles qui concernent le Syſtème en général ſont encore de deux ſortes, ſuivant leur Objet particulier: Les unes vont contre le *Choix du Meilleur*; les autres contre *l'Harmonie Univerſelle*.

Prémière Objection.

269. Sur le *Choix du meilleur*, Mr. DE CROUSAZ objecte d'abord que le Syſtème Leibnitien aſſujettit la Divinité à une véritable Fatalité. La Fatalité eſt ſon grand Cheval de bataille, il l'oppoſe à tout moment à Mr. DE LEIBNITZ; il repète cent fois cette objection, il l'habille en vingt manières. Mais voïons ſur quoi il la fonde dans ce point particulier du Syſtème; uniquement ſur ſa déciſion Magiſtrale. Je l'ai déjà dit, Mr. DE CROUSAZ croit que ſon autorité doit ſervir de preuve. D'abord il évite de dire, que, ſuivant Mr. DE LEIBNITZ, Dieu a choiſi *librement* le meilleur monde poſſible. Il ſe contente, de dire (Exam. pag. 15), que, ſuivant ce Philoſophe, *Dieu a été déterminé à ſon* choix, *non par contrainte, non malgré lui, mais avec une*

 plei-

pleine & inévitable acquiescence. Surquoi il lui fait ce reproche (pag. 29.). *Ce n'est pas assez de dire qu'il n'y a pas été forcé, il faut ajouter, qu'il a bien ainsi voulu, par un choix parfaitement libre.* Et bientôt après il se lasse de ces ménagemens; il décide nettement (pag. 40.) que les *Leibnitiens ne peuvent se résoudre à reconnoitre en l'homme une vraie Liberté, qu'ils aiment mieux la refuser à Dieu, que de ne pas regarder cette Idée comme une Contradiction.* Et il ajoute, avec la même confiance (pag. 106.); que, dans le Systême *Leibnitien, on refuse à Dieu la puissance de donner l'Etre à des Intelligences libres & actives. On le conçoit dans la necéssité de créer un Monde tel que nous le voïons; On lui ôte la Liberté du Choix.* Il repète la même Imputation dans son second Examen, ou Commentaire sur la traduction en vers de *l'Essai sur l'homme* (pag. 23.) Je dis Imputation; car un reproche, destitué de toute apparence de preuve & de raisonnement, ne fut jamais une Objection. Or Mr. DE CROUSAZ ne raisonne point, pour faire voir, que la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ détruit effectivement la Liberté de Dieu; & dans

ses deux Livres il n'a pas daigné citer une seule parole de ce Grand Philosophe, pour établir la vérité de ce qu'il avance contre lui.

270. Cependant j'ai vu des gens de mérite, à qui l'extrême confiance de Mr. DE CROUSAZ n'avoit pas laissé que d'en imposer; parce qu'ils n'avoient pas seulement lu la *Théodicée*. Mais que diront-ils maintenant, s'ils ont pris la peine de lire ce petit Ouvrage, & en particulier les passages de Mr. DE LEIBNITZ, qui y sont raportés, & qui sont directement opposés aux odieuses Doctrines qu'on lui impute? Je prie le Lecteur de voir ce que nous avons dit (32) & sur tout les passages cités (240. 259.) si l'on veut encore d'autre citations, pour se convaincre pleinement de l'Orthodoxie de Mr. DE LEIBNITZ sur ce point, on en trouvera des preuves à chaque page de la *Théodicée*, & en particulier aux §. 227. & suivans, où L'Auteur répond à une Objection de Mr. BAYLE, qui est la même que celle de Mr. DE CROUSAZ. Je raporterai seulement ici ces paroles du §. 230. „ Le Décret „ de créer est Libre: Dieu est porté

 „ à

„ à tout bien; le bien, & même le meil-
„ leur, l'incline à agir; mais il ne le
„ nécessite pas: car son choix ne rend
„ point impossible ce qui est distinct du
„ meilleur; il ne fait point que ce que
„ Dieu omet implique contradiction. Il
„ y a donc en Dieu une Liberté, exem-
„ te non seulement de la *contrainte*,
„ mais encore de la *nécessité*. " On peut voir aussi les remarques sur le Livre de *L'Origine du Mal*, où l'on trouve ces paroles remarquables: „ Dieu a
„ été porté infailliblement par sa sagesse,
„ & par sa bonté, à créer le Monde par
„ sa puissance, & à lui donner la meil-
„ leure forme possible; mais il n'y étoit
„ point porté nécessairement; & le tout
„ s'est passé sans aucune diminution de
„ sa Liberté parfaite & souveraine ".

271. Après des déclarations aussi expresses, comment ose-t'on accuser Mr. DE LEIBNITZ, de refuser à Dieu la Liberté? Mais Mr. DE CROUSAZ fonde apparemment cette accusation, sur ce que dit ce même Philosophe, que Dieu est porté à choisir le Meilleur par une *Nécessité Morale*, fondée sur ses Divines Perfections. Mais nous avons déjà prouvé

vé (256. suiv.), que cette nécessité n'est point contraire à la Liberté. Et, si l'on veut examiner les choses sans prévention, qui oseroit nier qu'elle ne se trouve réellement en Dieu, de la manière que nous l'avons expliquée après Mr. DE LEIBNITZ; & qu'elle ne soit une conséquence certaine de ses Attributs? Dieu seroit il un Etre infiniment sage, s'il pouvoit agir sans raison, ou même contre la Raison? Et ne seroit-ce pas lui faire une injure que de dire, que ses Divines Perfections ne le déterminent pas infailliblement à prendre toujours le meilleur parti; & qu'il pourroit lui arriver de choisir le moindre. „ C'est une „ heureuse nécessité, qui oblige le sage à „ bien faire, au lieu que l'indifférence „ par raport au bien & au mal, seroit „ la marque d'un défaut de bonté, ou de „ sagesse (Théod. §. 175.). Il n'y a que „ la plus forte raison qui puisse régler le „ Choix de Dieu. C'est une imperfec„ tion de notre Liberté, qui fait que „ nous pouvons choisir le mal, au lieu „ du bien; un plus grand mal, au lieu „ du moindre mal; le moindre bien, au „ lieu du plus grand bien. Cela vient

 „ des

„ des apparences du bien & du mal „ qui nous trompent; au lieu que Dieu „ est toujours porté au vrai & au plus „ grand bien, c'est-à-dire au vrai bien „ absolument, qu'il ne sauroit manquer „ de connoitre " (Théod. §. 319)

272. Sérieusement, sont-ce-là des paroles, où Mr. DE CROUSAZ ait pu trouver la Doctrine du *Fatalisme*? Cependant nous venons de voir qu'il l'impute hardiment à Mr. DE LEIBNITZ, jusques-là que, dans tout son Livre, *Leibnitien* & *Fataliste* sont des termes Synonymes. Il faut donc de trois choses l'une: ou que Mr. DE CROUSAZ attaque Mr. DE LEIBNITZ, sans l'avoir jamais lu; ce qui est sans apparence: ou qu'il ait voulu le calomnier de gaïeté de cœur; ce qu'il seroit bien dur de se persuader: ou enfin qu'il prenne la *Nécessité Morale* pour une vraie & *absolue* Nécessité, & qu'il ne reconnoisse de vraie Liberté, que la Liberté de pleine indifférence. Je suis porté à croire le dernier, non toutes-fois que j'accuse notre savant Adversaire de pousser son opinion, aussi loin que Mr. KING & quelques autres. Mais il paroit, par tout ce qu'il oppose à Mr. DE LEIBNITZ,

qu'il

qu'il n'approuve point que l'on dise, que la volonté de Dieu est toujours & infailliblement portée au Meilleur; car, à moins que d'être dans cette Idée, il ne confondroit pas la *Nécessité Morale*, avec la *Nécessité Absolue & Métaphysique.* Et il décide nettement, que Dieu pourroit choisir indifféremment entre deux plans également parfaits, & que *c'est une conclusion trop hardie & trop téméraire* de dire, que le plan, auquel Dieu a donné la préférence, doit surpasser tous les autres en bonté (Com. pag. 41, 42.); & il dit ailleurs (Exam. pag. 86.) en parlant des espèces, dont le Monde est composé; *Je ne vois pas pourquoi on refuseroit de reconnoitre* un libre Choix, *dans cette multitude d'espèces, auxquelles* il a plu *à Dieu de se déterminer, sa sagesse se seroit-elle oubliée; s'il en avoit omis une, & seroit-elle allée à l'excès, s'il en avoit ajouté une de plus?* Cela veut dire, que Mr. DE CROUSAZ ne croit pas, que Dieu ait eu de bonnes raisons pour créer précisément telles espèces, & non pas d'autres; & pour les créer en tel nombre, ni plus, ni moins. Car, si Dieu a eu de bonnes raisons pour agir comme il a fait, il est

hors de doute, que c'eût été agir contre la sagesse, que de faire autrement; & qu'en ce cas, sa sagesse se seroit oubliée. De sorte que ce *Libre choix qu'il a plu* à Dieu de faire, signifie dans la bouche du savant Professeur, un choix purement arbitraire, de pleine indifférence, & qui n'est fondé sur aucune *raison prévalente*. Mais cette détermination sans sujet d'une Liberté de pleine indifférence, est une Chimère, que nous avons assez refutée (227. suiv.) & nous avons fait voir en particulier (235), qu'il n'est pas moins absurde de supposer que la volonté se détermine entre deux Objets parfaitement égaux, c'est-à-dire sans raison; que de soutenir qu'elle peut se déterminer contre la plus forte raison.

273. Mais Mr. DE CROUSAZ prétend, qu'il peut y avoir deux suites de Choses, deux Plans parfaitement égaux en perfection; *Dès qu'un tout est fini en perfection*, dit-il (Com. pag. 43.) *il peut y en avoir d'autres, dont l'assemblage montera à un dégré égal de perfection.* Et il avoit déjà dit à peu près la même chose dans l'Exam. (pag. 29.). Je ne comprens pas pourquoi on s'opiniatre si fort à vouloir prou-

prouver que Dieu a fait un Choix, dont il n'y a aucune raison. Mais heureusement, que l'on y réüssit fort mal. Nous avons déjà fait voir (237) l'impossibilité de cette égalité parfaite de deux objets distincts. Il est vrai qu'ils pourroient être équivalens, à quelques égards; mais, à moins qu'ils ne soient les mêmes, il y aura toujours entre eux quelque différence, qui pourra fournir la raison du Choix, qui sera fait. Il est vrai que deux objets particuliers, considérés en eux-mêmes, & *in abstracto*, pourroient avoir, chacun dans son genre, le même dégré de perfection; mais, si l'on fait attention aux circonstances, au but de celui qui choisit, il y en aura toujours un plus convenable que l'autre. C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit (Théod. §. 202.), „ qu'en prenant toute la suite des choses, le meilleur n'a point d'égal; mais „ qu'une partie de la suite peut être égalée par une autre partie de la même „ suite ". Si vous prétendez, que deux Systèmes différens pouvoient être également excellens & conformes au but de Dieu, on vous répondra, qu'en ce cas, Dieu les auroit choisis tous deux.

Mais alors ils ne feroient qu'un Monde, qu'un Univers ; car nous entendons par ce mot, la totalité des choses créées (31). Ainsi, il demeure toujours vrai, que Dieu a choisi le meilleur Monde possible.

274. Enfin nous remarquerons encore sur cette Difficulté, que, quand Mr. DE CROUSAZ réüssiroit à prouver, que la Volonté Libre peut se déterminer en certains cas, quoi qu'elle soit dans une indifférence de parfait équilibre ; & qu'elle n'a pas toujours besoin de raisons pour se déterminer, il ne seroit pas en droit, pour cela, de reprocher à Mr. DE LEIBNITZ, qu'il introduit le Fatalisme, & qu'il détruit la Liberté de Dieu, parce qu'il assujettit la volonté de cet Etre suprême à la *Nécessité Morale*. Mr. KING seul, & ceux qui outrent, comme lui, l'idée de la pleine indifférence, peuvent faire cette Objection conséquemment à leurs principes. Mais Mr. DE CROUSAZ témoigne par tout, qu'il est très-éloigné du sentiment de ceux qui veulent, que tout soit indifférent à Dieu. Il dit entre autres (Ex. pag. 61. & Com. pag. 71.) que si Mr. POPE *va jusqu'à insinuër, que ceux*

deux

deux événemens (l'Assassinat d'un Héros & la Chute d'un passereau), *sont pour* Dieu *des Objets d'indifférence, c'est faire tort à sa Justice.* Il croit donc, & avec raison, que Dieu ne peut pas regarder, du même oeil, la vertu, & le vice, ni prendre le mauvais parti, plutôt que le bon; & cela en vertu de sa *Justice*, de ses Perfections. Mais voila justement la *Nécessité Morale* (221. 240.) Cependant Mr. DE CROUSAZ croit, sans doute, que Dieu est très-libre dans tout ce qu'il fait; Donc il ne croit pas, que la *Nécessité Morale* soit incompatible avec la Liberté.

Seconde Objection.

275. Venons aux Objections, qui regardent le Systême de *l'Harmonie Universelle*. Mr. DE CROUSAZ prétend en premier lieu, que, dans ce Systême, Dieu est le seul acteur; & qu'ainsi les bonnes & les mauvaises actions des Créatures lui doivent être imputées. *Selon eux* (les Leibnitiens) *c'est la cause première qui, à parler exactement, fait tout* (Exam. pag. 59.) *Dieu fait également tout*

dans ce Système (Ibid. pag. 60.) La même chose se trouve (pag. 64. & 66.) Et (pag. 106.) il dit, que, dans le Système *Leibnitien*, *on fait* Dieu *Auteur de ce que l'Esprit humain conçoit de plus horrible, autant que de ce qu'il reconnoit pour le plus aimable & le plus estimable*. Il repète la même chose (pag. 121.) en disant, que, dans le même Système, on pose, *comme certain, que Dieu lui même est l'Auteur de ces Actions, que nous appellons vicieuses, & qu'il les produit pour en tirer les biens qu'on en voit naître.* Tout cela est repeté en divers endroits.

276. Pour le coup, je ne sai quel nom donner à cette nouvelle accusation. Le respect qui est dû à l'âge, & au savoir de Mr. CROUSAZ, m'empêche de la qualifier. Mais, de bonne foi, quel Système ne chargera-t on pas d'odieuses imputations, si l'on se permet d'attribuër à un Philosophe, que l'on n'aime pas, les Doctrines les plus diamétralement opposées à ses maximes! Jamais Système n'a moins donné lieu à l'objection présente, que celui de Mr. DE LEIBNITZ. Loin de rendre Dieu seul acteur, il y en a peu qui explique le Concours de Dieu d'une ma-

manière plus réservée, & plus propre à conserver dans son entier l'activité & la Liberté des Créatures. Je ne citerai point de passage en particulier, pour faire voir que Mr. DE LEIBNITZ est bien éloigné de rendre Dieu Auteur immédiat de nos actions. Tout son Système est fondé sur la Doctrine contraire. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un paragraphe dans notre prémière partie, qui ne détruise l'imputation de Mr. DE CROUSAZ. Mr. DE LEIBNITZ combat la Doctrine, qu'on lui attribue ici, dans tous ses Ouvrages, & en particulier dans la *Théodicée* §. 386. suiv. & il dit expressément (§. 400.) „ Ceux qui sont „ d'un autre sentiment, & qui font Dieu „ seul Acteur, s'embarassent, sans sujet, „ dans des expressions, dont ils auront „ bien de la peine à se tirer, sans cho„ quer la Religion, outre qu'ils cho„ quent absolument la Raison." Voïez aussi le passage, que nous avons cité cidessus. (197). Qui ne s'étonneroit après cela, de voir qu'on ôse attribuer à ce grand Homme de faire Dieu seul acteur? J'aimerois autant, que l'on reprochât au Cardinal Bellarmin d'être ennemi du Pape;

ou à Mr. DE CROUSAZ lui même, d'être partisan de l'Inquisition.

277. Mais, dira nôtre savant Adversaire, je prouve mon accusation. Dans votre Systême, *on pose en fait que toutes nos pensées, toutes nos actions, sont les suites inévitables d'un branle, que* Dieu *a imprimé* dans sa Machine, *dont rien au Monde ne peut arrêter, ni détourner les mouvemens* (Exam. pag. 64.) *que tout ce qui leur arrive* (aux hommes) *intérieurement, & extérieurement, est un résultat de la Construction de l'Univers entier, & d'un premier branle imprimé à toutes ses parties, par la Cause Universelle, dont tous les plans sont d'une inévitable exécution. Ensuite de cette supposition, il faut dire, que tout est réellement passif, & que rien n'est actif, qu'en apparence* (Ibid. pag. 167, 168.). Il est vrai, que, si tout est passif dans le Monde, suivant notre Systême, il faudra bien convenir, que Dieu est, selon nous, le seul acteur. Mais heureusement, que la preuve est digne de l'accusation, c'est-à-dire, destituée de toute apparence de fondement, & contredite expressément par les Principes fondamentaux de notre Systême. On veut, que tout soit pas-

passif dans ce Systême: Et il est fondé entièrement sur ce grand principe, que, non seulement les Intelligences, mais aussi toutes véritables substances, sont réellement actives, & les seules Causes efficientes de leurs actions (75. 95. 144.) On veut encore, que, selon nous, toutes nos pensées, toutes nos actions, soient produites, par l'efficace d'un prémier branle imprimé à l'Univers (Exam. pag. 64.): Et l'un de nos Principes porte expressément, que, ni l'Ame (144.), ni aucune vraie substance (94), ne peut recevoir aucune impression physique des autres Créatures. Où est donc la bonne foi de Mr. DE CROUSAZ? Certes il seroit à souhaiter, pour lui, qu'on pût le soupçonner d'ignorance, s'il est vrai au moins que la candeur & l'amour de la vérité est plus estimable, que le savoir. Jamais Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Disciples, n'ont parlé de ce prétendu prémier branle, qui cause toutes les actions des hommes par une action, par une impulsion physique. Nous disons, il est vrai, que le prémier état du Monde contenoit déjà les raisons de tout ce qui devoit y arriver dans toute la suite des tems; mais

nous

nous avons assez expliqué en quel sens il faut l'entendre; en disant, que les substances n'agissent point les unes sur les autres (94), mais qu'elles sont dans une parfaite Harmonie (196. 198.) Le prémier état du Monde contenoit donc les raisons de tous les changemens, qui devoient y arriver, entant que chaque substance avoit déjà en elle-même les Causes suffisantes de toutes ses actions. Et par rapport aux circonstances, chacune se trouve dans celles qui lui conviennent, par un effet de l'art du Créateur, & de l'accord, ou de l'harmonie parfaite, qu'il a pré-établie entre toutes ces substances. Pour ce qui regarde en particulier les substances Intelligentes, je ne repéterai pas ce que j'ai dit (206) & je prie le Lecteur d'y avoir recours.

Troisième Objection.

278. Cette prémière Objection, contre le Systême de *l'Harmonie Universelle*, donne lieu à une seconde, qui est la même en un sens, & appuïée sur le même fondement. La Fatalité revient, & Mr. DE CROUSAZ prétend que le Systême Leib-

Leibnitien anéantit la Liberté. Et pourquoi? Parce que c'est un Systême, *qui confond le Moral avec le Physique, & dans lequel tout ce que l'on appelle plaisirs, douleurs, contentemens, inquiétudes, sagesse, vérités, erreurs, vices, crimes, abominations, sont les suites inévitables d'une enchainure éternelle, ou aussi ancienne, que le Monde* (Exam. pag. 82.). Cette Objection est repetée cent fois dans les deux *Examens:* L'Auteur dit par tout, que, suivant notre Systême, *le Monde est un assemblage de Machines, de ressorts liés étroitement les uns aux autres, dont le jeu s'exécute nécessairement, par une suite du prémier branle, &c.* Nous avons renversé le fondement de cette Objection, dans l'article précédent, en faisant voir en quel sens il faut prendre cette Liaison, qui est entre les parties qui composent l'Univers, & l'influence qu'on attribue aux unes sur les autres. Ainsi la difficulté tombe d'elle même, après ce que nous avons dit; & il seroit inutile de le repeter.

Quatrième Objection.

279. Jusques-ici nous n'avons examiné que des imputations, fondées sur un faux exposé du Système. Mais Mr. DE CROUSAZ tourne quelques fois d'une autre manière l'Objection de la Fatalité, & il s'appuie sur un autre fondement. *Combien de pleurs* dit-il (Exam. pag. 118.) *la Connoissance du Système Leibnitien n'auroit-elle pas épargné à David? Tout cela* (son adultère & le meurtre d'Urie) *auroit-il dit, devoit arriver inévitablement. La perfection de l'Univers l'exigeoit, il falloit qu'il fût tel, pour être de tous les ouvrages, ou Mondes possibles, le plus digne de Dieu.* Mr. DE CROUSAZ propose cette Objection d'un air triomphant: *ce raisonnement,* dit-il, *que j'oppose aux Fatalistes, est, sans contredit, au dessus de leurs subtilités.* Il en est si content qu'il le repète, à son ordinaire, dans un grand nombre d'endroits, que je me dispense de citer. Tout ce qu'il dit revient toujours à ceci; que toutes nos actions sont nécessaires, puis qu'elles entrent dans le meilleur Plan, que Dieu a choisi, & qui ne peut manquer d'être rempli. Voïons si

ce

ce raisonnement est si invincible. Il est vrai que ces actions ne peuvent manquer d'arriver, Dieu les aïant prévues, & aïant prédisposé d'avance ce qui doit les faire naître; mais cela ne fait qu'une *Nécessité Hypothétique* (219); le contraire de ces actions n'étant pas impossible *en soi*. Or nous avons prouvé que la *Nécessité Hypothétique* ne déroge point à la Liberté (255). La Prévision de Dieu, ni même sa Pré-ordination, ou ses Décrets, ne changent point la Nature des substances, ou la qualité de leurs actions. L'acte de la volonté, en vertu duquel l'action s'exécute, demeure très-Libre, quoi que Dieu connoisse certainement quel il sera, & même qu'il ait disposé les Choses en conséquence dans les Corps. Quand Dieu à voulu créer le Monde, il a vu dans son Entendement l'Idée de toutes les substances, qui pouvoient entrer dans le meilleur plan, & il a vu dans cette Idée toutes les actions qu'elles feroient librement: il a donc décerné de les admettre à l'existence, & de leur donner avec les autres Etres, une relation convenable à leurs actions libres. Mais ce Décret ne change point leur nature, ni

I..

celle

celle de leurs actions; car Dieu s'est proposé de créer des Etres Libres, tels qu'il les a vus dans l'état de simple possibilité, & d'en former son ouvrage par un arrangement, digne de sa souveraine Sagesse, de sa Justice, & de sa Bonté (203. & 206.)

280. Mr. BAYLE a déjà fait la même Objection, que Mr. DE CROUSAZ rebat si souvent. *Que deviendra donc*, dit-il (Rép. au Provinc. ch. 151. Tom. III. pag 891.) *le franc arbitre de l'Homme? n'y aura t'il pas eu nécessité & fatalité qu'Adam péchât? Car s'il n'eût point péché, il eut renversé le plan unique, que Dieu s'étoit fait nécessairement.* Mr. DE LEIBNITZ lui répond (Théod. §. 231.) „ C'est encore abu„ ser des termes; Adam péchant libre„ ment étoit vu de Dieu parmi les Idées „ des possibles; & Dieu décerna de l'ad„ mettre à l'existence tel qu'il l'a vu. Ce „ Décret ne change point la nature des „ Objets; il ne rend point nécessaire „ ce qui étoit contingent en soi, ni im„ possible ce qui étoit possible. On peut „ voir encore les paroles que nous avons „ rapportées (255). “

Cinquième Objection.

281. Je compte pour une cinquième Objection, contre le Systême de *l'Harmonie Universelle*, tout ce que Mr. DE CROUSAZ repète en tant d'endroits, pour faire voir qu'une infinité de choses, qui se remarquent dans le Monde, ne peuvent point être nécessaires à sa perfection, ni même y contribuër. Ce qui revient, dans le fond, à dire, que ce Monde n'est pas le plus parfait que Dieu eût pu créer; & même quil est très-imparfait; puisqu'on exagère si fort les désordres, qui s'y commettent. Cette Objection seroit en place dans la bouche d'un Athée, où d'un Manichéen; mais j'avoue, qu'elle est surprenante dans celle d'un Théologien, d'un homme qui, dans une autre occasion, prouvera l'existence de Dieu, par la Considération de l'excellence & de la perfection du Monde. Cette conduite, toute surprenante qu'elle est, est commune à plusieurs de ces Messieurs. *Etenim ex perfectione universi, se existentiam Dei demonstrare sibi videntur, ubi de eadem demonstranda sermo est: & mundum imperfe-*

fectum esse altâ voce vociferantur, quando de origine mali sermo incidit. (*Wolffii Cosmol. not.* §. 541.) Notre ſavant Adverſaire inſiſte beaucoup en particulier ſur les Crimes, qui ſe commettent dans le Monde (Exam. pag. 23.) *Il en eſt de même des Crimes; puiſqu'on a vû des Parricides, il étoit eſſentiel à la perfection de l'Univers qu'il y en eût; Il y falloit des Empoiſonneurs, des Aſſaſſins, des Parjures, des Traitres &c.* Ceci eſt repeté (Com. pag. 340.) *L'Univers ne ſeroit pas un ouvrage aſſez digne de Dieu, s'il n'y avoit pas des Athées, des Superſtitieux, des Perſécuteurs, des Tyrans, des Idolatres, des Aſſaſſins, des Empoiſonneurs.* Le Savant Profeſſeur croit donc, qu'il ſeroit bien mieux que tous ces gens-là ne fuſſent point dans le Monde. Mais je lui demanderai; pourquoi donc croïez vous que Dieu les y ait mis? S'il me répond d'un ton ſévère; qu'il ne nous appartient pas d'entrer dans le Conſeil de Dieu. J'en conviendrai en un ſens, & je me tairai humblement: ſeulement lui demanderai-je, ne me permettez vous pas au moins de dire, que, puiſque ces Monſtres éxiſtent, il faut bien que Dieu ait eu de bonnes raiſons pour

pour les créer ? Mais, si cela est, je puis donc dire aussi, qu'il est mieux par rapport à Dieu, que ces Monstres existent, que s'ils n'existoient pas; ou, ce qui est la même chose, que le Monde renfermant ces Monstres, est plus conforme aux vues de Dieu, qu'un Monde, où ils ne se trouveroient pas. Et, comme ce qui est le plus conforme aux vues de Dieu est le *meilleur* (29), je puis dire aussi, que ce Monde, avec tout ce qu'il renferme, est meilleur que tout autre, où il manqueroit quelque chose de ce qui s'y trouve. Voilà donc comment ces pompeuses déclamations de Mr. DE CROUSAZ tombent d'elles mêmes, dès qu'on les aprofondit. Elles effraient d'abord l'Imagination; mais, dans le fonds, elles vont à critiquer la Conduite de Dieu, & à dire qu'il auroit fait un ouvrage beaucoup plus parfait, & plus digne de lui, s'il en avoit retranché ces choses, qui nous choquent, parce que nous ne voïons pas les raisons, qui ont porté la Divinité à les admettre dans son ouvrage, c'est-à-dire la Liaison qu'elles ont avec le meilleur plan possible. Nous avons déjà fait voir (52), que, sans cette liaison que les

maux ont avec les biens. Dieu n'auroit jamais permis les prémiers, ni produit les Etres qui les causent, & qu'ainsi on ne peut répondre aux Objections des Impies, qu'en emploïant le principe de *l'Harmonie Universelle*, qui porte, que tout est lié dans l'Univers, en sorte qu'on n'en peut rien retrancher, sans détruire ce plan, qui s'est trouvé le plus digne de Dieu. Les Déclamations de notre Adversaire pourroient donc être dangereuses, au lieu que nous ne disons rien ici, que tout homme sage & pieux ne soit obligé de reconnoitre; savoir, que l'ouvrage de Dieu est le plus parfait qu'il fût possible de créer.

Sixième Objection.

282. Mais Mr. DE CROUSAZ continue à s'y opposer, & propose une nouvelle objection, qui est proprement une conséquence de la prémière. Il prétend, qu'on ne pourra plus blâmer les mauvaises actions, & qu'il faudra les louër, puis qu'elles entrent nécessairement dans le meilleur plan. Il introduit un yvrogne initié dans le Système Leibni-

nitien, à qui on reproche sa faute, & il lui fait répondre (Ex. p. 49.) *Loin d'en rougir, je m'en félicite; car quel malheur, je vous prie, si j'avois moins bu, & que j'eusse oublié de faire quelques-unes de ces actions qu'il vous plait d'appeller de sottises? Elles entroient nécessairement dans la Construction de l'Univers, une de moins rendoit ce grand ouvrage imparfait, & moins digne de son Auteur. Le vicieux*, dit il ailleurs (Ex. p. 199. 200.) *qui est persuadé du Système, n'a point de reproches à se faire: tout ce qu'il a fait est bien, & tellement lié au bien de la Totalité, que, si cela y avoit manqué, l'Univers n'auroit pas été un ouvrage assez parfait, & assez digne de son éternel Auteur.*

283. Sans doute que notre Célèbre Adversaire ne croit pas cette Objection moins forte, que les précédentes, car il ne la repête pas moins souvent. Mais, par malheur que si elle est si terrassante, il va fournir lui-même aux Juifs un Argument invincible pour excuser la Conduite de leurs Pères envers le Messie: *Pourquoi les blamez vous*, lui dira quelque Rabbin Sophistique, *quel malheur je vous prie, s'il n'avoient pas crucifié Jésus-Christ?*

Le Monde n'auroit pas été racheté de ses pechés; & les Prophéties se seroient trouvées fausses. Louez donc leur action, bien loin de les condamner; elle a causé le plus grand bien qui eût pu arriver au Genre humain. Mr. DE CROUSAZ lui feroit sans doute cette réponse, qui heureusement peut aussi nous servir pour la solution de son Objection, & qu'il fournit lui même à la page 123. de son Commentaire. *Les hommes sont, dans la main de Dieu, des Instrumens, qui exécutent ses justes arrêts, sans se proposer eux mêmes ce dessein.* En effet, quand un homme commet un Crime, il ne le fait pas, sans doute, pour se conformer aux vues de Dieu, qui ne demande de lui, que la vertu, il n'a donc pas sujet de se glorifier de l'avantage, que la sagesse Divine sait tirer de sa faute pour le bien de ses ouvrages. Dieu appelle tous les hommes à la pratique de la vertu, & il se propose le bien pour unique but. Cependant, comme il ne juge pas à propos de retrancher du Monde les méchans, ou de leur ôter la Liberté, il sait, par son infinie sagesse, faire résulter des biens, & des avantages, de leurs fautes mêmes. Mais

au-

auront-ils lieu de s'en glorifier, & de dire que leur faute étoit nécessaire au bien de l'Univers? Dieu n'emploie jamais le mal comme moïen; il le permet seulement à titre de *sine quo non* (Théod. §. 25.); C'est-à-dire, que Dieu, dont la volonté a le bien pour objet, tire de son sujet le meilleur parti possible. Et, quoi que la nature de toute substance créée, enveloppe nécessairement quelque imperfection, il ne laisse pas de l'admettre, plûtôt que de rejetter, en même tems, le bien qu'elle accompagne. Mais sa sagesse sait tirer des avantages de cette imperfection même, par un sage arrangement des choses. S'il étoit possible de produire tous les biens, & le plus grand bien, sans mélange, il le feroit sans doute. Desorte que le mal n'entre point dans son plan, à cause de lui même, & comme partie essentielle; mais plûtôt comme une condition inévitable. C'est ce qui fait voir que ceux qui le commettent, ne sont point excusables, par le bien qui en résulte; il eut encore mieux valu que l'on eût pu obtenir ce bien sans mal.

284. Eclaircissons tout ceci, par un

 exem-

exémple, que Mr. DE CROUSAZ emploie lui-même (Com. p. 186.). Quand un Prince met sur pié une armée, pour la défense de ses Etats, ce seroit, sans doute, un grand avantage, s'il la pouvoit composer toute entière de Soldats sages & vertueux, à qui la connoissance de leur devoir, les sentimens de Religion, & l'amour de la Patrie, inspirent une véritable valeur. Mais *il n'est pas facile de rassembler un grand nombre de Soldats de ce caractère; & on est réduit à enrôler ceux qui se présentent, & que la fainéantise, le goût de la débauche, l'amour de la licence, & l'espérance du pillage déterminent à ce métier. On n'est pas la cause de ces vices; mais puisqu'ils s'offrent, on en tire le parti que l'on peut. Ainsi, on profite du vice; mais ce vice ne doit point passer pour nécessaire à la Société, puisque la vertu lui feroit obtenir, & plus aisément, & plus surement, les mêmes avantages.* L'Auteur pouvoit ajouter, que ces Soldats feroient fort ridicules de vanter leurs vices, & de dire, que, sans eux & leurs défauts, on n'auroit pu former une bonne armée. Accommodons cet exemple à notre sujet. Les Essences Eternelles, les Idées

des

des possibles, sont les sujets, parmi lesquels Dieu choisit. Les plus parfaites sont, sans contredit, les plus dignes du Choix de Dieu, & sans doute qu'il en a placé un très-grand nombre dans l'Univers, & qu'il y a des Sociétés que l'on peut comparer à la prémière armée, dont nous avons parlé. Mais leur existence n'exclud point celle des Etres moins excellens (47.); il y a d'autres places, d'autres relations, qui peuvent être occupées par ceux-ci. Et la bonté de Dieu, qui est infiniment communicative, le porte à en choisir de toutes les classes pourvu qu'il puisse en tirer quelque chose de bon (Ibid. & 28.) & il en crée de toutes sortes, en aussi grand nombre, que le meilleur plan en peut admettre. S'il en avoit laissé quelques-unes dans le néant, il n'auroit pas créé le meilleur monde, parce qu'il n'auroit pas créé le plus conforme à sa bonté. Voilà comment le vice, ou l'imperfection, entre dans le meilleur plan, parce qu'elle est inséparable d'une Nature bornée. Mais cette Nature bornée n'a assurément pas dequoi se glorifier de ces fautes, ou les justifier. Opposons encore notre Adver-

ſaire à lui même; & voïons comment il justifie lui-même notre ſyſtème, ſans le vouloir. *Il y auroit de l'impiété*, dit-il, (Commentaire p. 203.) *à penſer que Dieu très-ſaint produiſît les vices des hommes, pour en tirer des uſages. Les vertus les procureroient encore mieux. Mais ſa ſageſſe a tellement rangé les choſes, que de ces vices qu'il ne fait point, & où l'on tombe contre ſes commandemens, de ces vices, qui ne tendent qu'au mal, il en arrive des biens, dont le vicieux auroit tort de ſe féliciter.* On ne ſauroit trop répandre de jour ſur cette matière: Encore un exemple & finiſſons cette longue réponſe. Reprenons celui que nous nous déjà emploïé (205.) & ſuppoſons un Prince, qui fait bâtir une Ville, & qui veut la peupler de la manière la plus convenable. Des Miſérables, fainéans, & débauchés, ſe preſentent auſſi pour y entrer. Le Prince, ému de compaſſion, veut bien les admettre, dans le deſſein de les corriger. D'ailleurs ils occuperont des places qui ne pourroient ſervir à d'autres, qu'à eux; & le Souverain ſe propoſe de tirer parti de leurs défauts mêmes, en ce que leur miſère ſervira d'exemple aux autres ha-

bitans, pour les exciter à la Vertu & au Travail. Mais, ſi, pour cela, ces hommes mépriſables oſoient ſe vanter de leurs fautes, & prétendoient, qu'ils ont bien fait de les commettre; s'ils diſoient au Prince: Vous n'êtes point en droit de nous châtier; vous devez au contraire nous récompenſer; ſans nous votre Ville étoit imparfaite; il y auroit manqué des exemples fort utiles, pour détourner les habitans du vice; Malheureux! leur répondroit le ſage Prince, c'eſt ma bonté toute pure qui vous a admis dans ma Ville, où je vous ai invités à une bonne conduite. Avez-vous fait le contraire dans le deſſein de ſervir à mes vues? J'aurois mieux aimé, que vous euſſiez donné à mes Sujets des exemples dignes d'émulation. Mais, puiſque vous avez commis des fautes contre ma volonté, je ſuis en droit de vous en punir; quoi que je ſois aſſez ſage, pour en tirer même quelqu'avantage.

Septième Objection.

285. Mr. DE CROUSAZ tourne quelques-fois son Objection un peu autrement; & alors elle devient un pur Sophisme. Il attaque une maxime qui se trouve dans Mr. POPE, & que nous adoptons, (48), savoir; que *tout ce qui est, est bien*: voici ses paroles (Comm. p. 340.) *Quand on demanderoit à ces braves gens* (Assassins & Empoisonneurs); *à l'un, combien de personnes, pendant le cours de ce mois, sont tombées sous votre poignard? & à l'autre, sur combien avez vous fait, avec succès, l'essai de vos poudres? l'un en nommeroit dix, & l'autre quinze. Un homme zélé pour le Système, auroit lieu de leur répondre*: Je vous en félicite; vous avez grand sujet vous-mêmes de vous en féliciter; Tout ce que vous avez fait est bien, & la preuve en est évidente: Vous l'avez fait, & tout ce qui est, est bien. Il ajoute (p. 350.) *Et qu'y a-t'il de plus agréable à l'orgueil humain que la permission de vivre à son gré, de se voir affranchi de tous reproches intérieurs, & qu'on n'a rien fait*

qui

qui ne soit bien. Mr. DE CROUSAZ avoit déjà dit dans son prémier Examen, (p. 27.): *A la vue de Charles I. perdant la tête sur un Echaffaut*, il (Mr. POPE) *auroit dû dire*, CELA EST BIEN. *A la vue de ses Juges, qui le condamnoient, il auroit encore fallu dire*, CELA EST BIEN. *A celle de quelques-uns de ces mêmes Juges pris, & condamnés pour avoir fait ce qu'on avoit reconnu* BIEN, *il auroit fallu s'écrier*; REDOUBLEMENT DE BIEN &c.

286. Le Sophisme de cette objection consiste, en ce que l'on prend cette maxime, TOUT CE QUI EST, EST BIEN, dans un sens différent de celui que nous lui donnons. Mr. DE CROUSAZ applique à la conduite des hommes, ce que nous ne disons que par rapport à Dieu (48.). Cela est manifeste; car ni les *Leibnitiens*, ni Mr. POPE, n'emploient cette maxime que pour justifier les voies de Dieu. Quand nous disons que *tout ce qui est, est bien*; nous reconnoissons, que les hommes sont coupables, & font très-mal, quand ils commettent de mauvaises actions: mais, en même-tems, l'Idée que nous avons de Dieu, nous engage à croire, & à dire, qu'il a très-bien fait de

permettre, que les choses aillent comme elles vont. Et qui oseroit le nier? Mr. DE CROUSAZ, lui-même, n'en tombera-t'il pas d'accord? Pourquoi donc se récrier si fort contre cette maxime? Il reconnoit lui-même (Comm. p. 153.) que ces mots, TOUT EST BIEN, ne signifient pas, *Tout est innocent.* Et il avoue (Ibid. p. 132.) qu'ils peuvent recevoir un sens très-beau & très-vrai, qu'il explique dans la même page, & qui revient justement à notre Idée. Il en fait usage en plus d'un endroit: Et voilà comment il trouve à propos de faire son profit d'un système, qu'il décrie cependant, en le déguisant d'une manière étrange, apparemment pour éloigner de lui tout soupçon d'avoir emprunté de Mr. DE LEIBNITZ ce qu'il dit de meilleur dans ses deux Ouvrages. C'est ainsi qu'il observe la Modération, la Charité, & l'Equité, dont il fait tant de parade.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Réponse aux Objections contre l'Harmonie pré-établie.

Prémière Objection.

287. VOÏONS maintenant ce que Mr. DE CROUSAZ oppose en particulier à l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*. Il l'attaque en une infinité de manières, & dans cent endroits de ses deux Ouvrages. Mais je croi pouvoir réduire tout ce qu'il dit à cinq Objections principales, que nous allons considérer. La première consiste à soutenir hardiment, que cette Hypothèse n'admet aucune Liberté dans l'Ame: ce dont l'Auteur allègue deux preuves. La prémière c'est que, dans notre systême, toutes les pensées de l'Ame sont excitées, en elle, par des causes externes, & se succèdent inévitablement, nécessairement, & physiquement. Voici ses pa-

roles; (Ex. p. 17.) *Par l'effet d'une autre suite de combinaisons, également nécessaires & inévitables, un Etre pensant éprouve des Idées, des sentimens, des volontés, &c.* A la page 33. l'Auteur dit, que *les Libertins se sont retranchés dans un système, qui réduit la Liberté à une simple apparence, & la soumet à une necessité réelle, en attribuant toutes nos déterminations à des causes extérieures, à des enchainures, à des combinaisons, qui, à chaque moment, font naitre les déterminations, dont nous nous croions les Auteurs.* Et il est manifeste par ce qui précède, & par ce qui suit, que ce système, dont il parle, est le nôtre. Mais il s'exprime ailleurs sans équivoque. *Le Leibnitien*, dit-il (pag. 64.) *pose en fait, que tout est l'ouvrage de Dieu, que toutes nos actions sont les suites inévitables d'un branle &c.* La même chose à peu-près se trouve repetée p. 97. & 204. Et on fait tenir (p. 213.) ce discours à un *Leibnitien: Toutes les pensées de ma petite monade sont des chaines & des ressorts, qui servent à entretenir les mouvemens, & l'ordre de la Totalité.* Au commencement du Commentaire, Mr. DE CROUSAZ se fait écrire une Lettre, par

par un ami, dont la façon de penser est tout-à-fait digne de la sienne. Cet ami, Dévot, Zêlé, s'exprime ainsi: (p. 23. & 24.) *Les Théologiens reconnoissent dans la Liberté de l'homme le fondement du Devoir & de la Moralité. Nos Fatalistes* (ce sont les Leibnitiens, que le Dévot, comme Mr. de Crousaz, nomme charitablement ainsi) *anéantissent tout net ce fondement: De bouche ils avouent une Liberté, mais, par la définition qu'ils en donnent, elle se réduit à rien. Jamais l'homme ne se détermine lui-même quand il croit se déterminer, c'est illusion & imagination; cette imagination même est l'effet d'une cause extérieure, d'une cause différente de la volonté; elle croit de se déterminer elle-même, parce qu'elle ne s'aperçoit point de la Cause qui la détermine, par une efficace physique, selon eux.* Remarquez bien ces dernières paroles. On en trouve d'équivalentes, page 360. où l'Auteur attribue aux *Leibnitiens* de dire, que les ames sont *incapables par leur nature de se déterminer elles mêmes, & dans l'impuissance de ne pas céder à la suite des pensées, qui s'y succèdent physiquement, & inévitablement l'une à l'autre.* Il en dit autant

tant en bien d'autres endroits; mais il est inutile de les copier tous.

288. Je m'assure, que tout Lecteur attentif jugera, que ces accusations n'ont point besoin de réponse, & qu'il les nommera du nom qui leur convient. Elles contiennent deux choses évidemment contredites, par tout ce que nous avons rapporté du Système *Leibnitien.* La prémière, c'est que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'ame ne se détermine jamais elle-même*; qu'elle *n'est point l'Auteur de ses déterminations.* Nous avons vu, que ce Grand Homme enseigne tout le contraire (144. 237.) & sur tout (238.) En second lieu, on trouve dans ces paroles, *que, suivant le même Philosophe, toutes les pensées, toutes les volontés de l'ame sont produites en elle par l'action physique des causes externes, & liées ainsi avec les mouvemens des corps* : Et tout le Système de Mr. DE LEIBNITZ, mais en particulier l'Harmonie pré-établie, est fondé sur ce principe, que non seulement l'Ame (144), mais même aucune vraie substance (94), ne peut recevoir la moindre impression, ou action physique des autres substances créées. Pour le coup,

on ne sait plus que penser des raisons, qui peuvent avoir engagé le Célèbre Mr. DE CROUSAZ à avancer de semblables Propositions. On est frappé d'une pareille conduite. Auroit-il écrit contre Mr. DE LEIBNITZ, sans avoir jamais lu un seul de ses ouvrages? Ou un saint zèle lui auroit-il persuadé, qu'il étoit permis, pour la gloire de Dieu & l'intérêt de la Religion, d'imputer hardiment les Doctrines les plus odieuses à un Philosophe, qu'il lui plait de regarder, comme l'Ennemi de cette même Religion; & que tout Lecteur *pieux* l'en croiroit sur sa parole, plûtot que ses yeux & ses oreilles? Il faut bien qu'il ait compté sur cette complaisance du Lecteur, puisqu'il n'a pas daigné appuïer une seule fois ses accusations, en citant les paroles du Philosophe, qu'il attaque. Cependant c'est-là une précaution nécessaire à tout Critique, qui veut éviter le soupçon de rien attribuër injustement à un Auteur. Mr. DE LEIBNITZ s'est plaint fort souvent, de ce que ses Adversaires ne rapportoient pas ses propres paroles. Mais quoi? s'ils l'avoient fait, les Objections seroient tombées d'elles-mêmes.

Appliquons ici ces paroles de la Préface de la *Théodicée* (p. m. 39.) „ J'avois „ envoïé une Réponse à Paris, qui fait „ voir, qu'il (le P. LAMY) m'a attribué „ des sentimens, dont je suis bien éloi- „ gné; comme a fait aussi depuis peu „ un Docteur de Sorbonne Anonyme „ sur un autre sujet. Et ces *mésenten-* „ dus auroient paru d'abord aux yeux „ du Lecteur, si l'on avoit rapporté „ mes propres paroles, sur lesquelles „ on a cru se pouvoir fonder."

289. S'il s'étoit contenté de dire simplement, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, les pensées se succèdent dans l'Ame, *physiquement* & *nécessairement*, l'Objection ne seroit pas fondée non plus; mais, au moins, seroit-elle plus digne du nom d'Objection, & elle mériteroit un éclaircissement. Rien ne se fait *physiquement* dans l'Ame; le terme est impropre, appliqué à un Esprit. Nous avons assez expliqué ci-dessus (151-162) la manière, dont les pensées se succèdent dans l'Ame; Et, quand nous avons dit, qu'elles sont liées les unes aux autres, & s'entrainent au dévelopement, il ne faut pas beaucoup d'attention pour voir, que

nous

nous ne parlons pas d'une liaison matérielle, ni d'une action méchanique. Car on ne doit pas se figurer les pensées, comme des substances existantes dans l'Ame. Voici de quelle manière il faut entendre cette liaison des pensées. Il est manifeste qu'en tout Agent, qui a en lui-même le principe de ses actions, c'est son état présent, ou la manière dont il est disposé, qui détermine l'action qu'il va produire; ou, ce qui est la même chose, le changement qui va se faire en lui, son état suivant. L'Ame est un Agent de cette nature. Donc c'est son état présent, qui détermine celui qui suit. Mais les modifications de la Substance, sont ce qui spécifie, ce qui détermine, son état; & les perceptions, les pensées, les volontés de l'Ame, en un mot tout ce qui se passe en elle, sont des modifications de sa substance. Donc ce sont ces perceptions, ces pensées, &c. qui déterminent l'état suivant de l'Ame, c'est-à-dire les pensées qu'elle produira dans cet état; Et c'est ce que nous entendons en disant, que les Idées, ou les pensées, naissent les unes des autres. Mr. de Crousaz reconnoit (Com. pag. 164.) *que*

nos

nos idées naissent l'une, de l'autre & naissent aussi de nos sentimens. Pour ce qui est en particulier des Volitions, des Déterminations de l'Ame, nous avons assez fait voir, comment elle les produit librement, (130, 131.) Mais personne ne prétendra sans doute, que les perceptions des Objets, les *sensations*, soient produites en nous par un acte de notre volonté. Cependant nous avons montré (161), que la Liberté a encore sur ces perceptions un pouvoir indirect. Il est donc manifeste, que, dans notre explication, nous n'attribuons rien à l'Ame qui sente le *Physique*.

290. Mais le Censeur de Mr. POPE ajoute, que toutes ces pensées, toutes ces déterminations de l'Ame, lui arrivent, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *nécessairement*, puisqu'elles sont une suite de sa Constitution. Nous avons prévenu cette difficulté (179), où nous avons montré la différence qu'il y a entre ce qui est *naturel*, & ce qui est *nécessaire*. Selon nous, tout ce qui se fait dans l'Ame, toutes ses opérations, se font *naturellement*; c'est-à-dire qu'il est conforme à sa Nature de les produire. Et qui pour-

roit

roit le nier? Ne seroit-il pas très-absurde de dire, qu'un Agent n'opère point en vertu & en conformité de sa nature; que son action n'est point une suite de ses dispositions, ou de sa constitution; qu'elle n'a rien de commun avec elles, & pourroit être tout aussi bien l'effet de dispositions tout opposées? Mais de ce que les Opérations de l'Ame lui sont naturelles, il ne s'ensuit point qu'elles soient nécessaires (voiez §. 179.)

§. 291. Voici la séconde manière, dont Mr. DE CROUSAZ entreprend de prouver, que l'Harmonie pré-établie détruit la Liberté. *S'il arrive*, dit-il (Com. pag. 315.) *à des hommes de prendre le contrepié de ces maximes, & de s'abandonner à des panchans tout opposés, que feront-ils en cela, qui soit digne de haine & de punition, s'il est vrai que les machines de leurs Corps soient tellement enchâssées dans celles de l'Univers, qu'elles se trouvent nécessairement entrainées à tous les mouvemens qu'elles reçoivent, & qu'elles donnent: si, enfin, pour accompagner ces Machines corporelles, la cause première & souveraine a précisément choisi de donner l'existence à des substances, qui penseroient, & voudroient, inévitablement, d'une manière*

nière conforme à tout ce qu'il arriveroit à ces Machines de prononcer, ou de faire?

292. Cet exposé n'est point du tout conforme à notre Système; &, à peine y a-t'il un mot, qui ne méritât d'être relevé. Nous ne disons point, que les Corps *s'entrainent* réellement l'un l'autre (94.) Leurs mouvemens ne sont pas non plus *nécessaires* absolument. (215). Il semble aussi, que le Critique de Mr. Pope veuille insinuër, que, selon Mr. de Leibnitz, Dieu a créé tout exprès les Ames de telle ou telle façon à cause des Corps. Mais ce Philosophe enseigne tout le contraire; L'Ame & le Corps n'ont point été formés exprès, ou accommodés l'un à l'autre; ils ont été joints ensemble, parce que leurs Idées se sont trouvées propres à former un tout parfaitement harmonique (172). Enfin les *Leibnitiens* ne disent point, que nos Ames pensent & veulent inévitablement de telle façon. Ils reconnoissent qu'elles veulent très-librement; mais ils croient, que toute la suite de leurs pensées, & de leurs volontés, est parfaitement connue à Dieu; ensorte qu'il ne peut y être trompé. Mais arrêtons nous à l'Idée principale, que

pu-

paroles renferment. Mr. DE CROUSAZ veut inférer, que nos actions ne sont pas libres, de ce que nos volontés ne peuvent manquer de s'accorder avec les mouvemens du Corps, qui sont réglés & déterminés d'avance, & qui ne peuvent plus être changés. Nous avons répondu amplement à cette Objection dans notre prémière Partie (181. suiv.) Dieu a prévu les libres déterminations de l'Ame, & il a réglé les mouvemens du Corps en conséquence. Il est vrai que ces mouvemens, aussi bien que les volontés, qui y répondent, sont déterminés, dès le commencement des choses; mais cela ne fait qu'une *Certitude*, qui ne change point la nature de l'évènement (248), ou une *Nécessité Hypothètique* (219) qui ne peut nuire à la Liberté (255).

293. Mais, dit Mr. DE CROUSAZ (Exam. pag. 39.) *l'Harmonie pré-établie* demande absolument, que les ames soient *inévitablement determinées à penser, à faire naître*, ou à *recevoir des idées, des sentimens, des volontés, conformément à ce qui se passe inévitablement dans la machine du Corps, sans quoi une ame libre est [illegible] de disposer de ses volontés; &, pen-*

dant

dant que la machine de son corps poignarderoit un autre corps, elle pourroit ne rouler chez elle, que tendresse, & affection, &c. *L'Harmonie pré-établie* ne demande point, que les Opérations de l'Ame soient inévitablement déterminées, & qu'elle ne puisse pas disposer de ses volontés : Il suffit, que toutes ces Opérations *futures* de l'Ame, & la manière, dont elle disposera librement de sa volonté, soient certainement connues à Dieu, pour qu'il puisse la joindre à un Corps capable de répondre à tous ces états différents dans la plus parfaite exactitude, & d'exécuter ponctuellement toutes ses volontés. Le ridicule contraste, dont parle Mr. DE CROUSAZ, n'arrivera certainement jamais, quoique l'Ame soit libre ; parce qu'il est impossible que Dieu se trouve trompé. Que répondroit le savant Professeur à un Juif, qui lui diroit ; *Pourquoi blamez-vous tant nos Pères, qui ont crucifié votre Sauveur? Il faut bien, qu'ils fussent inévitablement déstinés à le faire ; sans quoi il auroit pu arriver, que Dieu auroit en vain envoié son fils au Monde, pour vous racheter de vos péchés. Nos Pères auroient pu disposer de leurs volontés, combler d'honneurs Jé-*

Jésus-Christ, au lieu de le crucifier; & ainsi les Prophéties n'auroient point été accomplies. Il le feroit taire sans doute, en lui répondant, que Dieu peut connoitre certainement l'avenir, sans que cette Certitude bannisse la Contingence, & la Liberté des actions des hommes; Mais, par cette réponse, il renverseroit, en même-tems, l'Objection qu'il fait ici aux *Leibnitiens.*

Seconde Objection.

294. La seconde Objection est prise du Concours de Dieu aux actions des hommes, que Mr. DE CROUSAZ trouve trop grand dans le Systême de *l'Harmonie pré-établie.* Voici ses paroles (Ex. p. 115, 116.) *Dieu, qui a prévu quels seroient les mouvemens du Corps, que les hommes désirent de tems à autre, a tellement formé la Machine du Corps humain, qu'en vertu de sa Structure, & en vertu de l'opération des Etres, qui agissent éxtérieurement sur elle, elle fait, par elle même, des mouvemens conformes à la volonté de l'Ame. De là il suit évidemment, que toutes les penseés extravagantes, qui naitroient dans les Ames, tous*

les Jugemens faux, tous les raisonnemens absurdes, tous les désirs impurs, injustes, abominables, monstrueux, cruëls, blasphematoires, tous ces actes qui naitroient dans les ames, à la suite les uns des autres, l'Etre Eternel a si habilement construit l'Univers entier, & en particulier les Corps humains, que chacun, en son tems, & à point nommé, auroit des mouvemens conformes à la volonté d'une certaine Ame. Que, dans la suite des Siécles, on verroit paroître des Machines, qui exécuteroient exactement toutes les horreurs de l'Inquisition; l'Univers étoit préparé, dès le Commencement de sa Construction, à faire paroitre sur son grand Théatre de telles Machines, & Dieu a prêté son grand Art à l'exécution de ces abominables volontés.

295. Remarquons d'abord sur cette Objection, qu'elle n'a pas plus de force, ou même qu'elle en a moins, contre notre Système, que contre tout autre. Si Mr. DE CROUSAZ étoit pour les *Causes Occasionelles*, il ne l'auroit pas proposée; car ce Système y est plus exposé qu'aucun autre, comme nous l'avons observé (139). Mais, s'il est pour *l'Influence Physique*, comme il y a bien de l'apparence, il sera toujours obligé de convenir, que c'est

Dieu

Dieu lui-même, qui a donné à l'ame le pouvoir de mouvoir le Corps, avec tant d'Art & de Justesse, que l'Ame peut le faire agir à son gré, & s'en servir pour exécuter toutes ses volontés. De sorte qu'on pourra objecter de même à nôtre savant Adversaire, que *Dieu a prêté son grand Art à l'exécution de ces abominables volontés*; & lui appliquer ensuite, l'apre censure, dont il régale içi les *Leibnitiens*. La véritable réponse, que les Partisans de chaque Système peuvent faire, c'est que tout le mal consiste dans la mauvaise volonté de l'Ame, à laquelle Dieu n'a point de part, & que l'action même du Corps n'a rien de *Moral*. Mais le Système de Mr. DE LEIBNITZ a, même sur cette question, un grand avantage sur les autres. Il porte, qu'il doit y avoir une parfaite harmonie entre l'Ame & le Corps, & même, entre toutes les parties de l'Univers; que tout y est lié, & tend au plus grand bien; & ainsi il fait voir, que Dieu a eu de grandes & de sages raisons, pour ne pas empêcher que les volontés des substances intelligentes, quoique souvent mauvaises en elles-mêmes, n'eussent leur exécution. Le Cé-

 lèbre

lèbre Auteur de ce Syſtème a déjà remarqué, dans ſa réponſe au P. LAMY (a), „ que la Sageſſe de Dieu paroit mieux „ dans le Syſtème de l'Harmonie, où „ tout eſt lié par des raiſons priſes de la „ nature des choſes, que dans celui des „ occaſionelles, où tout eſt forcé par „ un pouvoir arbitraire. "

Troiſième Objection.

296. En troiſième lieu, Mr. DE CROUSAZ nous objecte, que, dans notre Syſtème, les Corps deviennent abſolument inutiles. *De quel uſage*, dit-il (Com. pag. 365.) *ſont toutes ces Machines corporelles, qu'on appelle des Corps humains. Leur exiſtence ne peut pas être regardée comme un bien pour elles, puiſqu'elles n'en ſavent rien. Font-elles quelques inpreſſions ſur les ſubſtances qui penſent? aucune dans ce Syſtème. Les regarderons nous comme des ſujets, ſur leſquels ce qui penſe déploie ſon*

(a) Supplément du Journal des Savans. Juin, 1709.

son activité? Cela encore ne se peut point, suivant les règles du Système.

297. C'est un bonheur qu'aïant en tête un Adversaire, aussi rédoutable que Mr. DE CROUSAZ, il ait assez souvent la bonté de nous fournir lui-même les réponses à ses difficultés. Ici il propose une Objection comme invincible, & bien-tôt il en donnera la Solution, s'il ne l'a donnée d'avance; tant son imagination est vive & féconde! Nous en avons déjà vu quelques exemples: En voici un nouveau. On vient de lire l'Objection, voici la réponse, que l'Auteur nous avoit fourni d'avance (Comm. p. 42.) *son intelligence infinie a trouvé à propos de donner l'existence à des Créatures, qui répondissent à l'infinie diversité de ses Idées. Il a formé des Créatures insensibles, qui existent, sans le savoir*; &c. Voilà, en effet, l'une des raisons, pour lesquelles on peut croire que les Etres matériels ont été créés. Mais ils ont d'autres usages encore. Et prémièrement, ils sont des objets, sur lesquels les Etres intelligens exercent leur faculté de raisonner. Quelque Système que l'on suive, on pose en fait que l'Ame a une perception des

Corps, & qu'ils lui fournissent la matière d'une infinité de raisonnemens, & le moïen de cultiver, & d'étendre la force de son Entendement. Voilà donc un usage constant & reconnu : Mais qu'importe à cet usage la manière, dont l'Ame apperçoit les Corps? Il est très-indifférent à cet égard, de quelle *façon* on explique cette perception, pourvu qu'on en reconnoisse la réalité. En second lieu, puisque Dieu a créé des Ames, qui ont des perceptions confuses, il faloit bien qu'il y eut dans l'*Univers* quelque chose, qui répondît à ces perceptions, & qui en continst la raison: car, dans nôtre Systême, il faut que tout ce qui existe ait quelque part sa raison suffisante (13); Et, en particulier il faloit que l'Ame fût unie à un Corps Organique, qui continst la raison de la perception particulière, qu'elle a de l'Univers; car elle se le représente dans le point de vue de ce corps organique. Je prie le Lecteur de relire ce que nous avons dit sur ce sujet (193.), qui suffira pleinement à lever la Difficulté, que nous examinons.

Qua-

Quatrième Objection.

298. En voici une quatrième, qui est à la suite de la précédente (Com. pag. 365. 366.) *Ce n'est pas tout*, continue Mr. DE CROUSAZ, *quand cette substance qui pense, que j'appelle* moi, *seroit le seul ouvrage du Créateur, ses idées, ses sentimens, ses volontés se succèderoient l'une à l'autre, tout comme il leur arrive de se succeder. Desorte que n'ai aucun moïen de m'assurer qu'il y ait, au dehors de moi, ni des Corps, ni des Etres qui pensent; Tout ce qui se passe* en moi y nait, & s'y fait sentir sans leur secours, *par une suite inévitable d'*illusions *&* *d'*imaginations.

299. Cette même Objection fut proposée, en forme de doute, avant que l'*Examen* parut, dans le Journal Helvétique (*a*); & on ne l'avoit publiée, que dans la vue de s'assurer de la véritable réponse que l'on y peut faire, & d'obtenir par ce moien quelques éclaircissemens, de la part de ceux qui étoient mieux

(*a*) Septembre, 1737.

mieux instruits du systême, que l'Auteur de l'Objection ne pouvoit l'être alors. Mr. BE'GUELIN, dont les Lumières, sur tout en Philosophie, & dans les Mathématiques, sont fort au-dessus de son âge, y répondit très-judicieusement (*a*), que, si l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*, en elle-même, nous laissoit dans le doute sur l'existence des Corps, les autres parties de la Philosophie *Leibnitienne* y supléoient abondamment. En effet, le principe de la raison suffisante satisfait pleinement à la Difficulté. Puisque l'Ame a des perceptions confuses, qui lui représentent son propre Corps, &, par rapport à lui, tout l'Univers; il faut bien que ces objets existent, comme nous venons de l'observer (297); sans quoi les perceptions confuses de l'Ame n'auroient pas leur raison suffisante dans la Nature des choses. Quand Mr. DE CROUSAZ dit, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, quand une Ame *seroit le seul ouvrage du Créateur*, *ses idées*, *ses sentimens*, *ses volontés se succéderoient l'une à l'au-*

(*a*) Même Journal, Janvier, 1738.

l'autre; tout-comme il leur arrive de se succéder: il se fonde apparemment sur ces paroles de ce Grand Philosophe, que nous avons rapportées ci-dessus (142), „ les perceptions, ou expressions des „ choses externes, arrivant à l'Ame à „ point nommé, en vertu de ses pro„ pres Loix, comme dans le Monde „ à part, comme s'il n'existoit rien „ que Dieu, & elle, &c." Mais il est aisé de voir, que Mr. DE LEIBNITZ veut seulement dire par-là, que les choses externes ne contribuent point physiquement, & comme causes efficientes, à faire naître les Idées dans l'Ame, ensorte qu'elle pourroit les avoir, quand même les Corps n'existeroient point. En un mot, quand il dit, que ces mêmes perceptions arrivent à l'Ame indépendamment des Corps, il l'entend à l'égard des Causes finales, comme il seroit aisé de le justifier par une infinité de passages, & en particulier par celui que nous avons rapporté (193). L'Ame a en elle le principe de tout ce qui lui arrive; elle ne reçoit rien des êtres externes; & par là, on peut dire, qu'elle pourroit avoir les mêmes

perceptions, quand il n'exifteroit rien que Dieu & elle. Mais, comme Dieu ne fait rien fans raifon, il ne donneroit pas à l'Ame cette Nature repréfentative, qui lui produit la perception des chofes matérielles, s'il n'y avoit rien au dehors, qui répondît à ces perceptions, & qui montrât la raifon pourquoi elles doivent être telles dans l'*Ame*. Car nous tenons, quoi qu'en dife Mr. DE CROUSAZ, que Dieu ne veut pas nous jetter dans une fuite perpétuelle d'illufions, dont nous n'aurions aucun moien de nous tirer. Remarquez que, dans quelque fyftème que ce foit, même dans celui de l'*Influence phyfique*, il faut emploïer à peu près les mêmes raifonnemens, pour établir folidement l'exiftence des Corps contre les *Idéalistes*; à moins qu'on ne voulût foutenir, qu'il feroit abfolument impoffible, & contradictoire, que l'Ame reçût, même par l'opération de Dieu, une Idée dont l'objet n'exifteroit pas. Mais ce feroit-là une décifion, qui ne convaincroit perfonne, & qui trouveroit fort peu de partifans.

Cin-

Cinquième Objection.

300. Venons enfin à une Cinquième Objection, que Mr. DE CROUSAZ fait extrèmement valoir, & qu'il tourne sous vingt faces différentes: il n'est pourtant pas le prémier qui l'aît proposée: Elle se trouve aussi dans le même Journal Helvétique, à la suite de celle que nous venons d'examiner. Et l'on peut voir aussi la manière, dont Mr. BE'GUELIN y a répondu. Notre Célèbre Adversaire l'applique à bien des Cas différens, mais il suffit d'en considérer un, ou deux; tous rènferment la même Difficulté. Voici donc l'Objection; (Comm. pag. 356.) *Ce Système rènverse tout ce dont les Physiciens conviennent en matière de Phénomènes; c'est que, pour en donner des explications recevables, il faut nécessairement faire comprendre, que les effets sont proportionnés aux causes, qu'on leur assigne. Or c'est une maxime, dont le systême s'éloigne infiniment. Je n'en veux alléguer, qu'un exemple.* Cependant il en allègue sept, ou huit, tout de suite. Mais ce sera bien assez d'en copier quelques-

uns des derniers. Ils se trouvent pag. 361. & 362. *Si j'étois à Paris, & qu'en traversant le Pont-neuf, certaines Machines chantassent des vers, ce qui se passeroit sur le Pont-neuf ne parviendroit nullement à faire impression sur moi, substance pensante; mais cette substance, par une enchainure également inévitable, deviendroit un très-mauvais Poëte, & un très-chetif Musicien. A l'Opera ce seroit tout autre chose; je me trouverois tout d'un coup Poëte & Musicien accompli, sans que, ni moi, ni les Acteurs, y eussent contribué: car les Acteurs peuvent bien faire impression sur mes yeux, & sur mes oreilles; mais ces impressions, suivant le Systême, ne sauroient agir sur ce qui pense. Au Théatre François, je pleurerois, je penserois comme* Voltaire; *Au Théatre Italien je rirois, je sentirois naitre en moi des Idées. Assis dans l'Académie, je ne recevrois aucune instruction de mes savans Confrères, & je m'imaginerois seulement leur devoir ce qui naitroit en moi, sans leur secours; & enfin, lors que, par l'enchainure, qui règne entre les Corps, j'aurois l'honneur d'être admis à l'entretien des prémières Têtes de l'Univers, il se trouveroit, que la Substance, qui pense en moi,*

moi, *& que j'appelle* moi, *par une succession d'idées, qui se sont passées en elle, parviendroit à un dégré de génie & d'élévation, dont je ne l'aurois jamais cru capable, mais qui malheureusement finiroit, dès que j'aurois pris mon congé.*

301. J'avoue, que, si nous disons, que ces Vers, cette Musique, ces sublimes Idées des prémières Têtes de l'Univers sont dues uniquement à la substance pensante de notre Célèbre Adversaire, il n'y auroit point de proportion entre la cause & les effets, dans notre système. Mais nous sommes très-éloignés de penser ainsi; & , pour le faire comprendre, remarquons prémièrement, que l'Ame a la faculté de se représenter l'Univers, par raport à son Corps Organisé (148.), & qu'elle a aussi, par sa propre nature, des perceptions de tout ce qui se fait dans son Corps (163), contre ce que Mr. de Crousaz nous áttribue de dire. Cette représentation, qui se fait dans l'âme, sans l'action des Etres externes, fait le même effet & les mêmes apparences, que si elle étoit excitée en elle par l'influence physique du Corps (149);

pourvu que l'on convienne du fait, le *quomodo*, la manière, dont cette perception nait à l'Ame, ne fait rien à l'explication des phénomènes qui en résultent; on doit les expliquer, comme on le feroit dans l'Hypothèse de l'Influence physique, de même que nous expliquons les phénomènes, qui s'observent dans les corps, sans recourir aux prémiers Elémens (128), parce qu'il ne convient pas, pour la pratique, & l'usage ordinaire, de pousser l'Analyse, dans tous les cas particuliers, jusques aux prémiers principes (Ibid.). Cela posé, les cas, que Mr. de Crousaz propose, doivent s'expliquer dans notre Système, de la même manière, que dans tout autre. Il faut considérer, comment l'on apprend à lire, comment l'on parvient à savoir une Langue. L'Ame apperçoit les Sons de la voix, ou les Caractères d'un Livre; que ce soit par l'influence de son corps, par l'impression immédiate de Dieu, ou enfin par sa propre nature, qui est représentative de l'Univers, cela revient au même: il suffit qu'elle les apperçoive. Ces sons, ni ces caractères, ne signi-

signifient rien par eux-mêmes, leur signification est arbitraire: Mais, dès que, par l'usage, & à l'aide des circonstances, on est parvenu à connoitre le sens, que les hommes y ont attaché, on ne les apperçoit pas plûtôt, que leur représentation fait naitre, dans l'Ame, des Idées qui y répondent, suivant l'institution une fois réglée entre les hommes. J'espère, que cet éclaircissement satisfera pleinement un Lecteur attentif; & je le prie de s'en souvenir, car nous y renverrons souvent Mr. DE CROUSAZ, qui repète cette même Objection, en plus de vingt endroits de ses deux Ouvrages.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Où l'on examine en détail le prémier Ouvrage de Mr. DE CROUSAZ.

302. NOus avons répondu en general aux principales Objections de Mr. DE CROUSAZ; & je ne croi pas, qu'il y ait rien, dans ses Livres, de bien important contre le Systême *Leibnitien*, qui

qui ne revienne pour le fond à l'une, ou à l'autre, des difficultés, que nous avons examinées. Cependant il ne fera point inutile de parcourir, les deux *Examens*. Outre que nous aurons occasion d'examiner quelques raisonnemens particuliers, il est bon de parer aux Illusions, qui pourroient venir de la variété, vraîment poëtique, avec laquelle notre éloquent Adversaire habille ses Difficultés. Il les déguise sous toutes sortes de figures. Tantôt c'est un grave Théologien qui parle, un Prédicateur foudroïant, un Dévôt aigre & zélé. Tantôt c'est un Poëte, mais un Poëte comique, burlesque, bouffon. Rarement, ou jamais, c'est un Philosophe. Mr. DE CROUSAZ n'a pas jugé, que les *Leibnitiens* fussent dignes, qu'il les attaquât sous ce Personnage. Il se joue d'eux, comme un nouveau Protée; il prend toutes sortes de figures; &, si vous voulez le combatre,

Tum variæ illudent species atque ora ferarum:
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,

Squa-

Squamosusque draco, & fulva cervice leæna:
Aut acrem flammæ sonitum dabit; atque ita vinclis
Excidet, aut in aquas tenueis dilapsus abibit. (a).

Mais essayons de vaincre ces ruses, sous les auspices, & par les conseils de notre grand Maitre en Philosophie,

Sed quanto ille magis formas se vertet in omnes,
Tanto Gnate magis contende tenacia vincla. (b)

Tenons, s'il se peut, notre habile Adversaire, serré par les noeuds d'un raisonnement exact, & rigoureux. Nous l'obligerons peut être à quitter tous ces vaines figures, & à raisonner en Philosophe.

— Il

(a) Virgil. Georg. L. IV. vs. 406.——410.
(b) Ibid. vs. 411. 412.

—— *Ille suæ contra non immemor artis,*
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum, ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus &c. (a)

303. Je suppose, que le Lecteur aura en main les deux Ouvrages de Mr. DE CROUSAZ, & je me contenterai de citer les pages. Il seroit trop long, & trop ennuïeux, de rapporter, en entier, tous les passages, qui regardent Mr. DE LEIBNITZ, ou ses Partisans. Commençons par l'Examen de la Traduction en prose de l'*Essai sur l'Homme*. L'Auteur débute, par assurer son Ami, &, en même-tems, le public, qu'il est ennemi de l'Esprit de Critique. *Dès ma jeunesse*, dit-il (pag. 1. 2.) *j'ai senti un grand éloignement pour cet esprit-là, le nom m'en est déjà odieux; mon prémier penchant va à acquie-*

(a) Ibid. vs. 440——444.

quiescer à ce qu'on me propose. J'ai toujours besoin d'effort, pour me résoudre à une objection; & ce n'est que par la crainte de me tromper, & d'engager ensuite les autres dans l'erreur, que je me détermine à examiner. Voilà certainement de beaux sentimens. Mais, sans parler du peu de nécessité, qu'il y avoit de publier cette Critique du beau Poëme de Mr. POPE; je ne sai comment on pourra allier cette grande Modération, avec l'animosité, que Mr. DE CROUSAZ fait paroitre contre Mr. DE LEIBNITZ, & ses Partisans. Si l'on est si fort ennemi de la dispute, pourquoi mêler ces Philosophes dans un Ouvrage, où il s'agissoit seulement d'examiner un Poëme, dans lequel le Poëte ne parle, ni de Mr. DE LEIBNITZ, ni de sa Philosophie? Que dis-je, les y mêler? Pourquoi, à l'occasion de quelques expressions fort équivoques, s'attacher presque par tout à déclamer contre les Philosophes, & perdre le Poëte de vue? Un Ennemi de la Dispute, s'il est appellé à discuter une matière, se borne à raisonner; il n'attribue rien à un Auteur, sans des preuves authentiques; mais surtout, il ne se permet jamais les Invecti-

ves

ves & les Injures. Nous verrons, si le ſavant Critique de Mr. POPE a obſervé ces Règles.

304. Il veut (pag. 13.) que ces paroles de Mr. POPE: *Il eſt donc évident, que, dans les divers dégrés de la vie & des ſens, il doit y avoir quelque part un Etre tel que l'homme*; il veut, dis-je, que ces paroles ſoient tirées du Syſtème de Mr. DE LEIBNITZ. Mais il eſt aiſé de voir, qu'il prend l'occaſion aux cheveux, pour tomber ſur ce Syſtème. Ces paroles peuvent être priſes de bien d'autres Syſtèmes de Philoſophie; & le Savant Mr. BOURGUET a fait voir à Mr. DE CROUSAZ, d'où elles ſont tirées, comme nous l'avons remarqué (1. Not. *a*). Quelques Philoſophes Scholaſtiques ont déjà enſeigné, que, ſi l'homme n'exiſtoit point, il y auroit dans la Nature un défaut qu'ils appelloient *vacuum formarum*. Et, quand Mr. DE CROUSAZ lui-même dit (Comm. pag. 42.) que *l'Intelligence infinie* de Dieu *a trouvé à propos de donner l'Exiſtence à des Créatures, qui répondiſſent à l'infinie diverſité de ſes Idées*; cela ne revient-il pas dans le fond à dire, qu'il doit y avoir quelque part un Etre tel que l'hom-

l'homme; puisque Dieu avoit l'Idée de cet Etre? Cependant il trouveroit fort mauvais, qu'on voulût inférer de ces paroles, qu'il est *Leibnitien*: Mais poursuivons.

305. Le Savant Critique promet (pag. 14.) qu'il va *tracer une Idée sincère* du Systême *Leibnitien*. Voïons comment il tient parole. Prémièrement il évite (pag. 15.) de dire, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, Dieu a créé le Monde par un choix libre, quoi que fondé sur la Sagesse, & sur la Bonté: Il se borne à dire, que Dieu *a été déterminé, non par contrainte, non malgré lui, mais avec une pleine & inévitable acquiescence*. Insinuant, par-là, que Mr. DE LEIBNITZ, ne reconnoit dans la détermination de Dieu, qu'une simple *Spontanéité*. Il ajoute, que, suivant le même Systême, il falloit *que tout ce qui se passe dans le Monde y arrivât immanquablement & nécessairement*. Surquoi il ne fait point difficulté de donner hardiment aux *Leibnitiens* le nom de *Fatalistes*. Nous avons assez repoussé l'accusation, en répondant aux Objections prémière, troisième & quatrième, contre le Systême en général. Mais je

ne puis m'empêcher de remarquer encore ici, qu'il est fort surprenant que Mr. DE CROUSAZ, sans alléguer une seule preuve, attribue hautement & comme une chose hors de doute, & sans conteste, un Dogme aussi odieux, que celui de la Fatalité, à un Philosophe, qui a toujours constamment declaré, qu'il en étoit très-éloigné; & même qui l'a combatu avec succès. „ Je suis trés-éloigné dit Mr. DE LEIBNITZ (Théod. §. 67.), des sentimens „ de BRAND WARDIN, de WICLEF, „ de HOBBES, & de SPINOSA, qui en„ seignent, ce semble, cette nécessité „ toute Mathématique, que je croi „ avoir suffisamment réfutée, & peut„ être plus clairement qu'on n'a coutu„ me de faire." Et il dit, en particulier, sur la Liberté humaine: „ Je suis d'opi„ nion, que notre volonté n'est pas seu„ lement exemte de la Contrainte, „ mais encore de la Nécessité." (Théod. §. 34.) Des déclarations expresses d'un Grand-Homme, qui s'est acquis à juste titre l'estime & l'admiration de toute l'Europe, méritoient bien, qu'on ne lui attribuât point, sans les plus fortes preuves,

ves, des sentimens absurdes, ou odieux; & que Mr. DE CROUSAZ eût pour lui les mêmes égards, que pour Mr. POPE, *à qui il ne voudroit pas faire du tort, en lui imputant des sentimens, dont il est peut être fort éloigné* (pag. 14). D'où vient la différence du procédé de Mr. DE CROUSAZ envers ces deux savans? Mr. DE LEIBNITZ est Grand Philosophe, Mr. POPE est Grand Poëte; & Mr. DE CROUSAZ se pique d'être grand Philosophe, & non d'être Poëte: Mr. POPE est plein de vie; Mr. DE LEIBNITZ ne vit plus: souvent de certaines raisons font manquer cette sentence d'Ovide, Amor. L. I. El. ult.

Pascitur in vivis Livor: post fata quiescit.

306. Mr. DE CROUSAZ continue à exposer le Systême, suivant lequel, dit-il (pag. 15.) *le Monde est une immense machine, composée d'une infinité d'autres, qui tiennent toutes l'une à l'autre, &c.* C'est ne pas entendre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ, ou ne vouloir pas l'exposer tel qu'il est. Nous avons vu (94.) que

que les substances ne se contraignent point, ne s'entrainent point l'une l'autre, & ne sont pas liées physiquement; si elles paroissent agir l'une sur l'autre, & céder aux impressions apparentes les unes des autres, c'est par un effet de l'accord, & de la parfaite harmonie, qui est entre elles (101. 102. 196.) Nous avons réfuté ci-dessus (277.) la suite de ce paragraphe.

307. Notre Célèbre Adversaire poursuit sur le même ton, & avec la même fidélité, en disant (pag. 16.), que dans le Système *Leibnitièn*, les Esprits sont des espèces de machines. Qui dit machine, de quelque genre qu'on la suppose, dit un Être Composé: Et notre Système porte expressément, que tout Esprit qui est une substance parfaitement simple & indivisible (57. 144.). Cependant Mr. DE CROUSAZ attribue constamment aux *Leibnitiens* cette notion de l'Ame, qui la représente sur le pié d'une Machine. Après avoir répeté (pag. 16. & 17.) la même erreur, que nous venons de relever sur la liaison des Corps entre eux; il ajoute *en même tems*, que le Corps parvient à son dernier déve-

lop-

loppement) *& par l'effet d'une autre suite de Combinaisons, également nécessaires & inévitables, un Etre pensant éprouve des Idées, &c.* Nous avons réfuté cette imputation (287. suiv.) en faisant voir comment les pensées naissent, & se succèdent dans l'Ame. Quant à la Comparaison de deux Horloges, dont il fait mention à la fin de la page 17. Mr. DE LEIBNITZ a déclaré assez souvent, qu'il ne l'emploïoit, que pour marquer simplement l'exactitude, avec laquelle l'Ame & le Corps s'accordent, sans que l'un influe sur l'autre physiquement: „Je n'ai „ comparé l'Ame avec une Pendule, „ dit-il, dans sa réponse à Mr. BAY-„ LE (a), qu'à l'égard de l'exactitude „ réglée des changemens, qui n'est mê-„ me qu'imparfaite dans les meilleures „ Horloges, mais qui est parfaite dans „ les Ouvrages de Dieu."

368. La page 18. contient la même objection, que nous avons réfutée (301): L'Auteur prétend, que, dans notre système, les hommes ne sont pas les causes

(a) Hist. des Ouvr. des Savans 1698. Juillet, Art. V.

ses des actions qu'on leur attribue. S'il entend qu'ils n'en sont pas les causes efficientes, nous l'accordons... Mais il suffit, qu'ils en soient les causes finales; que leur influence soit Objective, en tant que Dieu a réglé les choses en conséquence de leurs volontés, pour que ces actions leur puissent être légitimement attribuées (189). Cette observation nous fournit le moien de répondre à ce que le savant Critique ajoute (pag. 19.) Nous avouons, qu'il est physiquement possible, que, dans une Planète, où il n'y auroit que des Corps semblables aux nôtres, sans Ames, formés par l'Art infini du Créateur, on imprimât des Livres, &c. Et qui peut le nier? Le moindre insecte, la moindre plante renferme plus d'Art, que l'Enéide de Virgile. Mais, quoique cet évènement soit Physiquement possible, il n'arrivera point, parce que Dieu ne fait rien sans raison, & qu'il ne dispose nos Corps à parler, à imprimer, que pour répondre aux Idées & aux volontés de nos ames. L'Univers doit renfermer autant d'Espèces différentes, que la Perfection & la Sagesse de Dieu en exigent. Mais il ne s'ensuit

pas

pas de-là, qu'il doive renfermer aussi des Espèces ridicules & contraires à la raison. Nous avons fait voir, pourquoi il ne doit point y avoir d'Ame semblable à la nôtre, ni même d'Esprit créé, entièrement dégagé de la matière (193). Ces objections sont bonnes pour des turlupinades, & pour en imposer à un Lecteur peu attentif; mais on aura peine à faire comprendre, que cette méthode soit digne d'un Philosophe.

309. L'Auteur ne peut pas se lasser de repeter son Objection favorite contre *l'Harmonie pré-établie*; elle lui fournit un champ libre, pour exercer son imagination vive & féconde. Elle revient (pag. 20. & 21.) C'est toujours, sous un autre exemple, la même que nous venons de voir à la pag. 1. & qui a été examinée ci-dessus (301.) Nous avons averti, que nous renverrions souvent à cet article. Le ridicule, que Mr. DE CROUSAZ prétend jetter sur notre Systême tombera entièrement, si l'on fait attention à cette remarque, que nous avons citée plusieurs fois; savoir, que la faculté, que possède l'Ame, de se représenter l'Univers par raport à son Corps, produit le

même effet, & les mêmes apparences, que si elle recevoit des Objets externes, des impressions réelles & physiques, par le moïen des Organes de son Corps (149.) Mr. DE CROUSAZ dit (pag. 20.), que ce projet de l'Ame d'un Architecte *demeureroit sans effet, s'il ne se trouvoit* heureusement *une machine Corporelle, montée à prononcer des sons*, &c. Ne semble-t il pas, qu'il veuille insinuer, que cet accord de l'Ame, & du Corps, arrive, par un effet du hazard? Heureusement, tout est parfaitement lié dans notre Système: & Dieu, qui veut bien, par son infinie bonté, donner aux hommes le moïen d'exercer leurs facultés, est sans doute assez habile pour régler tellement les choses, que le corps ne manque jamais de se conformer aux volontés de l'Ame.

310. Ce que l'Auteur dit (pag. 22. l. 6. suiv.) a été réfuté ailleurs (277). Il ajoute avec beaucoup d'assurance, quoique sans la moindre preuve, que Mr. DE LEIBNITZ *s'est formé* de Dieu *une idée à sa façon, dans laquelle la plus grande partie des hommes trouvent encore un renversement de la Religion.* Gardons-nous ici de la Contagion. Le respect qui est dû à Mr.

Mr. DE CROUSAZ ne tiendroit pas contre une juste indignation; &, si l'on n'y prenoit garde, le nom propre de cette accusation seroit bientôt au bout de la plume. Mais, en vérité, il faut avoir une excessive opinion de son Autorité, & regarder ses Lecteurs comme de grands Idiots, pour oser avancer de pareilles Imputations. Une infinité de Gens savans & pieux, ont embrassé la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ; &, si plusieurs autres ne l'ont pas reçue toute entière, ils se sont bien gardés de dire, & de penser, qu'elle renverse toute Religion. Cette *grande partie des Hommes, qui trouvent dans l'idée, que* Mr. DE LEIBNITZ *s'est formée de Dieu*, un renversement de la Religion, se réduit à un petit nombre de Théologiens passionnés, ou mal informés, dont la compagnie ne fait pas honneur à Mr. DE CROUSAZ. Nous avons expliqué au long, dans le Commencement de cet Ouvrage, l'Idée, que Mr. DE LEIBNITZ avoit de Dieu; Le Lecteur y a-t'il trouvé *un renversement de la Religion?*

311. J'avoue, que je ne comprens rien à la suite de cette page. Mr. DE CROUSAZ *frémit*, dit-il, *& il n'a pas la force*

d'exprimer les suites de ce Système par rapport à Moïse & aux Prophètes, à Jésus-Christ & à ses Apôtres, à Mahomet & à ses Sectateurs. Frémit-il de ce que nous disons que Moïse, les Prophêtes, Jésus-Christ, & ses Apôtres, ont dû entrer dans le plan du meilleur Monde, & que Dieu a eu de grandes & de sages raisons, pour admettre aussi Mahomet à l'existence, & permettre les erreurs & les illusions de ses Sectateurs, aussi bien que celles des Païens? De ce que toutes ces choses entrent dans le plan du meilleur, il ne s'ensuit point, qu'elles soient du même prix; chacune y entre pour ce qu'elle vaut; les unes à cause de leur excellence, les autres, non à cause d'elles-mêmes, mais par des raisons prises d'ailleurs. Nous avons répondu plus haut (281) à ce qui suit dans la page 23.

312. La fin de cette même page, & le commencement de la suivante, contiennent une raillerie, qui ne peut être qu'insipide, puisqu'elle est destituée de fondement. Nous ne disons point, que les parricides soient essentiels, par eux-mêmes, entant que parricides, à la perfection de l'Univers; mais seulement

que

que Dieu a mieux fait de les créer, que s'il ne les avoit pas créés (281); parce que nous croïons, avec tout homme de bon sens, que ce que Dieu fait ne sauroit être mieux fait. Nous prétendons encore moins, qu'un état du Monde, une portion de la suite des Choses, qui ne contient point de Parricides, soit moins parfaite, qu'une autre, où l'on remarque de ces Scelérats. Quand nous disons, que ce Monde, que Dieu a choisi, est le meilleur Monde possible, nous l'entendons de toute la suite des Choses prises ensemble, tant coëxistantes, que successives.

313. Les réflexions, que fait Mr. DE CROUSAZ sur les deux Exemples, qu'il rapporte (p. 24. & 25.) ont été réfutées plus haut (278-280.) Nous ne repèterons point les réponses, que nous avons faites à des Objections toutes semblables; Ces Objections sont fondées uniquement sur un faux exposé du Systême Leibnitien. Cependant Mr. DE CROUSAZ ose les conclure en ces mots; *Voilà*, Monsieur, *une idée du Systême; quand on se borne à l'abréger on en cache une partie; & on n'en laisse pas voir toute l'horreur.*

reur. Ne faisons point de réflexions sur ces paroles; elles pourroient nous mener loin; Il vaut mieux en laisser le soin au Lecteur judicieux. L'Ouvrage, dans lequel Mr. DE CROUSAZ promet de *pousser cette idée dans tout son détail*, pourroit bien ne pas faire grande fortune; peu de Gens seront assez prodigues de leur tems & de leur peine, pour lire un Auteur, qui s'applique à attribuër les sentimens les plus monstrueux à l'un des plus Grands Hommes, que l'Europe ait vu naitre, pour l'accabler de déclamations, & d'injures. Cette conduite ne quadre guères avec la modération, qu'il affecte (p. 26.), à l'égard de Mr. POPE, & qu'il appuie de cette réflexion; *car enfin un Lecteur doit-il se permettre de faire tomber un Auteur célèbre en contradiction?*

314. Sur les pag. 26. & 27. voïez ci-dessus (285, 286.) La pag. 28. nous présente, dès le commencement, cette jolie Invective; *Qu'y-a-t'il de plus humiliant pour l'homme, qu'un Systême plein d'Horreur, inventé, coloré, fardé, publié, par un homme, qui a su se faire un grand nom.* Je l'ai déjà dit, mon but est de répondre aux Objections de Mr. DE CROU-

SAZ contre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ, & non pas à ses injures; &, si je les rapporte quelques-fois, c'est pour diversifier la matière, & délasser l'Esprit du Lecteur par ces agréables Episodes; &, en même tems, pour faire voir à Mr. DE CROUSAZ, que les admirateurs de Mr. DE LEIBNITZ, n'en craignent point les conséquences, pour la gloire de leur Héros. J'ai répondu ci-dessus (273) aux déclamations, qui suivent dans cette page, & dans la suivante. Assurément, c'est être bien hardi, que de soutenir, que tout ce que Dieu fait ne sauroit être mieux fait; & qu'il ne fait pas la moindre chose sans raison. C'est-là sonder les profondeurs de la Nature Divine, avec une étrange témérité. Mr. DE CROUSAZ exprime mal (p. 29.) le principe de Mr. DE LEIBNITZ, *de l'identité des indiscernables*; Voïez l'explication que nous en avons donnée (80. Lett. b.) Ce Grand Philosophe s'est exprimé lui-même fort clairement sur le sens, qu'il donne à son principe, dans son cinquième Ecrit contre Mr. CLARKE §. 25. p. 94. du Recueil Tom. I. „ Quand je „ nie, dit-il, qu'il y ait deux gouttes d'eau

„ entièrement semblables, ou deux autres
„ Corps *indiscernables*; je ne dis point
„ qu'il soit impossible absolument d'en
„ poser; mais que c'est une chose con-
„ traire à la Sagesse Divine, & qui, par
„ conséquent, n'existe point ". C'est
ainsi qu'il nie, qu'il y ait eu, dans l'Entendement Divin, deux plans d'Univers parfaitement égaux en perfection, parce qu'il n'y auroit eu aucune raison de préférer l'un à l'autre, & ainsi Dieu n'auroit pas choisi; la Souveraine Sagesse n'agissant jamais sans raison. Mr. DE CROUSAZ ajoute; *que c'est par un Choix de sa bonté toute libre, que Dieu s'est déterminé à Créer.* C'est ce que nous disons aussi, & que nous posons même pour principe (23. 28.); quoi que notre Adversaire veuille insinuër le contraire ici, & à la page suivante. Quand il dit (p. 30.), qu'il ne tenoit qu'à Dieu, de ne point produire les Créatures, s'il entend seulement, que Dieu n'a point été nécessité à cette production, qu'il avoit le pouvoir Physique d'en créer d'autres, ou de ne rien créer du tout; oseroit-il avancer que les *Leibnitiens* pensent le contraire? Mais, s'il veut dire, que cela

étoit indifférent à Dieu; que ses perfections, &, sur tout, sa bonté ne l'engageoient pas à créer, & à créer ce Monde plûtôt qu'un autre, je ne vois pas comment il prétend, que cette pensée nous engage bien plus fortement à admirer & à célébrer la Bonté de Dieu, qui nous a créés, quoi qu'il lui fût très-indifférent de nous donner l'existence, ou de nous la refuser. Il me paroit au contraire, que l'on donne une Idée infiniment plus avantageuse de cette même Bonté, en disant, qu'elle est si grande envers nous, que Dieu ne pouvoit moralement manquer de nous donner l'être. Mr. DE LEIBNITZ a déjà remarqué (Théod. §. 75.) „ que celui qui a dit „ de Caton d'Utique, qu'il agissoit ver„ tueusement par la bonté de son natu„ rel, & qu'il lui étoit impossible d'en „ user autrement, a cru le louër da„ vantage ”.

315. L'Auteur continue à nous reprocher la Fatalité (pag. 30, 32, 33.). Nous avons suffisamment répondu à ce reproche. Il appelle notre Système, *le Système des Machines & de la Fatalité*, (p. 30.) Que diroit-on d'un Auteur, qui oseroit

roit avancer, que tout est Matière, suivant le P. Mallebranche; & que tout se fait par des *Qualités occultes*, suivant Descartes? Cependant ces accusations seroient tout aussi bien fondées, que celle de Mr. DE CROUSAZ. La fin de cette même page semble contenir une nouvelle Objection, on dit, que, dans notre Système, *la Vertu & le Crime sont des suites immanquables & inévitables de la Construction de chaque Etre*. Ces mots, *immanquables & inévitables*, pourroient signifier, *nécessaires* absolument; & alors l'accusation seroit fausse. Il falloit dire *naturelles*; ce qui n'emporte point la *Nécessité absolue*, comme nous l'avons assez fait voir (179. 290.) Le terme de *Construction* est impropre aussi; il semble désigner, que Dieu a changé, ou qu'il a fait les Essences des Etres, qu'il a fabriqué tout exprès ces Etres de telle ou de telle manière. Mais nous avons dit au contraire (203), que Dieu n'a point changé les Essences des Etres, & qu'il les a admis à l'existence, tels qu'il les a vus dans la Région des possibles, c'est-à-dire dans son Entendement. Cette remarque est essentielle pour faire voir, que la

volonté de Dieu n'est point la Cause du Mal, mais qu'il vient de la limitation où de l'imperfection originale & essentielle des Créatures. Après ces Observations, nous remarquerons encore, que l'objection de l'habile Adversaire peut signifier, que, si le bien, ou le mal, que les Hommes font, est une suite *Naturelle* de leurs qualités, de leur état, une suite de leur nature; ils ne mériteront plus d'être loués ou blamés, recompensés ou punis; mais, alors, cette Objection seroit opposée à la manière constante de penser de tous les Philosophes, de tous les Théologiens, de tous les Moralistes, & en général, de tous les hommes. Les Philosophes conviennent, qu'un Agent agit toujours de la manière qu'il est disposé à agir: Mais qu'est-ce qui détermine la manière, dont il est disposé, si ce n'est sa propre nature? Les Théologiens, & tous les Prédicateurs, ne disent-ils pas continuellement, que nos péchés sont des suites de la corruption de notre Cœur, & par conséquent de notre nature? Ne dit-on pas tous les jours, qu'il est naturel à un homme de bien, de faire le bien; & à un Méchant,

de faire le mal. Mais pour tout cela accusera-t'on tous les Théologiens, & tous les hommes, de détruire la *Moralité*, qui fait le fondement des récompenses & des peines? Mr. DE LEIBNITZ a déjà remarqué (*a*), que, si les Objections des Adversaires étoient solides „ il faudroit dire, que les péchés actuels des „ non régenerés sont excusables, par„ ce qu'ils viennent du péché origi„ nel ".

316. Je tombe d'accord de ce que *dit* Mr. DE CROUSAZ, au commencement de la page 34.; Mais j'ai fait voir *aussi*, que, suivant notre Systême, l'Ame se détermine véritablement elle même (237, 238.) & qu'elle ne peut-être assujettie à l'action d'aucune cause externe (144.) si ce n'est à celle de Dieu. Il y auroit bien des observations à faire sur le passage de la *Bibliothèque Germanique*, que l'on rapporte (p. 35.) Mais, comme nous avons discuté au long cette Matière (225. suiv.) nous nous bornerons à quel-

(*a*) Rem. sur le Liv. de l'orig. du mal §. 16. p. 315. Tom. II.

quelques remarques fort courtes: 1°. sur ces mots (p. 35. L. 15-20.) *Dès là, &c.* Nous convenons, que ce qui différentie les Objets, ne nous est pas toujours connu *distinctement*, ni même *clairement*; mais il faut toujours que l'Ame en ait une perception, au moins obscure; car la perception doit avoir raport à l'objet qu'elle représente, plutôt qu'à tout autre; il faut donc qu'elle soit différente de la perception d'un autre objet. De plus, tous les Objets sont différents (80); & ils sont réprésentés dans l'Ame, chacun par une réprésentation qui lui est propre: Donc les réprésentations des Objets sont différentes aussi. (l. 21. suiv.) Nous reconnoissons aussi, que l'Ame est souvent en suspens, & en doute entre deux partis. Aussi peut-on remarquer, qu'elle ne se détermine, que quand l'équilibre est ôté par la Considération de quelque nouvelle raison, qu'elle n'avoit pas apperçue d'abord. La Suspension de Jugement, que les Philosophes recommandent, suppose sans doute la Liberté. Mais elle ne prouve pas, que la Liberté agisse sans raison. Au contraire, les mêmes Philosophes, allèguent de fortes

rai-

raisons pour déterminer l'âme à suspendre son jugement. Les Causes de détermination, que l'on allègue (p. 36. L. 3. 15.) ne sont pas suffisantes. Elles suffisent bien à faire voir en général, que l'Ame doit agir; mais elles ne montrent point, qu'elle doit prendre un parti, plutôt que l'autre; elles n'ont *rien de Spécifiant*: la nécessité de se déterminer promtement, ou la volonté *de*
„ faire simplement usage de sa liberté,
„ n'ont rien de Spécifiant, ou qui *nous*
„ détermine au Choix de l'un, ou de l'au-
„ tre parti" (Théod. §. 305.) Il est *donc* constant, que les Adversaires supposent ici des actes de la volonté, dont il n'y auroit aucune cause, ou raison. Mais on prétend (L. pénult.) *que ce n'est pas alléguer un rien, quand on donne la volonté pour Cause de nos actions.* Nous avons répondu à cette échapatoire (227.) La volonté, ou l'Ame, est bien la Cause de nos actions: Mais il s'agit ici, non de l'action en général, mais de la préférence, qui est donnée à une action, à un parti, sur l'autre. Il faut trouver la Cause, qui détermine, & spécifie l'action. Si l'ame est également portée vers tous

les

les partis, quelle sera la raison, ou la Cause qui la déterminera pour l'un, à l'exclusion des autres? S'il n'y en a point, le *rien* sera la Cause de cette détermination; le Cas que l'on pose (p. 36. l. 21. suiv.) est pour nous; Le plaisir de faire montre de sa Liberté, en préférant le moindre avantage, peut être une raison suffisante pour nous y déterminer: (p. 37. l. 2. suiv.). Nous n'avons jamais dit, que l'Ame soit mise *en action par une puissance étrangère*; & nous croïons tout le contraire (144): Mais nous disons, qu'elle se détermine elle-même, en vertu des raisons, ou des motifs (233.) (l. 13. suiv.) Jamais Mr. DE LEIBNITZ n'a dit, que l'Ame se détermine quelque fois, *sans appercevoir* EN AUCUNE MANIE'RE, *les motifs de ses déterminations*. Il dit seulément, que souvent elle ne les sent que *Confusément*, ou même *Obscurément*: qu'elle n'y fait que peu ou point d'attention, & qu'elle ne les distingue pas. Mais ces Motifs étant en elle, ils font partie de ses dispositions, & contribuent ainsi à ses déterminations. Combien de fois ne nous trouvons-nous pas dans des dispositions, dont nous n'appercevons pas clairement

les

les Causes? Nous sommes souvent tristes ou gais, nonchalans ou pleins de vivacité, sans que nous puissions dire pourquoi. Cependant ces dispositions ont sans doute leurs causes. (l. 24. suiv. jusqu'à la fin de l'article). On prend ici le change d'une étrange manière. Ni Mr. DE LEIBNITZ, ni ses partisans, n'ont jamais prétendu, qu'il faille toujours à l'Ame des Motifs extrinséques pour se déterminer: Ils soutiennent seulement, qu'il est contraire à la raison de dire, qu'elle se détermine jamais sans aucun motif quelconque: Mais ils reconnoissent en même tems, qu'*au défaut de Motifs extrinséques, elle en peut trouver d'intrinséques dans son propre fonds*. Et même à la rigueur, toutes ses pensées, & par conséquent tous ses motifs, lui naissent de son propre fonds (144); & ceux que l'on appelle extrinséques, sont seulement tels, en ce qu'ils sont réglés sur les Objets externes. C'est pourquoi nous avons déja remarqué plus d'une fois, que le Systéme Leibnitien met la Spontanéité de l'Ame, & sa Liberté dans tout leur jour.

317. L'Auteur semble trouver étran-

ge (p. 38.) que les *Leibnitiens* s'offensent, *quand on leur attribue de faire des Ames humaines des Machines. On ne leur impute pas*, dit-il, *d'en faire des Machines toutes semblables aux Corporelles.* Mais, ou ce terme de *Machine* ne signifie, dans la bouche des Adversaires, rien de semblable à ce qu'on lui fait désigner communément ; ou les Leibnitiens n'ont pas tort de trouver mauvais, qu'on l'applique à la notion, qu'ils donnent de l'Ame. Car, de quelque espèce de Machine qu'on veuille parler, il est constant, que ce mot, dans l'esprit de tous ceux qui l'emploient, emporte avec soi l'idée de *composition*, *d'arrangement*, & *de multiplicité de parties* ; Or les *Leibnitiens* tiennent, que l'Ame est absolument simple, & nullement composée de parties ; Et c'est pour cela même que leur terme favori, pour la désigner, est celui de *Monade*; quoi que Mr. de Crousaz trouve à propos de s'en moquer, & qu'il le traduise burlesquement, par le mot de *Seulette*. Mais ce Savant traite la simplicité, que nous attribuons aux Ames, de *ténébreuse supposition*; & il demande, qu'on lui développe l'idée, que l'on s'en forme.

Il

Il ne trouvera donc pas mauvais, que je lui demande aussi, quelle idée il se fait de l'unité, & comment il la conçoit différente du nombre, qui est composé!

318. Nous avons répondu (303) à l'objection qui suit (p. 39). On nous accuse (p. 40.) de ne savoir *plus nous rendre aux preuves, qui détruisent* nôtre Systême, & d'être *inépuisables en faux-fuïants*; Et à quelles preuves veut on que nous nous rendions? Apparemment à celles qui suivent; A une Décision Magistrale, en vertu de laquelle nous sommes convaincus de refuser à Dieu la Liberté: Mais nous avons pris la liberté de la réfuter (269. suiv.) Nous rendrons nous à des raisonnemens, qui tendent à établir en Dieu une Liberté de pleine indifférence, ou la noble faculté de pouvoir agir sans raison? Mais nous avons fait voir l'absurdité de cette Chimère (217. suiv). Cependant il faut considérer les exemples, que Mr. DE CROUSAZ emploie pour la prouver; mais je prie le Lecteur de les lire dans l'Examen (p. 40, 41, 42.); il seroit trop long de les copier. *Je ne croi pas faire tort au savant Adversaire, si je dis que tout ce raisonnement est*

très-

très-peu digne d'un Philosophe. Ce n'est pas que je doute de son habileté; mais, quand on veut soutenir un sentiment déraisonnable, le plus habile homme ne sauroit le faire, que par de mauvaises raisons. Celles que Mr. DE CROUSAZ emploie ici sont contraires à tout ce qui a été dit (82. suiv.) de la raison de la Coëxistence des Etres, qui se trouve dans leur Nature, ou leurs Qualités intrinsèques, par lesquelles on peut rendre raison pourquoi ils Coëxistent d'une telle manière, plûtôt que d'une autre (83). Elles sont contraires au sentiment de tous les Physiciens, qui reconnoissent généralement, qu'il y a de la Liaison entre toutes les parties de l'Univers; & qui s'accordent à dire, que tout ce qui s'y observe a son usage particulier; & tout ce qui s'y fait, la raison pourquoi il est ainsi, plûtôt qu'autrement. Un Epicurien seul peut penser le contraire. Cependant Mr. DE CROUSAZ veut, qu'il eût été parfaitement indifférent à Dieu, de placer telle Montagne d'une autre manière; de tracer sur notre hemisphère, le plan de l'Amérique, *& vice versâ.* Outre que cela ne sent guères le Physicien, comme nous

l'avons dit, cette prétension va à soutenir, que Dieu n'a point eu de raison pour faire les choses comme elles sont; c'est-à-dire qu'il a donc agi sans raison, par caprice, & comme au hazard. Je ne pense pas que ce sentiment soit approuvé. *La Nature n'offre de toutes parts des caractères d'un libre Choix*, (c'est-à-dire d'un choix sans raison) qu'aux yeux de ceux qui ne veulent pas raisonner conséquemment, & qui se croient en droit de juger, qu'il n'y a point de raisons d'une chose, parce qu'ils ne les apperçoivent pas. Voilà ce que l'on peut appeller, à juste titre, une présomptueuse témérité. Combien la conduite de Mr. DE LEIBNITZ n'est-elle pas plus sage! Il n'entreprend point de trouver les raisons de Dieu, de les expliquer en détail; il reconnoit, que cela nous est impossible: Mais il entreprend de montrer, que Dieu n'en sauroit manquer (Th. §. 133. & 145.)

319. Les pages 43-48. ne contenant que des railleries, ou des invectives, nous sommes dispensés d'y répondre. L'Auteur, après avoir tourné en ridicule ceux qui, suivant lui, blâment, ou approuvent, sans examen; qui n'aiment rien tant que les

les contestations; qui répandent leur encre avec leur fiel; L'Auteur, dis-je, après toutes ces réflexions, nous donne sans doute un grand exemple de Modération & de Charité, en distribuant tous les Partisans de Mr. DE LEIBNITZ en deux Classes: l'une de Stupides; l'autre de Libertins (p. 47.) Il repète encore la même chose (p. 116. 197. & Com. p. 363.) Cependant tout le Monde sait, qu'il y a eu, & qu'il y a encore, parmi ceux qui suivent les Idées de Mr. DE LEIBNITZ, des Savans d'une vraie & solide piété, & qui, avec la permission de Mr. DE CROUSAZ, sont placés au Parnasse, bien loin au-dessus de lui. Mais, puis-que telle est sa décision sur le compte des Leibnitiens; je le supplie bien humblement, comme il n'aura pas de la peine à le faire, de vouloir me ranger dans la Classe des Stupides. Car je l'assure très-sincèrement, que, bien-loin d'avoir embrassé le *Leibnitianisme*, par des Motifs de Libertinage, je ne comprens absolument point, que l'on puisse adopter sincèrement une Philosophie, que l'on n'estime pas; puisque l'on *n'a garde d'en envier la Gloire à son Auteur* (p. 47. l. 23. 24.),

24.), dans la vue d'y trouver de quoi étouffer les remords de sa Conscience; & que je regarde tout ce qu'il dit là-dessus (p. 47. & 48.) comme une Déclamation, autant déstituée de Solidité, qu'elle est contraire à l'Equité, & à la Charité. Je doute, que l'on pût citer un exemple d'un homme, qui ait embrassé un Systême de Philosophie, dans des vues semblables à celles que Mr. DE CROUSAZ prête à une partie des *Leibnitiens*. Ceux, pour qui le désordre & la licence ont tant de charmes, ont un moïen bien plus commode pour se délivrer des Scrupules, qui pourroient traverser leurs plaisirs; c'est de ne jamais réfléchir sérieusement, & d'écarter les remords importuns, en s'étourdissant par l'usage continuel des voluptés. L'étude de quelque Philosophie que ce soit, ne pourroit que réveiller ces idées, qui leur sont à charge.

320. Je ne m'arrête pas à l'objection, contenue à la page 49. Elle a été examinée (282). On retrouve encore (p. 51—53.) la fameuse Objection contre l'*Harmonie pré-établie*; à laquelle nous avons répondu (301). C'est toujours la mê-

même difficulté, ſous un autre exemple. Elle eſt fondée uniquement ſur ce que Mr. DE CROUSAZ ſuppoſe ſans fondement, que, dans notre Syſtème, l'Ame n'a pas une perception de ce qui ſe paſſe dans ſon corps, & des impreſſions que les autres corps font ſur les Organes du ſien, auſſi exacte, & auſſi conſtante, qu'elle pourroit l'avoir par la voie de l'influence. Il fait auſſi un grand étalage de toutes les Choſes, qui doivent s'exécuter à point nommé par le pur Méchaniſme des Corps, pour qu'un habitant de Lauſanne puiſſe boire du vin de Bourgogne, quand la fantaiſie lui en prend. Mais le ſavant Adverſaire doute-t'il, que Dieu ſoit aſſez habile pour conſtruire les Corps humains, & toute la machine de l'Univers matériel, avec aſſez d'art & de juſteſſe, pour que tout ce jeu ne manque pas de s'exécuter, quand les Subſtances Intelligentes le demanderont? Et, s'il ne peut s'empêcher d'en convenir, à quoi bon tout ce verbiage? Il ne peut ſervir, tout au plus, qu'à éfaroucher l'Imagination de quelque Lecteur, peu inſtruit de notre Syſtème, & peu atten-

tif à ne point mettre des bornes à la Puissance, & à l'Intelligence du Créateur, à qui tout ce qui peut être conçu de plus difficile, & de plus combiné, ne coute pas davantage, que l'ouvrage le plus simple; & pour qui rien ne sauroit être peine, travail, occupation, exécutant par la seule efficace de sa volonté souveraine, tout ce qui n'implique pas Contradiction. Il y a dans le détail de cet exemple, & dans le suivant (p. 53—56.) une infinité de choses, tant sur la prétendue nécessité des mouvemens du Corps, & même des pensées de l'Ame, que sur l'Ignorance, où Mr. DE CROUSAZ prétend, que soit l'Ame de ce qui se passe dans le Corps, qui méritent d'être relevées. Mais elles l'ont déjà été ci-dessus, & il est inutile d'y revenir. Le poli, le modéré Mr. DE CROUSAZ nous assure sans façon (p. 56.), *que les Partisans du Systême* Leibnitien, *lui paroissent tout-à-fait comparables aux habitans des petites maisons*, Ces sortes de Galanteries sont les armes qu'il emploie, le plus volontiers; il est certain qu'elles fencent fort le Philosophe; & jamais ceux, dont Lu-

CIEN

CIEN nous parle si souvent, n'ont injurié, de meilleure grace leurs Adversaires. Cependant le Lecteur pardonne volontiers cette injure à l'Auteur de l'Examen. Il promet qu'elle sera la Conclusion de son Objection: Mais la promesse est bientôt oubliée; on n'abandonne pas si aisément une Objection chérie. La voici qui renaît sous une autre forme (p. 57-59.). Pour moi je me garderai bien de repeter aussi souvent la réponse, Il vaut mieux renvoïer à ce qui a été dit (301). Le Lecteur y verra comment il est très-vrai dans notre Systême, que Mr. DE LEIBNITZ s'est fait des Disciples, qu'il les a instruits, & qu'il a enrichi leurs Ames de sublimes Idées, qui sont dues à son incomparable Génie.

321. On nous prête (pag. 59.) un raisonnement très-ridicule: mais nous prions Mr. DE CROUSAZ de n'être point si libéral; sa manière de raisonner ne s'accorde pas assez avec la nôtre. Qui a jamais prétendu que toutes les opinions des hommes fussent vraies, parce qu'elles entrent dans le meilleur Plan? Elles y entrent pour ce qu'elles sont,

chacune pour son prix: Et de ce que *l'Examen de l'Essai* sur l'Homme y est entré, aussi bien que la *Théodicée*, il ne s'en suit nullement, que ces deux Livres soient du même prix. Mais, dit Mr. DE CROUSAZ, selon Mr. de DE LEIBNITZ & ses Sectateurs, c'est la Cause prémière qui fait tout. C'est ce que nous nions absolument, & j'ai donné des preuves incontestables du contraire (276. suiv.). Nous sommes donc fort éloignés *d'attribuer au Divin & prémier Moteur les sentimens de ceux qui regardent notre système, comme la plus grande de toutes les rêveries, dans lesquelles l'esprit humain se soit jamais égaré par sa faute* (a): De même que nous n'avons garde de lui attribuer la pédanterie des Professeurs Peripatéticiens, qui traitoient de la même façon la Philosophie de Descartes.

322. C'est toujours sur le même fondement, que Mr. DE CROUSAZ prétend (pag. 60.), que, dans le systême *Leibnitien*, on ne peut *discerner ce qui est réellement juste d'avec ce qui ne l'est point*; Car, dit-

(a) Ce sont les paroles de Mr. DE CROUSAZ.

dit-il, *Dieu fait également tout dans ce système.* Mais le Principe étant renversé, la Conséquence l'est aussi. Cependant il appuïe encore cette Conséquence sur ces paroles de Mr. POPE, qui lui paroissent être prises de notre système, & dans lesquelles le Poëte dit; *que la même chose, qu'on appelle injustice par raport à l'homme, étant considérée comme rélative au tout, non seulement peut, mais encore doit être juste.* Si ces mots signifient, que la même action, qui est injuste & blamable dans l'homme, qui la commet, a pu, & même a dû, par sa liaison avec le meilleur plan, être permise par la Divinité, & que Dieu a pu sagement & justement donner l'existence à la Cause libre, qui produit cette action; nous reconnoissons qu'ils s'accordent avec notre système: Mais nous avons déjà fait voir (286.), qu'en ce sens, ils ne donnent aucune atteinte à la distinction du juste, & de l'injuste. Mr. DE CROUSAZ se laisse emporter à une passion, qui ne garde plus de mesures, quand il accuse les *Leibnitiens* (pag. 62), de n'avoir *pas d'idée du parfait & de l'imparfait, de l'usage & de l'abus.* Dans toute cette page, &

dans la suivante, il affecte de confondre les Partisans de Mr. DE LEIBNITZ, avec ceux qui détruisent les principes de la Morale; il leur attribue des expressions de Mr. POPE, qu'aucun d'eux n'a jamais adoptées: & il les leur attribue dans un mauvais sens, quoiqu'elles puissent en recevoir un fort bon, si on les envisage équitablement comme des expressions poëtiques, qui ne doivent pas être prises à la lettre: Mr. de CROUSAZ l'a ensuite reconnu lui-même dans son Commentaire (pag. 71.)

323. Nous avons examiné ailleurs (275. 276.) les pages 64. & 66. Cette dernière contient une raillerie très-mal fondée. Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Disciples, ne disent point, que ce soit une *témérité* de critiquer leur systême: Ils appliquent ces mots, *quelle témérité!* à ceux qui critiquent les voies de la Providence. Voici le passage, où Mr. DE LEIBNITZ s'en est servi, & auquel Mr. DE CROUSAZ fait, sans doute, allusion: Il répond à une objection de Mr. BAYLE contre la Providence, & il fait cette judicieuse reflexion: „ L'objet de Dieu „ a quelque chose d'infini, ses soins em-

„ bras-

„ brassent l'Univers; ce que nous en
„ connoissons n'est presque rien, & nous
„ voudrions mesurer sa sagesse & sa
„ bonté par notre connoissance. Quelle
„ témérité, ou plutôt, quelle absurdi-
„ té! " (*a*). Le savant Critique de Mr. POPE trouve-t'il, que cette Censure soit mal appliquée? On le défie de citer un endroit, où Mr. DE LEIBNITZ l'applique à ceux qui n'adoptent pas son systême. Mr. DE CROUSAZ repète encore (pag. 66—67.) ce que nous venons de réfuter (321.). Pour les injures, il ne se lasse point de les renouveller: mais je commence à me lasser de les copier, celles-ci n'auroient point l'agrément de la nouveauté. Si quelque Lecteur est curieux de les voir, il peut jetter les yeux sur ces deux pages de l'Original. Si je ne m'étois borné à ce qui regarde Mr. DE LEIBNITZ & son systême, il y auroit quelques remarques à faire sur le raisonnement, qui se lit (pag. 68.). En vérité il, ne me seroit jamais venu dans l'Esprit, qu'aucun Incrédule eût

(*a*) Théodicée §. 134.

eût appellé au secours de son Libertinage, & fait servir à son Incrédulité, les *déclarations contre la Raison*, qu'il a entendu faire dans sa jeunesse. Il me semble au contraire, que tous les Incrédules font bouclier de la Raison, & qu'ils ne rejettent certains points de la Religion, que parce qu'ils s'obstinent à les trouver opposés à la Raison.

324. Sur les pages 82. & 86. voïez ci-dessus (278. & 273.), L'Auteur s'oppose (pag. 87. suiv.) à la liaison exacte & pré établie des choses, tant co-ëxistantes, que successives. Il ne veut pas, qu'une altération, survenue dans un petit coin de l'Univers, pût y causer un dérangement considérable, & qui s'étendît à une grande distance. Voici la preuve, qu'il en donne: (pag. 87.) *Tous ces assemblages* (par ex. le systême planétaire de notre soleil) *se soutiennent dans un parfait équilibre. Les proportions sont si bien établies entre leurs mouvemens, que, s'il y survenoit quelque changement, un méchanisme, qui se soutient, l'auroit bientôt reparé.* Mais il me semble au contraire, que, par cela même que ces assemblages sont dans un parfait équilibre,

bre, & que les proportions ſont ſi bien établies entre leurs mouvemens, s'il y ſurvenoit quelque changement, quelque altération, l'équilibre ſeroit rompu, les proportions troublées, & toute la Machine tomberoit dans le déſordre,& dans la confuſion. Il n'y a point non plus de Méchaniſme; qui puiſſe réparer un changement, qui arriveroit contre la conſtitution de ce même Méchaniſme,& auquel l'Ouvrier n'auroit pas remédié d'avance. La réparation d'un déſordre réel & imprévu ſuppoſe manifeſtement de l'intelligence; &, ſi l'ouvrier n'y a pas pourvu, jamais le Méchaniſme tout pur ne le réparera. Si l'on dit, que ce Méchaniſme a été réglé d'avance, pour réparer les changemens, qui ſurviendroient, & que Dieu, Auteur de cet Ouvrage, a tous prévus, on tombe dans le ſentiment de Mr. DE LEIBNITZ: Mais alors, ces changemens ne méritent plus le nom de déſordres, ni d'altérations, par rapport au tout. Tout Lecteur qui aura la moindre notion des Méchaniques, ſentira d'abord la vérité de ce que je dis.

325. Mais Mr. DE CROUSAZ ne veut

 pas,

pas, qu'un changement peu considérable, puisse étendre bien loin ses effets. *Mille & mille altérations*, dit-il, *peuvent survenir dans les Planètes, dans les plantes qui les couvrent &c. . . . sans que le systême en souffre quoi que ce soit ; les loix, qui le font subsister, ne reçoivent aucune modification de tous ces petits changemens, qui se font autour de nous.* Le Peuple se trouvera, en cela, de l'avis de Mr. DE CROUSAZ: il ne s'imagine pas, qu'un petit mouvement, qui se fait sur la surface de la Terre, puisse se faire sentir jusqu'aux Etoiles. Mais je suis assuré que tous les Physiciens penseront autrement, & qu'ils jugeront, que le savant Adversaire a plus écouté ici son envie de contredire Mr. DE LEIBNITZ, que la connoissance qu'il a de la Physique. En effet, sans toucher à la Question si tout est plein, ou non, dans l'Univers; dès que l'on conviendra, qu'il y a de la communication entre les Etoiles & notre Terre, comme la propagation de la lumière le prouve incontestablement, on ne peut nier que le moindre mouvement ne se communique des uns de ces corps aux autres, quoique dans un dégré

gré proportionné à la distance (*a*). Mr. de Crousaz s'est oublié sans doute, quand il ajoute (p. 89.) comme une preuve de son sentiment: *Les bandes, qu'on observe dans* Jupiter, *y annoncent de grands changemens: nous en ressentons-nous?* 1° De ce que nous ne sentons, ou ne distinguons pas les effets de quelque changement, s'ensuit-il qu'il n'en produise aucun? 2°. Cela même, que nous appercevons les bandes de Jupiter, est une preuve, que ces changemens se font sentir jusqu'à nous, mais dans un dégré proportionné à la distance. 3°. Enfin, si Mr de Crousaz veut dire, que nous ne ressentons aucun inconvenient de ces changemens, outre que cela n'est pas trop sûr, nous ne lui accordons point, que ses changemens soient des désordres réels; ils sont entrés, sans doute, dans le plan de Dieu; car il n'arrive rien dans son Ouvrage qu'il n'ait prévu, & qu'il n'ait bien voulu. Au reste, cette liaison exacte des choses, réglée & préétablie par un Créateur sage, juste, à qui tout l'avenir est présent, n'introduit point

(*a*) Vid. Théod. §. 9

point la fatalité, comme nous l'avons fait voir plus d'une fois, & particulièrement (206); & ainsi, ceux qui établissent une semblable connexion, ne peuvent point avoir les vues odieuses, que Mr. DE CROUSAZ leur prête gratuitement.

326. Il nous oppose encore (p: 88.), qu'une si parfaite connexion, en vertu de laquelle, le moindre accident, le moindre changement imprévu, déraneroit toute la Machine, seroit une imperfection dans l'Ouvrage: *Une si grande conformité*, dit-il, *avec un château de Cartes, annonce-t'elle le mérite! Que diroit-on d'un Ingénieur, qui, pour faire admirer son Art, auroit tellement agencé les pierres d'une Courtine entière, qu'aucune ne pût sortir de sa place, sans que tout le reste fût bouleversé?. & ne vaut-il pas infiniment mieux que l'effet d'un boulet se borne à faire son trou?* Cette Objection ne signifie rien du tout, ou elle suppose qu'il peut provenir, dans l'Ouvrage de Dieu, quelqu'accident imprévu à son Auteur. Car, si l'on reconnoit, que la moindre petite partie du Monde ne sauroit recevoir aucune altération, aucun changement, que Dieu n'aît prévu, & auquel il n'aît été en

état

état de pourvoir, quel inconvenient y a-t'il à craindre, de ce que le plus petit dérangement, dans une partie, pourroit entrainer la ruïne du tout? puisque ce dérangement ne sauroit arriver sans la permission de Dieu. Et, pour me servir de l'exemple que l'Auteur allègue, l'Ouvrage de cet Ingénieur ne seroit-il pas excellent, si, ni l'effort d'un boulet, ni l'effet d'une mine, ne pouvoient déplacer une seule pierre de la Courtine? si l'on pouvoit lier tellement toutes les pierres, tous les materiaux, non seulement d'une Courtine, mais de la Place toute entière, qu'il fut impossible d'en séparer une seule des autres, la Place seroit imprenable, parce qu'aucune force humaine ne seroit capable de la renverser toute entière. Certainement, la réputation de Mr. DE CROUSAZ ne me permet point de croire, qu'il propose ce raisonnement sérieusement, & après y avoir réflechi. J'en trouve une preuve dans ce qu'il ajoute un peu après (p. 89.); *C'est une preuve plus marquée de sagesse dans le Grand-Maitre, qu'un Tout, ... comme celui de la Terre, & de son petit Tourbillon, se soutienne, malgré les*

altérations qui surviennent aux parties qui le composent. Cela veut dire, que c'est une marque de sagesse en Dieu, d'avoir si bien construit son Ouvrage, & si sagement pourvu à tout, que les changemens qui arrivent dans les parties, ne peuvent point le déranger. C'est justement ce que nous disons: Nous ajoutons seulement, que, bien-loin que ces changemens puissent causer quelque désordre, ils servent au contraire à entretenir l'ordre, puisqu'ils entrent tous dans la suite des choses, que Dieu a réglée d'avance, & pré-établie une fois pour toutes. Je ne m'arrête pas à deux autres exemples, que Mr. DE CROUSAZ allègue dans cette même page (l. 6. & l. 15.), pour prouver que les changemens, qui arrivent dans une partie, ne se font pas sentir à une grande distance: le prémier est très-souvent démenti par l'expérience; le dernier est équivalent à celui qui le précéde, & que nous avons déja examiné (325).

327 A la fin de cette même page 89. l'Auteur traite encore de chimériques les liaisons que l'on établit entre les évènemens. J'ai déja remarqué tout-à-

l'heu-

l'heure, que, suivant les apparences, Mr. DE CROUSAZ s'est oublié dans cet endroit, sans doute en faveur de son zèle. Donnons encore une preuve de ce que nous avançons. Ici le savant Adversaire de Mr. DE LEIBNITZ combat, de toutes ses forces, la liaison des évènemens physiques: Dans un autre endroit (Comm. page 295.), le Physicien reprend le dessus, il nous dit; *les évènemens physiques succèdent l'un à l'autre, par des enchainures nécessaires.* Quoiqu'il ne veuille pas dire, que ces enchainures, sont d'une *nécessité absolue*, comme il paroit par la suite; il va encore plus loin que nous; Car on a pu voir dans notre Prémière Partie, en quel sens nous prenons ces *enchainures*. Mais, après cette confession, Mr. DE CROUSAZ ne sera-t'il pas obligé de reconnoitre, que, s'il laissoit *tomber son chapeau sur le plancher, voulant le poser sur une table, il étoit aussi impossible que cela n'arrivât pas, comme il est impossible que le soleil ne se couche pas aujourd'hui (a)?* L'un & l'autre de ces deux

(a) Paroles de Mr. DE CROUSAZ, Examen pag. 91.

deux évènemens sont Physiques; Et, si *les évènemens Physiques*, de l'aveu de Mr. DE CROUSAZ, succèdent l'un à l'autre par des enchainures nécessaires, les petits évènemens sont aussi bien liés que les grands. Donc la nécessité de ces deux, dont nous parlons, est la même; (selon nous elle n'est qu'Hypothétique.) Cependant Mr. DE CROUSAZ traite, sans façon, de Fou, celui qui raisonneroit de la sorte. Et voilà comment il arrive à un habile homme de se contredire, quand il n'est pas en garde contre la passion.

328. Mais il semble que Mr. DE CROUSAZ trouve ridicule de dire, que les petits évènemens sont liés les uns avec les autres, aussi bien que les grands; & que Dieu a eu égard, dans la disposition des choses, à ce qui nous paroit de peu de conséquence, tout comme aux Objets les plus considérables. Cela paroit dans les Exemples, qu'il allègue (p. 91. l. 24. &c. p. 92. l. 1-6. & p. 94.) dans la vue de tourner en ridicule la Philosophie Leibnitienne. Puisque ce savant Professeur trouve tant de plaisir à turlupiner, qu'il ne craint point,

plû-

plûtôt que d'en perdre l'occasion, de raisonner comme le Peuple; il nous sera bien permis de le renvoïer à ces paroles de l'excellent Mr. 's GRAVESANDE: (a) *Qui supremi Numinis opera oculis lustrant, dum ad Systema attendunt Planetarium, Conditoris mirantur Potentiam, persuasum jure merito habent, à sapientiâ Divinâ immensa hæc regi corpora, singulorumque vias ab æterno fuisse determinatas. Si verò hi ipsi pulverem vento videant agitatum, nunquam hoc Phænomenon ad Deum deducit ipsorum cogitationes: absurdum hoc ipsis videtur, pulverem à Deo fuisse ordine dispositum, singulasque particulas, quæ fixis subjiciuntur legibus, præscriptas sequi vias, & quæ ab æterno Deo præsentes fuere. Unde hæc differentia? sibi persuadent, in Corporibus, & in horum dispositione, dari quid, quod, respectu supremi mundi Rectoris, magnum aut parvum est.* Mr. DE CROUSAZ prétend, que la mort d'un Escargot, la conservation d'un autre, le nombre des *œufs, qu'une Villageoise met couver* sous sa poule; que tout cela n'est d'aucune conséquence dans le Monde: D'où

(a) Introduct. ad Philosoph. §. 803,

D'où il faudra conclure, que Dieu ne fait aucune attention à ces bagatelles. Le Peuple ne manquera pas d'être du même avis: Mais il n'en sera pas ainsi des Gens éclairés, qui reconnoitront avec tous les Philosophes, que, puisque Dieu a créé ces Objets, qui nous paroissent si méprisables, il faut bien qu'ils ne lui soient pas indifférens, & qu'ils aient leur usage dans le Monde. On sentira de même, que tous les évènemens Physiques étant liés entre eux, suivant Mr. DE CROUSAZ lui-même, il feroit absurde de dire, que les plus petits n'entrent pas aussi pour quelque chose dans ces enchainures.

329. J'avoue, qu'il n'est pas à ma portée de comprendre, comment notre habile Adversaire veut inférer de la conduite de ses deux Villageoises (pag. 93, 94.), que l'Hypothèse Leibnitienne ne sauroit fournir des *explications appliquables aux Phénomènes*. Prétend-il, que l'expérience prouve, que tout n'est pas lié dans le Monde, parce que ces deux femmes sont maitresses de mettre sous leur poule le nombre d'œufs, qu'il leur plait? si celle qui a mis douze œufs, dit-il,

il, s'étoit avisée d'en mettre quatorze, cela eût bouleversé l'Univers. Nous avons déjà répondu à une semblable Objection, qui regardoit l'*Harmonie pré-établie* (203.) Quand nous disons, que tout est lié & réglé d'avance dans l'Univers, nous ne prétendons pas pour cela, que les Actions des Intelligences ne soient très-libres : Il suffit, pour notre Système, qu'elles aient été parfaitement connues à Dieu, qui a réglé & disposé les choses en conséquence. Et il faut remarquer, que nous ne pouvons pas dire avant l'évènement, laquelle de deux, ou de plusieurs actions, qui se présentent à faire, doit entrer dans la suite des choses. Mais, après l'événement, nous pouvons conclure, de cela-même qu'une telle action a été faite, que la construction du Monde exigeoit qu'elle fut précisément ainsi, & qu'elle ne pouvoit être changée, sauf l'Essence du Monde, ou son *individualité numerique* (a). Car il est manifeste, qu'il auroit falu un autre arrangement des choses, pour produire un

(a) Théodicée §. 9.

un effet différent; chaque cause agissant, suivant qu'elle est disposée.

330. C'est ainsi qu'il faut prendre ce bouleversement du Monde par une cause si chétive, par un œuf, (bouleversement qui, d'ailleurs, ne sauroit jamais arriver, parce qu'il est impossible que Dieu soit trompé). Ceux qui ne raisonnent que par les Idées confuses, auront de la peine à comprendre, qu'un si petit objet pût déranger toute l'œconomie de l'Univers; Ils croiront qu'il n'y a point-là de proportion entre la Cause & l'effet. Mais il faut savoir, que, dans une Machine exacte & bien réglée, le moindre dérangement en attireroit un autre; ces deux en causeroient un troisième; & ainsi de suite, jusqu'à ce que le désordre deviendroit universel. A peu près comme une pelote de nège, fort petite au commencement, parvient en roulant, à une énorme grandeur. Et, quand même ils n'en tomberoient pas d'accord, il nous suffit qu'ils soient obligés d'avouër, qu'un Monde, qui ne contiendroit pas les mêmes choses que celui-ci, & où elles ne seroient pas exactement disposées de la même manière,

ne

ne ſeroit point le même Monde; & qu'ainſi, tout ce qui ſe voit dans le Monde actuel eſt eſſentiel à ſon *individualité numerique*, c'eſt-à-dire, que la moindre choſe ne peut y être changée, ſans qu'il devienne un autre Monde. Quant aux perſonnes, qui ſont capables de raiſonner par les Idées diſtinctes, ſuivant la méthode de l'Illuſtre Mr. WOLFF, elles ne trouveront aucune difficulté dans tout ceci; & même elles comprendront, que, ſi la moindre choſe de tout ce qui ſe trouve dans le Monde, devoit être changée, il y auroit un autre Monde, dans lequel aucune des ſubſtances, qui exiſtent dans celui-ci, ne pourroit entrer; car nous avons prouvé, que les Elémens ne peuvent coëxiſter d'une autre manière (93). Et la Démonſtration eſt générale, & regarde toutes les ſubſtances.

331. Les pages 90. & 93. contiennent la repetition de quelques Objections que nous avons déjà vues bien des fois. Voïez les Réponſes (279. ſuiv.) Il y a une autre repetition (p. 93.), ſur laquelle on peut voir ci-deſſus (301). L'Auteur dit dans cette page, que ces tons & ces caractères, que formera la Machi-

chine du Corps, naitront, *sans qu'aucune Intelligence s'en mêle*. Je ne sai s'il s'exprime à dessein d'une manière si équivoque. Il est vrai, que, selon nous, l'Ame n'est pas la Cause efficiente de ces actions du Corps: mais elle en est la cause objective & finale; & Dieu, qui a créé le Corps pour exécuter les volontés de l'Ame, est la Cause efficiente prémière des actions qu'il exécute. On ne peut donc pas dire, que ces opérations, où il paroit de l'intelligence, s'exécutent, *sans qu'aucune Intelligence s'en mêle*. Dans les pages 97. & 98. on objecte encore la Fatalité contre l'Hypothèse de *l'Harmonie pré-établie*. Nous avons levé cette Difficulté (287. suiv.): Et notre réponse suffit à repousser l'odieuse imputation, dont on charge notre Système (p. 99. au commencement). L'Auteur affecte aussi (p. 97. & 98.) de mêler le Système *Leibnitien* avec le *Spinosisme*, & de les confondre dans l'Esprit du Lecteur. Nous avons assez fait voir combien cette imputation est mal fondée, & même absurde; aucun Système n'étant plus éloigné des sentimens de *Spinosa*, que celui de Mr. DE LEIBNITZ. Cependant Mr. DE

CROU-

CROUSAZ en prend occaſion (p. 98.), d'appuïer la calomnie impertinente de ceux qui ont oſé accuſer les *Leibnitiens* *d'Athéïſme.*

332. Mr. DE CROUSAZ affecte (p. 100.) beaucoup de modération envers Mr. POPE; *Je ſuis porté par mon inclination*, dit-il, *& je me fais un devoir de n'attribuer à* Mr. POPE, *que des ſentimens raiſonnables*. Voilà qui eſt loüable. Mais, pour que ces diſpoſitions ſoient vraiment eſtimables, il faut qu'elles ſoient générales; qu'elles regardent également tout le Monde. Mais que Mr. DE CROUSAZ les a bien-tôt oubliées, quand il s'agit de Mr. DE LEIBNITZ! Comment les accorder avec ce joli Tableau du Syſtème *Leibnitien*, que l'on trouve peu de pages après (p. 106)? Eſt-il permis d'imputer de ſi odieux ſentimens à un Grand-Homme, qui a toujours déclaré, qu'il en étoit très-éloigné? Pourquoi le ſavant Critique ne s'eſt-il pas dit auſſi à ſon égard, ce qu'il ſe dit par rapport à Mr. POPE; (p. 199.) *Il me paroît que ce ſeroit témérité, injuſtice, affront, de dire qu'il penſe autrement qu'il ne parle?*

333. Les pages 115. 116. ne contiennent

nent rien de nouveau. On peut voir ce que nous avons répondu à ces Objections (279. suiv. & 295.) sur la page 119. voïez (276, 277.) L'Auteur ne repète pas moins ses Injures, que ses Objections. Il nous a déjà traités de Fous, plus d'une fois: Voici encore une apostrophe dans le même gout: (p. 118.) *En vérité il y a là* (dans le Systême *Leibnitien*) *plus qu'il n'en faut pour rendre fou quiconque se livre à toutes ces chimères, à moins qu'il ne le soit déjà.* Nous voilà donc encore condamnés aux Petites-*Maisons!* C'est un grave Professeur, qui en prononce l'Arrêt. Mais heureusement que l'on ne reconnoit pas ici le langage d'un SOCRATES, ou d'un PLATON, qui pourroient être des Juges respectables. Mr. DE CROUSAZ aime la variété: Il se plait quelques-fois à imiter ces redoutables Philosophes, qui, au rapport de Lucien, savoient suppléer si habilement au manque de raisons, & accabler sous le poids des Injures, tous les Opiniatres, qui ne cédoient pas incessamment à leurs Décisions Magistrales. Si j'étois seul dans les Idées que l'on taxe de folie, je baisserois humblement la tête: Mais je ne

ne puis m'empêcher de me demander à moi-même : Mr. DE CROUSAZ aura t'il assez d'autorité pour nous persuader, que Mrs. DE LEIBNITZ, WOLFF, BOURGUET, BULFFINGER, & tant d'autres savans, ne sont que des Fous? Je n'ai rien de nouveau à dire sur les pages 120. & 121. Voïez ci-dessus (279. suiv. & 276.).

334. L'Auteur continue (p. 130, 131.) à représenter notre Systême comme introduisant la Fatalité. C'est ce que nous avons assez refuté. Si l'on propose la même Objection, qui se trouve ici, contre le Systême *Leibnitien*, pris dans son véritable sens, elle revient au *Sophisme paresseux*, dont nous avons donné la solution (206.). La passion, qu'a le savant Mr. DE CROUSAZ de s'opposer à la liaison des choses, le fait encore tomber dans un sentiment peu digne d'un Physicien; sentiment toutes-fois qu'il attribue, sans hésiter, aux *Newtoniens*. (p. 133. & 134.). Suivant Mr. NEWTON, les Planètes sont attirées vers le soleil, & réciproquement les unes vers les autres, par un magnétisme universel, dont ce

 Grand

Grand-Homme n'a pas voulu entreprendre d'expliquer la Cause. Mais, quelle que soit cette Cause, il y a bien de l'apparence, qu'elle doit avoir beaucoup d'analogie avec celle qui produit l'attraction d'une paille par un bâton de Cire; & les *Newtoniens* doivent le dire dans leur Système. Mais, quand cela ne seroit pas, il faut toujours convenir, loin d'y trouver de l'absurdité, que ces attractions influent les unes sur les autres; car l'attraction des Planètes influe sur la Terre toute entière, & par conséquent sur le bâton de cire, & la paille, qui en font parties. Mais elle ne peut agir sur ces deux Corps, sans influer aussi, en quelque manière, sur les effets, qu'ils produisent. »

335. Notre Adversaire parle comme s'il n'entendoit pas le Système *Leibnitien*, quand il dit (p. 140, 141.), que, dans ce Système, *rien n'est plus superflu qu'un Instinct ajouté dans les bêtes à la Machine corporelle*. 1°. C'est supposer que la création des Ames des bêtes n'a d'autre but, que celui de diriger le Corps; c'est-à-dire, que la plus noble partie auroit été créée

créée pour la plus vile, & devient inutile & superflue, si cette dernière peut s'en passer.

2°. Dans notre Système, rien ne se fait sans une raison suffisante; & puisque les Corps des bêtes exécutent des actions, qui dénottent quelque espèce de connoissance, ou de perception, des sentimens & des appetits, il faut que ces corps soient accompagnés d'une Ame, qui contienne les raisons de toutes ces Actions.

336. On repête (p. 148.) que *l'Harmonie pré établie*, & le Système en général, ôte, non seulement la liberté aux Ames, mais encore l'activité. Le Lecteur n'aura pas oublié ce que nous avons répondu à cette imputation. L'Objection favorite de l'Auteur contre *l'Harmonie pré-établie*, revient encore (p. 149, 150.) Nous y avons répondu (301.), & fait tomber ainsi les Déclamations, que Mr. DE CROUSAZ y ajoute. Sur les pages 155. & 156. voïez (277, 278. & 283. seqq.) L'Objection favorite se retrouve (p. 157.): & l'on renouvelle (p. 167, 168.) l'imputation de Fatalisme. Quoiqu'elle

ait été suffisamment repoussée (277, 278), je ne puis m'empêcher de faire encore observer au Lecteur, avec quelle sincérité Mr. DE CROUSAZ peut dire (p. 167.), que dans le Systême *Leibnitien*, *tout ce qui arrive aux hommes* INTÉRIEUREMENT *& extérieurement, est un résultat de la construction de l'Univers entier, & d'un prémier branle &c.* Une pareille accusation est-elle permise à un Auteur, qui est bien éloigné, d'ignorer, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, l'Ame ne peut recevoir aucune impression des Objets externes, ni de ce prémier branle? Je dis, qu'il est bien éloigné d'ignorer ce point de notre Systême; car il en fait l'Objet de plusieurs Objections. C'est ce même point, qui lui donne lieu d'égaïer son imagination contre l'*Harmonie pré-établie*: Il n'a garde de l'oublier, quand il croit y trouver le fondement de quelque tarlupinade; n'est-ce pas là-dessus qu'il nous traite de Fous (p. 118.)? Et voici que tout-à-coup il nous attribue un sentiment tout opposé, en nous accusant d'assujettir les Ames, même pour ce qui leur arrive INTÉRIEUREMENT, à l'occasion

de

de ce *prémier branle* imprimé à l'Univers. La Conduite de certains Controversistes, contre lesquels on a tant crié, a-t'elle jamais été plus frapante! Telle est cependant la méthode de la plupart des Adversaires de Mr. DE LEIBNITZ: Ils entassent les Difficultés contre sa Philosophie: Mais leurs Objections se détruisent bien souvent l'une l'autre, & portent sur des fondemens diamétralement opposés. Mr. DE CROUSAZ nous en a déja fourni plusieurs Echantillons: Et nous verrons dans la suite, que Mr. ROQUES, avec toute sa pénétration, n'a pas laissé que de tomber souvent dans la même faute. Nous avons vu (277) avec quel fondement Mr. DE CROUSAZ peut dire, que, dans notre Systême, tout devient passif (p. 168.). Sur les pages 184, 185. voïez le même article (277.), où nous expliquons ce que c'est que ces prétendus ressorts, dont parle ici le savant Adversaire.

337. Mr. DE CROUSAZ, qui a reconnu (Comm. p. 295.) la liaison des évènemens physiques, *qui se succèdent*, suivant lui, *par des enchainures nécessaires*, ne

peut pas s'imaginer (p. 198.) *qu'un brin de fumée* de tabac *s'unisse au reste de l'Univers*, (remarquez bien cela: Il faudra donc exiler du Monde ce malheureux brin de fumée, puisque sa petitesse ne mérite pas, que Mr. DE CROUSAZ lui permette de *s'unir au reste de l'Univers*, & *influe jusques aux habitans des Planètes de* Syricus. Voïez sur tout ceci (328—330.) La page 199. a été examinée (283. suiv.) Voïez aussi le même article sur la page 202. L'Auteur raille Mr. POPE (p. 203.) sur *sa libéralité à prodiguer les Epithètes d'orgueilleux, d'aveugle, & de fou, à ceux qui ne sont pas dans les mêmes Idées, que lui*: il les prend, dit-il, *pour des expressions Poëtiques*. Cela étant, je ne suis plus surpris de la *libéralité*, avec laquelle il a *prodigué* lui-même ces Epithètes aux *Leibnitiens*; *il les a prises pour des expressions Poëtiques*, & il dit plus d'une fois, qu'il ressent les influences de la Poësie de Mr. POPE. Mais la grande différence, qu'il y a entre le procédé du Poëte, & celui du Professeur, c'est que le prémier n'applique ses Epithètes, que d'une manière très-générale, dont per-

sonr

sonne n'a droit de s'offenser; au lieu que le second en gratifie expressément des Philosophes illustres & généralement respectés dans la République des Lettres. Les pages 203. & 204. nous présentent encore une nouvelle repetition de l'Objection favorite de l'Auteur, contre l'*Harmonie pré-établie*. Voïez la Réponse (301.). Dans les pages 204—207. Mr. DE CROUSAZ abuse d'une réflexion de Mr. DE LEIBNITZ, pour tourner en ridicule son systême. Ce Grand Philosophe, aprés avoir montré que Dieu a pu, sans blesser ses Divines Perfections, permettre le mal, tant moral, que physique, fait cette réflexion; que la sagesse de Dieu est si grande, qu'elle sait tirer des biens, même de ces imperfections, que la Nature bornée des Créatures enveloppe nécessairement: Et il allégue, entre autres choses, que la comparaison du vice donne de l'éclat à la vertu, & la fait mieux gouter; à peu près comme la maladie fait que l'on sent mieux le prix de la santé. Mais il ne veut point dire par-là, que l'on ne sauroit estimer la Vertu, s'il n'y avoit point de Vice,

avec lequel on pût la comparer; & que le Vice a dû être produit tout exprès pour cet usage. La comparaison, qu'il emploie, le prouve manifestement; car on ne lui attribuera pas, sans doute, de dire, qu'on doit se rendre malade, pour mieux gouter ensuite la santé: Il dit seulement, que c'est au moins un avantage, qui se tire d'une maladie, qui arrive par d'autres raisons, qu'elle sert à faire sentir plus vivement combien la santé est estimable. Au reste, nous avons déjà dit tant de fois, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, Dieu n'est point l'Auteur des Vices, & des mauvaises actions des hommes, qu'il seroit superflu d'y insister ici, pour repousser ce que Mr. DE CROUSAZ lui impute (p. 206 207). Le Critique affecte plus d'équité, ou, comme il l'exprime, plus de *Politesse*, envers Mr. POPE: Cependant il dit (p. 208. init.), que cette Conduite, à l'égard du célèbre Anglois, est chez lui un effet d'une Liberté de pleine indifférence. Quelque Plaisant lui répondroit peut-être, qu'il en tombe d'accord. Pour moi, je ne suis pas de cet avis; & je pen-

pense, que l'on pourroit indiquer plus d'un motif de la manière ambigue, dont Mr. DE CROUSAZ a parlé de Mr. POPE. Tantôt il feint de le justifier : tantôt il le charge de graves imputations. Il met souvent celles-ci dans la bouche de quelque Personnage, qui semble placé là tout exprès : On peut voir les jolis Complimens, dont il le fait régaler par un Ami (p. 208—211.). La page 210. contient une impolitesse, qui a sans doute échapé à Mr. DE CROUSAZ. Quand il seroit vrai, qu'un de ses Amis auroit été assez grossier pour accuser le célèbre Mr. POPE, d'être zélé pour la Religion commune aux hommes avec les bêtes ; si l'Auteur y avoit réflêchi, il n'auroit sans doute pas fait imprimer pareille chose.

338. Enfin nous approchons de la Conclusion de l'*Examen*. Il ne nous reste plus qu'une Objection à examiner. La voici : (pag. 211.) *De tous les systèmes, c'est dans celui des* Leibnitiens, *où l'on trouve le plus de preuves, que l'Univers est fait pour l'homme*, &c. On peut lire le reste. (p. 211.) Il est difficile de

 rien

rien dire, qui marque une si profonde ignorance, (non pas réelle, mais affectée), du système *Leibnitien*. On peut dire, qu'il n'y en a aucun, qui s'éloigne davantage du ridicule qu'on lui attribue ici. Il fait tout rapporter à la grande fin du Créateur, qui est de produire le meilleur Monde possible. Dieu, pour cet effet, a choisi & combiné toutes les substances, qui pouvoient entrer dans son Plan. Chacune est faite pour elle même, & pour le Tout, dont elle fait partie. Mais comme elles ne devoient point se contraindre dans leurs actions (94.), & que cependant elles devoient être perpétuellement dans une parfaite harmonie, ensorte que l'une parût céder à l'action de l'autre, & réciproquement agir sur elle; il a falu que chacune fût choisie précisement telle que la nature des autres l'exigeoit. Mais on peut en dire autant de toutes les substances, prises en particulier l'une après l'autre. De cette maniére, chacune est faite pour les autres, & toutes les autres pour elle: Et cela est également vrai de quelque substan-

ce

ce que ce ſoit. Quand donc nous diſons, que le Monde eſt tellement conſtruit, que le Corps de chaque homme ne peut manquer d'exécuter les actions que ſon Ame ordonnera; ſi l'on veut en conclure, que, ſuivant nous, tout l'Univers eſt fait pour l'homme, il faudra dire auſſi, que, ſelon nous, tout l'Univers eſt fait pour un Bœuf, pour le plus vil Inſecte, pour une Plante, pour un grain de ſable, parce que le Monde entier eſt conſtruit de façon, qu'il doit ſe prêter à l'exécution de tout ce que ces ſubſtances opèrent. Sur ce qui ſuit (p. 213.) voïez ci-deſſus (301. & 288.)

339. Mr. DE CROUSAZ affecte toujours de confondre les *Leibnitiens* avec les Libertins; il leur prête même les diſcours de ces Gens-là (p. 212.), comme s'ils avouoient eux-mèmes, qu'ils ſont Ennemis de la Religion. Il y a là un petit manége, qui n'eſt pas tout-à-fait dans les règles de la bonne foi: On l'appellera, ſans doute, une *fraude pieuſe*: Elle eſt due au même zêle, qui a porté Mr. DE CROUSAZ à conclure dévotement ſon Livre en ces termes: *Je n'ignore pas*,

qu'il suffit d'avoir sincèrement de la Religion, pour être compté, par ces Messieurs, *au nombre des petits génies. Je n'en suis point ébranlé, & en verité je regarde leur mépris comme un véritable honneur.* Il nous permettra de lui dire, que nous n'envisageons point la profession sincère de la Religion, comme une marque d'un petit génie; mais que nous regardons les actions vertueuses, la sincérité, la bonne-foi, la Modération, l'Equité, la Charité, &c. comme les preuves les moins équivoques, qu'un homme puisse donner de sa piété. Mais ni les *Leibnitiens*, ni le Public éclairé, ne s'en laissent pas imposer par l'ostentation de ceux qui, négligeant la pratique de ces vertus, se parent d'un zéle amer, & font gloire de répandre, sur de Grands-Hommes, des soupçons d'Irréligion, & d'Athéïsme.

Chapitre Septième.

Examen du Second Ouvrage de Mr. de Crousaz.

340. Parcourons maintenant le second Ouvrage de Mr. de Crousaz ; je veux dire son *Commentaire* sur la Traduction en vers de *l'Essai sur l'Homme.* Il contiendra, sans doute, des Objections importantes & nouvelles ; car le savant Auteur ne se seroit pas proposé pour unique but, de mêler son prémier *Examen* aux vers de Mr. l'Abbé du Resnel. C'est un moïen de le faire acheter, & de lui assurer l'immortalité : Mais les Ecrits du célèbre Professeur de Lausanne n'ont-ils pas, en eux-mêmes, tout ce qu'il faut pour les défendre contre les vers & la poussière ? Cependant nous

aurons peu de remarques à faire sur ce *Commentaire*; Car, bien que l'Auteur déclare positivement (p. 220.) qu'il *évite de repeter*, *dans* ce second Examen, aucune des remarques, qui se trouvent dans le prémier, le Lecteur verra pourtant, qu'à l'exception d'un petit nombre de Difficultés, dont nous avons examiné les principales, ce second Ouvrage ne contient que des repetitions continuelles des Objections, qui se trouvent déjà en vingt endroits du prémier. Mais, afin de ne pas tomber moi-même dans des redites; &, pour ne pas fatiguer le Lecteur, par des renvois continuels; je vais indiquer ici tout de suite ces passages *parallèles*, & les réponses. Les prémiers nombres marquent les pages du *Commentaire*; les seconds, celles de *l'Examen*, où la même chose se trouve déjà; & enfin, les derniers indiquent les paragraphes, où nous avons donné la solution des Difficultés, ou fait quelque remarque sur les Raisonnemens du savant Adversaire.

341. Après

Co Réponse - §. 269. suiv.
——— §. 287. suiv.
——— §. 272. suiv.
——— §. 273. 274.
——— §. 281.
——— §. 326.
——— §. 283.
——— §. 289.
——— §. 301.
——— §. 286.
——— §. 289.
——— §. 284.
———
——— §. 277. 278. & 291. suiv.
——— §. 327.
——— §. 277. 278. & 291. suiv.
——— §. 291-293.
——— §. 281. suiv.
——— §. 285. suiv.
——— §. 273. 274.
——— §. 277.
——— §. 301.
——— §. 287. suiv.
——— §. 301.
——— §. 296.
——— §. 298.

341. Après tous ces Articles, auxquels nous ne toucherons point ; tout ce qu'ils contiennent aïant été examiné ailleurs ; il nous en reste un petit nombre à considérer. J'en trouve d'abord un (pag. 19.) qui mérite quelque attention. Il nous découvre, peut-être, un des grands motifs de la haine, que Mr. DE CROUSAZ porte au *Leibnitianisme*. On y traite le Systême des Théologiens *Prédestinateurs*, de *Fatalisme*; & on lui attribue de renverser la Morale & la Religion, & de mettre ceux qui en sont imbus à l'abri des remords de la Conscience. Voilà qui ne marque pas de l'inclination pour ces Théologiens. Le Systême de Mr. DE LEIBNITZ se présente là-dessus. On voit, que son Illustre Auteur entreprend de réunir les deux Partis, & de concilier les divers sentimens. Il s'abstient d'en condamner aucun, & il s'applique plutot à donner aux uns & aux autres une explication favorable, dans la vue de les raprocher. Mais, par cette conduite, il fait voir, qu'il est un moïen de donner un sens très-raisonnable au Dogme de la *Prédestination*. La Modération de Mr. DE LEIBNITZ doit

plaire

plaire à tout amateur de la Paix & de la Charité. Mais ceux qui n'entendent à aucun accommodement, qui veulent absolument trouver, dans les Dogmes de leurs Adversaires, des absurdités, & des erreurs dangereuses; ceux-là ont regardé ce Philosophe comme un Ennemi, qui leur arrache les armes des mains. Ils l'ont trouvé partial, parce qu'il n'épousoit pas leur querelle, & ne revêtoit point leur passion.

342 L'Auteur nous dit (pag. 44.), *qu'il ne faut pas s'imaginer, que chaque portion de l'Univers en soit une pièce tellement essentielle, que, si elle y manquoit, son absence feroit tort à l'infinie sagesse de son Auteur, & que son Ouvrage en souffriroit. Un Ciron de plus, un Ciron de moins; un Cheval de plus, un Cheval de moins; une Montagne de plus, une Montagne de moins, défigureroit-elle l'Ouvrage?* &c. Cela touche deux Questions, que nous avons déja examinées: L'une regarde le Choix de Dieu; savoir, s'il est toujours fondé sur quelque raison prévalente, ou s'il est quelques-fois purement arbitraire. Voïez là-dessus (271, 272. & 318.). L'autre Question roule sur l'importance, dont

un petit Objet peut être pour la perfection de l'Univers. Mr. DE CROUSAZ prétend, qu'un Ciron, un Cheval, &c. de plus, ou de moins, ne peut y être d'aucune conséquence. Nous avons fait voir (323. suiv.) combien ce sentiment est peu philosophique. Et, quoique cette matière ait été suffisamment discutée, je profiterai de l'occasion, pour donner là-dessus un très-beau passage de Mr. DE LEIBNITZ. Voici comment ce Grand Philosophe s'exprime (Théod. §. 174.):
„ Mr. BAYLE confond ici ce qui est impossible, parce qu'il implique contradiction, avec ce qui ne sauroit arriver, parce qu'il n'est pas propre à être choisi. Il est vrai, qu'il n'y auroit point eu de contradiction dans la supposition, que Spinosa fût mort à Leide, & non pas à la Haie, il n'y avoit rien de si possible: la chose étoit donc indifférente par rapport à la puissance de Dieu. Mais il ne faut pas s'imaginer, qu'aucun évènement, quelque petit qu'il soit, puisse être conçu comme indifférent par rapport à sa bonté. Jésus-Christ a dit divinement bien, que tout est compté,

„ jus-

„ jusqu'aux cheveux de notre tête. Ainsi, „ la sagesse de Dieu ne permettoit pas „ que cet évènement, dont Mr. BAYLE „ parle, arrivât autrement qu'il n'est ar- „ rivé; non pas, comme si, par lui-même, „ il eût mérité davantage d'être choisi, „ mais à cause de sa liaison avec cette „ suite entière de l'Univers, qui a méri- „ té d'être préférée. Dire que ce qui „ est arrivé n'intéressoit point la sages- „ se, & en inférer qu'il n'est donc pas „ nécessaire; c'est supposer faux, & en „ inférer mal une conclusion véritable. „ C'est confondre ce qui est nécessaire, „ par une nécessité morale, c'est-à-dire „ par le Principe de la Sagesse & de la „ Bonté, avec ce qui l'est par une né- „ cessité métaphysique & brute, qui a „ lieu, lors que le contraire implique con- „ tradiction". Les comparaisons qu'em-ploie Mr. DE CROUSAZ (p. 44. & 45.) de trois Princes, dont l'un *fait fraper, en or, des pièces de 30. de 15. de 10. & de 5. francs*; & l'autre *en fait fraper de 40. de 20. de 10. & de 5. &c.*; ces comparaisons, dis-je, sont très-défectueuses, & ne prouvent rien en sa faveur. 1°. Quand il seroit vrai, que la différente valeur des piè-

pièces de Monnoie ne fût d'aucune conséquence, & qu'un Prince en fit fraper de tel ou tel prix, par pur caprice; il n'en est pas ainsi des Ouvrages de Dieu, où il ne se trouve rien de superflu ou d'inutile, rien qui ne porte le caractère d'une souveraine sagesse: & Mr. DE CROUSAZ n'en convient-il pas, quand il dit, que Dieu *est toujours, dans ses différens choix, le Dieu très-sage & très-saint* (pag. 44.)? Mais 2°. Je ne conviens pas, que la valeur des pièces, que l'on veut frapper, soit l'objet d'un choix purement arbitraire, c'est-à-dire, qui n'est fondé sur aucune raison: Il n'y a personne, qui ne sache que l'on se règle, pour cela, sur la commodité du Commerce; sur la manière de compter, établie dans un Etat; & sur d'autres raisons. Si un Prince ne faisoit fraper que des pièces d'or, & un autre, que du billon, tandis qu'un troisième en feroit fabriquer de tout prix, pour la commodité de ses Sujets: diroit-on qu'*il y auroit de la folie à se casser la tête, à force de combinaisons, pour décider lequel des trois a marqué le plus de sagesse, & le plus d'étendue d'esprit*: Et que ce n'étoit pas-là *une matière à en donner des preu-*

preuves; c'étoient des objets de pur choix (a)? On auroit bien-tot décidé, sans *se casser la tête, à force de combinaisons*, que le dernier seul s'est conduit en Prince sage & éclairé.

343. L'Auteur remarque encore sur ces paroles du Poëte: *Dieu a donné la préférence au Plan le plus parfait*; que l'on *doit encore se faire un tout autre devoir, de ne pas confondre les effets immédiats de la Cause suprême, avec ceux qui naissent des Intelligences créées, lorsqu'elles abusent de leur liberté*. Non seulement nous en convenons, mais c'est encore là un des articles principaux de la Doctrine de Mr. DE LEIBNITZ, & l'une des réflexions qu'il presse le plus dans la Théodicée; son systême explique fort clairement le moïen d'accorder cette maxime avec celle-ci, qui n'est pas moins certaine; savoir, que rien n'arrive sans la volonté, ou la permission de Dieu, & que les Créatures tiennent de lui la puissance d'agir, & tout ce qu'elles ont de réel & de positif. Cette re-

(a) Paroles de Mr. DE CROUSAZ, pag. 45.

remarque du savant Critique n'est donc point contre nous. J'en dis autant de celle-ci, qui se trouve page 52. *Il y auroit de l'impiété dans la pensée, que Dieu produit le mal moral, & fait naitre le vice pour en tirer du bien. Mais ce mal, dont il ne se peut qu'il ait été la Cause, donne lieu à un nouvel exercice de ses vertus.* C'est là un langage si conforme à celui de Mr. de Leibnitz, qu'il paroît emprunté de cet Illustre Philosophe. Voïez le commencement de notre première Partie, & la *Théodicée*, §. 24. 25. & *passim.*

344. Nous ne serons pas aussi bien d'accord avec Mr. de Crousaz, sur la Critique qu'il fait (p. 58.) de ces paroles de Mr. Pope: *Le Ciel a formé l'homme tel qu'il doit être en effet; un état plus parfait ne lui conviendroit pas.* Toutes les raisons, qu'il oppose à cette Maxime, reviennent au même sophisme, qu'il a emploïé ailleurs (Examen p. 27. Comment. p. 340 &c.) contre celle-ci, qui est générale, *Tout ce qui est, est bien:* Nous l'avons examiné ce sophisme (285. 286.) *Peut-on rien avancer de plus hardi?* s'écrie le Critique: *D'où vient à Mr. Pope cette profonde connoissance?* En effet, comme

me

me nous l'avons déjà remarqué, c'est être bien *hardi*, & se flater d'une connoissance bien profonde, que de dire, qu'il ne convenoit pas, que Dieu créât l'homme plus parfait, qu'il ne l'a créé! Il faut *avoir assisté au céleste Conseil*, pour décider, que tout ce que Dieu fait est bien fait; qu'il ne sauroit être mieux fait; & qu'il ne convenoit pas qu'il fût autrement. L'Homme plus parfait ne seroit plus le même Homme, ce seroit un Etre d'un ordre supérieur. Une chose ne peut pas être différente d'elle-même, de son Essence, de l'Idée qui marque son Caractère individuel. Et, dans notre système, les places & les relations, que les hommes occupent dans le Monde, ne pouvoient être remplies, que par des Etres précisément tels qu'ils sont. Voilà comment un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme. C'est ce que le savant Adversaire trouve à propos de nier; &, outre le sophisme, dont nous avons parlé, il nous oppose quelques raisonnemens, qu'il ne fait point sans douce en qualité de Philosophe. *Dieu*, dit-il, *avoit formé l'homme tel qu'il lui convenoit d'être: l'homme s'est dégradé, c'est sa*

faute

faute, & non l'ouvrage de Dieu. Quand nous parlons de l'état de l'homme, nous ne l'entendons pas de celui, où se trouva le prémier homme immédiatement après sa création. Nous parlons de l'état de tous les hommes, & de chacun en particulier, dans tout le cours de leur existence. Dieu ne crée-t'il les hommes que pour le prémier moment? Et, en leur donnant l'existence, ne sait-il pas ce qu'ils seront, non seulement en sortant de ses mains, mais dans toute la suite des siècles? Il veut donc bien permettre, qu'ils soient tels; & il a de grandes raisons, pour ne leur point donner un autre état. D'ailleurs, suivant tous les Théologiens, les hommes naissent aujourd'hui corrompus: Ne tiennent-ils pas leur existence de Dieu, tels qu'ils naissent, aussi bien qu'Adam la tenoit de lui? Et quand nous assurons, qu'un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme, nous l'entendons de ce qu'il tient de Dieu, de sa Nature, de ses Facultés; & non point de l'abus qu'il en peut faire par sa faute Dieu a créé l'homme avec un certain dégré de lumières, capable de bien faire, & aussi capable de

s'é-

s'égarer après de faux biens; &, prévoïant toutes ses actions, tous ses états futurs, il l'a placé dans le Monde en conséquence; c'est-à-dire, dans les relations qui lui convenoient: Et, en cela, il a fait très-sagement, & il ne lui convenoit pas de donner à l'homme un état plus parfait. Mais l'homme abuse de sa Liberté: Il fait très-mal, & il lui auroit mieux convenu, *à lui*, de se conduire avec sagesse. *Tous les hommes*, dit encore Mr. DE CROUSAZ, *sont-ils également parfaits, physiquement & moralement*? Eh! qu'est-ce que cela fait contre nous? En disant en général, qu'un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme, prétendons-nous, que tous les hommes doivent être également parfaits? C'est tout le contraire; chaque Individu doit être tel qu'il est, & différent de tout autre. Nous ne craignons pas non plus de dire, *d'un Aveugle, d'un Boiteux, d'un Yvrogne, &c. qu'un état plus parfait ne lui conviendroit pas*; C'est-à-dire, que Dieu a sagement fait de n'en pas créer un autre à sa place; & nous soutenons même, que la place & les relations de cet Aveugle, de cet Yvrogne, &c. ne pouvoient

être

être remplies par un autre. Cela est évident, & très-aisé à comprendre pour ceux qui auront lu, avec quelque attention, ce que nous avons dit de la liaison des choses. Mr. DE CROUSAZ, dans un autre endroit (p. 77.), revient à notre sentiment sur cette Question en général; *Dans la conduite de Dieu*, dit-il, *nous n'avons garde de trouver, ni de soupçonner aucune imperfection; Mais nous trouverons beaucoup d'imperfection dans la conduite des hommes*, &c. C'est-là ce que nous disons, après Mr. DE LEIBNITZ; & nous avons assez averti, que nous appliquons cette Maxime; *Tout ce qui est, est bien*, à la conduite de Dieu, & non pas à celle des hommes. Je ne sai par quelle raison Mr. DE CROUSAZ se donne tant de mouvement, pour peindre des plus noires couleurs un système, qu'il adopte dans le fond des choses. Ne seroit-il pas bien plus juste, & plus édifiant, de l'entendre dans un sens favorable, qui est le seul naturel, & le seul que son Illustre Auteur & ses vrais Partisans ont constamment adopté? Mais pourquoi exiger cette modération de Mr. DE CROUSAZ? Son zèle n'en souffre point;

on creuse des Mines, on rase des Montagnes; on extirpe des Forêts, on en plante de nouvelles; la Terre va toujours son train, & la régularité de son tournoiement ne souffre aucune altération. Les Comètes, qui traversent une partie de notre Tourbillon solaire, & s'y enfoncent plus ou moins, ont-elles jamais hâté, ni retardé le cours périodique d'une année? Est-il permis à un habile homme de raisonner de la sorte? Mr. DE CROUSAZ se figure-t-il donc, qu'aucun de ces changemens puisse arriver, sans que Dieu l'ait prêvu, & qu'il y ait pourvu? Pense-t-il, qu'il puisse jamais survenir dans l'Ouvrage de l'Etre tout-puissant, & infiniment sage, aucun vrai désordre, la moindre altération proprement dite? Ce seroit avoir une bien petite Idée de l'art Divin. Loin donc que tous ces changemens, qu'il allègue, soient des désordres, des altérations dans l'Ouvrage de Dieu, ils font partie des choses qui doivent s'y remarquer; ils entrent dans la suite des choses, que Dieu a choisie, & qu'il a préétablie; &, s'ils n'arrivoient pas, ce seroit un désordre. Mais il est impossible, qu'aucun dérangement survienne dans l'U-

l'Univers; Car son prémier état contenoit les raisons, ou les Causes, de tous les états suivans (92. 196.); Dieu donc, en rêglant ce prémier état, a réglé toute la suite; & il ne peut arriver d'autres événemens, que ceux dont il a prédisposé les causes, ou qu'il voudroit produire lui-même surnaturellement. Mais les évènemens dont Dieu a prédisposé les causes, ceux qu'il voudroit produire immédiatement; tous ceux, en un mot, qui entrent dans la suite des choses qu'il a choisie, ne peuvent être des désordres, ou des altérations; & nous devons juger, que tout ce qui arrive est dans l'ordre général, & sert à le maintenir; quoique nous aïons la vue trop bornée, pour voir en vertu de quelle liaison il y contribue, & quel est son usage par rapport à la Totalité.

347. S'il étoit possible que Mr. DE CROUSAZ eût en vue Mr. DE LEIBNITZ, dans l'odieux Portrait qu'il fait (p. 147.), nous prions le Lecteur de jetter les yeux sur ce que nous avons dit, dans notre Préface, de ce Grand-Homme, & de comparer la conduite qu'il a toujours te-

une envers tout le monde, & même à l'égard de ses Adversaires, avec celle de Mr. DE CROUSAZ envers les *Leibniziens*. Les interprétations forcées, injustes, malignes; les imputations odieuses, destituées de toute ombre de fondement; les injures grossières, sont des *effets scandaleux de l'envie, & de la fureur de primer.* Mr. DE LEIBNITZ étoit à l'abri de ces défauts. Où est le savant dont les lumières fussent capables de lui donner de l'envie? Et, s'il avoit la noble ambition d'occuper un des prémiers rangs parmi les savans de l'Europe, le juste tribut, que tout ce qu'il y a de Gens sensés ont toujours rendu à son Génie incomparable, & à son savoir profond, devoit pleinement le satisfaire. Il n'appartient qu'aux Esprits vulgaires, de décrier les autres, pour s'élever à leurs dépens.

348. Ce n'est point une Objection, que je trouve à la page 196. c'est une pompeuse Déclamation: *Que répondra-t'on à l'Etre éternel, à l'Etre adorable . . . . . , quand on sera convaincu qu'il n'est pas vrai, que, par la constitu-*

tion

tion de sa nature, il ait été déterminé inévitablement à créer un Univers, & à le créer tel que nous le voïons &c. L'Auteur continue en faisant, comme par tout ailleurs, un exposé peu fidèle de notre systême. Nous avons assez réfuté ces imputations; & en particulier, nous avons fait voir, que Mr. DE LEIBNITZ ne dit point, que *Dieu a été inévitablement déterminé à créer un Univers, & à le créer tel que nous le voïons:* Il dit, que Dieu s'y est porté très-librement, & par choix; mais que sa Bonté l'a porté en général à créer, & que son Choix a été déterminé par sa sagesse infinie, en vertu de laquelle il ne pouvoit manquer de choisir le meilleur Monde possible. Serons-nous donc convaincus un jour, que cela *n'est pas vrai!* Et Dieu dira-t-il aux *Leibnitiens:* retirez-vous de moi, malheureux! vous qui avez été assez *hardis*, pour assurer qu'une Bonté infinie m'a porté à produire des Créatures, & qu'une souveraine Sagesse est la règle constante & infaillible de toutes mes actions; & qu'il est absurde de supposer que, dans mes choix, je ne prenne pas toujours le meilleur parti? Tandis qu'il di-

roit aux Défenseurs de la pleine indifférence: Venez, mes fidèles serviteurs, vous qui avez eu de moi une idée si sublime; qui avez soutenu, que ma Bonté ne m'inclinoit point à faire du bien, & qui m'avez accordé le glorieux privilége de pouvoir me déterminer par caprice, & même contre la Raison. Nous imitons, dans notre réponse, celle d'un Poëte fameux (*a*). Cela est naturel; l'Objection de Mr. DE CROUSAZ vaut bien celle dont parle DESPRÉAUX; & la Défense est tout à fait convenable à l'attaque.

349. Voici une autre attaque, qui n'est pas mieux fondée. Mr. DE CROUSAZ dit (pag. 216.) que *le Système de la Fatalité* (c'est ainsi qu'il désigne toujours le *Système Leibnitien*) *fait entrer dans le plan de Dieu les vices comme les vertus, comme des parties qui lui sont, l'une & l'autre, essentielles.* Il seroit superflu de nous arrêter beaucoup à repousser cette imputation. Nous avons assez expliqué dans

(*a*) DESPRÉAUX, dans son Epitre sur l'Amour de Dieu. C'est la Douzième.

dans notre prémière Partie, & assez repeté dans nos précédentes Réponses, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, les vices ne sont point entrés dans le plan de Dieu, comme parties essentielles, ni comme moïens; mais seulement à titre de *sine qua non*; comme des inconveniens, qui ne pouvoient s'éviter, sans négliger de plus grands biens. C'est avec la même justice, que Mr. DE CROUSAZ impute à notre Systême, d'être contraire aux principes de la Morale, & au sentiment que nous avons de notre Liberté. Il dit (pag. 287.) à propos de quelques moralités de Mr. POPE, qui supposent la Liberté; *On a beau* CHASSER A' COUP DE SYSTE'ME *des sentimens naturels, on ne sauroit empêcher, que, de tems en tems, ils ne reviennent.* C'est-là une imitation d'HORACE (*a*); & la Reflexion est aussi bien appliquée, que la Phrase est élégante.

350. Notre Adversaire, qui donne un si mauvais sens à ce que dit Mr. DE LEIBNITZ, sur l'usage, que la sagesse Divine sait tirer des vices mêmes des hom-

(*a*) *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

Savant a eu la consolation de se voir pleinement justifié dans l'Esprit du Monarque; il n'a tenu qu'à lui de triompher de ses Ennemis, en rentrant glorieusement dans son Poste (*a*).

372. Avant ce beau trait, l'Auteur avoit proposé une nouvelle Objection. *Je vai plus loin*, dit-il (pag. 366.); *& des principes fondamentaux du Systême, je conclus que nous n'avons aucun caractère de vérité & de certitude.* On peut voir le reste, & comment l'Auteur prouve cette importante conclusion. Quant à moi, j'avoue que je ne comprens rien à son raisonnement. Cependant le voici en racourci: *On est assuré de la vérité d'une proposition, lorsqu'on est forcé d'en convenir, & qu'on n'est pas en pouvoir d'en douter, pendant qu'on y fixe son attention. Or la Monade du Leibnitien est inévitablement déterminée à penser comme elle fait. Et, puisque je combas ce Systême, ces Messieurs doi-*

(*a*) On a déjà remarqué, à l'occasion d'un passage de la Préface, que ceci a été écrit, avant le glorieux avènement à la Couronne de S. M. aujourd'hui regnante. L'honneur, que ce grand Roi a fait à Mr. WOLFF, en le rappellant avec tant de bonté, dès le commencement de son Regne, doit couvrir de confusion ceux qui ont eu la lâcheté d'insulter à la disgrace de ce Philosophe.

doivent convenir que j'y suis inévitablement déterminé; il n'est pas en leur pouvoir de penser comme moi, ni au mien de penser comme eux; & chacun de nous est inévitablement déterminé à croire qu'il a raison, & que l'autre se trompe. Voilà les deux Propositions d'où il faut tirer, suivant Mr. DE CROUSAZ, la Conclusion qui précède. Nous convenons de la première. Quant à la seconde, nous avons assez fait voir qu'elle est absolument fausse, & que notre Système ne nuit en aucune façon à la Liberté. Mais, quand on l'accorderoit, je ne vois pas encore comment l'Auteur en pourroit conclure, *que nous n'avons aucun caractère de vérité & de certitude.* Quand toutes nos pensées, tous nos jugemens, seroient nécessaires, cette nécessité ne changeroit point leur nature; une sottise seroit toujours une sottise; une pensée juste, un jugement droit, seroient toujours une pensée juste, un jugement droit. De plus, quand même tous les évènemens seroient nécessaires, ils auroient toujours chacun ses causes particulières; la cause de l'un ne seroit pas celle d'un autre tout différent. Quand donc nos jugemens naîtroient en nous nécessairement, & qu'il

: feroit pas en notre pouvoir de penser
ıtrement; cette néceffité ne feroit pas
même pour tous; & l'impoffibilité de
ger autrement ne viendroit pas tou-
urs de la même fource: l'affentiment
une vérité évidente nous feroit arra-
ié néceffairement par la nature même
: la vérité, car la connoiffance claire
: diftincte d'une vérité, en contient
ja l'affirmation: Et la néceffité, où
ous nous trouverions de donner notre
fentiment à une Opinion douteufe, ou
uffe, viendroit, fans doute, d'une cau-
différente. Or, foit que nous foïons
rés, ou que nous ne le foïons pas,
us fentons bien, fi c'eft l'évidence qui
us arrache notre confentement. Il y
oit donc toujours moïen de diftin-
er la vérité de l'erreur. Le Raifon-
nent du favant Adverfaire eft un de
fophifmes qui ont quatre termes, ou
ıt le terme moïen eft pris en deux
; différens. Ce terme eft, *ce dont on
forcé de convenir.* Dans la prémière
pofition, il fignifie; ce dont on eft
é de convenir, *par l'évidence.* Dans
econde il défigne, ce dont on eft
; de convenir, *par une autre caufe*
l'évidence, *par une caufe phyfique.* Si

ce

ce raisonnement étoit solide, il faudroit avouër, que nous n'avons aucun caractère de vérité & de certitude; Car, dans quelque Système que l'on soit, je ne croi pas, que l'on veuille soumettre l'Entendement à l'Empire de la Volonté. Il ne dépend pas de nous de croire, ou de ne pas croire. L'Approbation, que l'on donne à une proposition, n'est pas un acte de la Volonté; c'est une manière de penser, une modification de l'Entendement, à laquelle la Volonté n'a point de part directement. Nous ne choisissons pas nos Opinions, comme nous choisissons nos habits; mais nous ne pouvons nous empêcher de recevoir celles qui se présentent à notre Entendement, sous la forme de la Vérité: Et nous jugeons bien, ou mal, suivant les dispositions de notre Esprit; suivant le dégré de Lumières & d'attention, où nous nous trouvons. La Volonté ne peut contribuer à déterminer nos Jugemens, que d'une manière indirecte, entant que nous prenons des mesures pour nous trouver dans telles, ou telles dispositions.

353. Nous voici parvenus à la fin de nos Observations sur les deux Ouvrages de

de Mr. DE CROUSAZ; & je ne pense pas que nous aions négligé une seule Objection de cet habile Homme. On sera surpris, sans doute, que ce fameux *Examen*, dans lequel on se propose de renverser le Système *Leibnitien*, ne contiènne aucune solide Objection, & renferme si peu de raisonnement. Et l'on me blamera peut-être, d'en avoir fait l'Objet particulier de mes Réponses. Si l'Auteur avoit bien voulu raisonner, au lieu de déclamer, de turlupiner, d'invectiver, il y auroit eu plus de plaisir à lui répondre; & la Dispute auroit été plus instructive. Mais j'ai déja allégué les raisons, qui m'ont porté à répondre directement au Livre de Mr. DE CROUSAZ. Cependant, comme mon dessein, & mon unique but, étoit, d'édifier pleinement ceux, qui, ne connoissant pas la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ, se sont laissés prévenir contre elle, par l'assurance de ses Ennemis, & de rendre ainsi la Dispute utile & instructive; j'ai pris le parti de donner, dans ma première Partie, une Exposition détaillée de ce fameux Système. C'est dans la même vue, que j'ajouterai ici l'examen des

des Objections que le savant & spirituel Mr. ROQUES a publiées, dans le Mercure Suisse, ou Journal Helvétique, contre l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*. Mr. ROQUES raisonne davantage que Mr. DE CROUSAZ, & entre plus dans le fond des choses: Il y aura ainsi plus d'agrément à disputer avec lui. Quoique le Journal, dont je parle, ne soit pas fort répandu dans les pays éloignés, on me pardonnera si je donne quelques pages aux Désirs de plusieurs de mes Compatriotes, qui souhaitent de voir une réponse complette aux Objections du savant Théologien de *Basle*. Les réponses, que le Célèbre Mr. BOURGUET, Professeur en Philosophie à *Neuchatel*, a commencé d'y faire, dans le même Journal, sont très-solides, & plus que suffisantes pour des Lecteurs instruits de la Matière en question. Mais les bornes, où l'on est obligé de se resserrer, dans un Recueil comme celui-là, ne lui ont point permis d'entrer dans le détail, & de satisfaire ainsi à tous les doutes, & à toutes les difficultés, qui peuvent s'offrir à l'Esprit de ceux qui n'ont jamais lu, ni Mr. DE LEIBNITZ, ni Mr. WOLFF. Je suis

suis donc bien certain, que cet habile Homme ne sauroit trouver mauvais, que j'entreprenne ici de suppléer à ce que la nature des Pièces, que l'on insère dans un Journal, & peut-être des occupations plus importantes, ne lui ont pas permis de faire.

CHAPITRE HUITIÈME.

Réponse aux Objections de Mr. ROQUES.

SECTION PREMIÈRE.

Examen des Difficultés, contenues dans la première Lettre de Mr. ROQUES *à Mr.* ROCHAT (a), *qui concernent la Nature & les Opérations de l'Ame.*

554. JE commencerai mes Remarques sur les Lettres de Mr. ROQUES contre *l'Harmonie pré-établie*, par me féliciter

(a) Mercure Suisse. Décembre 1737.

liciter de ce que j'ai le bonheur de rencontrer un Adversaire, tel que ce savant & poli Théologien. Nous ne trouvons plus ici un Ennemi mortel du Grand-LEIBNITZ, qui le charge d'injures & d'imputations odieuses, sans citer jamais aucune preuve: Mr. ROQUES rend justice dès l'entrée à ce Philosophe Célèbre, sur l'article de la Liberté; Il reconnoit, que Mr. DE LEIBNITZ a cru, & enseigné, que l'Ame est véritablement libre; & il le prouve par quelques passages de la Théodicée (*a*). Cependant il rapporte deux passages de Mr. DE LEIBNITZ, dans lesquels il trouve quelque embarras, & qui semblent, dit-il, être contraires à la Liberté. Voici le prémier. „ Dieu „ a fait dès le commencement chacune „ de ces substances de telle nature, „ qu'en ne suivant que ses propres Loix, „ qu'elle a reçues avec son être, elle s'ac„ corde pourtant avec l'autre &c. (*b*)". *Ne semble-t-il pas*, dit Mr. ROQUES (p. 68, 69.), *que cela signifie, que l'Ame &* *la*

(*a*) Ibid. pag. 69, 70.

(*b*) Hist. des Ouvrages des Savans, Février 1696.

le Corps ont été formés d'une telle sorte, que ces deux substances font tout ce qu'on y remarque, en conséquence des Loix, qui leur ont été fixées? Fort bien. Nous accordons cela; nous le provons même. Car, puisque rien ne se fait sans une raison suffisante, par laquelle on puisse rendre raison pourquoi il se fait ainsi, & non pas autrement, il s'ensuit, que tout Agent doit opérer en conséquence de certaines Loix: Mais ces Loix sont de différente nature, selon que les Agens sont différens. C'est pourquoi l'habile Adversaire n'a pas droit d'ajouter; *Or, comme les Loix du Corps opèrent nécessairement, il semble qu'on doit aussi en conclure que l'Ame est mue, par la nécessité de sa constitution, à avoir toutes les pensées, & à former tous les jugemens qui se succèdent en elle.* Les Loix de ces deux substances, étant fondées sur leur nature même, il est manifeste qu'elles doivent être toutes différentes. Celles du Corps opèrent nécessairement (par une *nécessité physique*), parce que le Corps est destitué d'intelligence (221): Mais *celles* de l'Ame sont d'une toute autre nature: Elles regardent les opérations d'un Etre in-

intelligent & libre; & ainsi elles suppo-sent la Liberté, bien loin de la détruire. Il est vrai que toutes les opérations de l'Ame ne sont pas libres; Il y en a qui sont simplement spontanées. Telles sont les perceptions, que l'on rapporte aux sens. C'est ce que personne n'aura de peine à reconnoitre. Les autres Systèmes vont encore plus loin, car ils ne reconnoissent pas même de la *Spontanéité* dans ces perceptions; supposant que l'Ame est purement passive à cet égard. Au reste, nous ne repéterons pas ici ce que nous avons dit (154. suiv.) sur les Loix du développement des perceptions dans l'Ame. Nous avons touché aussi quelque chose de celles qu'elle observe dans ses déterminations, en parlant de la Liberté (227. suiv.). Remarquons en un mot sur cette Question, que les substances intelligentes agissent suivant les Causes finales; ce qui suppose nécessairement la Liberté (183.) Les Corps agissent par les Causes efficientes. Or nous avons fait voir (181. suiv.) comment il se peut que l'Ame agisse très-librement, quoiqu'il arrive qu'elle s'accorde exactement, dans ses opérations,

tions, avec celles du Corps, qui sont assujetties à une nécessité physique.

355. Mr. ROQUES continue: *Voici encore un Passage, où il semble que* Mr. DE LEIBNITZ *enlève toute Liberté à l'Ame, & la transforme en une Machine spirituelle.* „ Dieu, *dit-il* (Théod. §. 62) a créé „ l'Ame d'abord de telle façon, qu'elle „ doit se produire & se représenter par „ ordre ce qui se passe dans le Corps, „ & le Corps aussi de telle façon qu'il „ doit faire de soi-même ce que l'Ame „ ordonne." *Il semble par là, que Dieu a disposé originairement l'ordre des pensées, qu'elle doit avoir, tout comme il a déterminé tous les mouvemens que le Corps doit produire; donc l'Ame agiroit aussi nécessairement que le Corps, & l'Homme n'auroit aucune liberté.* Il ne faut point entendre ce passage de Mr. DE LEIBNITZ, comme si ce Philosophe vouloit dire, que Dieu a façonné tout exprès l'Ame de telle façon, & a mis en elle tel ordre de pensées, afin qu'elle s'accordât au Corps; & de même qu'il a accommodé le Corps à l'Ame, en le construisant d'une telle façon à cause d'elle. Dieu a vu l'une & l'autre de ces deux substan-

ces

ces comme possibles, dans ses Idées éternelles, avec toute la suite de leurs actions & de leurs changemens; & il a résolu de les choisir pour les placer dans le Monde, & de les unir ensemble, parce qu'il a vu, qu'elles étoient propres à former une seule & même personne, par la parfaite harmonie de toutes leurs opérations, & de tous leurs changemens, ou états différens. Voilà en quel sens Dieu *a disposé originairement l'ordre des pensées, que l'Ame doit avoir*; c'est en choisissant parmi tous les possibles, dont les Idées, qui sont dans son Entendement, expriment tous leurs états successifs, & par conséquent, toutes leurs actions; en choisissant, dis-je, parmi ces possibles, une Ame dont les pensées auroient précisement un tel ordre: tout comme il a déterminé, aussi les mouvemens du Corps, en choisissant un Corps, dont l'Idée porte, qu'il produiroit tels & tels mouvemens, étant placé dans l'Univers, en telle, ou telle situation. Je ne m'arrête pas davantage à cette Difficulté, parce que Mr. ROQUES ne s'y arrête pas non plus, reconnoissant même, (p. 70.), que Mr. DE LEIBNITZ est

un

un grand Défenseur de la Liberté, bien loin qu'il la détruise.

356. Quand notre savant Adversaire dit (p. 71.), que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'Ame se modifie elle-même, sans recevoir quoi que ce soit de la part du Corps, ni à l'occasion de ce qui s'y passe*; ces dernières paroles ont besoin d'une petite explication, pour éviter toute équivoque; suivant notre Philosophe, l'Ame ne reçoit rien *de dehors*, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais on peut très-bien dire cependant, que les perceptions, qui lui représentent ce qui se fait dans le Corps, & qui lui naissent de son propre fonds, lui arrivent *à l'occasion* de ce qui se passe dans le Corps; puisque ce qui se passe dans le Corps est la cause finale de la perception qui le représente dans l'Ame, & qu'il sert à en rendre raison. J'en dis autant de ce qui suit: *Il enseigne* (Mr. DE LEIBNITZ) *que l'Ame n'a aucun Empire sur les mouvemens du Corps.* Cela est vrai d'un Empire physique, en vertu duquel l'Ame seroit la Cause efficiente de ces mouvemens du Corps: Mais elle ne laisse pas d'en être véritablement la Cause, puisqu'ils ar-

arrivent en conséquence de ses volontés, & qu'elle en est la Cause finale & objective (189.)

357. Mr. ROQUES entre ensuite dans les Difficultés. Voici la prémière, qu'il propose: (p. 72.) *D'abord il me paroit, que Mr.* DE LEIBNITZ *attribue à l'Ame un pouvoir trop étendu, & que l'expérience nous engage de lui refuser; suivant ce grand Philosophe, l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses Actions, & de tout ce qui se passe au dedans d'elle.* Il paroit visiblement, que Mr. ROQUES, malgré toute sa pénétration, n'a pas laissé que de prendre le change dans cette occasion; & c'est ce qui donne lieu à toutes les Difficultés, qu'il oppose, dans les pages suivantes, à Mr. DE LEIBNITZ. Il prend ce point du système, comme si son Illustre Auteur avoit voulu dire, que l'Ame est *la Cause libre* de tout ce qui se passe en elle; de ses perceptions, par exemple; & qu'elle les produit volontairement, & librement: Mais le passage même, que Mr. ROQUES cite ici, prouve manifestement, que ce n'est point-là la pensée de Mr. DE LEIBNITZ. „ Chez moi, dit ce „ grand Philosophe (Théod. §. 400.)

 „ tou-

un grand Défenseur de la Liberté, bien loin qu'il la détruise.

356. Quand notre savant Adversaire dit (p. 71.), que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'Ame se modifie elle-même, sans recevoir quoi que ce soit de la part du Corps, ni à l'occasion de ce qui s'y passe*; ces dernières paroles ont besoin d'une petite explication, pour éviter toute équivoque; suivant notre Philosophe, l'Ame ne reçoit rien *de dehors*, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais on peut très-bien dire cependant, que les perceptions, qui lui représentent ce qui se fait dans le Corps, & qui lui naissent de son propre fonds, lui arrivent *à l'occasion* de ce qui se passe dans le Corps; puisque ce qui se passe dans le Corps est la cause finale de la perception *qui le représente* dans l'Ame, & qu'il sert à en rendre raison. J'en dis autant de *ce qui suit: Il enseigne* (Mr. DE LEIBNITZ) *que l'Ame n'a aucun Empire sur les mouvemens du Corps.* Cela est vrai d'un Empire physique, en vertu duquel l'Ame seroit la Cause efficiente de ces mouvemens du Corps: Mais elle ne laisse pas d'en être véritablement la Cause, puisqu'ils ar-

arrivent en conséquence de ses volontés, & qu'elle en est la Cause finale & objective (189.)

357. Mr. ROQUES entre ensuite dans les Difficultés. Voici la prémière, qu'il propose: (p. 72.) *D'abord il me paroit, que Mr.* DE LEIBNITZ *attribue à l'Ame un pouvoir trop étendu, & que l'expérience nous engage de lui refuser; suivant ce grand Philosophe, l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses Actions, & de tout ce qui se passe au dedans d'elle;* Il paroit visiblement, que Mr. ROQUES, malgré toute sa pénétration, n'a pas laissé que de prendre le change dans cette occasion; & c'est ce qui donne lieu à toutes les Difficultés, qu'il oppose, dans les pages suivantes, à Mr. DE LEIBNITZ. Il prend ce point du systême, comme si son Illustre Auteur avoit voulu dire, que l'Ame est *la Cause libre* de tout ce qui se passe en elle; de ses perceptions, par exemple; & qu'elle les produit volontairement, & librement: Mais le passage même, que Mr. ROQUES cite ici, prouve manifestement, que ce n'est point-là la pensée de Mr. DE LEIBNITZ. „ Chez moi, dit ce „ grand Philosophe (Théod. §. 400.)

 „ tou-

„ toute substance simple, c'est-à-dire, „ toute substance véritable, doit être „ la véritable cause immédiate de tou- „ tes ses actions & passions internes." Puis donc qu'il attribue la même chose à des substances, dans lesquelles il ne reconnoit certainement ni Liberté, ni connoissance de soi-même, ce qu'on appelle, *conscientia sui*; ni même de connoissance intellectuelle, comme aux Ames des Bêtes (195.) & aux Elémens mêmes des Corps (95); il est clair qu'il ne prétend point que l'Ame produise ses Idées, ses Sensations, ou ses Perceptions, par des actes délibérés de sa Volonté (a): Il dit seulement, qu'elle les tire de son propre fonds, qu'elle les produit *spontanément*, en vertu de l'activité, qui est en elle; & qu'ainsi elle en est la véritable cause immédiate, entant qu'elle en a le principe en elle-même. Mais elle n'est libre, que par rapport aux déterminations de

(a) Voïez le §. 64. de la *Théodicée*, où l'Auteur dit expressément, que les Perceptions confuses, les Sensations, & les Passions, ne dépendent pas de la Volonté, & qu'elle n'a sur elles qu'un Empire indirect.

de sa Volonté. C'est ce que nous avons assez expliqué (146. suiv.) Voïez aussi ce qui a été dit en général de toutes les véritables substances (94. suiv.) L'habile Adversaire dira-t'il, que *c'est attribuer à l'Ame un pouvoir trop étendu*, que de la supposer, en ce sens, Auteur de toutes ses Perceptions? L'Ame n'a-t'elle pas incontestablement le pouvoir de penser? Puis donc qu'avoir la perception, l'idée d'un objet, n'est autre chose que penser d'une certaine maniére, pourquoi l'Ame ne pourra-t'elle pas produire elle-même ses perceptions? La Difficulté vient du préjugé, qui nous fait regarder les perceptions des Objets sensibles, comme des impressions, que les Etres externes font sur notre Ame. Au lieu que dans la vérité, elles ne sont autre chose, que des pensées confuses, que l'Ame produit comme ses autres pensées.

358. Cette seule observation, que nous venons de faire, au commencement de l'Article précédent, suffit pour renverser une partie des Objections, que Mr. ROQUES va nous opposer; puisqu'elles sont fondées sur cette Idée peu juste,

que le ſavant Théologien s'eſt faite du ſentiment de Mr. DE LEIBNITZ. 1. *Si nous avions*, dit-il (p. 73.), ce pouvoir, il faudroit que nous *ſuſſions comment nous devons nous diſpoſer, pour éprouver telle ou telle ſenſation. Quelqu'un ſait-il comment il doit ſe modifier intérieurement, pour éprouver la douceur d'un excellent Raiſin, ou le goût d'une bonne Pêche?* Cette Objection auroit un peu plus d'apparence, ſi nous faiſions dépendre les ſenſations de la Volonté. Mais dans cette ſuppoſition même, il faut qu'elle manque de ſolidité; autrement elle prouveroit trop: Car on pourroit montrer de même, que nous ne ſommes pas les Maitres de nos Volitions, des déterminations notre de Volonté; *Quelqu'un ſait-il comment il doit ſe modifier intérieurement, pour produire un tel ou tel acte de ſa Volonté, pour préferer une Pêche à une Poire?* Voïez ce que nous avons dit ci-deſſus (155.)

359. Mr. ROQUES ajoute: *ſi ces ſenſations dépendoient uniquement de l'Ame, & qu'aucun Être, que nous, n'y contribuât en rien, ne bannirions-nous pas à jamais toutes les ſenſations déſagréables, pour ne nous donner que celles qui peuvent cauſer du plaiſir?*

sir? Cela seroit fort solide contre celui qui prétendroit, que les sensations dépendent de la Volonté: Mais ce n'est point le sentiment de Mr. DE LEIBNITZ (357). J'en dis autant de ce qui suit: *De plus, si nous étions les Auteurs immédiats de nos sensations, ne pourrions-nous pas rapeller, toutes les fois que nous voudrions, celles qui nous ont causé du plaisir?* Il n'est pas surprenant que nous ne puissions point rapeller nos sensations, quoique notre Ame ait en elle le principe qui les produit, puisqu'elles ne dépendent pas de la Volonté. La troisième Raison, qu'on nous oppose (p. 74.), est toujours fondée sur la même supposition erronée, & doit aussi recevoir la même réponse. Mr. ROQUES dit, que *nous ne serions pas surpris par des sensations subites, auxquelles nous ne pensions point auparavant, s'il étoit vrai que l'Ame fût, à la rigueur, l'Auteur immédiat de toutes ses sensations.* Il ajoute: *Une Cause intelligente sait ce qu'elle veut faire, avant de mettre la main à l'œuvre, & elle n'est pas surprise par une Action qu'elle vient de produire.* Cela est vrai des Actions, qui dépendent de la Volonté, & que l'Ame produit, entant

 que

que Cause intelligente & libre. Mais l'Ame n'agit-elle jamais autrement? Chacun sait, & l'Expérience nous en convaint, qu'elle n'est pas une Intelligence pure, ou, comme on dit, entièrement dégagée de la matière: Elle a, „ non seulement un ordre de percep„ tions distinctes, qui fait son empire; „ mais encore une suite de perceptions „ confuses, ou de passions, qui fait son „ esclavage (a)." C'est ce que nous avons expliqué. (146). Or les perceptions confuses, & en particulier les sensations, dont il s'agit ici, conviennent à l'Ame, non point entant qu'elle est une Intelligence, mais entant qu'elle est unie à un Corps (193). Pourquoi donc, à cet égard, ne pourroit-elle pas opérer comme les autres substances simples, sans que sa volonté y entre pour rien, sans même connoitre distinctement ce qu'elle va produire? C'est pourquoi Mr. de Leibnitz conclud fort bien des paroles, que nous venons de raporter: „ Tout ce qui arrive à l'Ame „ dé-

(a) Théodicée §. 64.

„ dépend d'elle; mais il ne dépend pas
„ toujours de sa Volonté; ce seroit trop.
„ Il n'est pas même toujours connu de
„ son Entendement, ou aperçu distin-
„ ctement."

360. Voici une nouvelle Difficulté: (p. 74.) *Pourquoi les sourds n'ont-ils pas les sensations du son, & les Aveugles celles des couleurs?* J'aimerois autant que l'on demandât: Pourquoi un Maître d'Ecole ne pense-t'il pas comme Mr. DE LEIBNITZ; un Goujat d'Armée comme un Marlboroug? De ce que les Ames sont les véritables causes de tout ce qui se passe en elles, s'ensuit-il qu'elles doivent toutes avoir les mêmes facultés, & se produire les mêmes perceptions? L'Harmonie parfaite, qui doit régner entre l'Ame & le Corps, exige qu'à un Corps, dont l'organe de l'ouie est mal disposé, soit jointe une Ame qui n'ait point la faculté de se produire la sensation du son. Voilà la véritable raison pourquoi un sourd n'a point cette sensation. Il en est de même d'un Aveugle, à l'égard de la vue, &c.

361. Le savant Adversaire applique, dit-il (pag. 75.) *ce qu'il vient de dire des*

 sen-

ſenſations, *aux images des objets extérieurs.* Ces images elles-mêmes ſont au nombre des ſenſations, puiſqu'on les rapporte à l'organe de la vue. Comme les perceptions confuſes, qui ſe rapportent à cet organe, ſont infiniment plus claires que celles des autres ſens, de-là vient que l'on en fait comme un ordre à part, & que d'habiles Gens même s'imaginent encore aujourd'hui, qu'il y a dans les objets viſibles quelque choſe de ſemblable à la perception qu'ils en ont; quoique l'on ne donne plus dans la même erreur par rapport aux objets, auxquels on rapporte les ſenſations du froid & du chaud, du ſon, du gout, des odeurs, & même que depuis DESCARTES, on ſe ſoit mis au-deſſus des préjugés de l'Enfance à l'égard des Couleurs. On aura beaucoup plus de peine à vaincre ces mêmes préjugés, ſur les Idées, que l'on ſe forme de l'*étendue*, de la *dureté*, de la *peſanteur*, & des autres qualités, que l'on imagine dans le Corps. Mais voïons ce qu'on nous objecte. *Il ne me paroît point*, dit-on, *que l'Ame les produiſe* (les images). Et pourquoi! On en allègue pluſieurs raiſons. *Prémièrement*, dit l'habile

Au-

Auteur, *pour se former les images des Objets corporels, il faudroit que l'Ame connût antecédemment ces objets.* Je remarquerai là-dessus, que, si l'on supposoit, que les Images des objets corporels représentent exactement ces objets, tels qu'ils sont réellement; & que l'Ame forme ces Images, en se proposant ce but, avec délibération, & avec un dessein formé de les produire, comme des Tableaux, comme quelque chose de distinct de la connoissance qu'elle a des objets; à peu près comme un Peintre fait un Portrait; dans cette supposition, dis-je, je reconnois, qu'il faudroit que l'Ame connût antecédemment ces objets, pour s'en former une Image. Mais quand on parle des Images, qui sont dans l'Ame, ce que l'on nous oppose ici n'a aucun sens. Les Images ne sont autre chose, que des Idées d'une certaine espèce; & connoitre un objet, c'est en avoir l'idée, de sorte que l'Objection signifie proprement, que, pour que l'Ame se formât l'idée des objets, il faudroit qu'elle eût précédemment l'idée de ces mêmes objets: ce qui ne signifie rien. Les Images n'étant donc autre chose,

qu'une certaine connoissance que l'Ame a des objets, une espèce de réprésentation qu'elle s'en fait; réprésentation, qui n'a même avec ces objets qu'un rapport très-imparfait, & qui exprime plutôt les relations, qu'ils ont avec le Corps uni à cette Ame, & les impressions qu'ils font sur ses organes, que non pas leur nature & leurs qualités intrinsèques; je ne vois pas pourquoi on ne voudroit pas reconnoitre, que Dieu a pu rendre l'Ame capable de ces connoissances & de ces Idées, & pourquoi il faudroit qu'elles fussent comme tracées en elle par une main étrangère. La Connoissance est l'appanage des Intelligences: Les connoissances, dont il s'agit, sont-elles trop relevées pour l'Ame, qui en a tous les jours d'infiniment plus sublimes? Si l'on croit, que Dieu les lui imprime à chaque moment, par une opération particulière, pourquoi n'avoueroit-on pas, qu'il a pu les mettre une fois pour toutes dans l'Ame, en lui donnant une nature capable de les lui réprésenter par ordre? Dieu, qui a formé cet Univers, n'aura-t'il pu créer aussi des substances intelligentes, qui soient comme des réprésentations idéa-

idéales & spirituelles de ce même Univers, & qui se le répréſentent chacune ſuivant un certain point de vue? Voïez ci-deſſus (151. ſuiv.) Nous avons déja rapporté (157.) ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ: „ Il auroit peut-être ſuffi de „ dire, que Dieu aïant fait des Automates corporels, en pourroit bien avoir fait d'immatériels, qui repréſentent les prémiers". Enfin, nous ne diſons point, que les Images des objets ſoient produites par un acte de la Volonté. Ce ſont uniquement des modifications de la faculté de penſer, où la Volonté n'a point de part directement. Le paſſage, que l'on allègue, du Père Mallebranche n'eſt donc point contre nous; ce grand Métaphyſicien ne voulant prouver autre choſe, ſi ce n'eſt, que *les Idées, ou les Images, ne dépendent point de la Volonté*: Ce que nous reconnoiſſons volontiers.

362. Venons à la 2e. Raiſon que Mr. ROQUES allègue, pour faire voir que l'Ame ne produit pas les images des objets. *Il faudroit*, dit-il (pag. 76.) *que l'Ame produisît ces merveilleux Ouvrages avec une rapidité inconcevable. Lorſqu'on ouvre les*

 yeux

yeux sur la Campagne, sur un Parterre émaillé de mille fleurs, sur une foule de Personnes, le prémier coup d'œil offre un nombre innombrable d'objets différents, répréséntés avec toutes leurs couleurs. Et l'Ame seroit capable de produire subitement, en elle-même, ce merveilleux spectacle? Et pourquoi non? Dieu n'est-il point assez puissant pour former une Ame capable de ces merveilleuses productions; ou, pour m'exprimer plus exactement, capable d'appercevoir en même-tems, ou presque en même-tems, un grand nombre d'Idées confuses? Car c'est à quoi se réduit ce *merveilleux Spectacle*.

363. Je passe à la 3e. Raison. *Nous ne voïons pas les objets*, dit Mr. ROQUES (pag. 77.) *précisément tels qu'ils sont en eux-mêmes; mais conformément à la distance, dans laquelle ils se trouvent par raport à nous. . . . . Or suivant quelles règles notre Ame se formeroit-elle les images des Objets, proportionellement à la distance, dans laquelle ils sont entre eux, & par-raport à nous?* Rien de plus aisé à concevoir, suivant l'Hypothèse de l'*Harmonie préétablie*. L'Ame est une Intelligence de telle nature, dont la faculté de penser est

est tellement déterminée qu'elle doit se représenter l'Univers, par ses perceptions confuses, selon le point de vue de son Corps organisé. De-là vient que la perception qu'elle a d'un objet est toujours exactement proportionnée à la relation de cet objet avec son Corps. Il n'est pas difficile de concevoir, qu'une certaine suite déterminée de perceptions puisse être rêglée & pré-établie dans une Ame; car l'état présent de tout Agent, déterminant ce qu'il va faire, contient son état suivant (79.); il ne s'agit que de déterminer un prémier état de l'Ame, pour déterminer tous les suivans, & par conséquent, toutes les perceptions qu'elle aura. Or cela étant, qui oseroit nier, que Dieu ne soit assez habile pour donner à cette Ame une telle relation dans l'Univers, que ses perceptions se trouvent, à chaque moment, exactement proportionnées & correspondantes aux relations, que les objets, qu'elles représentent, ont alors avec son corps? Si quelque Lecteur trouve encore ici de la difficulté, je le prie de relire ce que nous avons dit §. 151. & suivans.

364. Je fais la même réponse à cette

quatrième Raison de notre célèbre Adversaire: *Pourquoi, lorsque les objets ne se présentent plus à nous, ou que nous venons de fermer les yeux, disparoissent subitement toutes ces Images, que nous contemplions avec tant de plaisir, & que nous voudrions contempler encore? Notre propre Ouvrage nous échape-t'il malgré nous mêmes?* J'ajoute, que nous ne sommes pas les maitres de rapeller ces Images, parce qu'elles ne dépendent pas de notre Volonté (146). Nous retenons nos Idées distinctes, nous les rapellons, il est vrai, comme le dit Mr. Roques; C'est parce qu'elles font l'Empire de l'Ame: Mais les Idées confuses font son Esclavage; la Volonté n'a point sur elles d'empire direct: Ces dernières étant destinées à exprimer ce qui se passe dans le Corps, il ne convient pas que l'Ame en soit la maitresse; qu'elle puisse les rappeller mal à propos; les former à sa fantaisie.

365. Enfin, Mr. Roques nous oppose, à l'égard des images, ou des phantomes d'une Imagination blessée, la même difficulté qu'il a déja proposée, en parlant des sensations. *L'Ame*, dit-il (78.) *est souvent occupée par des Images, qui*

qui l'inquiètent & l'épouvantent. Une Personne attaquée d'une Fièvre ardente est en proie à des images bisarres, qu'elle voudroit chasser. Cependant, soit qu'elle ferme les yeux, soit qu'elle les ouvre, ces images restent, ou ne disparoissent, que pour céder la place à d'autres, qu'on ne voit pas paroitre avec plus de plaisir. Or, si notre Ame étoit la Cause productrice de ces représentations, ne tomberoit-elle pas avec elle-même dans une contradiction ridicule & inexplicable, de vouloir, & de ne vouloir pas, en même tems, l'existence de telle ou de telle image. C'est toujours la même supposition; & par conséquent la même réponse revient. Mr. DE LEIBNITZ ne fait point dépendre les Images, ni aucune perception confuse, de la Volonté; & ainsi on ne peut point dire que dans son systême, l'Ame tombe en contradiction avec elle-même, *en voulant & ne voulant pas, en même tems, l'existence de telle ou de telle image.*

366. Mr. BAYLE avoit proposé la plus part des Difficultés, que nous venons d'examiner (*a*). Mr. DE LEIBNITZ lui ré-

(*a*) Dans son Dictionnaire, Article *Rorarius*, not. H. & L.

répondit : Et le pénétrant Philosophe de Rotterdam, aïant raporté les paroles de Mr. DE LEIBNITZ, que l'on peut voir ci-dessus (154. 155.), déclare expressément, (a) *qu'il n'a pas beaucoup de choses à repliquer à cela : Je dis seulement*, ajoute-t'il, *que cette suposition, quand elle sera bien dévelopée, est le vrai moïen de résoudre les difficultés*, &c. Ce grand Génie avoit bien senti la justesse de la réponse, que lui avoit fait Mr. DE LEIBNITZ; & sa pénétration lui faisoit prévoir la manière, dont le même Philosophe résoudroit les nouvelles difficultés, qu'il propose dans la même note.

367. Mr. ROQUES trouve, que Mr. DE LEIBNITZ a grand tort de ne pas convenir, *que ce soit assez pour prouver que notre Ame n'est pas l'Auteur de ses sensations & des images des choses sensibles, de dire qu'elle ignore comment il faudroit s'y prendre pour produire toutes ces modifications, qui nous étonnent* (p. 78.) Il raporte là-dessus ces paroles de Mr. BAYLE : (b) *Il est évident que la véritable cause*

(a) Ibid. not. L. *sub fin.*
(b) Rép. au Provincial, chap. 141. T. III.

se efficiente d'un effet doit le connoitre, & savoir aussi de quelle manière il le faut produire. Cela n'est pas nécessaire, quand on n'est que l'instrument de cette cause, ou que le sujet passif de son Action; Mais l'on ne sauroit concevoir, que cela ne soit point nécessaire à un véritable Agent. Je m'étonne comment le célèbre Théologien de Basle n'a point craint de dire (p. 79.), que *cette difficulté lui paroit fort naturelle, & fort solide.* N'auroit-il point fait attention, que, si cette difficulté est solide, elle prouve également que l'Ame n'est point l'Auteur de ses Volitions, comme nous l'avons observé (358)? N'a-t'il pas remarqué, que Mr. BAYLE étend son objection jusques-là; & que cet habile homme juge fort bien, que les Volitions n'y sont pas moins sujettes, que les Idées & les Perceptions? *Les mêmes raisons*, dit Mr. BAYLE (a) *qui prouvent, que notre Ame ne forme point nos Idées, & ne remue point nos organes, prouveroient aussi qu'elle ne peut point former nos actes d'amour & nos*

(a) Ibid. p. 765.

nos volitions. Et il ajoute, immédiatement après la difficulté, que nous venons de lire: *Or si nous nous examinons bien, nous serons très-convaincus, qu'indépendamment de l'expérience, notre Ame sait aussi peu ce que c'est qu'une volition, que ce que c'est qu'une idée: Qu'après une longue expérience, elle ne sait pas mieux comment se forment les volitions, qu'elle le savoit avant que d'avoir voulu quelque chose. Que conclure de cela, sinon qu'elle ne peut être la cause efficiente de ses volitions, non plus que de ses Idées, & que du mouvement des esprits, qui font remuer nos bras? (Notez qu'on ne prétend pas décider ici absolument cela, on ne le considère, que relativement aux principes de l'objection).* C'est-à-dire, aux principes de la même objection, que Mr. ROQUES nous oppose; savoir, *que l'Ame ignore comment il faudroit s'y prendre pour produire* ses sensations & ses images. Cet habile Théologien persistera-t'il maintenant à dire, que *cette difficulté* de Mr. BAYLE *est fort solide*? Elle tend à rendre l'Ame absolument passive à tous égards.

368. Mr. DE LEIBNITZ répond ainsi

à cette difficulté de Mr. BAYLE: (a)
„ Voilà qui eſt raiſonner d'une étrange
„ manière! quelle néceſſité y a-t'il qu'on
„ ſache toujours comment ſe fait ce
„ qu'on fait? Les ſels, les métaux, les
„ plantes, les animaux, & mille autres
„ corps animés ou inanimés, ſavent-ils
„ comment ſe fait ce qu'ils font, &
„ ont-ils beſoin de le ſavoir? Faut-il
„ qu'une goute d'huile, ou de graiſſe, en-
„ tende la Géometrie pour s'arrondir ſur
„ la ſurface de l'eau? Coudre des points
„ eſt autre choſe, on agit pour une fin,
„ il faut en ſavoir les moïens." Je prie
le Lecteur de voir le reſte de ce beau
paragraphe, qui eſt raporté ci-deſſus
(159. & 162.) La diſtinction que fait
ici Mr. DE LEIBNITZ des occaſions où
l'on agit pour une fin, eſt la véritable
réponſe, qu'il y a à faire à cette objec-
tion; & nous en avons touché quelque
choſe (361). En effet, dans ces occa-
ſions, on reconnoit qu'il faut, non ſeu-
lement que l'Agent connoiſſe ce qu'il va
faire, mais encore qu'il en ſache les
mo-

(a) Théod. §. 403.

moïens: Il n'en est pas ainsi de ce qu'un Agent produit par une suite naturelle de sa constitution, en vertu de l'activité qu'il a reçue du Créateur; sans que sa volonté y entre pour rien directement, ou qu'il aît délibéré de produire une telle chose.

369. Cependant Mr. ROQUES trouve à propos de mépriser cette Réponse de Mr. DE LEIBNITZ; *Je ne sai*, dit-il (p. 79.), *si Mr.* BAYLE *avoit vu cette Réponse, s'il ne se seroit pas écrié à son tour: Voila une étrange manière de répondre! On y compare des Agens d'une nature totalement diférente, des Corps inanimés, avec des Esprits intelligens & libres. Mr.* DE LEIBNITZ *prétend-il donc, que l'Ame agit comme les Sels, les Métaux, les Plantes, les Planètes! Ne seroit-ce point dégrader l'Ame, en faire un pur Automate spirituel, après lui avoir cependant accordé l'intelligence, le choix, & le pouvoir de produire tout ce qui l'affecte ?* Il est visible, que le savant Adversaire, détourné sans doute par ses grandes occupations, ne s'est pas donné le tems d'entendre tout le systême de Mr. DE LEIBNITZ. Ce que l'on vient de lire en est une nouvelle preuve. Le Systême de Mr. DE

LEIB-

LEIBNITZ porte, que toute véritable ſubſtance eſt active (75), & qu'elle eſt l'Auteur de tout ce qui ſe paſſe en elle (95): Nous avons vu auſſi (146.) que l'Ame non ſeulement a, en qualité d'Intelligence, des perceptions diſtinctes, qui font ſon Empire, & à l'égard deſquelles elle agit librement, avec connoiſſance de ce qu'elle va faire, & avec choix; mais qu'elle a auſſi des perceptions confuſes, qui ne conſtituent point ſon Intelligence, à l'égard deſquelles auſſi elle n'agit point avec liberté, avec connoiſſance, ni avec choix; & qu'elle ne produit pas autrement que les autres ſubſtances ſimples, comme les Elémens des Corps, ou les Ames des Bêtes (*a*), produiſent ce qui ſe paſſe en el-

(*a*) Mr. ROQUES dit, dans une note (p. 79.) que *les Animaux ſont ici* (dans la Réponſe de Mr. DE LEIBNITZ) *mal aſſociés avec les Métaux & les Plantes. On ſoutiendra, que les Animaux ſavent ce qu'ils font.* C'eſt bien dit, *on ſoutiendra*: On peut ſoutenir tout ce qu'on veut: Le prouver, c'eſt autre choſe. Si l'on accorde aux Animaux la Connoiſſance de ce qu'ils font, les voilà élevés au rang des ſubſtances intelligentes; Car la connoiſſance de ce qu'on fait eſt un acte de l'Entendement. Mais outre que les Bêtes ne donnent point de preuves, qu'elles ſoient d'un or-

elles ; les faisant naitre par l'activité qui est en elle, & par une suite naturelle de sa constitution, sans que sa Volonté y entre pour rien (*a*). On voit donc mantenant comment Mr. DE LEIBNITZ a pu, sans aucune absurdité, comparer l'Ame, sur tout dans la production de ses perceptions confuses, avec des substances corporelles. L'Ame n'étant pas une Intelligence pure, il n'est point étrange qu'elle ait quelque chose de commun avec ces substances-là. Après ce-

ordre si relevé; quelle foule d'inconvéniens ne naitroit-il point de cette opinion?

(*a*) Quand donc le célèbre Adversaire dit (p. 80.) que Mr. DE LEIBNITZ *accorde à l'Ame le pouvoir de produire tout ce qui l'affecte*, il se trompe, ou il s'énonce improprement. Quand on dit, que nous avons le pouvoir de produire quelque chose, cela désigne naturellement, que cette production dépend de notre Volonté. En ce sens, Mr. DE LEIBNITZ n'accorde point à l'Ame *le pouvoir* de produire ses perceptions confuses, comme nous l'avons dit bien des fois: Il lui accorde la force de les produire; disant qu'elles lui naissent par un effet de l'activité qui est en elle, sans qu'aucune Cause externe y contribue efficacement. Cette production est *spontanée* dans l'Ame, mais non pas *libre*.

cela, il suffit, pour le but de Mr. de Leibnitz, que ces substances non-intelligentes soient actives; car cet exemple prouve, qu'un Agent peut opérer sans connoitre ce qu'il va faire, ni comment il doit s'y prendre pour le produire. Mais c'est justement cette activité des substances Corporelles, que Mr. Roques conteste à notre Philosophe. *Les Corps*, dit-il (p. 80.), *ne sont qu'en apparence les causes efficientes de ce qu'on leur voit faire; dans la réalité, ce ne sont que des Etres passifs . . . . Ces comparaisons pourroient bien avoir lieu dans l'Hypothèse Cartésienne, à l'égard des sensations & des images, puisqu'on y enseigne que l'Ame est alors purement passive, mais elles ne servent point à prouver ce que Mr.* de Leibnitz *prètend, que l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses sensations, & de toutes ses perceptions, quoiqu'elle ignore ce qu'elle fait* (il faloit dire, quoiqu'elle ne connoisse pas d'avance ce qu'elle va faire, & qu'elle ignore comment il faut s'y prendre pour le produire). Si Mr. Roques s'étoit souvenu, que, suivant Mr. de Leibnitz, toutes vraies substances, & par conséquent celles dont les Corps

sont

ſont composés, ſont actives (75); il ne lui auroit point fait cette objection; il auroit reconnu que ce Philoſophe peut très-bien emploïer ces comparaiſons, conſéquemment à ſon ſyſtème. On ne peut lui en conteſter la juſteſſe, qu'en montrant la fauſſeté de ce Principe: *que toute vraie ſubſtance eſt active*. Mais c'eſt ce dont Mr. ROQUES viendra difficilement à bout, malgré toute ſon habileté: Au contraire, je croi, par cette même raiſon, que s'il veut un peu y reflêchir, il ſera perſuadé d'une *Maxime*, que preſque tous les plus grands Philoſophes regardent aujourd'hui *comme* inconteſtable. On peut voir avec combien d'évidence Mr. DE LEIBNITZ l'établit dans le Journal de Leipſic, A. 1698. *Menſ. Septembr.*

370. Mr. ROQUES continue ainſi: (p.81.) *Il auroit falu, pour répondre à l'objection de Mr.* BAYLE, *aporter l'exemple d'un Agent intelligent & libre, qui ne laiſſe pas de faire pluſieurs choſes étonnantes & merveilleuſes, ſans le ſavoir*, (il faloit dire, ſans ſavoir comment il faut s'y prendre pour les faire). *Mais cet exemple auroit été difficile à trouver, pour ne pas dire impoſſible.*

Je

Je répons à cela. 1°. Qu'il n'étoit point nécessaire, pour répondre à Mr. BAYLE, d'aporter l'exemple d'un Agent *intelligent & libre*: Il suffisoit d'aporter celui d'un véritable Agent, qui ne laisse pas d'opérer, quoiqu'il ignore, & ce qu'il va faire, & la maniére de le produire; ce Philosophe prétendant, qu'un Agent ne pouvoit produire un effet, sans le connoitre auparavant, & sans savoir comment-il doit s'y prendre pour cela. 2°. J'avoue qu'il auroit été difficile d'alléguer à Mr. BAYLE un exemple, tel que Mr. ROQUES le demande; car il soutenoit, au moins dans l'objection dont il s'agit, que l'Ame ne peut être l'Auteur de ses Volitions, non plus que de ses Idées, & de ses sensations; & cela, parce qu'*elle ne sait pas mieux comment se forment les volitions*, qu'elle sait comment se forment les sensations. Mais cet exemple est tout trouvé, quand on a à faire à Mr. ROQUES. Ce savant Théologien n'a garde de rendre l'Ame passive à tous égards, par rapport à ses volitions, comme à l'égard des perceptions. Si donc il accorde que l'Ame est l'Auteur immédiat de ses Volitions, &

même d'une partie de ses Idées (p. 81.); qu'elle les produit elle même; & qu'en même-tems, il ne puisse pas disconvenir de ce que dit Mr. BAYLE; savoir, que *notre Ame sait aussi peu ce que c'est qu'une volition, que ce que c'est qu'une idée; &* qu'elle ignore aussi bien la manière de former l'une, que le moïen de produire l'autre (*a*): Il n'en faut pas davantage pour lui prouver, *qu'un Agent intelligent & libre ne laisse pas de faire plusieurs choses, quoiqu'il ignore comment il faut s'y prendre pour les produire.*

371. Au reste, cette matière n'a point de difficulté dans le systême de Mr. DE LEIBNITZ. Ce grand Philosophe définit l'Action de la Créature, *une modification de sa substance, qui en coule naturellement* (*b*). Or ce qui peut produire une modification, n'étant autre chose qu'un principe de force, ou d'activité (78), laquelle force tend au changement (77. & 71.), & l'Ame aïant en elle-même un pareil principe de force, ou d'activité (144); il s'ensuit qu'elle a en

(*a*) BAYLE, *ubi supra.*
(*b*) Théodicée §. 32.

en ſoi tout ce qu'il faut pour produire ſes modifications, qui ſont la même choſe que ſes actions. Par ſes Actions, il faut entendre tout ce qui ſe paſſe en elle, ſes Volitions, ſes Penſées, ſes Perceptions, &c.; car elle ne peut jamais être paſſive (94. 95. & 144.)

372. Mr. ROQUES touche en fort peu de mots (p. 82.), une objection que nous avons déja examinée, en répondant à Mr. DE CROUSAZ. *Le ſecours le plus éficace*, dit-il, *que nous aïons, pour faire des progrès dans la ſcience, eſt de commercer avec les autres Hommes, qui nous font part de leurs découvertes. Cependant c'eſt là un ſecours, que* Mr. DE LEIBNITZ *nous retranche, en ſoutenant que nous ne recevons aucune idée à l'occaſion de ce qui ſe paſſe au dehors de nous.* Pour éviter les repétitions, je prie le Lecteur de recoruir à ce que nous avons remarqué (301.) ſur une objection entièrement ſemblable à celle-ci. J'ajouterai ſeulement, que celui qui admet l'*Influence Phyſique* peut bien propoſer cette difficulté; mais un Partiſan des *Cauſes occaſionelles*, tel que Mr. ROQUES ſe déclare être, n'a aucun droit de nous l'oppoſer; ſon Syſtème n'y étant pas

 moins

moins sujet que le nôtre. Toute la différence qu'il y a entre lui, & nous, c'est qu'il croit que Dieu excite dans l'Ame, au moment même, par une opération immédiate, l'idée des sons ou des caractères qui frapent les organes de son Corps, & par le moïen desquels elle connoit les pensées de ceux qui veulent les lui communiquer: au lieu que nous supposons, que Dieu a mis d'avance dans l'Ame, tout ce qui est nécessaire pour lui produire l'idée de ces sons & de ces caractères, précisément dans le moment qu'ils viendront à faire impression sur les organes du Corps. On voit bien, que cela revient au même, par rapport à la difficulté, dont il s'agit. Quand Mr. ROQUES dit, que Mr. DE LEIBNITZ soutient, *que nous ne recevons aucune idée à l'occasion de ce qui se passe au dehors de nous*; il se trompe s'il veut dire par-là, que, suivant ce *grand* Philosophe, les choses externes ne contribuent point, comme causes *finales*, aux idées qui sont en nous, & qui les représentent. Mr. DE LEIBNITZ *dit bien*, que ces idées ne sont pas produites en nous, à chaque moment, par une *action*

par-

particulière & immédiate de la Divinité, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais il enseigne cependant, qu'elles se trouvent dans l'Ame *à l'occasion*, & en conséquence de ce qui se passe dans le Corps; & que les Etres externes, qu'elles représentent, en sont les Causes finales (189.) Cela est si vrai, que plusieurs savans *Cartésiens*, aïant vu l'explication, que Mr. DE LEIBNITZ a donnée de son Hypothèse de *l'Harmonie préétablie*, ont témoigné, qu'ils n'entendoient pas autrement le Systême des *Causes occasionelles*.

373. Je n'entre point dans la Question des Idées innées, que Mr. ROQUES entame ici (pag. 84.); cet habile homme n'alléguant point de raison pour les combattre, & se contentant de demander, si *les objections nombreuses & pressantes de* Mr. LOCKE *n'ont fait aucune peine au grand Philosophe de l'Allemagne* (pag. 85.)? Je me contenterai de remarquer, qu'une Intelligence sans Idées étant quelque chose de ridicule & d'inconcevable, & les idées n'étant autre chose dans l'Ame, que des modifications de sa faculté de penser; je ne vois pas comment on peut

foutenir, que l'Âme eft fans aucunes Idées, immédiatement après fa création; c'eft-à-dire, qu'il n'y a point d'Idées innées. Nous avons affez expliqué, dans notre prémière Partie, comment le Monde idéal fe trouve dans l'Ame, & de quelle manière les Idées fe dévelopent en elle. Et nous en avons affez dit pour répondre aux queftions, que Mr. ROQUES fait dans cette page. Il remarque dans la précédente, que Mr. DE LEIBNITZ eft obligé, fuivant fon Syftème, de reconnoitre, que les Idées compofées font innées, auffi bien que les Idées fimples. En un fens, on pourra dire, que toutes nos Idées font innées, entant que nous avons en nous tout ce qui doit les faire naitre, fans qu'aucune Caufe externe y concourre *phyfiquement*. Cependant Mr. DE LEIBNITZ a eu raifon de diftinguer entre les Idées fimples, & les Idées compofées: Les prémières font innées, parce qu'elles fe dévelopent en nous fans le concours de notre Volonté, & fans qu'aucune caufe externe y contribue, même *idéalement*. Mais on ne peut pas en dire autant, dans le tems propre, des idées compofées, que nous for-

formons à notre fantaiſie, en combinant, comme il nous plait, les prémières; ou qui ſe forment en nous, à cauſe des choſes externes qu'elles repréſentent, aïant leur raiſon dans ces choſes-là. Le ſavant Adverſaire demande encore, ſi Mr. DE LEIBNITZ *a trouvé en lui-même quoique ce ſoit, qui l'ait dû conduire à une telle ſuppoſition, que l'Univers idéal eſt concentré dans l'Ame? Comment a-t'il découvert ce Miſtère inconcevable?* Je répons, que Mr. DE LEIBNITZ l'a découvert fort ſimplement, ſavoir, par l'expérience aidée du raiſonnement: L'expérience l'a convaincu, qu'il avoit en lui l'Idée, la répréſentation de l'Univers, dans le point de vue de ſon Corps organiſé; tout le Monde en doit convenir; & le raiſonnement l'a perſuadé, que cette répréſentation ne pouvoit pas être imprimée dans ſon Ame par l'action du Corps, & qu'il n'étoit point convenable de penſer, que Dieu s'y traçat lui-même à chaque moment. Il en a donc conclu, qu'elle naiſſoit à l'Ame de ſon propre fonds; qu'elle étoit concentrée en elle, & ſe dévelopoit ſuivant une certaine Loi, &c.

374. Paſſons à une autre Objection. Secondement *ſupoſons*, dit Mr. ROQUES (p. 85.),

85.), *que toutes les idées, les images & les sensations, se trouvent originairement dans l'Ame, à quoi est-ce que tout cela lui sert dans les occasions où elle a besoin de telle ou de telle idée, de telle ou de telle image, de telle ou de telle sensation? Comment choisira-t'elle, dans cet amas confus & imperceptible, ce qui est requis pour voir & connoitre ce qui se passe au dehors & dans son propre Corps?* Ne diroit-on pas que ces Idées, ces sensations, ces Images, sont comme autant de Tableaux entassés, auxquels l'Ame doit recourrir incessamment, choisir celui qui convient, & le contempler, aussi-tot qu'il s'agit de *voir, & de connoitre ce qui se passe au dehors?* Ce n'est pas ainsi que cela se fait. Ce n'est point ici un acte délibéré de l'Ame, une opération de sa Volonté; sa faculté de penser est toujours active, en vertu de l'Harmonie parfaite, que Dieu a pré-établie, qu'elle l'exerce précisément comme il convient pour qu'elle lui répréfente exactement ce qui se passe au dehors par rapport à son Corps. C'est ainsi que *la suite de ces perceptions est réglée par la nature particulière de cette substance.* Mais, dit Mr. DE ROQUES (pag.

(pag. 86.) *on demandera, quel est l'Agent, qui réveille & dévelope ces Idées?* Cet Agent, c'est l'Ame elle-même. En vertu de son activité, elle pense successivement de telle, & de telle manière; Et penser de telle ou de telle manière, c'est déveloper telle ou telle Idée. Le savant Théologien comprendra aisément à cette heure, *ce que c'est que ces idées concentrées*: Elles sont concentrées dans l'Ame, entant qu'elles s'y trouvent dans leurs Causes; l'Ame aïant déjà en soi tout ce qui doit produire ces Idées, & tout ce qui détermine le tems & la manière, en laquelle elles seront produites. Voilà ce que nous entendons par cette concentration, & ces dévelopemens des Idées. Mais je ne comprens pas comment un Partisan déclaré des *Causes occasionelles* peut nous opposer l'Objection, que nous venons d'examiner. Il semble prétendre, que les Perceptions, selon nous, doivent dépendre réellement de la Volonté. Mais on lui demandera de même: *Comment l'Ame choisira-t'elle ce qui est requis pour voir ce qui se passe au dehors*, si elle ne sait pas seulement quelle perception elle aura dans le mo-

ment ; si cette perception ne dépend point de sa Volonté, mais de l'action de Dieu, qui la lui donne ? Il répondra, que Dieu ne manque point de la lui donner à propos : Et nous répondons aussi, que Dieu a tellement rêglé les choses d'avance, que cette perception ne manque point de naître à propos à l'Ame, par un effet de sa propre activité. Cela ne revient-il pas au même, par rapport à la présente difficulté ? Mr. ROQUES prend le change un moment après ; il confond les opérations de l'Entendement, ou de la Réminiscence, qui sont dirigées par la Volonté, avec la production des perceptions confuses, qui n'en dépend point directement. *J'ai dans ce moment*, dit-il, *l'idée d'un Cheval, & tout de suite mon Ame pense aux satellites de* Jupiter. *Par quel moïen, ces idées se présentent-elles à moi, si ma volonté n'y a aucune part ?* s'il entend cela des perceptions confuses, il se contre-dit lui-même, aïant soutenu (pag. 74. *& passim*) qu'elles ne dépendent aucunement de la Volonté : Et, s'il veut parler des Idées de l'Entendement, il a tort de dire, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, la Volonté n'a

n'a point d'empire sur elles: Nous avons vu le contraire (146. & 359.). Je remarque avec surprise, qu'il y a ici une contradiction palpable dans le procédé de notre savant Adversaire: Toutes les Objections, que nous avons examinées (357. & *suivans*), sont fondées sur la supposition, que Mr. DE LEIBNITZ fait dépendre la production des perceptions de l'Empire de la Volonté; & celle-ci est fondée sur la supposition contraire. Il n'est pas permis d'attribuer tour à tour à un Auteur, les deux hypothèses opposées, suivant la manière dont on veut le combattre. Je suis très-persuadé, que cette méprise du pénétrant & équitable Mr. ROQUES, est un pur effet de la précipitation, & de l'inadvertance. Mais aussi elle nous met en droit de nous flatter, qu'il n'auroit pas attaqué si vivement l'Hypothèse *Leibnitienne*, s'il avoit bien voulu l'étudier à fond. Un Système aussi étendu & aussi compliqué que celui-là, par ses tenans & aboutissans, ne s'apprend point d'un coup d'œil, quelque pénétration que l'on ait. Observons encore, que cette instance, que nous venons de considérer, a pour le

moins autant de force contre le Systême des *Causes occasionelles*, suivant lequel nos perceptions ne dépendent certainement pas de notre Volonté. J'en dis autant de ce qui suit: *Est-il à présumer, que l'Etre infiniment sage leur ait assigné un ordre bisarre, souvent très-brouillé & très-mal assorti?* La difficulté n'est-elle pas la même, & n'est-ce pas également Dieu, qui assigne un tel ordre à nos Idées, soit qu'il ait créé d'abord l'Ame capable de les former d'elle-même dans cet ordre; soit qu'il les excite en elle par une opération immédiate, toujours dans le même ordre. Mais il faut remarquer encore, que cet ordre de nos Idées ne nous paroit bisarre & mal assorti, que parce que nous n'en voïons pas les raisons; Il est fondé sans doute sur des raisons très-sages. De plus, puisque cet ordre est déterminé par la nature particulière de chaque substance, Dieu ne pourroit le changer, sans changer aussi la substance; c'est-à-dire qu'il la laisseroit dans le néant, pour en créer une autre à sa place.

375. Ce que nous avons dit dans l'article précédent, & dans notre premiè-

re

re Partie, suffit pour éclaircir la Difficulté suivante: (pag. 87.) *si toutes nos idées & nos perceptions sont originairement formées au dedans de nous, je ne vois pas comment* Mr. DE LEIBNITZ *peut assurer, qu'à la rigueur l'Ame est la Cause efficiente de tout ce qui se passe en elle. Car, si le Monde idéal se trouve dans l'Ame, il y est sans aucune opération de notre part.* Je l'ai déja dit, il semble que le savant Adversaire conçoit le sentiment de Mr. DE LEIBNITZ, comme si, suivant ce grand Philosophe, les Idées étoient autant de substances différentes de l'Ame, qui se trouvent en elle, & qu'elle contemple l'une après l'autre, en dévelopant le Rouleau, où elles sont peintes, à peu près comme si elle lisoit un Livre écrit à la manière des Anciens. Les Idées sont des manières de penser; & on dit, qu'une Idée est dévelopée, quand l'Ame est parvenue, par un effet de son activité, à l'état où elle forme cette Idée. Mr. ROQUES prétend, que, si ce dévelopement est dû à la préformation de l'Ame, à notre Nature, nous n'en sommes pas *les Auteurs immédiats, les Causes efficientes.* Je me

ferois attendu à une conclusion toute opposée. En effet, ce qui est une suite de notre nature, ce que notre Ame opère en vertu de sa préformation, n'en sommes-nous pas véritablement les Auteurs, les Causes efficientes? Mais, dit le savant Théologien, *notre volonté n'y concourt* point, *l'on peut même ajouter que notre entendement* ne fait pas *ce qui se fait.* Je nie le dernier; notre entendement fait bien *ce qui se fait*, mais non pas *comment* il se fait. Quant au défaut du concours de la volonté, il prouve bien, que l'Ame n'est pas l'Auteur *moral* de ses perceptions; mais il n'empêche point, qu'elle n'en soit l'Auteur *physique*, la Cause efficiente: Et c'est tout ce que prétend Mr. DE LEIBNITZ.

376. L'habile Adversaire, dans sa quatrième Objection (pag. 88.) confond les Idées distinctes, avec les perceptions confuses. Nous lui accordons, que, suivant le Système de Mr. DE LEIBNITZ, il n'y a point de liberté dans la production des dernières, & que leur ordre ne dépend point directement de la Volonté, quoiqu'il arrive très-souvent qu'elle contribue à la dé-

déterminer, mais d'une manière indirecte (161.). Mais on ne peut point conclure de-là, que ce Syſtème donne atteinte à la Liberté. Il faut ſe ſouvenir de la diſtinction, que nous avons faite pluſieurs fois, entre les Idées diſtinctes de l'Entendement, qui ſont l'Empire de l'Ame; & les perceptions confuſes, qui ſont ſon Eſclavage (146). Notre Syſtème ne porte rien en cela, qui ne ſoit fondé ſur l'expérience (*a*), rien qu'on ne ſoit obligé de reconnoitre dans les autres Syſtèmes; car, ni dans celui de l'*Influence*, ni dans celui des *Cauſes occaſionelles*, on ne fait point dépendre de la Liberté les perceptions confuſes, les Images, les ſenſations. Toutes les Conſéquences, qu'on nous oppoſe (pag. 89, 90.), n'ont donc pas plus de force contre notre Syſtème, que contre tout autre. Mr. ROQUES témoigne (pag. 91.) ne point entendre

un

(*a*) On peut s'en convaincre par la Lecture de la Pſychologie de Mr. WOLFF. Ce Grand-Homme commence ſon Traité de l'Ame, par l'obſervation de tout ce que l'Expérience peut nous en apprendre.

un paſſage de Mr. DE LEIBNITZ, qu'il rapporte. *J'ai taché de déveloper, avec quelque netteté & quelque évidence, l'Idée que ce paſſage renferme* (157. & ſuivans). Je ne ſai, ſi le ſavant Adverſaire de Mr. DE LEIBNITZ, ſera content de mon explication: ſon approbation ſeroit bien glorieuſe pour moi; & un pareil ſuccès ſeroit une preuve évidente, qu'un examen ſérieux, exact, & aprofondi, peut faire, avec une pénétration fort médiocre, ce que l'Eſprit le plus vif, & le plus pénétrant, ne nous fera pas obtenir, en ne conſidérant les choſes, que légèrement.

377. On nous oppoſe enſuite quatre Conſéquences, qui reviennent toutes à la même choſe, & renferment la même difficulté, que nous avons examinée (372.), où nous avons remarqué auſſi, que le Syſtème de Mr. ROQUES n'y eſt pas moins ſujet, que l'*Harmonie pré-établie*; puiſqu'il porte également, que les impreſſions des Objets ſur les organes du Corps, ne contribuent point *efficacement* à faire naitre les idées dans l'Ame; n'en étant que

les

les *Causes occasionelles*: Et, suivant nous, ils en sont les *Causes finales :* Ce qui revient au même. J'ajouterai ici, que Mr. ROQUES reconnoissant, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, le Monde idéal, qui est dans l'Ame, doit représenter exactement le Monde matériel; il ne peut point lui objecter, que, dans son Systême, les Instructions, les Livres, les Docteurs, les Prophètes, les Prédicateurs, les Consolateurs charitables; que tout cela est inutile. Car il est clair, que si toutes ces choses ne se trouvoient pas dans le Monde matériel, leur représentation ne pourroit point être dans le Monde idéal, qui le représente. Voilà toutes les Objections, que Mr. ROQUES propose contre la Notion, que l'*Harmonie pré-établie* donne de la Nature de l'Ame. Il passe, dans une seconde Lettre, aux Difficultés, qui regardent les fonctions du Corps. Il faut encore les examiner.

SUITE DU

CHAPITRE HUITIÈME.

Seconde Section.

Réponse aux Difficultés, contenues dans la seconde Lettre de Mr. ROQUES *à* Mr. RUCHAT *(a)*, *& qui regardent les fonctions du Corps dans l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie.

§ 378. LE célèbre Auteur commence cette seconde Lettre (p. 106.) par une Objection compliquée. De la manière qu'il la propose jusqu'au milieu de la page 108., elle revient précisément

(a) Journal Helvétique, Janvier 1738. pag. 104. suiv.

ment à celle dont nous venons de faire mention, dans l'article précédent. Quand Mr. ROQUES dit (p. 106.) *que*, *ſuivant* Mr. DE LEIBNITZ, *l'Ame*, *ni aucune autre Intelligence*, *ne dirige aucun mouvement* du Corps, *ni comme cauſe efficiente*, *ni comme cauſe occaſionelle*, cela a grand beſoin d'explication. Aucune Intelligence ne dirige *actuellement* les mouvemens du Corps, par une opération particulière & par des actes détachés & réïtérés. Mais Dieu les a rêglés & déterminés une fois pour toutes, en rêglant la conſtruction particulière du Corps, & ſa ſituation dans l'Univers, ou ſa relation avec tous les Corps qui le compoſent; & comme il a rêglé tout cela en conſéquence des volontés de l'Ame, qu'il a toutes prévues, l'Ame eſt véritablement la Cauſe finale, ou, ſi l'on veut, *occaſionelle*, des mouvemens du Corps, & Dieu en eſt la Cauſe efficiente première (*a*). Toute la différence qu'il y a, à cet égard, entre le Syſtème des *Cauſes occaſionelles*, & le nôtre, c'eſt que

(*a*) Voïez la Théodicée, §. 66.

que le prémièr fait agir Dieu par des actes particuliers & repetés à tout moment; au lieu que nous supposons, qu'il a rêglé toutes choses une fois pour toutes. C'est comme si les *Cartésiens* concevoient un homme, qui, pour indiquer les heures, feroit marcher une Montre, en poussant l'éguille avec le doigt; & que Mr. DE LEIBNITZ, supposât, au contraire, que cet homme construisit une Machine capable de les indiquer d'elle-même, sans qu'il fût besoin d'y mettre la main de nouveau. Le savant Adversaire semble avoir oublié, qu'il est pour les *Causes occasionelles, quand il objecte à* Mr. DE LEIBNITZ, *que, suivant lui, la Langue a prononcé toutes ces merveilles, sans que l'Ame dirigeât ce qui se passoit au dehors; & sans avoir influé, d'une manière directe, ou indirecte, sur ce qui a été fait par un Corps, sur lequel elle n'a aucun empire, & dont aussi elle n'a reçu aucune impression* (pag. 108.)

379. Mr. ROQUES, après Mr. BAYLE, présente ensuite son objection sous une autre face; & alors elle revient à dire, qu'il est impossible que toutes les actions du Corps humain s'exécutent

par

par les Loix d'un pur Méchanisme. Je remarquerai d'abord, que les Adversaires étant obligés de nous accorder, que Dieu peut tout ce qui n'est pas impossible en soi, cette objection ne peut avoir aucune force, avant qu'ils aient prouvé, qu'il y a quelque contradiction dans la supposition, que tout ce qu'on voit faire aux hommes, par le moïen de leur Corps, s'exécute par la force d'un Méchanisme, que Dieu a rêglé, & établi. Jusques-là, toutes les Difficultés, tous les cas que l'on proposera sur cette matière, ne serviront qu'à faire voir, que nous ne connoissons pas les ressorts, qui font agir ces Machines, que nous n'en entendons pas le Méchanisme; mais elles ne prouvent aucunement, que ce Méchanisme soit impossible.

380. Cependant le savant Auteur entreprend d'établir, ce qu'il avance, par plusieurs raisons. *Il s'agit seulement*, dit-il, (pag. 110.) *de savoir si le Méchanisme, qui agit par des Loix certaines, fixes, invariables, peut imiter l'action d'un Etre libre, dont les pensées, & les désirs, ne sont astreints à aucun ordre, qui passe rapide-* *ment*

ment d'un sujet à un autre, & qui, quelque tems après, revient au prémier, qui l'avoit occupé. Et pourquoi non? Toutes les actions externes de cet Etre libre, ne sont au bout du compte, que des mouvemens excités dans les Corps, qui, par conséquent, peuvent être éxécutés par le Méchanisme. Elles sont extrêmement variées, j'en conviens; mais le Méchanisme est-il incapable de produire des effets variés? ses Loix sont *certaines, fixes, invariables*; mais, par cela même, leurs effets doivent être différents, suivant qu'elles sont appliquées; or leurs applications, & combinaisons différentes peuvent varier à l'infini. Je ne vois pas non plus comment on pourroit prouver, *que les pensées, & les désirs d'un Etre libre*, ne sont astreints à aucun ordre. Il me semble, au contraire, que les actions de quelqu'Etre que ce soit doivent être soumises à un certain ordre, puisqu'elles sont déterminées par les dispositions de l'Agent (228.), & que ces dispositions elles-mêmes sont déterminées par celles qui les précèdent (79). Mais venons aux preuves du savant Auteur. I. *Ce qui n'est dû qu'aux*

Loix

Loix invariables du Méchanisme s'éxécute suivant un certain ordre déterminé. Je l'accorde. *Et on y peut remarquer des révolutions, qui sont toujours les mêmes.* C'est ce que je n'accorde pas en général. Il est des Machines, il est même des Ouvrages de la Nature, dans les opérations desquels on peut remarquer ces révolutions, parce qu'ils sont destinés à les produire. Mais la règle n'est point générale. Quelles révolutions rêglées remarque-t'on dans la production des vents, de la pluie, des éclairs, du tonnerre, des tremblemens de Terre? Rien ne paroit plus bisarre & moins rêglé que toutes ces choses. Cependant elles sont l'effet du pur Méchanisme. Je ne sai où l'Auteur a puisé cette prétendue Règle, que l'on peut remarquer, *dans ce qui n'est dû qu'aux Loix du Méchanisme, des révolutions qui sont toujours les mêmes.* Ces révolutions s'observent, quand l'Auteur du Méchanisme s'est proposé de les faire arriver. Mais ne conçoit-on pas aisément, que l'on pourroit faire une Machine, qui exécuteroit une longue suite d'actions différentes, sans qu'il y eût aucune révolution? sans qu'el-

qu'elle recommençât ſon jeu par le prémier bout ?

381. Secondement; *non ſeulement*, dit Mr. ROQUES (pag. 112.) *les Corps, qui ne ſe meuvent, que par les Loix du Méchaniſme ſuivent des règles invariables; mais de plus les mêmes Objets produiſent ſur eux des impreſſions égales, & y excitent des mouvemens qui ſe reſſemblent.* Pour que cela fût juſte, il falloit ajouter; *quand les circonſtances, & en particulier la diſpoſition de ces Corps, ſont préciſement les mêmes.* Mais alors nous nierons abſolument, qu'*il n'en ſoit pas ainſi du Corps humain;* & l'on défie les Adverſaires d'en donner un exemple. Celui que Mr. ROQUES allègue ne prouve rien : la menace d'un Étranger ne produit point le même effet ſur un Eſclave, que celle du Maitre; parce que ces deux Perſonnes ne ſont point les mêmes, & qu'elles ont avec l'Eſclave des relations bien différentes. Si l'on ſuppoſe que les relations changent, & que l'Etranger devienne le Maitre : ou l'Eſclave ſera informé du changement; & alors il ſe ſera fait quelque mouvement capable, de donner à ſes organes d'autres diſpoſitions à l'égard

gard de ſon nouveau Maitre; ou il n'en aura rien appris; & en ce cas, il ne reſpectera point la menace de celui qu'il regarde comme un Etranger, qui n'a aucun droit de lui commander.

382. Dans ſa troiſième Preuve l'Auteur ſuppoſe (pag. 113.) qu'*un Corps, qui ſe meut par les ſeules Loix du Méchaniſme, agit de la même manière dans les mêmes circonſtances*; & tout de ſuite il nous oppoſe un Cas, où les Circonſtances ſont abſolument différentes. Car le Corps d'un homme pourſuivi, n'eſt pas dans la même ſituation que celui d'un homme de ſang froid. Voici une quatrième raiſon, qui eſt la même, dans le fonds, que la précédente. *Si le Corps ne ſe mouvoit que par les Loix du Méchaniſme, il demeureroit toujours dans le même état, lorſque les Objets, qui l'environnent, feroient ſur lui les mêmes impreſſions. . . . Cela étant un Homme aſſis dans un fauteuil, dans une chambre où il eſt ſeul, & où tous les objets, qui l'environnent, reſtent dans la même ſituation à ſon égard, devroit toujours demeurer aſſis, pendant que tout ce qui l'environne eſt immobile* (pag. 114.) 1°. Je ne croi pas, qu'il y

ait un seul moment, où tout ce qui environne un Homme soit immobile; le contraire paroit même certain. Il est bien des Cas, où les Objets grossiers & palpables, qui nous environnent, sont immobiles; mais on ne peut en dire autant de mille particules, qui, quoiqu'assez petites pour n'être pas distinguées, sont très-capables de faire quelque impression sur notre Corps, & de l'exciter par là à se mouvoir. 2°. Mais quand on accorderoit à Mr. ROQUES la réalité du Cas, qu'il allègue, il n'auroit pas encore prouvé ce qu'il prétend. La Preuve seroit bonne, si Mr. DE LEIBNITZ supposoit, que le Corps est une Machine immobile d'elle-même, sans mouvement interne, & qui ne peut *changer de situation, que lorsqu'elle y est forcée par quelque agent extérieur*; comme s'exprime Mr. ROQUES. Mais ce Grand Philosophe dit précisement le contraire dans sa Replique à Mr. BAYLE (a) „ Les mouvemens . . . . . viennent „ des

(a) Recueil de Mr. DES MAIZEAUX, tom. II. pag. 399.

„ des impressions des Objets jointes „ aux mouvemens internes ". Et il dit ailleurs : (*a*) „ La Masse organi- „ sée . . . . se trouvant réciproque- „ ment prête à agir d'elle-même, sui- „ vant les Loix de la Machine cor- „ porelle ; dans le moment que l'Ame „ le veut, sans que l'un trouble les „ Loix de l'autre, *les Esprits & le* „ *sang aïant alors justement le mouve-* „ *ment qu'il leur faut* pour répondre „ aux passions & aux perceptions de „ l'Ame ". Il est donc aisé de voir, que, quand-même les Objets ne feroient aucune impression nouvelle sur les Organes du Corps, le mouvement interne des Esprits & du sang seroit une cause suffisante des actions, que le Corps viendroit à exécuter dans ce Cas. Mais comment Mr. ROQUES peut-il ajouter ; *surement* ces mouvemens *arrivent parce que le Corps obéit aux Volontés de l'Ame* ? Un Partisan des *Causes occasionelles* ne peut pas mieux s'exprimer ainsi qu'un *Leibnitien*.

383. Ces

(*b*) Systême nouveau &c. Journal des Savans du 27. Juin, & du 24. Juillet, 1695.

383. Cet habile homme n'a pas moins oublié son système, quand il a fait l'Objection suivante: (p. 114. 115.) *Une seconde conséquence générale, qui découle du système de Mr.* DE LEIBNITZ, *c'est que tous les mouvemens du Corps devroient nous paroître également involontaires. Car, si le Corps est tellement disposé qu'il doive faire nécessairement tout ce qu'il fait, tous ses mouvemens sont dans la même indépendance par raport à l'Ame.* L'objection est aussi forte contre *les Causes occasionnelles*, que contre *l'Harmonie pré-établie*; Car l'Ame n'a pas plus d'influence réelle & physique sur les mouvemens du Corps, dans l'un de ces deux systèmes, que dans l'autre. Mais un *Cartésien* répondroit tout comme nous, que les mouvemens du Corps, qu'on appelle *volontaires*, paroissent tels à l'Ame, parce qu'elle remarque constanment, qu'ils s'exécutent en conséquence de ses volontés; au lieu qu'elle voit, que les mouvemens *involontaires* se font, soit qu'elle le veuille, ou qu'elle ne le veuille pas.

384. Nous accordons à Mr. ROQUES sa troisième Conséquence générale; savoir, *que les Corps humains pourroient fai-*

re

re ce qu'ils exécutent, sans le secours d'aucune Ame qui leur fût unie (p. 116.) Mais nous avons déjà répondu à une pareille difficulté de Mr. DE CROUSAZ (308). Il est vrai, qu'en ne faisant attention qu'aux Causes efficientes & physiques, on peut dire, que les Corps humains pourroient composer des Livres, opiner gravement dans un sénat &c. quand même ils ne feroient unis à aucune Ame. Mais, comme il ne peut y avoir rien de ridicule dans les Ouvrages de Dieu, rien qui n'ait quelque part sa raison suffisante, par laquelle on peut montrer pourquoi cela est ainsi plutot qu'autrement; ces Corps sans Ame, imprimant des Livres &c. ne s'y trouveront jamais. Cette seule considération suffit pour faire tomber les trois Conséquences, que le savant Théologien nous oppose dans les pages suivantes (p. 117. 122.) Le raisonnement de Mr. RE'GIS, qu'il rapporte (p. 117. 118.), est aussi solide dans notre système, que dans aucun autre, & même notre Principe de *la Raison suffisante* y ajoute un nouveau dégré d'évidence. Mais je repeterai encore ici une reflexion, que j'ai déjà faite bien des fois; c'est que je

 ne

ne sai comment le judicieux Adversaire ne s'est point aperçu, qu'il nous objecte des Difficultés, auxquelles son systême n'est pas moins sujet, que le nôtre. Il dit à la vérité (p. 123.) qu'*on évite ces inconveniens dans le systême des Causes occasionnelles.* Mais je ne vois pas bien comment il peut avancer cela. Car le principe des Conséquences, qu'il nous oppose, étant, *que*, *selon nous*, l'Ame n'influe point *sur les actions du Corps*, *ni le Corps sur les perceptions de l'Ame*; & le systême des *Causes occasionelles* admettant ce même principe, il est clair qu'il est sujet aux mêmes Conséquences. Nous n'avons rien de nouveau à remarquer sur cette troisième Conséquence, que *l'Harmonie pré-établie nous rend très-incertaine l'existence des Corps* (page 121.). Mr. DE CROUSAZ avoit proposé la même objection, qui avoit déjà paru dans le *Mercure Suisse*; & l'on peut voir ce que nous y avons répondu (299.)

385. *Voici une quatrième Conséquence*, c'est Mr. ROQUES qui parle, *c'est que toutes les actions extérieures de l'Homme arrivent nécessairement & d'une nécessité* phy-

physique, l'Ame n'y peut rien changer. Nous l'avouons. Mais quel inconvenient en résultera-t'il? Qu'importe de quelle nature soient les mouvemens du Corps, pourvu que les volontés de l'Ame, sur lesquelles ils ont été réglés & déterminés par le Créateur, soient véritablement libres? Nous avons répondu dans notre prémière Partie (181. suiv.) aux Conséquences, que l'on voudroit tirer de cette nécessité des mouvemens du Corps; & nous en avons encore touché quelque chose dans la seconde, en répondant à Mr. DE CROUSAZ (292. 293.). Ainsi nous pouvons nous dispenser d'y insister ici, & renvoïer le Lecteur à ce qui a été dit dans les Articles, que nous venons de citer. Cependant examinons en peu de mots les Corollaires, que Mr. ROQUES déduit de sa quatrième Conséquence générale. *La prémière*, dit-il (p. 123.) *c'est que toutes les exhortations, les menaces, les promesses, & les loix sont parfaitement inutiles. Car* 1. *Elles ne peuvent pas agir sur l'Ame.* Il est vrai que ces exhortations, ces menaces, &c. ne parviennent pas à l'Ame par l'action phy-

fique d'aucune Cause externe. Mais, pourvu qu'elle les connoisse, qu'importe de quelle manière cette connoissance lui vienne? Ne peuvent-elles pas produire sur l'Ame le même effet, quel que soit le moïen, par lequel elle en est informée; soit qu'on dise avec Mr. DE LEIBNITZ, que l'Ame les connoit par la faculté, que Dieu lui a donnée de se représenter ce qui se passe au dehors par rapport à son Corps; ou que l'on croie avec les Cartésiens, que l'idée de ces menaces, &c. est excitée dans l'Ame, à l'occasion de ce qui se passe au dehors, par une opération particulière & immédiate de la Divinité? 2. *Tous ces moïens extérieurs*, ajoute le savant Adversaire, *dont on se sert pour porter l'Homme à son devoir, ne produisent rien sur son Corps.* Ceci est échapé sans doute à Mr. ROQUES; il est trop habile pour l'avancer, après y avoir reflêchi. Si les promesses, les menaces, &c. ne produisent rien sur le Corps, si elles n'y excitent aucun mouvement, comment pourroit-on dire, dans quelque systême que ce soit, que l'Ame les connoit en conséquence des

des impressions, qui se font sur les organes de son Corps? Mais la chose est évidente, & n'a pas besoin de preuve; si ces promesses sont par écrit, ne font-elles pas impression sur l'œil? Si on les prononce de vive voix, n'excitent-elles pas du mouvement dans l'organe de l'ouïe? Or ces mouvemens, quelque légers qu'ils soient, ne sont ils pas capables, dans une Machine artistement construite, de lui faire exécuter l'action, que l'Ouvrier auroit eu en vue? Mais le Lecteur aura déjà, sans doute, fait cette réflexion, qu'il en est de cette Conséquence comme de presque toutes celles que nous avons examinées jusques ici; c'est que le système du savant Auteur n'y est pas moins exposé, que celui qu'il attaque. En effet, dans l'Hypothèse des *Causes occasionnelles*, les Objets n'agissent point sur l'Ame, & même ils ne causent point les mouvemens du Corps; Car c'est Dieu lui-même, qui, par une opération immédiate, produit les perceptions dans l'Ame, & les mouvemens dans le Corps. On va voir, qu'il faut dire des trois Corollaires suivans ce que nous disons de celui-ci.

386. 2°. *Corollaire* (p. 124.); *Toutes les punitions seroient injustes & inutiles, dans le système de Mr. de* LEIBNITZ. 1. *Injustes, parce que l'Homme n'étoit pas libre de ne point faire ce qu'il a exécuté par son Corps.* Nous avons assez fait voir le contraire (181. suiv. 292. 293.). Mais voïons les preuves de Mr. ROQUES. *Il a pris un pistolet, dont il a cassé la tête à une autre figure comme lui. Le Corps agresseur est aussi peu coupable de cette Action, qu'une toile, &c.* Pour cela, nous l'avouons de très-bon cœur. Jamais nous ne nous tourmenterons beaucoup pour sauver notre Hypothèse de ce grand & dangereux inconvenient, de rendre les Corps innocens des Actions qu'ils commettent. Mais nous n'en disons pas autant de ce qui suit: (p. 125.) *L'Ame du Corps meurtrier ne peut pas être accusée de cet homicide, parce qu'elle a été placée dans ce Corps, déjà tout monté pour exécuter l'action dont on l'accuse.* C'est ce que nous nions absolument. Puisque Mr. ROQUES nous accorde, que, selon Mr. de LEIBNITZ, il n'y a aucune communication réelle entre l'Ame & le Corps, aucune influence physique de l'un sur l'autre:

tre : que le Corps soit monté pour exécuter une telle action, ou qu'il ne le soit pas, qu'est-ce que cela fait à la liberté de la détermination de l'Ame ? Le Corps pourra-t'il la gêner, n'aïant aucune communication réelle avec elle ? De plus, l'Ame n'a pas *été placée dans un Corps tout monté* : il faut dire plutôt, que ce Corps, construit de telle manière, a été joint à l'Ame, parce que Dieu prévoïant quelles seroient toutes ses libres déterminations, ses volontés, a vu en même tems, que ce Corps seroit propre à les exécuter ponctuellement. Mais Mr. ROQUES dit là-dessus, que *le Coupable pourroit, ce semble, répondre, qu'outre que son Corps avoit été formé longtems avant son Ame.* C'est ce qui ne serviroit de rien pour l'excuser: Mais c'est aussi en quoi le savant Auteur se trompe absolument. Car si Mr. de LEIBNITZ *admet l'hypothèse de la pré-existence de tous les hommes*; non à la verité *dans les flancs de la prémière Femme* (a), mais plutôt dans les reins du prémier Homme, il en-

(a) Paroles de Mr. ROQUES.

entend par *tous les Hommes*, non seulement leurs Corps, mais aussi leurs Ames (191). *Il n'étoit point appellé*, continue Mr. ROQUES *à avoir nécessairement la volonté qu'il a eue, & par conséquent qu'il ne devoit pas être mis dans la nécessité de la faire.* Nous avons déjà remarqué, que cette union de l'Ame avec un Corps, qui ne peut agir sur elle, ne met aucune nécessité dans ses déterminations. Il poursuit; *Comme la liberté accompagne les volontés morales de l'Ame, la même liberté doit se trouver dans les mouvemens du Corps qui y répondent, pour que tout soit harmonique. La nécessité & la liberté forment une très-grande dissonnance.* Je serois charmé, que le savant Auteur voulût bien nous aprendre comment la liberté pourroit se trouver dans les actions du Corps, d'un Etre brute, destitué de connoissance. Nous ne pensons point, que l'harmonie exige, que les actions de l'Ame & celles du Corps soient de même nature; il suffit, à notre avis, qu'elles s'accordent exactement. Enfin nous pouvons encore retorquer l'Objection contre le systême de notre Adversaire, dans lequel il est bien évident, que l'Homme

me n'a point un empire, sur les actions de son Corps, différent de celui que l'*Harmonie pré-établie* lui accorde; puisqu'il porte, que c'est Dieu lui même qui forment le Corps, à l'occasion des volontés de l'Ame; & Mr. de LEIBNITZ, au lieu de faire agir la Divinité par des actes détachés, suppose, qu'elle a disposé d'avance tout ce qu'il faut pour faire mouvoir ce même Corps, au moment, & de la manière que l'Ame l'exigera. Quant à l'inutilité des peines, que l'on nous objecte ici (p. 126. 127.); cette difficulté est la même que celle du prémier Corollaire, que nous avons examiné dans l'article précédent, & ainsi elle n'exige point de nouvelle réponse. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer en particulier ce raisonnement de l'Auteur: (p. 126.) *si les Corps humains sont montés, de façon qu'ils doivent faire un certain nombre d'actions, ni plus ni moins, le carcan, ni le fouet, ne changeront rien dans la disposition des organes du Corps, pour le mettre hors d'état de se porter à des actions violentes. Il vaudroit autant mettre une Pendule au Pilori, pour l'engager à marquer dans la suite les Heures plus*

singulièrement qu'elle n'a fait jusques-là. Le poli & spirituel Mr. ROQUES me permettra bien de dire, qu'il a voulu s'égaïer dans cet endroit, sans trop s'embarrasser de la justesse de son raisonnement; sa pénétration ne me permet pas de porter un autre jugement. Il est trop habile, pour ne pas s'apercevoir, que, si le Corps humain est destiné à faire un certain nombre d'actions, ni plus ni moins, il faut que tout ce qui lui arrive, toutes les choses qui font impression sur ses organes, soient tout autant de Causes, qui concourrent à lui faire exécuter ces actions-là, suivant cette maxime si connue: *qui prædestinatur ad finem, prædestinatur ad media.* Or il est visible, que, si le carcan & le fouet font impression sur les organes du Corps, ils doivent donc en changer les dispositions.

387. Le savant Théologien se jette ici dans une espèce de digression, sur la justice des peines, dans la supposition que les Hommes ne fussent pas libres. Il rapporte (p. 128.) ces paroles de Mr. de LEIBNITZ: (Théod. §. 71.) „ Puisqu'il est sûr & expéri- „ menté, que la crainte des chatimens,

„ &

„ & l'espérance des récompenses sert
„ à faire abstenir les Hommes du mal;
„ & les oblige à tâcher de bien fai-
„ re, on auroit raison & droit de s'en
„ servir, quand même les Hommes
„ agiroient nécessairement, par quel-
„ que espèce de nécessité que ce pour-
„ roit être." *Mais*, dit Mr. ROQUES, *par quel droit pourroit-on faire souffrir une peine à un Etre, qui a été nécessité par sa nature à se conduire comme il a fait?* Quelle injustice y auroit-il dans cette peine, si elle sert à corriger celui qui la souffre? Elle devient pour lui un vrai bien, un avantage réel. Or les paroles mêmes de Mr. de LEIBNITZ, que l'on vient de lire, font voir évidemment, qu'il veut parler des peines, qui servent à l'amendement. Il est vrai, qu'il ne veut point décider absolument, que la justice vindicative ne sauroit avoir lieu à l'égard de „ ceux qui agi-
„ roient sans la véritable liberté exem-
„ te de la nécessité absolue." Il se contente d'insinuer fort clairement, que c'est là son sentiment, & qu'il croit, „ qu'en
„ ce cas la seule justice corrective au-
„ roit lieu, & point la justice vindica-
„ ti-

„ tive (a)." Mais nous n'entrerons point ici dans une discussion inutile au système de Mr. de LEIBNITZ; puisque, comme il le dit lui-même (b) „ nous „ avons assez montré qu'il n'y a point „ de telle nécessité dans les actions vo- „ lontaires." Ce grand Philosophe n'est point intéressé à plaider pour les systèmes de BOADWARDIN, de WICLEF, d'HOBBES, & de SPINOSA; quoique Mr. ROQUES n'ait pas craint d'avancer le contraire (p. 129.). Bien loin de-là, il témoigne expressément (c) „ qu'il est „ très-éloigné des sentimens de ces Au- „ teurs, qui enseignent, ce semble, „ cette nécessité toute mathematique, „ que je crois, dit-il, avoir suffisam- „ ment réfutée, & peut-être plus clai- „ rement qu'on n'a coutume de faire." C'est uniquement cette Equité, toujours si louable, & qui étoit si naturelle à Mr. de LEIBNITZ, jointe à la crainte des inconveniens, qui peuvent naitre des Argumens, que l'on oppose à ces Auteurs,

(a) Théod. §. 73.
(b) Ibid. §. 75.
(c) Ibid. §. 67.

teurs, qui le porte à les justifier des Conséquences, qu'on leur impute. „ Il faut „ toujours rendre témoignage à la vérité, dit-il dans le même paragraphe, „ & ne point imputer à un Dogme ce „ qui ne s'ensuit point. Outre que ces „ argumens prouvent trop, puisqu'ils en „ prouveroient autant contre la nécessité hypothétique, & justifieroient le „ sophisme paresseux." Or il faut se souvenir, que la simple Prescience de Dieu fait une nécessité hypothétique (219); ensorte que quiconque n'est pas Socinien sur cet article, est intéressé à réfuter des argumens, qui peuvent y donner atteinte.

388. Mr. ROQUES prétend (p. 119.) *que Mr. de* LEIBNITZ *ne doit pas se distinguer de ceux qui établissent une nécessité absolue. Il est vrai,* dit-il, *que, par raport à l'Ame, il admet une parfaite liberté; mais, par raport aux actions corporelles, il n'y a point de* Fataliste *qui ne pense comme lui, & qui ne croie que tout ce qui est opéré par le Corps arrive nécessairement. Cependant ce sont là les actions, que l'on punit devant les Tribunaux humains.* Je remarquerai sur ces paroles 1°. Que les *Fata-*

talistes croient, que tout arrive par une Nécessité *absolue* & *géométrique*; au lieu que Mr. de LEIBNITZ ne reconnoit dans les actions du Corps, qu'une nécessité *hypothétique* & *physique*, qui n'exclud point la Contingence (221.) Mais 2°. Puisque Mr. ROQUES avoue, *que Mr. de* LEIBNITZ *admet une parfaite liberté par raport à l'Ame*; qu'importe de quelle nature soient les actions du Corps? Le Corps fait-il donc la moralité des actions? Et qui pourroit trouver de la Liberté dans les opérations d'un *Etre* brute? Je ne comprens rien à ce que dit le savant Auteur, *que ce sont les actions du Corps, que l'on punit devant les Tribunaux humains*. Je conviens, que l'on punit les actions, qui *s'exécutent* par le moien du Corps; mais l'on a bien certainement en vue de punir l'action de l'Ame, qui a ordonné celle du Corps. Or si c'est-là, comme on n'en peut douter, la pensée de Mr. ROQUES, son Objection ne fait rien contre Mr. de LEIBNITZ; puisqu'il reconnoit, que, suivant ce Philosophe, *la* détermination, l'action de l'Ame, est libre, & que c'est cette action-là, *que*

l'on punit: il ne peut lui objecter qu'il détruit la justice des chatimens. 3°. Dans notre systême, l'action du Corps dépend *moralement*, quoique non pas *physiquement*, de l'Ame; Dieu, en déterminant l'action du Corps, s'étant réglé sur la volonté de l'Ame; Car il n'a disposé le Corps à exécuter cette action, que parce qu'il a prévu que l'Ame l'exigeroit ainsi. Et cette dépendance n'est point autre dans le systême des *Causes occasionelles*, où l'on suppose que c'est Dieu lui-même qui produit au moment même l'action du Corps, à l'occasion de la volonté de l'Ame. Mr. de Leibnitz & les Cartésiens, ne différent, comme nous l'avons dit plusieurs fois, que dans la manière d'expliquer cette opération de Dieu: Le prémier suppose, que Dieu a disposé d'avance tout ce qu'il faut pour produire l'action, dès que l'Ame l'exigera; & les autres la lui font exécuter à lui même, par une opération particulière & immédiate. C'est ce que le judicieux & pénétrant Mr. Bayle a fort bien senti; & il rend hautement justice à Mr. de Leibnitz, en reconnoissant que son systême n'est sujet, à l'é-

l'égard de la Liberté, à aucune difficulté qui lui soit particulière. C'est pourquoi il lui épargne fort judicieusement ces sortes d'Objections. *Je ne croi pas non plus*, dit-il (a), *qu'il soit moins facile à Mr. de* LEIBNITZ *qu'aux Cartésiens, ou aux autres Philosophes, de se garantir de l'objection du méchanisme fatal, le renversement de la liberté humaine. Laissons donc cela, parlons seulement de ce qui est propre au système de l*'harmonie pré-établie.

389. A l'occasion de ce que dit Mr. de LEIBNITZ (Théod. §. 69.), que l'on inflige des peines aux Bêtes, pour les corriger, Mr. ROQUES dit: (page 129.) *Le subtil & savant Philosophe auroit dû nous montrer par quel moïen les châtimens peuvent corriger les Brutes, s'il est vrai qu'elles n'aient que du sentiment sans reflexion.* Mr. de LEIBNITZ explique cela par la liaison des perceptions, qui tient lieu de Raison aux Bêtes; ensorte que ce que quelques-uns prennent chez elles pour une preuve de raisonnement, n'est autre chose qu'une consécution des perceptions

(a) Dictionaire, Art. *Rorarius*, not. H. in init.

ceptions. En effet, nous devons être convaincus, même par notre propre expérience, que le sentiment de la douleur, par exemple, est lié avec l'idée de l'éviter, sans qu'il entre là-dedans aucun raisonnement; un homme endormi, dont vous toucherez la main avec un fer chaud, la retirera incontinent, sans aucune reflexion, ni le moindre raisonnement; On n'a pas l'usage de la raison, quand on dort. Nous pourrions citer plusieurs autres actions, que l'on fait, même en veillant, sans y reflêchir, & par conséquent, sans raisonner. Cela ne peut donc arriver, que par une liaison naturelle, qui se trouve entre certaines Idées, indépendamment du raisonnement. Or cette liaison pouvant se trouver sans doute dans les Brutes, il faut supposer, que le sentiment de la douleur entraine naturellement, chez elles, l'idée de l'éviter. Cela étant, il peut très-bien se faire que la perception constante & réitérée de la liaison d'une certaine action avec la douleur, la perception de cette même action se trouve liée avec celle de l'éviter, qui est jointe naturellement à la perception de la douleur.

leur. Et voilà comment, en joignant le châtiment, c'est-à-dire la douleur, avec une certaine action, vous pouvez détourner une Bête de la commettre dans la suite. Mais ne nous arrêtons pas davantage à cette Question, qui n'intéresse point l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie.*

390. *Je ne vois pas même plus clairement*, continue le savant Adversaire, *comment les châtimens & les supplices peuvent corriger les Hommes. Car enfin ce que l'on fait à leur Corps ne passe point jusques à l'Ame, &c.* C'est la même objection, à laquelle nous avons répondu (385.), & que nous avons retorquée contre le Systême de l'Auteur. Il critique ensuite ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ: „ La Loi du changement de la „ substance de l'Animal, le porte de la „ joie à la douleur, dans le moment „ qu'il se fait une solution de continu „ dans son Corps &c. " 1°. dit-il, *Quelle est la cause efficiente de cette désagréable sensation? C'est l'Ame elle-même,* répond Mr. LEIBNITZ. . . . . *En vérité cette Ame est bien bonne, de se rendre* VOLONTAIREMENT *malheureuse pour un Corps,*

Corps, dont elle ne tire aucun avantage. Elle n'a qu'à voir tranquilement ce qui lui arrive, puisque toutes les douleurs de l'Ame ne peuvent changer la dispesition du Corps, ni lui aporter le moindre remède. Ces paroles supposent deux choses, que nous avons assez refutées; 1°. Que, selon Mr. DE LEIBNITZ, les perceptions & les sensations de l'Ame dépendent de sa volonté; qu'elle les produit VOLONTAIREMENT. 2°. Que les mouvemens du Corps, que l'on appelle *volontaires*, ne s'exécutent pas en conséquence des volontés de l'Ame, dans le Systême du même Philosophe. Tout ce que l'Auteur ajoute, jusques au milieu de la page 132. est fondé de même sur une fausse idée du Systême, qu'il attaque; dans lequel il suppose; 1°. Qu'on n'accorde pas à l'Ame la connoissance de ce qui arrive à son Corps, & des circonstances, qui accompagnent ces divers accidens; & en second lieu, que l'on n'admet point, qu'elle soit la Cause finale & objective, ou, comme il s'exprime avec les *Cartésiens*, la Cause *occasionelle* des mouvemens *volontaires* du Corps. Voilà pourquoi il nous oppose, une

une foule d'Objections, qui n'attaquent pas plus notre Systême, que le sien. Je mets dans ce rang les deux Corollaires qui suivent : *Le troisième Corollaire*, dit le savant Adversaire (pag. 132.); *c'est que tous les Maitres .... sont parfaitement inutiles. Le quatrième enfin* (pag. 134.) .... *c'est que l'on ne voit point dans ce Systême de quel usage peuvent être les sensations.* Cet habile Théologien multiplie, ou plutot, il repète sans nécessité ses Objections, en les appliquant à différents exemples: Le troisième Corollaire est précisément le même que le prémier, que nous avons examiné (385.) Mr. ROQUES demande (pag. 133.); *Pourquoi, si la voix, la présence du Maitre, ses gestes, &c.* servent à disposer les ressorts du Corps du Disciple pour agir avec régularité, pourquoi ils ne les disposent pas comme il convient, du prémier abord? *Est-ce donc*, dit-il, *que le pur Méchanisme va par essais?* Le pur Méchanisme va, suivant que l'Ouvrier a disposé ses ressorts. Si cet Ouvrier s'est proposé de faire exécuter au Corps du Disciple ces mouvemens irréguliers, ces *coups d'essai*, avant qu'il parvienne à fai-

faire *des coups de Maitre*; il en aura disposé les ressorts en conséquence. Quelle impossibilité trouve-t'on à cela? L'habile Auteur montre fort bien lui-même, pourquoi le Corps a été disposé de cette manière. *Comme les connoissances de l'Ame*, dit-il (pag. 133, 134.), *& son attention, s'aquièrent peu à peu, il faut aussi que ces progrès se remarquent dans l'instrument, dont elle se sert* (j'aimerois mieux dire, *qui est destiné*) *pour les manifester au dehors*. Quant au quatrième Corollaire, il est toujours fondé sur cette fausse supposition, que nous avons relevée tant de fois; que, suivant le Système *Leibnitien*, l'Ame ne dirige pas les actions de son Corps, au moins comme *Cause finale*; ce qui est équivalent à une *Cause occasionelle*. Mr. ROQUES indique fort judicieusement l'usage des sensations (pag. 134-136.); mais, par malheur pour son Corollaire, tout ce qu'il dit là-dessus, se trouve très-juste dans notre Système même; & Mr. DE LEIBNITZ a déja allégué les mêmes raisons (*a*), pour établir l'usage des sen-

(*a*) Théodicée §. 355. suiv.

sations, & la raison pourquoi elles sont telles qu'on les éprouve.

391. Le savant Adversaire fait encore deux Remarques contre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ. La prémière, c'est qu'*il ne lui paroit pas, que cette prétendue harmonie soit aussi régulière, qu'on veut le faire acroire* (pag. 137.). Et il entreprend de le prouver; 1°. Par l'exemple des mouvemens convulsifs, que l'Ame ne peut pas arrêter. 2°. Parce que nous ne pouvons pas nous empêcher de tomber, lorsque nous avons perdu l'équilibre. 3° Il allègue, que, pendant le sommeil, presque toute l'harmonie cesse entre la Volonté & les mouvemens du Corps. Mais 1°. ni Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Partisans, n'ont jamais prétendu, que tous les mouvemens du Corps doivent s'arrêter à la volonté de l'Ame; ils reconnoissent, qu'il y a des mouvemens *involontaires*; & ceux, qu'on nomme *convulsifs*, doivent sans doute être de ce nombre, quand même ils se font dans *les parties, sur lesquelles nous avons le plus d'empire*; Il n'est pas dit, que ces parties soient particulièrement le Domaine de l'Ame, sur lequel elle exerce un empi-

re

re absolu. Mais, dans ces cas encore, l'harmonie est parfaite; puisque l'Ame a la perception de la résistance, qu'elle trouve à sa Volonté; ainsi ce qui se fait dans le Corps a un rapport exact à ce qui se passe dans l'Ame. 2°. Il faut en dire autant des occasions, où notre Corps tombe par terre, malgré nous: l'harmonie n'exige point, que le Corps se meuve contre les Loix de la Méchanique, pour obéir aux volontés de l'Ame. Il y a plus; dans ces cas mêmes, l'harmonie subsiste toute entière: L'Ame veut, que le Corps fasse des efforts pour prévenir sa chute; le Corps lui obéit ponctuellement. Ces efforts sont vains, il est vrai; mais l'Ame a la perception de leur impuissance: Quel accord plus parfait peut-on demander? 3°. Le sommeil étant un état, où les facultés de l'Ame sont, pour ainsi dire, assoupies, l'usage de la raison suspendu, la connoissance distincte de son état entièrement obscurcie; il est naturel que le Corps ne lui obéisse que très-imparfaitement. Mais, enfin, remarquons, que cette Difficulté ne touche pas plus le Système *Leibnitien*, que tout autre. Dans les diverses

Hypothèses sur l'union de l'Ame & du Corps, la question n'est pas de savoir, s'il y a véritablement une harmonie entre l'Ame & le Corps (134.); le fait est constant par l'expérience. Que cette harmonie soit parfaite, ou non, ce n'est point là encore de quoi il s'agit. On cherche seulement à expliquer cet accord, tel qu'il s'observe, à en rendre raison, en indiquant le moien, par lequel il se fait. Quand donc Mr. ROQUES réüssiroit à prouver, qu'il y a des exceptions dans cette harmonie, que nous supposons entre l'Ame & le Corps, qu'en pourroit-il conclure contre notre Systême. Il faut bien, qu'il reconnoisse lui-même ces exceptions, dans la Loi générale, que Dieu s'est faite, suivant lui, & les Cartésiens, de remuer le Corps, à l'occasion de la volonté de l'Ame, & *vise versa*; Car il ne peut pas se servir des raisons, que nous venons d'alléguer.

392. La seconde Remarque du savant Théologien *regarde l'union de l'Ame avec le Corps. Il est vrai*, dit-il (p. 138.), *que* Mr. DE LEIBNITZ *l'enseigne; mais la nature de cette Union, telle qu'il la conçoit, ne forme point un tout réel du Corps*

&

&c de l'Ame . . . . *Au moins faut-il* (pour former cette Union) *que l'une & l'autre partie soit dans quelque dépendance, l'une à l'égard de l'autre. C'est ce qui se voit dans l'Homme, en suivant le Systême des* Causes occasionelles. *Mais, dans* l'Harmonie pré-établie, *ce n'est qu'une Union métaphisique, idéale, de pure relation.* Je ne sai comment un habile-Homme, comme Mr. ROQUES, a pu se prévenir d'une maniére si étrange contre l'Hypothèse *Leibnitienne.* Il la mèt à tout coup au dessous des *Causes occasionelles*, & cela en des occasions où certainement tout l'avantage est du côté de l'*Harmonie pré-établie.* En voici un exemple sensible. Dans notre Hypothése, l'Ame & le Corps sont liés par les *Causes finales*, ce qui forme une véritable union (82.): leur dépendance réciproque est idéale & objective. Mais on défie l'habile Adversaire de trouver, entre ces deux substances, une dépendance d'une autre nature, dans son Systême des *Causes occasionelles*; Il n'y a que celui de l'*Influence*, qui en établisse une réelle & physique. Il y a plus, cette union entre l'Ame & le Corps, cette

dépendance, qui est exacte & fondée en raison dans l'Hypothèse de Mr. DE LEIBNITZ, mérite à peine ce nom dans celle des Cartésiens. Car, dans la première, l'union de l'Ame avec le Corps est déterminée par la nature propre de chacune de ces deux substances; au lieu que, dans la seconde, l'Ame auroit pu, tout aussi aisément, être unie à quelqu'autre Corps que ce fût; n'y aiant rien dans l'Ame, ni dans le Corps, qui détermine leur union; ensorte qu'il n'y a entre eux qu'une dépendance arbitraire, nullement fondée sur leur nature: Ce qui ne paroit pas former une véritable union. Mr. ROQUES ajoute: (pag. 139.) *Par ces principes* (ceux de Mr. DE LEIBNITZ sur l'union de l'Ame avec le Corps) *on pourroit soutenir, que deux Pendules, qui seroient tellement disposées que tous leurs mouvemens fussent égaux, par raport au tems & à la force, ne formeroient qu'un même tout.* Je répons, 1°. Que l'on pourroit dire de même au savant Adversaire: *Par vos principes, on seroit en droit de soutenir, que deux Pendules, dont un homme produiroit tous les mouvemens, en les réglant continuellement,*

l'une

l'une ſur l'autre, ne formeroient qu'un même tout. Mais 2°. ſi ces deux Pendules avoient été conſtruites dans la vue d'en former ce ſpectacle d'une harmonie exacte entre deux Machines, qui n'ont aucune influence, l'une ſur l'autre, il eſt bien certain, que l'on pourroit dire, *qu'elles ne formeroient qu'un même tout.* Car ce qui fait l'unité, l'individualité d'un Ouvrage, c'eſt la fin qu'on ſe propoſe, en le fabriquant. Ici la fin, le but de l'Ouvrage, c'eſt l'harmonie qui règne entre les deux Pendules. Si donc vous en rentranchiez une, l'Ouvrage ſeroit détruit; ce qui prouve, qu'elles ne forment qu'un même tout.

393. *Par les mêmes principes*, continue Mr. ROQUES, *une Ame pourroit être unie à un Corps, éloigné d'elle de cent mille lieües, ſi le Corps étoit tellement diſpoſé, qu'il correſpondît dans ſes mouvemens aux volontés de l'Ame. Donc une Ame pourroit être unie tout à la fois à des Corps, qui ſe trouveroient à* Pékin, *à* Paris, *&* *à* Rome. Je ne ſai quelle idée le célèbre Théologien ſe fait de l'*ubi*, de la préſence locale de l'Ame. Quant à moi, il me ſemble que la préſence, ou l'éloignement,

ment, n'étant autre chose que des rapports, une Ame, qui se représenteroit l'Univers suivant le point de vue d'un Corps organisé, situé à *Pékin*, & dont les volontés s'exécuteroient au dehors par le moïen de ce même Corps; il me semble, dis-je, que cette Ame seroit véritablement, & à la lettre, à *Pékin*. Il est impossible, qu'elle soit unie en même tems à des Corps, qui se trouveroient à *Pékin*, à *Paris*, & à *Rome*; parce que le point de vue de ces Corps ne peut être le même (150), ni leurs mouvemens entièrement semblables (81); leurs relations dans l'Univers, & les élémens, dont ils sont composés, n'étant point les mêmes (86). Cette objection n'a donc point de force contre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ. Elle en auroit bien plus contre celui des *Causes occasionelles*, qui ne sauroit fournir les mêmes réponses, que l'on vient de lire. On pourroit dire à Mr. ROQUES, que, si Dieu vouloit faire sur l'Ame d'un *Parisien*, des impressions en conséquence de ce qui se passeroit dans un Corps *Chinois*, & mouvoir ce Corps *Chinois*, selon les volontés de l'Ame *Parisienne*, cette Ame &

ce Corps pourroient être unis, malgré leur diſtance.

394. Le ſavant Adverſaire emploie le reſte de ſa Lettre à défendre l'Hypothèſe des *Cauſes occaſionelles* contre les Raiſons, que Mr. DE LEIBNITZ leur oppoſe. La prémière de ces Raiſons eſt, *que, dans ce Syſtème, on fait venir Dieu, comme dans une Machine de Théatre, pour faire le dénouement de la Pièce.* Mr. ROQUES convient (pag. 140.), *que, lorſque les effets peuvent s'expliquer par l'éficace accordée aux Cauſes ſecondes, il faut s'en tenir là, en Philoſophant.* Mais il ſoutient, que l'accord, qui règne entre l'Ame & le Corps, la production des perceptions dans l'Ame, & des mouvemens dans le Corps, ne peuvent s'expliquer par l'efficace des cauſes ſecondes. Toute la Queſtion revient donc à examiner, s'il eſt contradictoire, que l'Ame produiſe elle-même ſes perceptions, par l'activité, qui eſt en elle; que les mouvemens du Corps ſoient le pur effet du Méchaniſme; & enfin que Dieu aît ſi bien choiſi ces deux ſubſtances pour les unir enſemble, qu'elles s'accordent exactement dans leurs opérations. Je ne croi

pas, qu'on trouve en tout cela aucune contradiction: Le Lecteur en jugera sur l'exposé, que nous en avons donné dans notre prémière Partie. Mr DE LEIBNITZ, dit encore Mr. ROQUES (pag. 141.), *devroit moins, que qui que ce soit, se récrier, que l'on fait ici intervenir l'action immédiate de la Divinité, lui qui adopte l'hypothèse de la* Création continuelle, pour expliquer la Conservation des Créatures. Je répons à cela; 1°. Que Mr. DE LEIBNITZ n'admettoit point la *Création continuée* à pur & à plein, comme cela paroit clairement par les paragraphes 383—385. de la *Théodicée*. Il ne croïoit point, que la substance créée retombât dans le néant à chaque instant, & fût continuellement reproduite (*a*); mais seulement qu'elle dépend, dans tous les momens de son existence, de l'action de Dieu, qui la conserve. „ Ce qu'on „ peut dire d'assûré, dit-il (*b*), sur le „ présent sujet, est que la Créature dé- „ pend continuellement de l'opération „ Di-

(*a*) Voïez Théod. §. 384.

(*b*) Ibid. §. 385.

„ Divine, & qu'elle n'en dépend pas „ moins, depuis qu'elle a commencé, „ que dans le commencement. . . . . „ Or rien n'empêche, que cette action „ conservative ne soit appellée produ- „ ction, & même création, si l'on „ veut." Le passage même, que cite Mr. ROQUES, fait voir clairement, que la pensée de Mr. DE LEIBNITZ est telle, que nous venons de le dire. Mais 2°. de ce que Mr. DE LEIBNITZ a recours à l'efficace Divine, pour rendre raison de la conservation des Créatures; il ne s'ensuit point, qu'on ait le même droit d'y recourir, pour expliquer l'accord merveilleux qu'il y a entre l'Ame & le Corps. Ces deux cas sont bien différents. Dans le prémier, il ne s'agit que d'un concours général de la Divinité, que la saine Philosophie doit toujours admettre; & on n'y a point ici recours pour expliquer un Phénomène particulier, mais pour rendre raison d'une chose que bien des Gens croient ne pouvoir s'expliquer autrement, & qui ne sauroit être l'effet naturel de quelque Cause seconde: C'est une question de droit, &

non point une question de fait; il s'agit de savoir, si la dépendance des Créatures n'exige pas, qu'elles ne subsistent, qu'en vertu d'une influence continuelle du Créateur. Dans le second Cas, au contraire, on a recours à un concours particulier, pour rendre raison d'un Phénomène, qui est certainement explicable par la nature des choses. Je remarquerai, en passant, que les *Cartésiens* sont pour la *Création continuée*, contre ce que Mr. ROQUES semble insinuer (pag. 142.)

395. *La seconde dificulté de* Mr. de LEIBNITZ, c'est Mr. ROQUES qui parle (p. 143.) *est celle-ci, que le sentiment des Causes occasionelles*, introduit des Miracles perpétuels, pour faire le Commerce entre l'Ame & le Corps. *Mais l'on nie, que ces éfets soient tout autant de Miracles, parce qu'ils sont une suite ordinaire de la Loi générale, que Dieu a établie entre l'Ame & le Corps.* Nous avons répondu ci-dessus (140) à cet échapatoire des *Cartésiens*.

396. *La troisième difficulté*, dit encore l'habile Auteur, *que* Mr. DE LEIBNITZ *opose aux Sectateurs des Causes occasionel-*

les; c'est que ce sentiment ne sauve pas le dérangement des Loix naturelles, établies dans chacune de ces mêmes substances, que leur influence mutuelle causeroit dans l'opinion commune. *Ces Loix sont*; 1. Que la force absolue; qui se conserve en effet, est différente de la quantité de mouvement. Ce n'est pas là proprement une Loi; c'est une vérité, une découverte: La Loi est, que la même quantité de force absolue se conserve dans les Corps. Mais voïons la suite du Discours de Mr. ROQUES. *Pour moi*, dit-il, *qui ai cru jusques ici, que la force des Corps est la même chose que leur mouvement, je me suis aussi imaginé, que, si la même quantité de force est conservée, il y a par conséquent toujours une égale quantité de mouvement.* Certainement l'aveu est ingénu, & digne de la Modestie du célèbre Théologien. Mais que dirions-nous, si malheureusement c'étoit ici une raillerie, & que l'on prétendît convaincre Mr. de LEIBNITZ par ce subtil raisonnement? Il faut être bien sur ses gardes, quand on veut railler un grand Mathématicien, sur une matière,

qui est du ressort des Mathématiques, & il faut posséder soi même ces sciences à fond. Je suis fâché, que le savant Mr. ROQUES ait *cru jusques ici, que la force des Corps est la même chose, que leur mouvement.* Il ne seroit pas dans cette opinion, s'il avoit voulu mêler les Mathémaques à la Physique (*a*); il auroit lu & entendu les Démonstrations de Mr. de LEIBNITZ. Mais, s'il n'a pas assez de confiance dans la sincérité de ce grand Homme, pour l'en croire sur sa parole, quand il assure (Théod. §. 61.) *qu'il a démontré ailleurs* cette vérité; il est dans une Ville, où il a la facilité de voir tous les jours un des plus grands Mathématiciens, que le Monde ait jamais produit; qu'il consulte, s'il lui

(*a*) *Ejus tamen* (Regulæ, scilicet eandem motus quantitatem conservari) *falsitatem recentiores non modo subolverunt, sed etiam in aperta luce constituerunt, adeo ut pauci nunc sint in hisce rebus non nihil versati, qui etiam nunc statuere audeant, quod in communicatione motuum eadem semper motus quantitas maneat post conflictum corporum.* Jacob. Herman. Differt. de Naturæ Legibus circa vires Corporum, &c. §. 2. Francofurti ad Viadrum 1719.

lui plait, l'Illustre Mr. JEAN BERNOUILLI (*a*). Il apprendra de ce grand Géomêtre la vérité de ce que dit Mr. de LEIBNITZ, aussi bien que la certitude de cette seconde Loi; „ Qu'il se conserve encore la même direction dans „ tous les Corps ensemble, qu'on supo- „ se

(*a*) On peut voir l'excellent Discours de ce Grand-Homme sur les Loix de la communication du Mouvement, présenté à l'Academie Roïale des Sciences, pour les prix de 1724. & 1726. L'Auteur y démontre Chap. III. & Chap. VII. que la quantité du mouvement est très-différente de la quantité des forces vives; la prémière étant en raison composée des masses & des vitesses, & la seconde en raison composée des masses & des quarrés des vitesses. Mais il établit cette vérité Chap. IX. par une Demonstration, qui est au-dessus de toute exception. Elle est si belle, si solide, & en même tems si aisée à comprendre, que j'ai été fort tenté de la rapporter ici: Mais la Dissertation de Mr. BERNOUILLI est si connue, que c'eut été grossir inutilement cet Ouvrage. Les Curieux peuvent consulter aussi la Dissertation de Mr. HERMAN, que je viens de citer. Cet habile Mathématicien y démontre, après Mr. DE LEIBNITZ, que la même quantité de mouvement ne se conserve point dans le choc des Corps, mais bien la même quantité des forces vives.

„ se agir entre eux, de quelque maniè-
„ re qu'ils se choquent (*a*)." Quant à la liaison de ces deux découvertes avec l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*; ce n'est point assurément un défaut de pénétration, qui a empêché Mr. ROQUES de l'apercevoir; il nous permettra d'en accuser plutôt sa prévention. Cette liaison est toute naturelle: L'Hypothèse de l'*Influence physique*, & celle des *Causes occasionnelles*, sont contraires à deux Loix constantes, que l'on découvre dans la Nature; celle de l'*Harmonie pré-établie*, qui, à d'autres égards, a quelque chose de commun avec les *Causes occasionnelles*; ne donne aucune atteinte à ces deux Loix, elle y est parfaitement conforme: N'est-il pas naturel, dès-là, que la découverte des deux Loix conduise à l'Hypothèse un Philosophe exact & pénétrant?

397. Voilà tout ce que le célèbre Mr. ROQUES oppose au systême *Leibnitien*, dans les deux prémières Lettres, qu'il a don-

(*a*) Théod. §. 61.

données sur cette matière. Le Lecteur se sera aperçu, sans doute, que dans la Réponse, que j'y ai faite, j'aurois pu être plus court. Il n'y avoit pour cela, qu'à ranger, sous un même chef, toutes les Objections, qui, sous divers exemples, ne renferment, au fonds, que la même Difficulté: De cette manière tout se seroit réduit à quelques Objections générales, que Mr. ROQUES repète en vingt endroits, quoiqu'en d'autres termes; & les réponses auroient été plus courtes. Mais, en suivant la Méthode, que j'ai prise, j'ai voulu prévenir tout soupçon d'avoir énervé, ou omis quelque objection.



SUI-

SUITE DU CHAPITRE HUITIÈME.

Troisième Section.

Remarques sur quelques endroits des deux Lettres de Mr. ROQUES *à Mr.* BOURGUET. (*a*)

398. DEPUIS ces deux prémières Lettres de Mr. ROQUES, il en a paru deux autres du même Savant : Mais je ne m'engagerai point ici à les examiner. 1°. Parce que ces nouvelles Lettres étant une replique à la réponse indirecte du célèbre Mr. BOURGUET aux deux prémières, c'est à cet habile Philosophe, qu'appartient le soin d'y répondre. 2°. Ces deux Pièces ne contiennent

(*a*) Elles se trouvent dans le Journal Helvétique, Novembre, 1738. Février, & Mars, 1739.

nent presque que des repetitions, ou des instances des prémières Difficultés; & je n'y ai remarqué quoique ce soit, à quoi ce que j'ai dit ci-dessus ne puisse entièrement satisfaire. Je me bornerai donc, pour éviter les repetitions, à quelques remarques sur un petit nombre d'articles. Voici le prémier, qui mérite d'être relevé, (*a*) *Il paroit, que Mr. de* LEIBNITZ *enlève à l'Ame la Liberté dans plusieurs de ses Actions; car voici comment il s'exprime:* „ Tout ce qui arrive à l'A-„ me dépend d'elle; mais il ne dépend „ pas toujours de sa volonté; ce seroit „ trop. Il n'est pas même toujours connu „ de son entendement, ou apperçu di-„ stinctement (*b*)". La suite de ce même paragraphe prouve, que Mr. de LEIBNITZ veut parler ici des perceptions confuses, qui certainement ne dépendent point de la Volonté. Mr. ROQUES peut-il donc objecter à notre illustre Philosophe, qu'il donne atteinte à la Liberté, en ensei-gnant,

(*a*) Journal Helvétique, Novembre, 1738. p. 421.
(*b*) Théodicée §. 64.

gnant, que la production des perceptions confuses est seulement *spontanée*, & non pas *libre*; lui qui adopte l'Hypothèse des *Causes occasionnelles*, suivant laquelle il n'y a pas même de *spontanéité* dans cette production, bien loin qu'elle soit libre?

§. 399. Dans la même Lettre (p. 432.), on lit ces paroles: *La force de la vérité a engagé le célèbre Mr.* WOLFF *à avouër*; Que le Méchanisme du Corps, tel qu'il est établi dans sistème de l'Harmonie pré-établie, est incompréhensible: *& il le prouve fort bien. Il est vrai qu'il ajoute, que, malgré cela*, ce Méchanisme n'est pas destitué de probabilité. *Mais ce qu'il dit pour établir cette probabilité, ne me paroit ni clair, ni convainquant. Et comment peut-on affirmer, sans trop hasarder, qu'un Méchanisme, que nous ne comprenons pas, est ou probable, ou impossible?* Voici les paroles de l'Illustre Professeur de Marbourg: *In systemate Harmoniæ prestabilitæ, mechanismus corporis est nobis incomprehensibilis* (a). Cela ne veut pas dire, que

(a) Psycholog. ration. §. 638.

que nous ne pouvons concevoir, que ce Méchanisme soit possible; mais seulement que nous n'entendons pas la manière dont il s'exécute, que nous n'en connoissons pas les ressorts. La manière, dont Mr. WOLFF démontre sa Proposition, prouve clairement, que le sens en est tel que nous venons de l'indiquer. En effet, il dit, que nous ne pouvons pas expliquer distinctement en quoi le Méchanisme du Corps consiste, & il ajoute: *Or ce que nous ne pouvons pas expliquer distinctement, est incomprébensible:* „ Enimvero quæ distinctè explicari à no„ bis nequeunt, ea quoque non compre„ henduntur." Il prouve même, dans ce même article, que ce Méchanisme n'est pas destitué de probabilité: Ce qu'il ne pourroit avancer, s'il avoit dit dans le sens de Mr. ROQUES, qu'il est *incompréhensible.* Le savant Critique rapporte ces dernières paroles de Mr. WOLFF; & il prétend faire voir par-là, que cet Illustre Philosophe s'est contredit. Mais, avant que de faire tomber un homme, tel que Mr. WOLFF, en contradiction avec lui-même, il auroit falu bien péser

la force des termes, qu'il emploie. Le Méchanisme du développement du fœtus & des Plantes nous est *incompréhensible*, au sens de Mr. Wolff; cependant on peut assurer, qu'il n'est pas destitué de probabilité. On peut en dire autant de tous les Ouvrages de la Nature.

400. Je ne sai point ce qui a pu indisposer notre savant Adversaire contre Mr. Wolff; mais il est visible, qu'il ne l'aime guère. *En vérité, Monsieur*, dit-il à Mr. Bourguet (p. 439.) *c'est plûtôt pour vous marquer ma docilité, que j'ai entrepris cette lecture*, (la Psychologie rationnelle de Mr. Wolff), *que dans l'espérance d'y trouver de l'agrément. Je savois par autrui, & par moi-même, que cet Auteur fatigue étrangement ceux qui le lisent.* Et plus bas (p. 441.); *Cette Méthode, sans le rendre beaucoup plus clair, le rend très-difus, & peut-être un peu ennuieux, s'il est permis de dire tout haut, ce que plusieurs pensent tout bas.* Je ne suis point surpris, qu'un Traité, écrit suivant la Méthode des Géometres, ait fatigué & ennuïé le vif & spirituel Mr.

ROQUES ; Il avoue lui-même (p. 442.), qu'il n'a point assez de flegme pour s'accommoder de cette manière d'écrire. Mais Mr. WOLFF sera responsable de ce mauvais effet, & blâmable d'avoir suivi une semblable Méthode, quand on aura prouvé, qu'un Philosophe doit se proposer de divertir, plûtôt que d'instruire; & quand, par un Arrêt, EUCLIDE aura été flétri, pour s'être servi d'une Méthode si peu propre à divertir les Gens d'Esprit. Je conviens, que celle de Mr. WOLFF n'est pas la plus amusante; mais il s'agit de voir, si ce qu'elle fait gagner pour la clarté & l'évidence, ne la met pas cent fois au-dessus, au moins en Philosophie, d'une manière d'écrire plus vive & plus fleurie. Mr. ROQUES a trouvé tout-à-fait de son gout l'*Extrait de la Théologie naturelle de Mr.* WOLFF; qui a paru dans la Bibliothèque raisonnée (*a*). *Cet Extrait*, dit-il (p. 441.) *ne laissera pas de plaire au* Prince *des Philosophes de l'*Allemagne, *si en Hom-*

(*a*) Tome . . p. 287.

Homme d'Esprit, tel qu'il est, il entend la fine raillerie. Mr. Wolff est Homme d'esprit, sans doute; mais il se pique bien plus d'être judicieux & d'un gout solide; &, en cette qualité, je doute fort, que cet Extrait lui plaise, autant que Mr. Roques l'espère. Une raillerie ne peut-être que fade & choquante, quand elle est déplacée, & qu'elle manque de fondement. Je ne prétens rien diminuer du mérite de l'Auteur célèbre, qui a fait cet Extrait. Mais il ne peut disconvenir, que quiconque veut se charger de faire connoitre un Livre de Philosophie au Public, doit y procéder en Philosophe, avec sincérité, & avec exactitude; & non point chercher à flater la malignité du Cœur humain, ou la Passion de quelques Particuliers, par des railleries hors de saison, & qui marquent visiblement de la partialité; qualité peu convenable, surtout à un Journaliste. La fine raillerie peut être loüée dans une satire: Mais, jusques ici, on ne s'est pas avisé de l'estimer dans l'Extrait d'un Livre très-sérieux.

401. Le savant Théologien, dans

ſa deuxième Lettre à Mr. Bourguet (a) (p. 143.), fait un nouveau reproche à Mr. Wolff; *Mr. Wolff*, dit-il dans une note, *donne cette définition de l'Eſſence de l'Ame* : Eſſentia Animæ conſiſtit in vi repreſentativa univerſi, ſitu corporis organici in univerſo materialiter & conſtitutione organorum ſenſoriorum formaliter limitata. *Et tout cela ſans aucune preuve.* Jamais peut-être reproche ne fut plus mal fondé. La preuve de Mr. Wolff ſaute aux yeux: Il recueille de toutes les obſervations, que l'expérience fournit, que l'Ame a conſtamment, & cela quelque ſyſtème que l'on ſuive, la faculté d'appercevoir, ou de ſe repréſenter l'Univers, ſelon la ſituation d'un Corps organiſé, dans l'Univers, & en conſéquence de la conſtitution des organes ſenſitifs de ce Corps: Il fait voir de plus, que l'on peut dériver de cette faculté toutes les autres opérations de l'Ame: Et aïant donné auparavant cette Définition de l'Eſſence d'un Etre: *Eſ-ſen-*

(a) Journal de Février, 1735.

sentia definiri potest per id quod primum de Ente concipitur & in quo ratio continetur sufficiens, cur cætera vel actu insint, vel inesse possint: Il en conclud avec raison, que l'Essence de l'Ame consiste dans cette force représentative de l'Univers, limitée par la situation de son Corps organique, & par la constitution de ses organes sensitifs. Cette Critique de Mr. ROQUES vient de la même source, que le reproche d'obscurité, qu'il fait ailleurs (*a*) au célèbre Professeur de Marbourg; le peu d'attention que le spirituel Théologien a voulu donner à cette lecture, lui a fait trouver ces défauts dans des Ouvrages, dont le caractère distinctif est la netteté & la solidité. Quant à moi, je trouve les Ecrits de Mr. WOLFF très-clairs: Et c'est-là, je pense, une bonne preuve, qu'ils ne sont pas difficiles à entendre, quand on les lit avec attention, & sans préjugé.

402. Mr. BOURGUET, pour prouver que l'Ame peut produire elle-même ses sen-

(*a*) Journal de Novembre, 1738.

ſenſations, quoiqu'elle ignore comment elle doit ſe modifier pour les faire naître, aïant allégué, comme nous l'avons fait auſſi (370.) l'exemple des jugemens & des volitions, qu'elle produit, ſans ſavoir comment elle ſe modifie pour cet effet; Mr. ROQUES lui répond (p. 146.) *Je trouve ici deux diférences bien marquées.* 1°. *Lorſque l'Ame juge, elle le ſait, elle le ſent; mais elle ne ſait point, qu'elle* tire ſes idées de ſon fond . . . 2°. *Dans le tems que l'Ame forme des jugemens & des raiſonnemens, non ſeulement elle éprouve ce qui ſe paſſe en elle-même; mais de plus elle ſait la part qu'elle y a, & comment elle doit agir pour produire ces Actes. Elle ſait, qu'elle doit ſe rendre atentive à la conſidération des idées qu'elle veut comparer, examiner ſi elles conviennent entre elles, ou ſi elles ſont opoſées, & conclure enſuite affirmativement, ou négativement, en conſéquence d'un tel examen. Mais je ne ſai point ce que je dois faire, pour produire la ſenſation de chaleur, ou de lumière, ni quelle part mon Ame peut avoir dans une telle production.* Je remarquerai là-deſſus: 1°. Qu'il n'eſt point étonnant, que l'Ame

 con-

connoisse plus distinctement, qu'elle produit ses jugemens & ses volitions, qu'elle ne sent que c'est elle-même aussi qui fait naitre ses sensations & ses perceptions. Les prémiers sont des Idées distinctes; les autres sont des perceptions confuses: Les prémiers dependent de sa Volonté; les dernières sont seulement spontanées: Il est naturel, dès-là, que l'Ame sente mieux la part, qu'elle a aux prémiers, & les dégrés par lesquels elle parvient à les produire. Mais 2°. avec tout cela, je ne sai si l'Ame est assurée, qu'elle produit ses Jugemens, beaucoup plus qu'elle ne sait que ses perceptions viennent d'elle seule. Souvent les jugemens se forment en elle, aussi promptement que les perceptions, & sans qu'elle y sente un plus grand concours de sa volonté, que dans la production de ces dernières. Or dans ces cas-là, au moins, il est évident que les jugemens pourroient être excités en elle par une Cause étrangère, aussi aisément que les perceptions. Enfin, je nie que l'Ame sache, *comment-elle doit agir, pour produire* des jugemens & des raisonnemens. *Elle sait*, dit Mr. Ro-

ROQUES, *qu'elle doit se rendre atentive à la considération des idées, examiner si elles conviennent entre elles, & conclure ensuite &c.* Mais sait-elle comment elle doit se modifier pour être attentive, pour examiner, pour conclure? Elle l'ignore aussi profondément, que la manière de produire des sensations. Tous ces Actes sont des modifications, qui coulent naturellement de la substance qui pense: Il n'est pas nécessaire, qu'elle sache comment-ils se forment en elle; & elle ne peut le savoir, sans connoitre parfaitement toute sa Nature intime, & en quoi consiste proprement ce sujet, qui est capable de telles & de telles Modifications.

403. L'habile Adversaire nous oppose encore (p. 148.), que, *si ces idées* (qui représentent la Divinité & l'Univers) *sont réellement dans l'Ame, il faut avouer que la capacité de l'Ame est infinie.* Cela seroit bien, si nous avancions, que l'Ame apperçoit toutes ces Idées en même tems, & qu'elles lui représentent ces deux grands Objets distinctement & parfaitement. Mais nous disons au con-

traire, que les Idées sont successives dans l'Ame (154.), & qu'une grande partie sont confuses, ou même obscures (146.): Les Idées distinctes même sont le plus souvent incomplètes. En voilà assèz pour faire voir, que nous ne donnons point à l'Ame une capacité infinie.

404. Enfin, comme nous avons opposé au système des *Causes occasionnelles*, qu'il introduit des miracles perpétuels (139.), nous finirons cette Réponse aux Objections du savant Mr. ROQUES, par une courte remarque sur un endroit de la suite de sa deuxième Lettre à Mr. BOURGUET (a). Il prétend (p. 228.) faire usage contre nous de cet aveu de Mr. WOLFF: (b) *Quod si ostendi non possit possibile esse, ut harmonia corporis & animæ per naturam harum substantiarum obtineatur, miracula adversus systema Causarum occasionalium urgeri nequeunt.* Ce qu'il traduit de la sorte: *s'il n'est pas possible de montrer, que l'Harmonie entre l'Ame & le Corps s'opère* &c. Mais je suis porté à croi-

(a) Journal Helvétique, Mars, 1739.
(b) Psychol. ration. §. 604.

croire, qu'il y a ici une faute d'Imprimeur; Mr. ROQUES est trop habile & de trop bonne foi, pour déguiser totalement le sens de l'Auteur, qu'il cite en preuve. Quoiqu'il en soit, il faloit traduire: *si l'on ne peut pas montrer qu'il est possible, que l'Harmonie*, &c. Et alors la pensée de Mr. WOLFF est très-juste; Car, dès qu'on ne peut point faire voir, qu'un effet est explicable par la nature des choses; il faut bien recourir à l'opération immédiate de la Cause prémière: Et l'on ne peut pas objecter à ceux qui le font, qu'ils introduisent les Miracles dans l'explication des Phénomènes; parce qu'en pareil Cas, il n'y a point d'autre manière d'expliquer l'effet, dont on cherche la raison. Après cet éclaircissement, il est aisé de voir, que Mr. ROQUES ne peut faire aucun usage contre nous du passage de Mr. WOLFF; Car Mr. de LEIBNITZ & Mr. WOLFF ont fait voir clairement, *qu'il est possible, que l'Harmonie entre l'Ame & le Corps s'opère par une suite de la nature de ces deux substances*; & dès-là il n'est point convenable de recourir à l'opération immédiate de la Divinité; pour expliquer cette

Harmonie; C'est introduire des Miracles sans nécessité.

Chapitre Neuvième.

Que le Système de Mr. de Leibnitz *fournit la meilleure solution, que l'on puisse donner des Objections des* Manichéens.

405. Comme plusieurs Adversaires de Mr. de Leibnitz, & en particulier Mr. de Crousaz, emportés par leur passion, n'ont point craint d'avancer, que la Philosophie de ce Grand-Homme est contraire à la Religion & pernicieuse à la *Morale*; je finirai cette Défense du Système *Leibnitien*, en montrant en peu de mots, qu'il fournit au contraire la meilleure, & peut être la seule *bonne* & solide réponse, que l'on puisse faire, ou que l'on ait faite jusques *ici*, aux Difficultés, que Mr. Bayle a mises dans la bouche des *Manichéens*, & dont j'ai rapporté le précis au commen-

mencement de cet Ouvrage. Un Lecteur attentif, en lisant ce précis, & en faisant réflexion à la nature des Difficultés, & à la manière dont Mr. DE LEIBNITZ les résout, aura déjà pu s'appercevoir, que la solution de cet illustre Philosophe est la plus solide, que l'on puisse donner. Cependant il ne sera pas inutile de le faire observer plus expressément; & d'entrer un peu dans le détail. Mon Dessein étoit d'abord de faire de cette Matière le sujet d'une troisième Partie; mais j'ai rendu compte dans ma Préface des raisons, qui m'en ont détourné. J'ai donc pris le parti de me retraindre considérablement, & de me borner à peu de reflexions. Et, pour suivre la Méthode la plus courte, je rapporterai l'Abrégé de la Controverse avec les *Manichéens*, ou avec Mr. BAYLE, réduite à des Argumens en forme, tel qu'il se trouve à la fin de la *Théodicée*; & je ferai observer, que l'on ne peut nier avec fondement les Propositions de Mr. BAYLE, sans adopter le Systême de Mr. DE LEIBNITZ.

406. I. OBJECTION. *Quiconque ne*

 prend

sauroit faire un Monde de toutes les autres choses ensemble (93) ? sans ce Principe, on vous soutiendroit avec raison, que le Monde seroit toujours plus parfait, à proportion que l'on en retrancheroit des maux ; ces maux, ou ces désordres, ne pouvant en augmenter la perfection par eux-mêmes. Vous serez donc obligé de vous retrancher dans le Systême de l'*Harmonie Universelle*.

407. Je passe à la quatrième Objection ; la solution des deux précédentes n'aïant rien qui ne puisse être commun aux autres Systêmes.

IV. OBJECTION. *Quiconque peut empêcher le pêché d'autrui, & ne le fait pas, mais y contribue plutot, quoiqu'il en soit bien informé, en est complice.*

Dieu peut empêcher le pêché des Créatures intelligentes, mais il ne le fait pas, & il y contribue plutot par son concours, & par les occasions qu'il fait naitre, quoiqu'il en ait une parfaite connoissance. Donc &c.

On doit nier la Majeure de ce Syllogisme. Mais, quand on veut édifier l'oppofant, ou les Auditeurs, il ne suffit

suffit pas de nier une Proposition; il faut encore rendre raison de cette négation. Les Théologiens disent ordinairement, que Dieu a donné à l'Homme la liberté, le pouvoir de faire le bien & le mal; & que si l'Homme abuse de cette faculté, laquelle il étoit convenable, que le Créateur lui donnât, c'est sa faute, & non pas celle de Dieu. Je conviens, que cette réponse suffit pour sauver la Justice de Dieu; mais elle ne justifie pas entièrement sa Bonté. Un Adversaire répliquera, qu'il étoit convenable, à la vérité, que Dieu accordât la Liberté à l'Homme, & que sa Justice ne l'obligeoit à rien de plus; mais qu'il n'en est pas de même de sa Bonté, laquelle exigeoit, ce semble, qu'il plaçât ses Créatures dans de telles circonstances, & qu'il leur donnât de si puissans secours naturels, ou surnaturels, qu'elles n'abusassent jamais de leur Liberté. Je ne sai si l'on peut faire une bonne réponse à cette instance, sans emploïer le Principe de Mr. DE LEIBNITZ. Que le Monde actuel, tel qu'il se trouve, avec toutes les choses qui

s'y observent, sans exception, est le plus parfait qu'il fût possible de créer, & qu'ainsi il ne convenoit pas à Dieu d'y rien changer; sa Bonté ne pouvant exiger de lui aucune chose contraire à sa sagesse, en vertu de laquelle il doit choisir le meilleur Monde possible. Le Système *Leibnitien* fournit encore une réponse plus particulière & plus précise. Car, par la notion qu'il donne des substances, il paroit que toute substance, quelle qu'elle soit, intelligente, ou brute, porte avec soi, dans sa propre nature, la détermination des circonstances, dans lesquelles elle doit se trouver (205); & qu'ainsi personne n'a lieu de se plaindre de celles où il a été placé. Je ne touche point aux Objections suivantes, par la même raison, que j'ai passé sur la seconde, & sur la troisième.

408. En voilà assez pour faire sentir à un Lecteur impartial & judicieux combien le Système de Mr. DE LEIBNITZ est conforme à la vraie Religion, & de quel usage il peut être pour résoudre des Difficultés, qui se pré-

présentent souvent à l'esprit des Personnes les plus pieuses & les mieux intentionnées, & qui causent de grands embarras & de mortelles angoisses à plusieurs. La manière, dont Mr. DE LEIBNITZ répond aux Objections contre les Perfections de Dieu, est conforme, au moins pour l'essentiel, aux Principes de plusieurs grands Théologiens, parmi lesquels le célèbre KING, Archevêque de *Dublin*, tient sans doute un des prémiers rangs: Et un grand nombre de Philosophes & de Théologiens ont adopté depuis, en tout, ou en partie, le Systême qui est expliqué dans la *Théodicée*. On sait, que Mr. JAQUELOT l'emploïoit pour répondre aux Objections contre les Attributs de Dieu & contre la Providence; & le célèbre J. ALPH: TURRETTIN s'est servi à peu près des mêmes Principes dans sa Dissertation intitulée, *Vindiciæ Providentiæ Divinæ*. Cet excellent & judicieux Théologien aïant rapporté (Thes. L.) le précis du Systême de Mr. DE LEIBNITZ, il l'approuve en ces termes: *Egregia sanè notio, si modò ut par est intelligatur: Belle & excellente Idée, pour-*

pourvu qu'on l'entende dans le sens, qu'il convient de lui donner.

409. Je ne sai maintenant quel jugement les Personnes intelligentes porteront de la manière, dont j'ai défendu le Systême de l'Illustre Mr. DE LEIBNITZ; mais je me flate, que les Lecteurs impartiaux, s'ils ne goutent pas entièrement toutes les Idées de ce Grand-Homme, rejetteront désormais avec indignation les Calomnies grossières & dépourvues de toute apparence de fondement, que l'on a publiées contre lui; & qu'ils rendront justice à ses bonnes intentions: si je n'étois pas très-persuadé de l'innocence, & même de l'excellence de son Systême, je proteste ici à la face du Public, que je n'aurois jamais pris la plume pour le défendre.

FIN.

ERRATA.

Préface p. 31. lig. 16. *s'écrie*: lisez, s'égale.

p. 29. l. 2. *pouvions*: lisez, devions

p. 52. l. 8. *ont*: lisez, a

p. 53. l. 1. *Espèces*: lisez, Essences
Ibid. l. 17. *raison*: lis. liaison

p. 61. dans la note. *emendatone*: lis. emendatione

p. 63. l. dernière. *formula*: lis. formule

p. 70. l. 22. *contenu*: lis. continu

p. 89. l. 19. *& la sagesse de l'Intelligence*: lis. la sagesse & l'Intelligence

p. 107. l. 10. à la fin. *Les*: lis. Ces

p. 150. l. 21. *moien*: lis. moiens

p. 153. l. 6. 7. *représentant*: lis. représentent

p. 162. l. antepenult. *le long d'un*: lis. le long d'une Corde, ou qu'une liqueur qui coule le long d'un

p. 167. l. 6. 7. *l'Ame se laisse*: lis. l'Ame est imparfaite, & que ses perceptions sont confuses, Dieu a accommodé l'Ame au Corps, ensorte que l'Ame se laisse

p. 168. l. 10. & suivantes. effacez les Guillemets.

p. 180. l. 24. *unie*: lis. muë

p. 214. l. 2. *Voux*: lis. Vous

p. 216. l. 6. *sur les*: lis. sur ses

p. 225. l. 22. *exemplo*: lis. extemplo

p. 231. au bas. *spectateur F*: lis. spectateur, T.

p. 250. l. 13. 303. 307. lis. 303 - 307.

p. 266. l. 3. & l. dernière. *Baridan*: lis. Buridan

p. 286. l. 16. *que la vois*: lis. que vous la faites; & non pas, que vous la faites, parce que je la vois.

p. 297. l. 11. *font*: lis. sont

p. 300. l. 9. *incertitude*: lis. certitude.

p. 310. l. 11 - 15. effacez les Guillemets.

p. 346. l. dernière. après *intérieur*, ajoutez: *& d'aprendre qu'on n'a aucune punition à craindre.*

p. 363.

p. 363. l. 2. aprés *Corps*: ajoutez, qui a formé ce Corps.
p. 369. l. 21. *à l'égard des Causes finales*: lis. à l'égard des Causes efficientes, & non point à l'égard des Causes finales
p. 375. l. penult. *ses Livres*: lis. ses deux Livres
p. 384. l. 19. *Esprit qui*: lis. Esprit
p. 387. l. 19. *à la pag.* 1.: lis. à la pag. 18.
p. 388. l. 12. *hazard? Heureusement, tout*: lis. hazard, *heureusement*? Tout
p. 419. l. 19. *ses*: lis. ces
p. 420. l. 23. *provenir*; lis. survenir
p. 438. l. 7. *l'Univers*, : lis. l'Univers,)
p. 510. l. penult. *tems*: lis. sens
p. 511. l. 22. *s'y*: lis. l'y
p. 512. l. 20. aprés *active*, ajoutez, *& il arrive*
p. 520. l. 2. 3. 4. ces lignes ne doivent point être en Caractères Italiques.
p. 541. l. 5. *forment*: lis. meut
p. 544. l. 9. *Boadwardin*: lis. Bradwardin
p. 545. l. 1. *le*: lis. l'a.
p. 549. l. 23. *que la*: lis. que par la
p. 575. l. 9. *Arrêt*: lis. Arrêt du Parnasse
p. 585. l. 16. *retraindre*: lis. restraindre

